This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

HARVARD DIVINITY SCHOOL
ANDOVER-HARVARD THEOLOGICAL
LIBRARY

From the collection
of the
UNIVERSALIST HISTORICAL
SOCIETY

SERMONS

PAR

HORACE MONOD,

PASTEUR A MARSEILLE.

DEUXIÈME SÉRIE.

DEUXIÈME ÉDITION.

TOULOUSE,
SOCIÉTÉ DES LIVRES RELIGIEUX.
DÉPOT : RUE DU LYCÉE, 14.

1858.

al

SERMONS.

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES LIVRES RELIGIEUX
DE TOULOUSE.

TOULOUSE, IMPRIMERIE DE A. CHAUVIN, RUE MIREPOIX, 3.

SERMONS

PAR

HORACE MONOD,

PASTEUR A MARSEILLE.

DEUXIÈME SÉRIE.

DEUXIÈME ÉDITION.

TOULOUSE,
SOCIÉTÉ DES LIVRES RELIGIEUX.
DÉPOT : RUE DU LYCÉE, 14.

1858.

BX
9450
.M6
1858

2666
10

L'ÉVANGILE DE CONSOLATION.

Consolez, consolez mon peuple! dira votre Dieu. Parlez à Jérusalem selon son cœur, et criez-lui que son temps marqué est accompli, que son iniquité est pardonnée, qu'elle a reçu de la main de l'Eternel une double grâce pour tous ses péchés.

La voix de celui qui crie au désert est : préparez le chemin de l'Eternel, dressez dans la solitude les sentiers à notre Dieu! Toute vallée sera comblée, et toute montagne et tout coteau seront abaissés, et les lieux tortus seront redressés, et les lieux raboteux seront aplanis.

Alors la gloire de l'Eternel se manifestera, et toute chair la verra en même temps : car la bouche de l'Eternel a parlé.

Une voix dit : crie! et on a répondu : que crierai-je? Toute chair est comme l'herbe, et toute sa grâce est comme la fleur d'un champ. L'herbe est séchée et la fleur est tombée, parce que le vent de l'Eternel a soufflé dessus : ce peuple est véritablement comme l'herbe. L'herbe est séchée et la fleur est tombée : mais la parole de notre Dieu demeure éternellement.

Sion, qui annonces de bonnes nouvelles, monte sur une haute montagne; Jérusalem, qui annonces de bonnes nouvelles, élève ta voix avec force, élève-la, ne crains point; dis aux villes de Juda : voici votre Dieu!

Voici, le Seigneur l'Eternel viendra contre l'homme fort, et son bras dominera sur lui; voici, son salaire est avec lui, et sa récompense marche devant lui. Il paîtra son troupeau comme un berger, il rassemblera les agneaux entre ses bras, et les portera dans son sein; il conduira celles qui allaitent.

(Esaïe, XL, 1-11.)

Je ne sais, mes frères, si les paroles que nous venons de lire produisent sur vous la même impression que sur moi : mais je ne connais pas, dans la bible entière, de page plus saisissante, ni qui remue mon cœur plus profondément. Ces douces et admirables promesses exhalent je ne sais quel parfum d'évangile, de consolation, de paix céleste, d'amour divin, qui remplit l'âme et l'épanouit par une influence mystérieuse et irrésistible. Quel cœur assez dur, quelle imagination assez froide pourrait ne pas sentir la céleste beauté de ces paroles? quelle fibre morale assez insensible ne tressaillerait pas au son de cette harmonie divine ? Ah ! je n'ai pas besoin de tous ces arguments que la science humaine entasse laborieusement pour démontrer l'inspiration des Ecritures; il me suffit pour être persuadé de cette vérité, de relire une parole comme celle-ci : « consolez, consolez mon peuple, a dit votre Dieu. Parlez à Jérusalem selon son cœur, et criez-lui que son temps marqué est accompli, que son iniquité est pardonnée, qu'elle a reçu de la main de l'Eternel une double grâce pour tous ses péchés. » Non, ce n'est pas une intelligence humaine,

ce n'est pas une tendresse humaine qui a pu trouver de tels accents : je reconnais ici le doigt de Dieu et le cœur de Dieu ; je sens frémir sous ces paroles le souffle divin de l'inspiration. Puissiez-vous, mes bien-aimés frères, comprendre et partager l'enthousiasme qui nous anime ! puissions-nous tous n'aborder qu'avec une sainte émotion la méditation de cette page sublime de la prophétie !

Le recueil des oracles d'Esaïe, dont la longue carrière prophétique embrasse une période de soixante années, se divise naturellement en deux parties. Dans la première, qui se termine avec le chapitre trente-neuvième, le prophète annonce divers évènements à venir, et entre autres la captivité des deux royaumes d'Israël et de Juda. Dans la seconde partie, qui commence avec les paroles de notre texte, et qui paraît avoir été écrite vers la fin de la vie du prophète, celui-ci se place, par la vue prophétique, dans l'avenir qu'il avait précédemment annoncé ; et de cet avenir, devenu pour lui un présent, il contemple et annonce un autre avenir plus éloigné. Il aperçoit comme déjà venue la captivité qu'il avait prédite, et c'est maintenant la délivrance de cette captivité qui fait l'objet principal de ses oracles. A cette délivrance temporelle se joint, dans la vision prophétique, une autre délivrance plus précieuse et plus étendue, celle qui devait être apportée par l'évangile ; et souvent ces deux

ordres de bénédictions se trouvent confondus dans une seule et même prophétie.

C'est ce qu'on peut remarquer en particulier dans les paroles que nous venons de vous lire. Ces paroles ont un double sens : l'un temporel et immédiat applicable au peuple juif, l'autre spirituel et plus éloigné applicable au Messie et à l'église.

L'application de la prophétie à la délivrance du peuple juif est évidente, et ne doit nous arrêter que peu d'instants. Le prophète est chargé par l'Eternel de consoler son peuple et de lui annoncer la fin de son épreuve. Le pardon divin va couvrir le péché qui avait amené la captivité, et le temps marqué pour la délivrance est arrivé (v. 1 et 2). Que toutes choses se préparent pour l'accomplissement de la volonté de l'Eternel ; que tous les obstacles s'aplanissent devant les pas du peuple de Dieu, et qu'une libre voie lui soit frayée dans le désert pour retourner dans son pays (v. 3 et 4). Cette délivrance inattendue et merveilleuse fera éclater aux yeux des nations la puissance glorieuse du Dieu d'Israël (v. 5). Dans son état de souffrance et d'abaissement, le peuple qu'il protége était semblable à une fleur des champs flétrie par le vent du désert : mais la parole de l'Eternel a promis sa délivrance, et cette parole ne peut faillir (v. 6, 7 et 8). Déjà Jérusalem, avant toutes les autres villes de Juda, en a vu l'accomplissement : que ses habitants montent sur les collines qui l'environ-

nent, et qu'ils proclament aux autres villes la bonne nouvelle de cette délivrance (v. 9). Le Seigneur l'Eternel s'est levé : il se montre tout à la fois terrible contre ses ennemis, et plein de bonté pour les enfants de son peuple. Il les conduit comme un berger le troupeau qu'il aime, il a compassion des faibles et pourvoit à tous les besoins de chacun (v. 10 et 11).

Telle est la paraphrase qu'on peut faire des paroles de notre texte, en l'appliquant au peuple juif. Mais nous devons surtout nous attacher à nous appliquer cette prophétie à nous-mêmes, en en cherchant le sens évangélique.

« Consolez, consolez mon peuple ! a dit votre Dieu. »

Que de choses dans ce peu de mots ! Consoler : tel est le grand but de la bible entière. La parole que Dieu adresse aux hommes n'est autre chose qu'un message de consolation. C'est aux affligés que Dieu regarde, c'est pour des affligés que Jésus-Christ est venu. « A qui regarderai-je ? dit l'Eternel : à celui qui est affligé et qui a l'esprit brisé, et qui tremble à ma parole. » « Les sacrifices de Dieu sont l'esprit froissé, » dit le psalmiste : « ô Dieu ! tu ne méprises point le cœur froissé et brisé. » Voici comment s'annonce dans la prophétie le sauveur du monde : « l'Esprit du Seigneur est sur moi ; c'est pourquoi l'Eternel m'a oint pour annoncer la bonne nouvelle aux débonnaires ; il m'a envoyé pour guérir ceux qui ont le

cœur brisé, pour publier aux captifs la liberté et aux prisonniers l'ouverture de leur prison, pour proclamer l'année de la bienveillance de l'Eternel, pour consoler tous ceux qui mènent deuil, pour annoncer à ceux de Sion qui mènent deuil que la magnificence leur sera donnée au lieu de la cendre, l'huile de joie au lieu du deuil, le manteau de louanges au lieu de l'esprit d'accablement. » Dans l'évangile, Jésus ouvre son ministère par cette déclaration solennelle : « Heureux ceux qui sont dans l'affliction ! car ils seront consolés ; » il le continue en disant : « venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés, et je vous soulagerai ; » et il le termine en promettant à ses disciples cet esprit divin qu'il appelle « le consolateur ». L'évangile est donc avant tout un message de consolation, et c'est à des affligés qu'il s'adresse, à ceux qui gémissent sous le fardeau de la condamnation et du péché. Ainsi, la première condition pour avoir part aux bienfaits de l'évangile, c'est de sentir et de déplorer nos péchés. Ceux-là n'ont point de part avec Jésus-Christ qui ne pleurent pas leurs misères, qui se trouvent heureux dans ce monde, qui ne sentent pas avec amertume que toutes les joies de cette vie sont empoisonnées par le péché, et qui ne soupirent pas après une délivrance. Qu'ils s'éloignent : Jésus ne les appelle point, et l'évangile n'est pas fait pour eux. Ils ne se sentent point malades, qu'ont-ils besoin de médecin ? Ils s'imaginent être justes, qu'ont-ils à faire de repen-

tance et de pardon ? Mais venez à Christ, vous tous qui êtes « travaillés et chargés, » vous qui avez besoin de consolation, vous à qui manquent les seuls biens nécessaires, la paix de l'âme et un cœur pur ; vous qui sentez que ce monde n'a rien qui puisse étancher la soif de vos cœurs, et que vous seriez toujours malheureux et angoissés, eussiez-vous accumulé dans votre vie toutes les jouissances que la terre peut donner. C'est pour vous que Jésus-Christ est venu, pour vous que la bible fut écrite, pour vous que le Tout-Puissant a voulu remuer le ciel et la terre ; c'est vous que le Seigneur appelle, c'est vous qu'il nomme son peuple et qu'il promet de consoler. Et voyez quel titre doux et magnifique il se donne lui-même en vous promettant cette consolation : « votre Dieu ! » Il ne dit pas en général : l'Eternel, le Dieu fort et puissant, mais *votre* Dieu ! Luther disait, dans son langage original et saisissant, que les *pronoms* sont tout ce qu'il y a de plus doux et de plus consolant dans la parole de Dieu. Quelle différence, par exemple, de dire en général : l'Eternel est un berger, ou de pouvoir dire avec le psalmiste : « l'Eternel est *mon* berger ! » Quelle différence de dire comme les païens : Dieu est le père de toutes choses, ou de pouvoir dire avec les rachetés de Christ : « *Notre* père qui es aux cieux ! » Quelle différence de dire : le Dieu du ciel et de la terre a promis telle ou telle chose, ou de pouvoir dire : « *Mon* Dieu m'a fait cette promesse ! »

Mes frères, le Dieu de la bible est-il en effet votre Dieu? le sauveur est-il votre sauveur? l'évangile est-il votre évangile, et le salut votre salut? toutes les promesses de la parole divine sont-elles devenues vôtres par la foi? Prenons garde de ne pas faire comme tant de personnes, qui se contentent de lire et de connaître ces magnifiques promesses, sans jamais se les appliquer à elles-mêmes. Rien n'est plus funeste que cette tendance que nous avons tous à nous oublier nous-mêmes pour ne penser qu'aux autres quand il s'agit des biens spirituels. Les bénédictions de l'évangile cessent d'être des bénédictions pour celui qui néglige d'en faire sa propriété. Que nous sert d'avoir à notre portée le plus riche de tous les trésors, si jamais nous n'avançons la main pour y puiser?

Et quelle est cette consolation si solennellement promise par le Seigneur lui-même à son peuple? Le prophète va nous l'apprendre : « parlez à Jérusalem selon son cœur, et criez-lui que son temps marqué est accompli, que son iniquité est pardonnée, qu'elle a reçu de la main de l'Eternel une double grâce pour tous ses péchés. » La voici cette bienheureuse nouvelle que Dieu lui-même veut annoncer au peuple qu'il aime : c'est le pardon de ses iniquités, c'est une double grâce pour tous ses péchés. Pardon, grâce.... qui pourra dire la douceur ravissante de ces paroles, quand elles tombent, comme une rosée di-

vine, sur la conscience angoissée du pécheur repentant? Allez voir dans sa prison le malheureux condamné à mort qui n'attend plus que l'exécution de la sentence fatale, et qui reçoit tout-à-coup la nouvelle de sa grâce..... Il est libre! les portes de son cachot vont s'ouvrir, il pourra de nouveau respirer sans entraves un air pur sous l'azur du ciel; il va revoir et serrer dans ses bras une femme et des enfants dont il se croyait séparé pour toujours. Nous n'essaierons pas de dépeindre le bonheur qui doit inonder le cœur d'un tel homme : pour pouvoir raconter sans les affaiblir de pareilles émotions, il faudrait y avoir passé soi-même. Mais combien ne seront pas plus vifs encore les transports d'une âme qui, par la bonne nouvelle de l'évangile, échappe tout-à-coup à la prison du péché et de la mort éternelle; d'une âme qui, par l'effet de cette simple parole — « tes péchés te sont pardonnés » — passe du désespoir au salut, des ténèbres à la lumière, de l'enfer au ciel, et de la puissance de Satan à Dieu! Ah! si notre cœur ne déborde pas de joie à la seule pensée d'une telle délivrance, c'est que nous sommes, hélas! des gens de petite foi, c'est que nous ne gémissons pas réellement sous le fardeau de nos péchés, c'est que nous ne sentons pas la condamnation éternelle qui pèse sur nous! Apprends-nous, ô notre Dieu, à pénétrer plus avant dans la connaissance de notre misère, pour que nous puissions apprécier plus dignement la

bienheureuse nouvelle de ta grâce; pour que la pensée continuelle de cette grâce enveloppe tous les évènements de notre vie comme un immense réseau de bonheur; pour qu'elle ôte à nos afflictions toute amertume, et qu'elle rende cent fois plus vives toutes nos joies! Et remarquez, mes frères, cette expression : « elle a reçu de la main de l'Eternel une *double grâce* pour tous ses péchés. » Une double grâce! c'est ainsi que notre Dieu se plaît à bénir. Quand Job fut délivré de son épreuve, il reçut en partage une félicité double de sa prospérité première. Ainsi en arrive-t-il aux rachetés de Jésus-Christ. Non-seulement Dieu les dispense du châtiment, mais il leur accorde les plus riches bénédictions. Non-seulement il leur épargne sa colère, mais il les rétablit dans tous les priviléges de sa faveur comme si jamais ils n'avaient péché. Non-seulement il les délivre de l'enfer, mais il leur donne le ciel, il les reçoit dans sa maison, à sa table, dans sa famille. « Je leur donnerai,» dit-il lui-même, «dans ma maison et dans mes murailles, une place et un nom meilleurs que le nom de fils ou de filles. »

« La voix de celui qui crie au désert est : préparez le chemin de l'Eternel; dressez dans la solitude les sentiers à notre Dieu. Toute vallée sera comblée, et toute montagne et tout coteau seront abaissés, et les lieux tortus seront redressés, et les lieux raboteux seront aplanis. »

Cette grâce que Dieu accorde à son peuple n'est pas un pardon pur et simple de sa part : s'il ne coûte rien à celui qui le reçoit, il coûte à celui qui le donne un prix immense : il a fallu que le propre fils de Dieu descendît du ciel sur la terre, et que par ses humiliations et ses souffrances il acquît à son père le droit de pardonner aux pécheurs. Cette venue du fils de Dieu sur la terre sera précédée par celle d'un précurseur, dont l'œuvre est ici décrite figurément par le prophète. Il faut qu'un nouvel Elie, en prêchant dans le désert le baptême de repentance, vienne aplanir la voie devant les pas du Dieu sauveur. Cet Elie de l'évangile, ce dernier et ce plus grand des prophètes, ce sera toi, enfant de la promesse, fils miraculeux d'Elisabeth et de Zacharie ! Prépare-toi par une enfance austère, par une jeunesse de renoncement, au ministère de la repentance. Va grandir loin des bruits du monde dans la solitude et la méditation; dis adieu à toutes les douceurs de la vie sociale, revêts-toi du cilice de laine que portaient les anciens prophètes, nourris-toi du miel sauvage que renferme le creux des arbres, des sauterelles qu'apporte le vent du désert. Elève la voix et prêche hardiment la repentance au pharisien et à l'homme de guerre, à la pécheresse et au péager; dis-leur à tous : « amendez-vous et vous convertissez, car le royaume des cieux va venir! » Efface-toi constamment toi-même pour ne montrer que ton successeur; sois grand

et sublime à force de t'abaisser et de t'oublier; réjouis-toi, dans ton abnégation généreuse, de voir décroître le nombre de tes disciples pour augmenter celui des disciples de ton maître; et crie à la Judée entière accourue à ta voix sur les rives du Jourdain : « voici l'agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde! »

« Alors la gloire de l'Eternel se manifestera, et toute chair la verra en même temps : car la bouche de l'Eternel a parlé. »

Cette venue du sauveur, annoncée et préparée par le précurseur, sera la manifestation la plus éclatante de la gloire de l'Eternel. Jamais, en effet, la gloire de Dieu n'a brillé d'un plus vif éclat que dans les humiliations de Jésus-Christ. Quelle gloire dans cet enfant qui naît au sein de la faiblesse et de l'obscurité, qui n'a pour berceau qu'une crèche, mais autour duquel retentissent les cantiques des anges, et qui fait accourir du fond de l'orient de mystérieux adorateurs! quelle gloire dans cet homme méconnu et rejeté de son peuple, qui souffre la faim et la soif, qui n'a pas un lieu où reposer sa tête, à qui on refuse un verre d'eau, mais qui avec cinq pains nourrit cinq mille hommes, qui tient la maladie et la mort captives dans ses mains puissantes, qui marche d'un pas tranquille sur les flots irrités, qui d'une parole apaise la tempête! quelle gloire surtout dans ce Nazaréen qui est

arrêté et jugé comme un malfaiteur, injurié, couronné d'épines, battu de verges et cloué sur une croix, mais qui d'une parole fait tomber à la renverse les soldats qui viennent le saisir; qui, en expirant, fait trembler la terre et obscurcit le soleil; qui dans les tortures de la croix trouve encore la force de s'écrier : « mon père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font! » Sur cette croix je vois briller dans tout leur éclat toutes les perfections réunies de l'Eternel : la justice inflexible qui punit le péché, la bonté infinie qui sauve le pécheur, la puissance souveraine qui triomphe du démon, la sagesse parfaite qui efface les suites du péché sans ébranler l'ordre moral de l'univers. Tout cela n'était que l'accomplissement de la parole de l'Eternel : car « la bouche de l'Eternel avait parlé. » Dès longtemps à l'avance il avait annoncé tous les détails de cette rédemption glorieuse, et la dernière parole du rédempteur expirant sur la croix fut celle-ci : « tout est accompli! »

C'est ainsi que la parole de l'Eternel ne peut manquer d'avoir son effet; et ce caractère ferme et immuable de la parole divine forme un éclatant contraste avec la condition changeante, fragile et périssable de l'humanité. C'est ce contraste que le prophète fait ressortir dans les versets suivants. « Une voix dit : crie! et on a répondu : que crierai-je? Toute chair

est comme l'herbe, et toute sa grâce est comme la fleur d'un champ. L'herbe est séchée et la fleur est tombée, parce que le vent de l'Eternel a soufflé dessus ; ce peuple est véritablement comme l'herbe. L'herbe est séchée et la fleur est tombée : mais la parole de notre Dieu demeure éternellement ! »

C'est un des besoins les plus impérieux de notre cœur de s'attacher à quelque chose de permanent au milieu de cette décadence perpétuelle, qui entraîne toutes les choses terrestres vers la destruction. « Toute chair est comme l'herbe, et toute sa grâce est comme la fleur d'un champ. » Comme ces paroles si simples et si belles nous dépeignent d'une manière juste et frappante la condition de l'humanité ! Tout passe, en effet, tout tombe, tout se flétrit, tout périt autour de nous. Elles sont passées pour toujours les fraîches et riantes années de notre enfance, avec leurs joies si pures et leurs peines si passagères. Bientôt il en sera de même, et des rêves de la jeunesse et des calculs de l'âge mûr. Tout ce que nous croyons posséder nous échappe continuellement, chaque jour qui s'ajoute à notre vie crée un vide nouveau en nous ou autour de nous, et il n'y a rien sur la terre dont nous puissions dire avec vérité : ceci est à moi. Ce n'est pas notre santé, que la maladie nous enlève d'un jour à l'autre, en dépit de toutes les apparences et des précautions les plus multipliées. Ce n'est pas l'usage

de nos facultés : plus d'un triste exemple de nos jours a prouvé que les plus excellents d'entre les hommes ne sont pas à l'abri du malheur de les perdre. Ce n'est pas notre argent et nos biens, « que les vers et la rouille consument, et que les larrons forcent et dérobent. » Ce ne sont pas nos parents et nos amis.... qui de nous n'en a fait déjà quelque douloureuse expérience ? Ce n'est pas le souffle de notre vie, puisque en posant chaque soir la tête sur son oreiller, nul n'est assuré de se réveiller le lendemain. En considérant cette décadence continuelle, cette incertitude de toutes les choses humaines, nous ne pouvons nous défendre d'un sentiment amer et douloureux. Il y a quelque chose d'angoissant à sentir ainsi s'écouler continuellement tout ce qu'on possède, tout ce qu'on voit, tout ce qu'on touche, tout ce qu'on aime. Alors, « comme le cerf altéré brame après les eaux courantes, » notre âme, fatiguée de tout ce qui ne fait que passer, a soif de quelque chose qui ne passe point, d'un bien qui lui appartienne réellement et pour toujours. Eh bien, mes frères, il y a quelque chose qui ne passe point, il existe un bien permanent et assuré : c'est la parole de Dieu. Voilà l'ancre ferme et éternelle que Dieu a fait tomber au milieu du monde, pour que nous y attachions nos espérances flottantes, nos cœurs battus des orages de la vie. Et voici ce qu'elle nous annonce, cette parole immuable et infaillible : « Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est

en son fils [1]. » Dès-lors, pour celui qui croit à la parole de Dieu, tout le reste est peu de chose, et les peines et les bonheurs de la terre s'effacent devant cet immense bonheur comme la clarté d'une lampe devant le soleil, ils y sont noyés comme une goutte d'eau dans la mer. Celui qui croit à la parole de Dieu peut avoir à souffrir dans ce monde : mais quand des malheurs sans exemple devraient fondre sur sa tête; quand il perdrait à la fois ses biens, sa santé, et un bien plus précieux encore, l'usage de ses facultés; quand il aurait à pleurer sur les tombes de tous ceux qu'il aime, et qu'il resterait comme seul sur la terre; quand il serait condamné à périr de froid, ou de faim, ou du plus affreux supplice qui se puisse imaginer; ou quand l'univers serait bouleversé, que la terre se briserait en éclats et l'écraserait sous ses ruines, — il n'y a ni privations, ni afflictions, ni souffrances, ni bouleversements qui puissent toucher au bien que la parole de Dieu lui assure, la vie éternelle; le ciel et la terre peuvent passer, mais la parole de l'Eternel ne passera point; et chaque jour, chaque heure, chaque minute qui s'enfuit le rapproche de ce dernier jour où Christ le ressuscitera selon son infaillible promesse, pour l'introduire dans un monde nouveau où le bonheur ne sera plus changeant et passager, où les joies seront éternelles et incorrup-

[1] 1 Jean, V, 11.

tibles, où « la douleur et le gémissement fuiront » pour toujours loin des rachetés.

Ce bonheur qui est le partage de ceux qui croient à la parole de Dieu, nous ne devons pas le garder exclusivement pour nous-mêmes : il faut en faire part à nos frères, et le prophète n'oublie pas d'exhorter les rachetés du Seigneur à publier autour d'eux la bonne nouvelle du salut : « Sion, qui annonces de bonnes nouvelles, monte sur une haute montagne; Jérusalem, qui annonces de bonnes nouvelles, élève ta voix avec force, élève-la, ne crains point; dis aux villes de Juda : voici votre Dieu ! » C'est à la fois un des devoirs les plus sacrés et un des besoins les plus pressants du vrai chrétien de faire part aux autres de la grâce qu'il a reçue lui-même dans son cœur. Ce besoin peut nous servir de pierre de touche pour reconnaître si nous avons la vraie foi. « Tous les prédicateurs ne sont pas chrétiens, » a dit un père de l'église [1], « mais tous les chrétiens sont prédicateurs. » La parole sainte attache à l'accomplissement de ce devoir les plus magnifiques promesses. « Ceux qui en auront amené plusieurs à la justice, » nous dit-elle, « brilleront comme les étoiles à toujours et à perpétuité. » « Quelle est notre espérance, notre joie, ou notre couronne de gloire ? » écrivait saint Paul à ceux qu'il avait amenés à la foi; « n'est-ce pas vous qui l'êtes devant

[1] Saint Augustin.

notre Seigneur Jésus-Christ au jour de son avènement? » Ne négligeons pas, mes frères, ce devoir sacré, cet inestimable privilége, de devenir pour nos compagnons de misère des instruments de bénédiction éternelle. N'oublions pas de profiter des occasions que Dieu nous offre pour annoncer autour de nous ses miséricordes en Jésus-Christ. Avant tout soyons fidèles à parler de l'évangile à ceux qui nous touchent de plus près, aux membres de notre famille, à nos amis, à nos serviteurs. Qu'un culte de famille, régulièrement établi dans notre maison, y proclame chaque jour la bonne nouvelle du salut. Travaillons aussi, selon nos moyens, à la répandre plus loin de nous, et ne restons pas en arrière pour soutenir les œuvres saintes qui ont pour objet de faire connaître à tous les hommes le Dieu sauveur. Que chacun de nous se demande, la main sur la conscience, si les sacrifices qu'il a faits jusqu'ici pour l'évangélisation du monde sont en rapport avec ses moyens; qu'il demande pardon à Dieu d'avoir fait si peu encore pour l'avancement de son règne, et qu'il entre dans les dispositions de ce roi d'Israël qui disait, après avoir donné des sommes immenses pour la construction du temple de l'Eternel : « Qui suis-je, ô notre Dieu, et qui est mon peuple, que nous ayons le pouvoir de t'offrir ces choses volontairement? car toutes choses viennent de toi, et les ayant reçues de ta main nous te les présentons! » Nous aussi nous avons un temple

à construire en l'honneur de l'Eternel : c'est ce temple spirituel dont chaque pierre vivante est un racheté de Christ, Christ lui-même étant la pierre angulaire et fondamentale. Apportons chacun notre pierre à cet édifice de Dieu ; soyons économes de nos biens, non pas à la manière du monde, mais à la manière de Jésus-Christ, et « faisons-nous des amis avec les richesses injustes, pour qu'ils nous accueillent au dernier jour dans les tabernacles éternels ! »

« Voici, » continue le prophète, « le Seigneur, l'Eternel viendra contre l'homme fort, et son bras dominera sur lui ; voici, son salaire est avec lui et sa récompense marche devant lui. Il paîtra son troupeau comme un berger ; il rassemblera les agneaux entre ses bras et les portera dans son sein; il conduira celles qui allaitent. »

Ce Dieu sauveur que nous devons annoncer autour de nous, se montre tout à la fois redoutable et compatissant. S'il déploie sa puissance d'une manière terrible contre ceux qui lui résistent, il est ému pour ses enfants de la plus tendre compassion. Il brise sous leurs pieds l'ennemi de leur salut, et cette même puissance souveraine, irrésistible, qui d'une parole a créé la terre et les cieux, qui fait concourir toutes choses dans l'univers à l'accomplissement de sa volonté, s'emploie tout entière en leur faveur. A la fois puissant comme un roi et tendre comme un père, la protection dont il les entoure ne leur laisse rien à désirer.

Il se désigne lui-même sous le titre humble et doux de berger. Il est pour eux un berger, non pas le mercenaire qui fuit à l'approche du péril, mais le bon berger à qui les brebis appartiennent et qui donne sa vie pour elles. Il leur donne la vie éternelle, et nul ne les ravira de sa main. Il les connaît, il les appelle, il les conduit, il les fait paître, il les abreuve aux sources d'eaux vives, il mesure ses secours aux besoins de chacune d'elles, il porte dans ses bras et sur son cœur celles qui sont faibles encore, ou blessées par quelque chute, ou fatiguées par les difficultés du chemin. Et après les avoir gardées pendant les épreuves de cette vie, il les introduit dans ses héritages éternels. Heureux qui connaît par expérience cette protection puissante et douce ! Heureux qui entend et suit la voix du bon berger! Heureux qui peut dire avec le psalmiste : « L'Eternel est mon berger, je n'aurai point de disette. Il me fait reposer dans des parcs herbeux, et me conduit le long des eaux tranquilles. Il restaure mon âme, et me mène par des sentiers unis pour l'amour de son nom. Même quand je marcherais par la vallée de l'ombre de la mort, je ne craindrais aucun mal : car tu es avec moi, c'est ton bâton et ta houlette qui me consolent. Quoi qu'il en soit, les biens et la gratuité m'accompagneront tous les jours de ma vie, et mon habitation sera dans la maison de l'Eternel pour toujours ! » — Amen.

Décembre 1843.

LES TROIS CONVOITISES.

Jésus, étant plein du Saint-Esprit, revint des bords du Jourdain, et il fut conduit par l'Esprit dans le désert. Et là il fut tenté par le diable pendant quarante jours, et il ne mangea rien durant ces jours-là; mais après qu'ils furent passés, il eut faim.

Alors le diable lui dit : si tu es le fils de Dieu, commande à cette pierre qu'elle devienne du pain. Et Jésus lui répondit : Il est écrit que l'homme ne vivra pas seulement de pain, mais de toute parole de Dieu.

Ensuite le diable le mena sur une haute montagne, et lui fit voir en un moment tous les royaumes du monde; et le diable lui dit : je te donnerai toute la puissance de ces royaumes et leur gloire; car elle m'a été donnée, et je la donne à qui je veux. Si donc tu te prosternes devant moi, toutes ces choses seront à toi. Mais Jésus lui répondit : retire-toi de moi, Satan! car il est écrit : tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu le serviras lui seul.

Il le mena aussi à Jérusalem, et le mit sur le haut du temple, et lui dit : si tu es le fils de Dieu, jette-toi d'ici en bas; car il est écrit qu'il ordonnera à ses anges d'avoir soin de toi pour te garder, et qu'ils te porteront dans leurs mains de peur que ton pied ne heurte contre quelque pierre. Mais Jésus lui

répondit : il est dit : tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu.

Et le diable ayant achevé toute la tentation, se retira de lui pour un temps.

(Luc, IV, 1-13.)

Il y a dans la première épître de saint Jean un passage qui est la clé du récit que nous venons de lire, et qui sert aussi à expliquer bien d'autres choses, soit dans l'Ecriture, soit dans la vie chrétienne; c'est celui-ci : « n'aimez point le monde ni les choses qui sont dans le monde : si quelqu'un aime le monde, l'amour du père n'est point en lui. Car tout ce qui est dans le monde, savoir la convoitise de la chair, la convoitise des yeux, et l'orgueil de la vie, ne vient point du père, mais du monde. » Le monde ici désigne les objets extérieurs considérés comme étant une occasion de tentation et de péché. L'apôtre fait donc trois grandes classes de toutes les tentations qui peuvent se présenter dans le monde; il les rapporte toutes à trois principes généraux : la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil. La convoitise de la chair comprend les tentations de l'ordre le plus grossier, celles qui ont pour objet la satisfaction des désirs ou des besoins du corps. Cette classe comprend elle-même deux familles de tentations. La première se compose de toutes les occasions où l'homme se trouve placé entre un devoir et une jouissance physique : ainsi la gourmandise, l'intempérance, l'impureté; ce sont les plus grossières de toutes. La se-

conde se compose des occasions où l'homme se trouve placé entre un péché et une souffrance physique : ainsi les séductions de la misère et de la faim ; ainsi encore les persécutions pour la cause de l'évangile. La convoitise des yeux est un principe plus relevé que la convoitise de la chair, et ne s'adresse pas comme celle-ci exclusivement au corps. Cette seconde convoitise est d'une nature mixte : elle comprend les tentations qui entrent dans l'âme par les yeux, si je puis m'exprimer ainsi, qui séduisent l'homme intérieur par l'éclat extérieur, et qui participent à la fois de l'esprit et des sens : ainsi le luxe, l'amour du faste et de la représentation extérieure, le culte idolâtre de la créature, et aussi l'avarice, qui est une autre espèce d'idolâtrie. Enfin les tentations du troisième ordre, plus relevées encore dans leur principe, s'adressent exclusivement à l'âme, et n'ont rien à faire avec le corps ; elles se résument toutes dans l'orgueil, péché unique dans sa racine, mais dont les branches multiples se diversifient à l'infini.

Dans la triple tentation du sauveur, qui est une image en raccourci de toutes les tentations de la vie chrétienne, nous trouvons successivement les trois ordres de séductions que je viens de signaler. C'est ce que prouvera un examen rapide du récit de l'écrivain sacré.

« Jésus étant plein du Saint-Esprit, revint des bords du Jourdain ; et il fut conduit par l'Esprit dans le dé-

sert. » Il fut conduit *par l'Esprit.* Christ n'alla donc point chercher la tentation; ce fut par une direction divine qu'il la rencontra sur ses pas. En cela, comme en toutes choses, « il nous a laissé un modèle, afin que nous suivions ses traces. » La première condition à remplir pour triompher de la tentation, c'est de fuir les occasions d'être tenté. « Celui qui aime le danger, » a dit la sagesse éternelle, « périra dans le danger. » Dans la guerre à mort que nous avons à livrer au péché, se trouver volontairement en présence de l'ennemi, c'est déjà être à demi-vaincu. « Eloignez-vous de tout ce qui a quelque apparence de mal, » nous dit l'apôtre. Toutefois, ce fait seul que Christ a pu être tenté nous montre que la tentation en elle-même n'est pas un péché, et que nous en pouvons triompher avec le secours de Dieu, quand nous ne l'avons pas volontairement cherchée. Alors la tentation, au lieu d'être une occasion de chute, peut même devenir un moyen de sanctification et de salut. Les tentations, comme on l'a dit, sont des soldats du diable, que nous devons tenir à distance tant que nous le pouvons, mais que, s'ils nous serrent de trop près, il faut faire prisonniers et forcer à combattre pour nous.

« Et il fut tenté par le diable pendant quarante jours, et il ne mangea rien pendant ces jours-là; mais après qu'ils furent passés, il eut faim. » Il paraît que durant ces quarante jours le diable commença

par tenter le sauveur à la manière ordinaire, en suggérant à son esprit des pensées de péché; mais qu'à la fin, rassemblant toutes ses forces pour lui livrer un assaut décisif, il prit une forme visible et vint le tenter sous les apparences d'un ami, peut-être même déguisé en ange de lumière. L'Ecriture ne dit pas quel fut le désert où Jésus fut poussé par le Saint-Esprit et qui fut le théâtre de la tentation; saint Marc nous apprend seulement qu'il était dans ce désert avec des bêtes sauvages. Il est probable que ce fut ce même désert de Sinaï dans lequel Moïse sous la loi, et Elie sous la prophétie, subirent un jeûne semblable de quarante jours : image prophétique de celui que Jésus devait subir dans le même endroit. Que le sauveur ait pu supporter une si longue abstinence, c'est là évidemment un miracle qui n'a d'autre explication que la toute-puissance divine; mais il est probable qu'il avait pour but, en se livrant à cette abstinence, de dompter son corps pour être en état de mieux résister à la tentation. En cela encore il nous laisse un exemple à suivre; il emploie tous les moyens humains pour triompher du tentateur : car dans tout ce récit, remarquons-le bien, il se montre uniquement comme fils de l'homme, et il n'est pas un seul des traits de sa conduite qui ne puisse servir de modèle à la nôtre. Peut-être le jeûne et la mortification de la chair sont-ils aujourd'hui trop négligés parmi nous, par suite de la réaction qui s'est opérée contre l'abus qu'on en a

fait dans une autre église et dans d'autres temps. La mortification de la chair n'est pas un commandement obligatoire, il est vrai, mais c'est un moyen de sanctification qui n'est pas à négliger : car il nous est recommandé par l'exemple des premiers chrétiens et de saint Paul en particulier. « Je mortifie mon corps, » dit le grand apôtre, « et je le tiens assujetti, de peur qu'après avoir prêché aux autres je ne sois moi-même rejeté. » Et nous lisons dans le livre des Actes que lorsque les disciples avaient à prendre une résolution de quelque importance, ils s'y préparaient par la prière *et par le jeûne* [1].

Après ce long jeûne de quarante jours, la puissance divine qui, jusqu'alors, avait miraculeusement soutenu le sauveur, permit qu'il fût enfin pressé par les aiguillons de la faim. Ce fut ce moment de crise, où Christ était en proie à l'un des besoins les plus impérieux et les plus irrésistibles de la nature humaine, que le tentateur choisit, avec son habileté infernale, pour lui faire ses offres perfides. Avant d'aller plus loin nous devrions peut-être, pour satisfaire une certaine classe de nos auditeurs, démontrer l'existence et la personnalité du démon : mais cette digression nous entraînerait trop loin, et nous ne pouvons que vous renvoyer à ce qui a été dit sur ce sujet dans d'autres discours. D'ailleurs, le seul récit de notre texte

[1] Actes, XIII, 2, 3; XIV, 23. 1 Cor., VII, 5.

suffirait, aux yeux de quiconque reçoit la bible comme parole de Dieu, pour établir l'existence personnelle du mauvais esprit. Il est évident que l'écrivain sacré nous représente le diable comme un être personnel, exerçant sur l'esprit humain une influence mystérieuse, mais réelle; et en cela il est d'accord avec une foule d'autres passages de la parole de Dieu. Cela me suffit : je ne prétends pas être plus sage que Dieu; et je ne veux ni expliquer ce qu'il n'a pas jugé bon de me faire comprendre, ni rejeter ce que je ne puis expliquer. Le diable a pu tenter et a tenté le sauveur; le diable peut nous tenter nous-mêmes, et nous tente en effet tous les jours; et les mêmes moyens qui ont réussi au sauveur peuvent nous faire triompher aussi de ses suggestions : voilà tout ce qu'il y a de nécessaire à comprendre pour nous dans ce récit mystérieux.

« Si tu es le fils de Dieu, commande à cette pierre qu'elle devienne du pain. » Le péché que le tentateur propose ici à Jésus-Christ, consistait à satisfaire sa faim par un moyen qui ne lui était pas indiqué de Dieu, et qui par conséquent n'aurait pas été selon sa volonté. Jésus, comme nous l'avons déjà fait observer, agit ici comme fils de l'homme; comme tel, il devait attendre patiemment et avec confiance que son père céleste le délivrât de l'épreuve, par les moyens qu'il jugerait à propos d'employer. Aussi répond-il au démon : « il est écrit : l'homme ne vivra pas de pain

seulement, mais de toute parole de Dieu. » C'est-à-dire : « Dieu a d'autres moyens de soutenir la vie de l'homme que le pain ou les aliments ordinaires; une parole de sa bouche peut me créer une nourriture toute spéciale, semblable à celle qui soutint les Israélites dans le voyage du désert. Bien plus, il peut me nourrir, s'il le veut, sans l'intermédiaire des aliments, par le seul effet de sa puissance, par une simple parole de sa bouche. » Le passage cité par le sauveur ne doit donc pas être pris dans un sens spirituel, comme on pourrait être tenté de le faire au premier abord. Ce passage, dans le Deutéronome d'où il est tiré, s'applique à la manne, au moyen de laquelle Dieu avait nourri le peuple d'Israël quand les aliments ordinaires lui avaient manqué. « Dieu t'a humilié, » dit Moïse à ce peuple, « et t'a laissé avoir faim; mais il t'a nourri de manne, qui était une nourriture inconnue à toi et à tes pères, afin de te faire connaître que l'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de tout ce qui sort de la bouche de Dieu. » On sent avec quelle justesse frappante cette déclaration s'appliquait à la position où se trouvait alors le sauveur. La même puissance divine qui avait soutenu les Israélites dans le même désert, peut-être au même endroit, pouvait le soutenir à son tour. C'était à son père céleste, non à lui fils de l'homme, à juger de l'opportunité d'un miracle, et à opérer ce miracle s'il le jugeait à propos. Quant à lui, son devoir était d'at-

tendre avec une confiance paisible, dût-il souffrir de cette attente, que la volonté divine se manifestât. Celui qui n'avait pas abandonné dans le besoin son peuple élu, comment laisserait-il périr son fils unique et bien-aimé?

Jésus repousse donc la tentation du diable en lui opposant une simple déclaration de l'Ecriture; et tel est encore l'unique moyen de défense auquel il aura recours dans les tentations suivantes. Apprenons de cet exemple, mes chers frères, quel est le moyen par lequel nous aussi nous pouvons triompher de la tentation. La parole de Dieu est un bouclier de diamant contre lequel, si nous savons nous en couvrir, viendront se briser impuissants tous les traits enflammés du malin. Quelle que puisse être la tentation qui nous presse, soyons assurés qu'il y a dans l'Ecriture une déclaration qui s'applique à cette tentation spéciale avec une justesse parfaite, et qui suffirait pour faire reculer le tentateur. Sous ce rapport, la parole de Dieu peut encore être comparée à un immense arsenal qui renferme toutes les armes dont nous pouvons avoir besoin dans nos combats spirituels : il ne s'agit que de savoir mettre la main, dans chaque circonstance particulière, sur l'arme spéciale dont nous avons besoin. Pour cela, il est indispensable d'avoir une connaissance exacte et approfondie de la parole de Dieu; et ici, comme toujours, nous sommes ramenés à ce précepte par excellence qui est à la base de toute la

vie chrétienne : « sondez les Ecritures. » Plus nous aurons pénétré profondément dans la connaissance de la bible, mieux nous serons en état de résister à la tentation ; et c'est parce que le sauveur avait de cette parole sainte une connaissance parfaite, qu'il se trouva invulnérable aux attaques du tentateur.

Cette première tentation, qui se rapporte à un besoin purement physique, représente dans la vie chrétienne toutes les tentations du même ordre, toutes celles qui ont pour aiguillon ce que l'apôtre appelle « la convoitise de la chair. » Le démon, qui agit dans tout ce récit d'après un plan combiné avec une ruse profonde et infernale, commence par offrir au sauveur des séductions de l'ordre le plus grossier ; mais à mesure que son adversaire lui résistera, il saura bien s'élever plus haut et l'attaquer par des tentations toujours plus spécieuses et plus spirituelles.

« Ensuite, » continue l'évangéliste, « le diable le mena sur une haute montagne, et lui fit voir en un moment tous les royaumes du monde. » L'écrivain sacré emploie ici un langage fondé sur les apparences extérieures, et tel qu'il le fallait pour être compris de gens simples et sans culture. Il veut dire que le démon, par l'effet d'un prestige miraculeux, fit passer devant l'imagination du sauveur la gloire de tous les royaumes du monde. « Je te donnerai, » lui dit-il, « toute la puissance de ces royaumes et leur gloire ; car elle m'a été donnée, et je la donne à qui je veux.

Si donc tu te prosternes devant moi, toutes ces choses seront à toi. » Cette déclaration du diable était fausse dans un sens et vraie dans un autre. En réalité le monde n'appartient pas à Satan et ne dépend pas de lui; car « la terre et tout ce qu'elle contient est au Seigneur ; » sa volonté souveraine dispose seule des royaumes et des empires, aussi bien que des oiseaux du ciel et des cheveux de notre tête. Mais la parole de Dieu nous apprend aussi qu'il a voulu, dans ses voies mystérieuses et insondables, accorder pour un temps au démon une certaine puissance sur la terre; et que les richesses, les plaisirs et la gloire du monde sont entre les mains de Satan des instruments de séduction avec lesquels il perd les âmes. C'est pour cela qu'il est appelé dans l'Ecriture « le prince de ce monde. » Il y avait donc quelque chose de vrai dans cette promesse d'une souveraineté infernale : « toute cette puissance m'a été donnée, et je la donne à qui je veux. » On peut même dire que s'il n'en avait pas été ainsi, la tentation présentée au sauveur serait sans force et sans réalité, et Christ, pour la déjouer, n'aurait eu qu'à dévoiler le mensonge du tentateur.

Satan met une seule condition à ses faveurs : c'est que Jésus consente à se prosterner devant lui. Ce n'est pas, faites-y attention, un culte du cœur, une adoration en esprit et en vérité qu'il lui demande : c'est un acte purement extérieur; et si Jésus n'avait pas

eu en horreur ces distinctions subtiles au moyen desquelles, dans une communion différente de la nôtre, on prétend justifier le culte des images ou des créatures, il eût cédé bien aisément à une tentation aussi spécieuse. Apprenons de ce récit quel est le véritable inventeur de ces distinctions funestes, par lesquelles aujourd'hui encore le démon séduit un trop grand nombre d'âmes. Jésus ne veut rien savoir de ces compromis avec l'idolâtrie ; il veut que tous les actes du culte, de quelque nature qu'ils soient, intérieurs ou extérieurs, soient exclusivement réservés pour le seul vrai Dieu ; et il repousse victorieusement le tentateur par cette simple parole : « tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu le serviras lui seul. »

Cette seconde tentation est d'une nature plus relevée que la première : elle ne s'adresse plus uniquement aux besoins du corps, et elle représente, dans la vie chrétienne, tout ce que l'apôtre appelle « la convoitise des yeux. »

Repoussé une seconde fois, le tentateur ne se rebute pas encore : il s'élève plus haut, il laisse de côté les tentations d'un ordre inférieur, il s'adresse uniquement aux facultés morales de son adversaire, et l'attaque par l'orgueil. Il transporte le sauveur sur le pinacle du temple, et l'engage à prouver à tous sa mission divine en descendant majestueusement dans les airs sans se faire aucun mal. Et pour rendre la séduction plus irrésistible, il se saisit de cette épée de

la parole de Dieu dont il vient d'éprouver la puissance, il retourne contre le sauveur cette arme divine avec laquelle il vient d'être deux fois vaincu, il va chercher dans l'Ecriture une déclaration qu'il détourne de son vrai sens, et qui semble appuyer ses suggestions perfides. « Il est écrit, » dit-il à son tour, « qu'il ordonnera à ses anges d'avoir soin de toi pour te garder, et qu'ils te porteront dans leurs mains, de peur que ton pied ne heurte contre quelque pierre. » La perfidie du tentateur consiste ici à prendre au sens propre, et à appliquer au sauveur en particulier, un passage qui est figuré, et qui exprime en général la protection de Dieu pour les fidèles. Voici, en effet, la manière dont ce passage est amené dans le psaume d'où il est tiré : « Celui qui habite dans la retraite du souverain est logé à l'ombre du Tout-Puissant. Certes il te délivrera des piéges du chasseur et de la mortalité funeste. Il te couvrira de ses plumes et tu auras retraite sous ses ailes; sa vérité sera ta rondache et ton bouclier. Aucun mal ne t'arrivera, et aucune plaie n'approchera de ta tente : car il donnera charge de toi à ses anges, afin qu'ils te gardent dans toutes tes voies; ils te porteront dans leurs mains, de peur que ton pied ne heurte contre la pierre [1]. »

Il n'y a rien là, vous le voyez, qui s'applique en particulier au Messie. Jésus, pour déjouer la ruse de

[1] Ps. XCI.

son ennemi, sans s'arrêter à relever la fausseté de la citation, se contente, comme dans les occasions précédentes, de lui opposer une déclaration formelle, qui s'applique avec une justesse parfaite à la circonstance présente. Il est aussi écrit : « tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu. » C'eût été de la part du sauveur tenter Dieu que de lui demander, sans nécessité, un miracle en sa faveur.

Cette troisième tentation répond à la dernière des trois classes dans lesquelles l'apôtre range toutes les tentations du monde, je veux dire l'orgueil de la vie. Après cette épreuve, la plus dangereuse et la plus spécieuse de toutes, le diable a épuisé son arsenal de séductions, et il quitte le sauveur *pour un temps*, nous dit l'évangéliste. Cette dernière expression nous apprend que ce ne fut pas une fois seulement et comme en passant, mais dans tout le cours de sa vie mortelle que Jésus eut à lutter contre la tentation.

Le récit que nous venons d'étudier aurait pu nous fournir de nombreuses applications pratiques; mais ces détails nous auraient entraînés trop loin, et c'est à dessein que nous les avons laissés de côté. Nous nous sommes bornés aux développements indispensables pour faire comprendre ce qui peut l'être dans ce récit mystérieux, et nous nous sommes surtout attachés à signaler dans la tentation du sauveur les trois ordres de convoitises auxquelles l'apôtre ramène toutes

les séductions du monde : « la convoitise de la chair, la convoitise des yeux, et l'orgueil de la vie. » Ce premier rapprochement offre déjà un exemple remarquable de l'accord qui règne entre les diverses parties de la parole de Dieu, aussi bien que de la justesse parfaite de ses déclarations. Mais il nous reste à vous présenter d'autres rapprochements qui vont rendre témoignage à la vérité de cette parole divine d'une manière bien plus frappante encore. Sous quelque point de vue que nous envisagions la vie religieuse de l'humanité, chez notre premier père, chez les chrétiens pris individuellement, ou dans l'église chrétienne en général, nous y retrouverons toujours, et dans le même ordre, les trois grandes convoitises signalées par l'apôtre.

En effet, si nous examinons, en premier lieu, la tentation de nos premiers parents, nous y distinguerons sans peine les trois ordres de séductions que nous avons remarquées dans celle du Sauveur. Voici ce qui nous est raconté de la femme au troisième chapitre de la Genèse, lorsqu'elle fut amenée par les suggestions du serpent, c'est-à-dire du diable, à manger du fruit défendu : « la femme, voyant que le fruit de l'arbre était bon à manger, et qu'il était agréable à la vue, et qu'il était désirable pour donner de la science, en prit et en mangea et en donna à son mari. » Elle vit que le fruit de l'arbre était bon à manger : voilà la convoitise de la chair; qu'il était

agréable à la vue : voilà la convoitise des yeux ; et qu'il était désirable pour donner de la science : voilà l'orgueil. Mais là s'arrête l'analogie entre la tentation d'Adam et celle de Christ : dans tout le reste, ces deux tentations présentent les contrastes les plus frappants. Adam est tenté dans un jardin fertile, abondamment pourvu de toutes les choses nécessaires ou agréables à la vie, et où tout ce qui l'entoure lui rend facile la résistance : Jésus est tenté dans un désert aride, où il n'a pour société que des bêtes féroces, où il manque des premières nécessités de la vie, où tout ce qui l'entoure l'engage à céder à la tentation. Adam succombe par l'attrait de la sensualité : Jésus prépare sa victoire par un jeûne de quarante jours. Adam est vaincu parce qu'il a oublié la parole de Dieu qui lui disait : « le jour où tu en mangeras, tu mourras : » Jésus triomphe parce qu'il a toujours présente à l'esprit la parole divine, et qu'il s'en fait une arme pour repousser le tentateur. La chute d'Adam devient la source de la perdition du genre humain qui doit descendre de lui : la victoire de Jésus est le gage du salut des fidèles, qui sont ses enfants par la foi.

Si de la tentation de nos premiers parents nous passons au développement de la vie chrétienne dans chaque fidèle, nous allons y retrouver sur une plus grande échelle les trois ordres de convoitises. Dans la jeunesse de la vie chrétienne, lorsque Satan sait le

fidèle faible encore, il ne déploie pas encore contre lui tous ses moyens et toutes ses ruses : et c'est surtout contre les convoitises de la chair que le jeune chrétien doit se prémunir. Toutefois, prenons-y garde, si les tentations de la chair se présentent principalement dans les commencements de la carrière chré tienne, ce n'est pas qu'elles cessent ensuite entièrement pour le chrétien plus avancé; et nous avons durant toute notre vie besoin de vigilance à cet égard. N'oublions pas que le germe de tous les péchés, même des plus grossiers, se trouve naturellement au fond de notre cœur; que si ce germe ne s'est pas développé, ce n'est pas à nous-mêmes, c'est à la grâce de Dieu que nous le devons; et que si cette grâce nous retirait son puissant secours, nous pourrions tomber dans les plus honteux désordres. On a vu plus d'un chrétien faire une lourde chute pour s'être cru au-dessus des tentations de la chair, et avoir négligé de veiller sur lui-même à cet égard. Si le Sauveur lui-même a connu les tentations de ce genre, comment pourrions-nous espérer d'y échapper? « Que celui qui pense être debout prenne garde qu'il ne tombe ! »

Quand le tentateur n'a pas réussi à faire tomber le fidèle par la convoitise de la chair, il s'élève plus haut, il s'adresse à une partie plus spirituelle de son être, et le tente par la convoitise des yeux. Parmi les péchés qui rentrent dans cette classe, il suffira d'en

rappeler un seul, celui qui est le plus ordinaire, le plus spécieux, le plus entraînant, le plus difficile à combattre : je veux dire l'idolâtrie de la créature. Chacun de nous sait assez par expérience combien facilement nous tombons dans ce péché d'aimer les créatures plus que le créateur; combien souvent ces affections si douces et si entraînantes, qui entrent dans le cœur par les yeux, sont portées jusqu'à l'idolâtrie; combien il est peu d'hommes pour lesquels Dieu soit véritablement le centre de leurs affections, qui soient prêts dans le fond du cœur à lui tout sacrifier, à lui rendre sans murmurer s'il les redemande les êtres bien-aimés qu'il leur a prêtés, ce père, cette mère, cet enfant, cette femme, cet époux. N'avons-nous pas tous un Isaac préféré, un être qui tient la première place dans nos affections, et auquel, s'il fallait choisir, nous sacrifierions tous les autres? Cherchez, mes frères, quel est pour chacun de vous cet être de prédilection, et dites-vous bien que c'est précisément cet Isaac que Dieu veut que vous lui offriez en sacrifice au fond de votre cœur. Cela ne veut pas dire que nous ne devions pas aimer ardemment ces êtres auxquels Dieu nous a unis par les liens les plus intimes; mais cela veut dire que nous devons aimer Dieu encore davantage. Sacrifions notre vie à nos affections, mais sacrifions nos affections au Seigneur. Pour arriver à subordonner ainsi toutes nos affections à l'amour de Dieu, pour échapper à cette convoitise des yeux

qui sans cesse renaît sous nos pas, nous avons besoin d'une vigilance continuelle sur nous-mêmes et sur notre cœur. « Garde ton cœur plus que toutes choses qui se gardent, » dit le sage : « car c'est de lui que procèdent les sources de la vie. »

Quand le chrétien a triomphé de la convoitise des yeux, le tentateur, fidèle au plan d'attaque dont Jésus a été l'objet sans en être la victime, s'élève plus haut encore, et nous tente par l'orgueil. L'orgueil est certainement de tous les péchés le plus ordinaire, le plus multiple, le plus habile à se déguiser sous mille formes différentes, le plus profondément enraciné dans notre cœur, le plus difficile à détruire. Si nous nous examinons avec une attention scrupuleuse, nous reconnaîtrons peut-être qu'il n'est pas une de nos œuvres, pas une de nos conversations, pas une lettre que nous écrivions, j'ai presque dit pas une pensée que nous formions dans notre cœur, qui ne soit secrètement entachée d'orgueil. L'orgueil trouve son aliment dans cela même qui devrait l'anéantir; il nous poursuit obstinément durant tout le cours de notre carrière chrétienne, et à mesure que nous le terrassons sur un point, il reparaît sur un autre sous une forme nouvelle. Après que nous avons cessé de nous glorifier tout haut, nous nous glorifions encore tout bas; nous nous contemplons nous-mêmes et nos œuvres avec une satisfaction secrète et ineffable, avec un orgueil d'autant plus réel et plus dangereux, qu'il est plus

profond et plus concentré. Après que nous avons cessé de nous glorifier de nos avantages naturels, nous nous glorifions encore des dons de la grâce de Dieu ; quand nous ne prétendons plus nous sauver par nos mérites, nous trouvons matière à nous glorifier en ce que nous connaissons le salut par grâce; nous nous glorifions de la connaissance que nous avons de notre misère; nous nous glorifions, hélas! de notre humilité même. On a vu tomber par l'orgueil des chrétiens qui avaient triomphé de tout le reste, et qui semblaient parvenus à la perfection. Ne croyons donc jamais que nous soyons à l'abri de cette tentation redoutable; rappelons-nous qu'à mesure que nos progrès se multiplient, les tentations d'orgueil se multiplient parallèlement, et que durant tout le temps de notre pélerinage terrestre nous aurons cet ennemi à nos côtés.

Enfin, pour épuiser ces rapprochements auxquels nous conduit la tentation du sauveur, nous retrouvons les trois ordres de convoitises sur une échelle plus vaste encore, dans l'histoire générale de l'église chrétienne. Dans les premiers âges de cette église, lorsqu'elle avait encore l'inexpérience de la jeunesse, c'est par des tentations physiques que le grand adversaire s'efforce de la séduire et de la perdre. Dans ce but, il soulève contre elle la haine des maîtres du monde. C'est l'âge des persécutions et des martyrs :

les chrétiens sont livrés au fer des bourreaux, à la flamme des bûchers et à la dent des bêtes féroces ; ils sont réduits à choisir entre l'apostasie et la plus cruelle des morts. C'était la première phase des tentations, celle qui se rapporte aux besoins de la chair. C'était Satan disant au disciple de Christ par la voie des persécutions : « dis à cette pierre qu'elle devienne du pain. Puisqu'il n'est pas d'autre moyen de conserver ta vie, renonce au culte d'un Dieu qui ne sait pas garantir ses adorateurs ; profite de la voie de salut qui s'offre à toi, et brûle de l'encens sur les autels des idoles. » Si violente que fût cette attaque du tentateur, l'église de Christ en sut triompher. Elle se rappela qu'il est écrit : « l'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole de Dieu. » Elle se souvint qu'il est une autre vie, d'autres joies, d'autres trésors que ceux de la terre, et elle sacrifia sans hésiter cette vie fugitive et semée d'épreuves, à la vie bienheureuse et éternelle.

Repoussé sur ce premier point, le diable, fidèle à son éternelle tactique, change son plan d'attaque, et séduit l'église par la convoitise des yeux. Il tire le christianisme de son état d'abaissement, et le fait asseoir sur le trône des Césars. Il fait briller aux yeux des dignitaires de l'église les richesses et la gloire du monde ; il leur promet toutes ces richesses et toute cette gloire, à la condition qu'ils uniront au culte du vrai Dieu les pratiques d'un culte idolâtre. L'église,

qui avait su résister à la séduction de la douleur et de la mort, ne sut pas résister à la séduction des avantages temporels. Elle accepta le pacte funeste qui lui était proposé par son ennemi, et l'on vit croître simultanément dans son sein la puissance temporelle et l'idolâtrie. En même temps qu'elle apprenait à se prosterner devant les images, à joindre au seul médiateur entre Dieu et les hommes une médiatrice d'invention humaine, à rendre un culte aux saints et aux anges, elle vivait dans les honneurs et les plaisirs du monde, les prêtres de Jésus-Christ devenaient des princes temporels, et le chef de la chrétienté, le successeur de celui qui n'avait pas un lieu où reposer sa tête, acquérait une puissance royale, que dis-je? bien supérieure à celle des rois! Ah! quand des hommes sans foi et sans mœurs tenaient les peuples et les rois courbés aux pieds de la tiare; quand le prétendu vicaire de celui qui a dit que « son règne n'est pas de ce monde, » se disait maître souverain de tous les royaumes de la terre, fesait et défesait des rois au gré de son bon plaisir; quand un Grégoire VII forçait un empereur d'Allemagne à passer trois jours et trois nuits, en costume de pénitent, à genoux sur la neige glacée dans la cour de son château; quand les Benoît IX, les Alexandre VI, et tant d'autres papes qui furent l'opprobre de l'humanité, posaient le pied sur le cou des rois, et fesaient baiser aux populations abusées la poussière de leurs

souliers; quand la cour de Rome était le théâtre tout à la fois d'un luxe asiatique, et d'abominations qu'il n'est pas même permis de nommer dans la chaire chrétienne, — comment ne pas reconnaître à de pareils traits le trop fidèle accomplissement de cette promesse du diable : « je te donnerai toute cette puissance et toute cette gloire, si tu te prosternes devant moi! » Cet état de choses dura plusieurs siècles : mais il ne devait pas durer toujours. De l'excès du mal sortit enfin le remède. Dieu suscita dans l'église des hommes puissants par la foi qui se rappelèrent qu'il est écrit : « tu adoreras le Seigneur ton Dieu et tu le serviras lui seul. » Armés de cette parole divine qui fit triompher le sauveur, ils renversèrent d'une main saintement audacieuse tout cet échafaudage d'idolâtrie, édifié par le diable sur le fondement qu'avait posé Jésus-Christ. La bible tirée de la poussière fut remise en honneur dans l'église, et cette église, régénérée par une immense réforme, ne voulut plus adorer et servir que le seul vrai Dieu.

Forcé de reculer une seconde fois, le tentateur ne cède pas encore le terrain. Il se souvient qu'il a en réserve une dernière séduction, la plus dangereuse de toutes, et il vient semer dans l'église des germes d'orgueil. Ces germes ont grandi rapidement, et nous en recueillons aujourd'hui les tristes fruits. L'église évangélique de nos jours, à la prendre dans son ensemble, n'aspire pas à la gloire et à la puissance

temporelles; mais elle renferme dans son sein une autre convoitise non moins dangereuse, c'est l'orgueil, c'est la tendance de la sagesse humaine, ou plutôt de la folie humaine à se croire plus sage que Dieu. Il était réservé à notre temps de voir l'homme s'ériger en juge de la parole de Dieu au lieu de se laisser juger par elle, choisir parmi les enseignements du Seigneur ce qui lui convient, et en élaguer d'une main téméraire ce qui ne s'accorde pas avec son étroite sagesse. Il était réservé à notre temps de voir s'élever dans l'église de Christ des hommes qui, tout en se disant disciples de Christ, rejettent au nom de la philosophie la plupart des enseignements du Saint-Esprit : les miracles, parce qu'il n'est pas digne de la sagesse de Dieu d'interrompre le cours ordinaire de la nature; l'expiation, parce qu'il n'est pas digne de la justice de Dieu que l'innocent souffre pour le coupable; la doctrine de la grâce, parce qu'elle est incompatible avec la liberté humaine; la trinité, parce qu'il est contraire à une saine philosophie que Dieu soit un en trois personnes. Il y a plus : de même que Satan, lorsqu'il voulut tenter le sauveur, réserva pour son épreuve la dernière et la plus dangereuse la citation de cette parole divine par laquelle il avait été vaincu, il a réservé aussi pour notre temps ce chef-d'œuvre de sa ruse, d'opposer à la parole de Dieu la parole de Dieu elle-même. Ce n'est plus seulement avec les armes de la sagesse humaine qu'on attaque

les vérités fondamentales de l'évangile : c'est avec des déclarations de l'évangile même, tordues et dénaturées, selon l'exemple qui en fut donné pour la première fois dans la tentation du désert. C'est ainsi qu'une secte funeste, qui avec des dehors chrétiens ne va pas à moins qu'à renverser le christianisme de fond en comble, prétend, par des citations de l'Ecriture, dépouiller de son éternelle divinité ce sauveur « que tous les anges adorent. » C'est ainsi que d'autres novateurs téméraires voudraient faire disparaître du christianisme, toujours avec des déclarations de l'Ecriture, ceux-ci l'institution des sacrements; ceux-là le ministère évangélique; d'autres l'institution divine d'un jour de repos. Ce piége perfide, si habilement tendu par l'ennemi des âmes sous les pas des fidèles de nos jours, leur présente un double danger. Les uns se laissent séduire par ces fausses applications de l'Ecriture, et flottent incertains au vent des doctrines nouvelles. D'autres, par une conséquence plus funeste encore de ce conflit entre des hommes qui prétendent également en appeler à l'Ecriture, sont amenés à conclure qu'il n'y a rien d'uniforme et de certain dans les enseignements révélés, et se rejettent dans l'incrédulité. Il n'est qu'un moyen pour nous d'échapper à ce double danger : c'est de nous en tenir avec une foi simple et enfantine, mais avec une foi inébranlable, à *ce qui est écrit ;* c'est de prendre les déclarations de l'Ecriture dans le sens qu'elles offrent

naturellement à un esprit non prévenu, qui les étudie avec une humble soumission et en implorant les lumières de l'Esprit saint qui les a dictées. Si nous lisons la parole de Dieu de cette manière, soyons assurés que nous reconnaîtrons qu'elle est véritablement, selon son propre témoignage, « une lampe devant nos pieds et une lumière sur notre sentier; » que « les commandements de l'Eternel sont purs, et font que les yeux voient; » que « la connaissance de ses paroles illumine, et rend les plus simples intelligents; » qu'en un mot la bible s'exprime toujours, dans toutes les choses nécessaires au salut, avec un ordre admirable et une parfaite clarté.

C'est ainsi, comme nous l'avons déjà fait observer, que nous sommes toujours ramenés à l'Ecriture, quelle que soit la tentation que nous ayons à combattre. Serrons-la donc contre notre cœur comme notre plus précieux trésor, cette parole divine qui peut seule nous garantir contre les séductions du démon! Ces séductions nous environnent de toutes parts : mais par ta grâce, ô notre Dieu, et avec le secours de cette arme venue du ciel qui fit triompher le sauveur, nous triompherons à notre tour! En vain la convoitise, sous toutes ses formes, menace notre vie chrétienne : elle n'aura point de prise sur notre cœur, si nous savons lui opposer cette simple parole que la foi rend toute-puissante : « il est écrit. » En vain des nouveautés funestes affligent autour de nous d'autres

églises : elles n'auront point accès dans la nôtre, si nous savons nous couvrir du bouclier de l'Ecriture ; si les déclarations de la parole inspirée, reçues avec une soumission humble et enfantine, sont toujours l'unique règle de notre foi. Etroitement unis, pasteurs et troupeau, dans cette « seule foi » dont parle l'apôtre, fidèles à ces vieilles doctrines de la grâce pour lesquelles nos pères ont versé leur sang, et que l'accord de dix-huit siècles a proclamées comme étant l'essence du christianisme, « ne voulant savoir qu'une seule chose, Christ et Christ crucifié, » nous serons « plus que vainqueurs en celui qui nous a aimés ! » Amen.

Octobre 1844.

LES BIENFAITS DE DIEU.

Célébrez l'Eternel, car il est bon, et sa bonté demeure à toujours !

Que ceux-là le disent qui sont les rachetés de l'Eternel, lesquels il a rachetés de la main de l'oppresseur ! et ceux qu'il a rassemblés des pays d'orient et d'occident, d'aquilon et du midi !

Ils étaient errants par le désert, dans un chemin solitaire, et ils ne trouvaient aucune ville habitée. Ils étaient affamés et altérés : l'âme leur défaillait. Alors ils ont crié à l'Eternel dans leur détresse, et il les a délivrés de leurs angoisses ; et il les a conduits au droit chemin pour aller dans une ville habitée. Qu'ils célèbrent donc la bonté de l'Eternel et ses merveilles envers les fils des hommes, parce qu'il a désaltéré l'âme altérée et rassasié de ses biens l'âme affamée !

Ceux qui demeurent dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, détenus dans l'affliction et dans les fers, parce qu'ils ont été rebelles aux paroles du Dieu fort et qu'ils ont méprisé le conseil du Très-Haut : il a humilié leur cœur par le travail, et ils ont été abattus sans qu'il y eût personne qui les secourût. Alors ils ont crié à l'Eternel dans leur détresse, et il les a délivrés de leurs angoisses ; il les a tirés des ténèbres et de l'ombre

de la mort, et il a rompu leurs liens. Qu'ils célèbrent donc la bonté de l'Eternel et ses merveilles envers les fils des hommes, parce qu'il a brisé les portes d'airain et rompu les barreaux de fer !

Les insensés qui sont affligés à cause de leurs transgressions et de leurs iniquités : leur âme a en horreur toute sorte de nourriture, et ils touchent aux portes de la mort. Alors ils ont crié à l'Eternel dans leur détresse, et il les a délivrés de leurs angoisses. Il envoie sa parole et les guérit, et il les délivre de leurs tombeaux. Qu'ils célèbrent donc la bonté de l'Eternel et ses merveilles envers les fils des hommes ; qu'ils sacrifient des sacrifices d'actions de grâces, et qu'ils racontent ses œuvres en chantant de joie !

Ceux qui descendent sur la mer dans des navires, et qui font le commerce sur les grandes eaux ; ce sont eux qui voient les œuvres de l'Eternel, et ses merveilles dans les lieux profonds. Car il commande, et fait apparaître un vent de tempête qui soulève les vagues de la mer ; ils montent aux cieux, ils descendent aux abîmes ; leur âme se fond d'angoisse ; ils branlent et chancellent comme un homme ivre, et toute leur sagesse leur manque. Alors ils crient à l'Eternel dans leur détresse, et il les délivre de leurs angoisses ; il arrête la tourmente, la changeant en calme, et les ondes s'apaisent ; puis ils se réjouissent de ce qu'elles sont calmées, et il les conduit au port qu'ils désiraient. Qu'ils célèbrent donc la bonté de l'Eternel et ses merveilles envers les fils des hommes ! qu'ils l'exaltent dans la congrégation du peuple, et le louent dans l'assemblée des anciens !

Il réduit les fleuves en désert et les sources d'eau en sécheresse ; et la terre fertile en terre salée, à cause de la malice de ceux qui y habitent. Il réduit les déserts en des étangs d'eau et la terre sèche en des sources d'eau, et il y fait habiter ceux qui étaient affamés, tellement qu'ils y bâtissent des villes pour y habiter ; et ils sèment des champs et plantent des vignes qui rendent du fruit tous les ans ; il les bénit, et ils se multiplient extrêmement, et il ne laisse point diminuer leur bétail. Puis

ils sont réduits à un petit nombre, et humiliés par l'oppression, la misère et la douleur.

Il répand le mépris sur les principaux, et les fait errer par des lieux déserts, où il n'y a point de chemin. Mais il tire le pauvre de l'affliction, et donne les familles comme par troupeaux. Les hommes droits voient cela et s'en réjouissent; mais tous les iniques ont la bouche fermée.

Quiconque est sage prendra garde à ces choses, afin de considérer les bontés de l'Eternel.

(PSAUME CVII.)

S'il est dans la Bible une page bien faite pour élever l'âme à Dieu, pour la transporter d'un saint enthousiasme, c'est sans doute cet harmonieux cantique, émané il y a trois mille ans de la lyre inspirée du roi-prophète. Comme toutes les parties de cet hymne de louange concourent admirablement vers le but de l'auteur sacré, qui est de porter l'âme à bénir l'Eternel ! Quelle riche profusion d'images éclatantes, saisissantes, magnifiques, qui se pressent et se poussent l'une l'autre comme les flots majestueux d'un océan paisible! Et quel n'est pas l'effet irrésistible de ce refrain mélodieux, qui revient après chaque tableau, et qui résume le psaume tout entier : « Qu'ils célèbrent la gratuité de l'Eternel, et ses merveilles envers les fils des hommes! » Qui pourrait lire ce dithyrambe sacré et ne point partager l'élan d'enthousiasme et de reconnaissance qui l'a dicté, et ne pas se sentir pressé de louer l'Eternel, de célébrer cette bonté qui dure à toujours, et ces merveilles de

miséricorde qui se déploient envers les fils des hommes!

Mais s'il est facile de s'associer à l'auteur sacré par le sentiment et l'imagination, il ne l'est pas également de soumettre son œuvre au scalpel de l'analyse, et d'établir une division oratoire dans cet ensemble si riche et si harmonieux. Aussi, quand nous avons voulu développer ce texte merveilleux, dont la beauté nous avait séduits, nous avons été longtemps arrêtés dans cette entreprise par l'abondance des richesses qui s'offraient à nous. A la fin pourtant, nous avons cru trouver une division naturelle et simple dans ce caractère même d'abondance et d'immensité qui nous effrayait d'abord. Le roi-prophète célèbre les bienfaits de l'Eternel dans le sens le plus général, le plus universel possible; il ne laisse en arrière aucune des bénédictions, temporelles ou spirituelles, que répand le Seigneur sur les enfants des hommes. Or, les bienfaits de Dieu envers les hommes se déploient tour-à-tour dans trois sphères différentes, qui embrassent tout l'ensemble de ses dispensations à leur égard : la nature, la grâce et la gloire. De là, trois applications naturelles et successives des paroles de notre texte : les bienfaits de Dieu dans la nature, ou la providence; les bienfaits de Dieu dans la grâce, ou la rédemption; les bienfaits de Dieu dans la gloire, ou la vie éternelle.

Appliqué aux bienfaits de Dieu dans la nature,

notre psaume dépeint les soins merveilleux de la providence. Ce que les hommes attribuent aux caprices du hasard, ou aux efforts de leur travail, ou aux combinaisons de leur sagesse, l'Ecriture le rapporte à la direction de Dieu. Elle nous montre au-dessus de tous les évènements de ce monde la main du Dieu souverain qui les décrète, les prépare et les accomplit; les hommes ne sont dans cette main souveraine que des instruments quelquefois dociles, plus souvent aveugles, souvent même rebelles. Avec eux, sans eux ou malgré eux, la providence divine marche d'un pas toujours égal et toujours certain, que rien dans le monde ne saurait ni presser ni ralentir, vers l'accomplissement de ses desseins éternels.

L'auteur sacré s'attache surtout à décrire les soins de la providence pour délivrer ceux qui sont dans la détresse. Ce n'est point aux hommes qu'il faut rapporter ces délivrances, c'est à Dieu seul et à sa gratuite bonté.

Il nous parle d'abord d'hommes qui « étaient errants par le désert, dans un chemin solitaire, où ils ne trouvaient aucune ville habitée. Affamés et altérés, l'âme leur défaillait. Alors ils ont crié à l'Eternel dans leur détresse, et il les a délivrés de leurs angoisses, et il les a conduits au droit chemin pour aller dans une ville habitée. » Cette description, qui peut trouver encore son application de nos jours, paraît

s'appliquer spécialement au voyage des Israélites dans le désert. Ce n'étaient pas Moïse et Josué qui les avaient conduits, protégés et délivrés : c'était le Dieu fort. C'était lui qui, après les avoir soutenus dans le désert par un miracle continuel, les avait conduits heureusement dans la terre promise.

Vient ensuite une peinture non moins animée de prisonniers à qui on accorde leur grâce, et qui voient tomber leurs liens. C'est à Dieu qu'ils doivent rapporter leur délivrance. « Ceux qui habitent dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, détenus dans l'affliction et dans les fers : le Dieu fort a humilié leurs cœurs par la souffrance, et ils ont été abattus sans qu'il y eût personne qui les secourût. Alors ils ont crié à l'Eternel dans leur détresse, et il les a délivrés de leurs angoisses ; il les a tirés des ténèbres et de l'ombre de la mort, et il a rompu leurs liens. » Ainsi furent délivrés Joseph du cachot de Putiphar, les Israélites de la captivité babylonienne, Jérémie de la prison de Sédécias, Daniel de la fosse aux lions, Pierre, Paul, Silas, de la main d'Hérode et des proconsuls. Ainsi seront délivrés dans tous les temps les captifs qui mettent leur confiance en l'Eternel, et crient à lui dans leur détresse. Ainsi serez-vous délivrés, bien-aimés frères en la foi, martyrs du dix-neuvième siècle, vous qu'on voit de nos jours traînés devant les tribunaux pour la cause de l'évangile, et parfois confondus dans les prisons avec de vils crimi-

nels! Celui qui habite dans les cieux connaît les machinations de vos ennemis qui sont aussi ses ennemis; il vous voit, il vous garde, il est avec vous dans la prison comme il était avec Joseph et Daniel, et quand il sera temps il vous délivrera. En attendant ce moment, puissent la sympathie et les prières de vos frères alléger le poids de votre épreuve! puissent surtout les consolations du Saint-Esprit abonder dans votre cœur, et la colombe céleste qui descendit sur la tête du Christ venir souvent visiter votre solitude!

Il est un autre genre de délivrance qui se rencontre plus fréquemment dans notre vie, et qui doit être également rapportée à l'Eternel : c'est la guérison des maladies. « Les insensés qui sont affligés à cause de leurs voies, de leurs transgressions et de leurs iniquités; leur âme a en horreur toute sorte de nourriture, et ils touchent aux portes de la mort. Alors ils ont crié à l'Eternel dans leur détresse, et il les a délivrés de leurs angoisses; il envoie sa parole et les guérit, et il les délivre de leurs tombeaux. » C'est Dieu qui est le véritable médecin, pour le corps comme pour l'âme; c'est lui qui tient dans ses mains souveraines la santé et la maladie, et qui les dispense comme il lui plaît. Les docteurs humains ne sont que des instruments, impuissants par eux-mêmes, et qu'il dirige ou fait égarer à son gré. Aussi le roi Asa est-il blâmé dans l'Ecriture, de ce qu'étant malade « il ne rechercha point

l'Eternel, mais les médecins [1]. » Que cet exemple nous serve de leçon, mes frères, lorsque nous sommes malades nous-mêmes, ou lorsque nous avons à craindre pour une existence qui nous est chère. Rappelons-nous que la délivrance ne vient point des médecins, mais de l'Eternel; rappelons-nous que c'est lui qui envoie sa parole pour guérir les malades, et qui les délivre de leurs tombeaux. En même temps que nous appelons à notre aide, comme le Seigneur nous le permet, et comme il nous en fait un devoir, tous les secours que nous offre la science humaine, présentons aussi nos malades au Seigneur lui-même. Appliquons à leurs corps souffrants le baume souverain de la prière, de cette prière « faite avec ferveur, qui est d'une grande efficace, » nous dit l'apôtre. Supplions ardemment le suprême dispensateur de la vie et de la mort, de donner efficace aux remèdes, et sagesse au médecin, sans oublier d'ajouter, à l'exemple de notre divin maître : « toutefois, que ta volonté soit faite, et non pas la mienne ! » Après cela, quelle que puisse être l'issue de la maladie, recevons-la en paix comme nous venant du Seigneur lui-même. Si le malade est rendu à la santé et à notre affection, rappelons-nous que c'est Dieu qui l'a guéri, et que c'est à Dieu le premier que nous en devons rendre grâces. Si au contraire la maladie a une issue fatale, n'accu-

[1] 2 Chron., XVI, 12.

sons pas tel remède ou tel médecin, qui n'a été qu'un instrument entre les mains du Seigneur. Acceptons sans murmurer cette dispensation pénible mais paternelle, et serrons dans notre cœur, pour notre consolation, cette précieuse parole : « toutes choses concourent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu. »

Le psalmiste passe ensuite à une quatrième délivrance, d'une nature toute spéciale, mais qui peut trouver encore de nombreuses applications de nos jours. « Ceux qui descendent sur la mer dans des navires et qui font commerce sur les grandes eaux ; ce sont eux qui voient les œuvres de l'Eternel et ses merveilles dans les lieux profonds. Car il commande, et il fait apparaître un vent de tempête qui soulève les vagues de la mer ; ils montent aux cieux, ils descendent aux abîmes ; leur âme se fond d'angoisse. Ils branlent et chancellent comme un homme ivre, et toute leur sagesse leur manque. Alors ils crient à l'Eternel dans leur détresse, et il les délivre de leurs angoisses. Il arrête la tourmente, la changeant en calme, et les ondes s'apaisent. Puis ils se réjouissent de ce qu'elles sont calmées, et il les conduit au port qu'ils désiraient. » N'y a-t-il personne parmi vous, chers frères, qui puisse s'appliquer ces paroles? n'y a-t-il point ici de ces hommes qui descendent sur la mer dans des navires, et qui sont appelés à contempler les merveilles de l'Eternel parmi les grandes

eaux? Jusqu'ici peut-être vous fûtes heureux dans vos voyages : le ciel a paru sourire à vos entreprises hasardeuses, et la mer est restée calme sous la planche fragile qui vous en séparait. Mais peut-être, mais sans doute devrais-je dire, il n'en sera pas toujours ainsi. Un jour viendra où vous aussi vous connaîtrez la tempête et ses terreurs. Un jour viendra où vous verrez monter de la mer une petite nuée comme la paume de la main, semblable à celle que montra le prophète Elie au roi d'Israël [1]; cette nuée, grandissant de moment en moment, finit par envelopper toute l'étendue des cieux, la clarté sinistre de la foudre vient seule déchirer par intervalle le voile ténébreux qui vous environne, et le souffle de l'Eternel promène votre fragile demeure, comme une plume légère, sur les montagnes et dans les vallées de l'océan bouleversé. Que ferez-vous alors en présence de cette main redoutable et toute-puissante qui s'est déployée sur votre tête, et qui semble prête à s'abaisser pour vous anéantir? Appellerez-vous à votre aide la science humaine? mais dans une pareille extrémité les hommes ne sont plus maîtres de leurs mouvements, et « toute leur sagesse leur manque, » suivant l'expression du prophète. Ou bien iriez-vous invoquer une prétendue patronne des marins, divinité imaginaire qui ne peut pas plus entendre vos prières que la ma-

[1] 1 Rois, XVIII, 44.

done peinte qui la représente? « Que ceux-là retournent en arrière et soient couverts de confusion, » dit l'Ecriture, « qui se confient aux images taillées et qui disent aux images de fonte : vous êtes nos dieux! » Non, mes frères, ce n'est pas une créature, ce n'est pas l'art ou la science humaine qui vous peuvent délivrer de la tempête : c'est celui-là seul qui, selon l'expression du psalmiste, a fait apparaître la tempête et soulevé les flots de la mer; celui-là qui autrefois sur le lac de Génésareth a dit à la tempête : calme-toi! et à la mer soulevée : sois tranquille! Regardez donc à Dieu seul quand viendra l'heure du danger, et, comme ceux dont parle le prophète, criez *vers l'Eternel* dans votre détresse. Rappelez-vous qu'il peut d'une parole changer en calme la tourmente, et qu'il le fera s'il est bon pour vous qu'il en soit ainsi. Remettez vos corps et vos âmes comme un dépôt entre ses mains puissantes, également prêts à le bénir, soit qu'il veuille mettre fin à votre pélerinage terrestre, soit qu'il vous conduise au port désiré.

« C'est lui, » continue le psalmiste, « qui réduit les fleuves en désert, et les sources d'eau en sécheresse; la terre fertile en terre salée, à cause de la malice de ceux qui y habitent. Il réduit le désert en des étangs d'eau, et la terre sèche en des sources d'eau ; et il y fait habiter ceux qui étaient affamés, tellement qu'ils y bâtissent des villes pour y habiter. Et ils sèment des champs et plantent des vignes qui rendent du fruit tous

les ans ; il les bénit, et ils se multiplient extrêmement, et il ne laisse point diminuer leur bétail. Ils sont ensuite réduits à un petit nombre, et humiliés par l'oppression, par la misère et par la douleur. — Il répand le mépris sur les principaux, et les fait errer par des lieux déserts où il n'y a point de chemin. Mais il tire le pauvre de l'affliction, et donne les familles comme par troupeaux. — Les hommes droits voient cela et s'en réjouissent; mais tous les iniques ont la bouche fermée. Quiconque est sage prendra garde à ces choses, afin de considérer les bontés de l'Eternel. »

C'est-à-dire que tous les changements qui ont lieu, soit dans la nature (v. 33-39), soit dans la société (v. 40-42), sont l'œuvre de Dieu. Le cultivateur a beau semer, labourer, arroser, son travail ne fructifie que par la bénédiction du Seigneur, et il ne fait que concourir à l'accomplissement des desseins de la sagesse éternelle. « C'est en vain, » dit l'Ecriture, « que vous vous levez de grand matin, que vous vous couchez tard et que vous mangez un pain de douleur : certes, c'est Dieu qui donne du repos à celui qu'il aime [1]. » C'est lui qui tire le pauvre de l'affliction, et qui lui donne, pour compensation à sa misère, les joies de la famille, ce trésor que les riches ne peuvent pas acheter avec tout leur or. C'est lui aussi qui

[1] Ps. CXXVII, 2.

gouverne les sociétés politiques. Les princes ont beau s'agiter sur leurs trônes et les diplomates dans leurs salles de conseil, c'est Dieu seul qui règle le sort des nations, qui abaisse les uns et élève les autres. C'est lui qui envoie un Cyrus pour délivrer Israël captif, et un Alexandre pour accomplir les prophéties; c'est lui qui naguère abaissait les royaumes de la terre sous la main de fer d'un conquérant, qu'on a vu bientôt tomber lui-même au milieu de sa gloire sous la main toute-puissante du roi des rois; c'est lui qui de nos jours ouvre aux armées d'Europe, et tout ensemble aux prédicateurs de la foi l'Afrique et la Chine, ces pays si longtemps fermés à la lumière de l'évangile.

Habituons-nous donc à voir dans tous les évènements de ce monde la main de Dieu, et à rapporter toutes choses à Dieu. Alors nous pourrons recevoir en paix les épreuves comme les bénédictions, qui nous viendront les unes et les autres de la même main paternelle. Ni celles-ci ne pourront nous enfler d'orgueil, ni celles-là nous décourager; partout nous verrons briller également l'amour et la bonté de notre père céleste, et il nous sera facile d'obéir à l'exhortation du prophète : « qu'ils célèbrent la gratuité de l'Eternel, et ses merveilles envers les fils des hommes! »

Notre psaume, comme nous l'avons dit, a aussi une

application plus élevée, une application spirituelle, et il figure d'une manière frappante la délivrance d'une âme du joug de Satan et du péché. Que cette application spirituelle ait été dans la pensée de l'auteur sacré, c'est ce qui paraît résulter clairement de plusieurs détails de ses tableaux, et en particulier de son exorde : « célébrez l'Eternel, car il est bon, et sa miséricorde demeure à toujours! Que ceux-là le disent qui sont les rachetés de l'Eternel, lesquels il a rachetés de la main de l'oppresseur; et ceux qu'il a rassemblés des pays d'orient et d'occident, d'aquilon et du midi! » Ces rachetés de l'Eternel, qui sont-ils, sinon ceux dont il a payé la rançon en versant sur Golgotha le sang de son fils? Quel est cet oppresseur de la main duquel ils ont été délivrés, sinon celui dont Jésus disait quand il chassait les démons : « comment quelqu'un pourra-t-il entrer dans la maison d'un homme fort et piller son bien, si premièrement il n'a lié l'homme fort? et alors il pillera sa maison; » et dont Esaïe avait dit avant lui : « le pillage sera-t-il ôté à l'homme puissant? et les captifs du juste seront-ils délivrés? Ainsi a dit l'Eternel : certainement les captifs pris par l'homme puissant lui seront ôtés, et le pillage de l'homme fort sera enlevé; car je plaiderai moi-même avec ceux qui plaident contre toi, et je délivrerai tes enfants. » Et ceux que l'Eternel a rassemblés des pays d'orient et d'occident, d'aquilon et du midi, qui sont-ils, sinon ces enfants de l'église dont

le sauveur a dit : « il en viendra d'orient et d'occident, du septentrion et du midi, qui seront à table dans le royaume des cieux [1] ? »

Les diverses délivrances si vivement dépeintes dans notre texte sont autant d'images fidèles de l'état d'une âme d'abord livrée à sa misère naturelle, mais qui trouve la paix auprès du Seigneur. Aussi longtemps que nous n'avons pas trouvé cette paix, nous sommes errants dans le désert de ce monde sans savoir où nous marchons ; nous ignorons si c'est le ciel ou bien l'enfer auquel aboutit notre sentier ; pécheurs, c'est-à-dire égarés, nous nous perdons loin de Dieu et du bonheur. Mais quand cette lumière d'en haut, qui éclaira Saul sur le chemin de Damas, a resplendi devant nos pas et dans notre cœur, alors nous avons retrouvé notre chemin, nous n'allons plus à l'aventure, nous marchons vers une retraite assurée et paisible, et le sauveur lui-même est notre guide vers « la maison de son père. » Aussi longtemps que nous n'avons pas trouvé cette paix, nous sommes emprisonnés dans les chaînes du péché et de Satan, notre âme est comme ces « esprits retenus en prison, » dont parle saint Pierre [2] ; esclaves de la corruption, nous sommes incapables de faire des œuvres de justice. Mais que le Seigneur parle dans sa grâce, et ces

[1] Matth., XII, 29. Esaïe, XLIX, 24, 25. Luc, XIII, 29.
[2] 1 Pierre, III, 19.

chaînes tombent, ces barreaux de fer sont brisés, les portes d'airain de notre prison s'ouvrent devant nous comme s'ouvrirent celles du cachot de saint Pierre, notre âme échappe « comme l'oiseau du filet de l'oiseleur, » et nous entrons dans « la glorieuse liberté des enfants de Dieu, » dans cette liberté seule digne de ce nom, dont le sauveur a dit : « si le fils vous affranchit, vous serez véritablement libres. » Aussi longtemps que nous n'avons pas trouvé cette paix, nous sommes comme des malades ; et si l'Esprit saint nous fait connaître et sentir cette maladie spirituelle, la vie nous devient amère, nous sommes « travaillés et chargés » sous le fardeau de nos péchés, nous connaissons par expérience cet « esprit brisé, » ce « cœur froissé, » dont parlent les prophètes, nous « touchons aux portes de la mort, » suivant l'expression du psalmiste. Mais que le Seigneur nous dise, comme autrefois au lépreux : je le veux, sois nettoyé! et la santé revient dans notre âme, et la crainte fait place à la paix, la tristesse à la joie, le dégoût de la vie aux délices du service de Dieu. Aussi longtemps que nous n'avons pas trouvé cette paix, nous sommes ballottés sur une mer féconde en orages : les passions nous dominent et nous entraînent, la prospérité nous enfle ou nous corrompt, l'épreuve nous abat et nous désespère, chaque évènement de notre vie est pour nous une source d'inquiétude et d'agitation, notre âme secouée, fatiguée, épuisée par cette lutte incessante

contre des évènements qu'elle voudrait maîtriser et qui la maîtrisent elle-même, ne trouve, comme la colombe de l'arche, à se reposer nulle part. Mais que le Seigneur, de sa voix puissante et douce, dise à nos orages, comme autrefois à ceux de Génésareth : calmez-vous! et aussitôt la tourmente fait place au calme, les flots agités s'apaisent, et notre navire, guidé par une main divine et poussé par le souffle d'en haut, avance d'un vol assuré et paisible vers le port inconnu que nous appelions de nos vœux; nous le connaissons désormais cet asile tant désiré qui met à l'abri de toutes les agitations de la vie : c'est la paix d'une âme réconciliée avec Dieu, cette paix « qui surpasse toute intelligence, et qui garde en Jésus-Christ l'esprit et le cœur de ses rachetés; » cette paix dont il a dit lui-même à ses disciples au moment de les quitter : « je vous laisse la paix, je vous donne ma paix; je ne vous la donne pas comme le monde la donne; que votre cœur ne soit point agité ni craintif. »

C'est ainsi que toutes les délivrances décrites par le roi-prophète figurent la grande délivrance dont nous avons tous besoin, celle du péché et de la condamnation. L'avez-vous éprouvée, mes chers frères, cette bienheureuse délivrance? êtes-vous du nombre des « rachetés de l'Eternel? » avez-vous passé déjà « des ténèbres à la lumière, » de l'agitation à la paix, de l'esclavage à la liberté, de la maladie à la santé, de la mort à la vie, « de la puissance de Satan à

Dieu? » Ah! si tel est en effet votre heureux partage, alors obéissez à l'exhortation du roi-prophète; alors célébrez la bonté de l'Eternel et ses merveilles envers les fils des hommes; alors bénissez le Seigneur en public, en particulier et dans vos familles; alors, que votre vie entière soit un hymne d'actions de grâces à la gloire de votre divin libérateur. Si, au contraire, en examinant votre cœur et votre vie, vous ne pouvez pas vous rendre le témoignage qu'un tel changement s'y soit opéré, si vous êtes encore étrangers à la paix de Jésus et à la joie du Saint-Esprit, si vous êtes « encore dans vos péchés, » suivant l'expression de l'Ecriture, pourquoi resteriez-vous volontairement égarés, captifs, malades, angoissés? Ah! si telle est encore votre triste condition, que votre premier désir, que votre affaire la plus importante soit d'obtenir cette précieuse délivrance; faites-en l'objet de vos prières de tous les jours et de vos efforts continuels; priez comme ne pouvant rien par vous-mêmes, travaillez comme si vous pouviez tout, et vos prières et vos efforts seront infailliblement couronnés de succès. Vous en avez pour garant la parole du Dieu qui ne peut mentir. « Celui qui cherche trouve, celui qui demande reçoit, et à celui qui heurte il sera ouvert [1]! »

Quand vous aurez obtenu cette seule chose nécessaire, quand votre cœur et votre vie auront été re-

[1] Matth., VII, 8.

nouvelés par cette bienheureuse délivrance, alors les paroles de ce saint cantique s'appliqueront à vous dans un troisième sens plus relevé encore, celui de la gloire éternelle. La délivrance spirituelle dont nous venons de parler n'est que la préparation et l'avant-goût d'une autre délivrance, celle qui nous affranchira des misères de cette vie pour nous mettre en possession de la félicité du ciel. Toutes les images de notre psaume s'appliquent d'une manière frappante à cette délivrance éternelle. Ici-bas, comme les Israélites dans le désert, vous êtes « étrangers et voyageurs, » vous n'avez « point de cité permanente, » point de lieu de repos où vous puissiez fixer votre tente de pélerin : mais quelques jours encore, et vous entrerez dans votre véritable patrie, dans le « repos réservé au peuple de Dieu, » dans cette « cité céleste qui a des fondements assurés, et Dieu lui-même pour architecte et pour fondateur. » Ici-bas, vous êtes emprisonnés dans une chair pesante et corruptible; votre âme, courbée vers la terre par les soins que réclame le corps qui l'enchaîne, ne peut pas librement déployer ses ailes; des soucis terrestres, des préoccupations matérielles viennent sans cesse arrêter l'essor qui l'élève dans le ciel et la porte vers Dieu : mais quelques jours encore, et cette prison de chair et de sang va crouler, vos facultés, devenues plus puissantes et plus belles, seront servies par des organes plus parfaits, ce corps « semé en faiblesse, en déshonneur

et en corruption, ressuscitera incorruptible, plein de force et glorieux, » cette intelligence agrandie satisfera son besoin immense de connaître, elle pénétrera les choses cachées, et vous pourrez vous pencher avec les anges sur « les bords » de la sagesse éternelle, essayant de plonger du regard au fond de cet abîme sans fond [1]. Ici-bas, vous avez à souffrir toujours des restes de la maladie du péché ; comme un poison subtil se mêle aux aliments qui vous nourrissent ou à l'air que vous respirez, ainsi le péché se glisse au cœur de vos meilleures œuvres pour les souiller et les flétrir ; comme saint Paul, vous trouvez « cette loi au-dedans de vous que quand vous voudriez faire le bien le mal est attaché à vous, » et vous êtes réduits à crier dans votre angoisse avec l'apôtre : « malheureux que je suis ! qui me délivrera de ce corps de mort ! » mais quelques jours encore, et « Satan sera brisé » à jamais « sous vos pieds, » les dernières racines du péché seront arrachées de votre cœur, la pratique de la volonté divine ne sera plus pour vous une lutte pénible, vous deviendrez « saints comme Dieu est saint, » et « parfaits comme votre père céleste est parfait. » Ici-bas, vous êtes secoués sur une mer d'épreuves et d'afflictions : maladies, mécomptes, espérances trompées, affections froissées, pertes cruelles, la douleur sous toutes ses formes se

[1] Job, XXVI, 14. 1 Pierre, I, 12.

multiplie autour de vous et assombrit tous les jours de votre vie : mais quelques jours encore, et vous jetterez l'ancre au port désiré, vous contemplerez sans voile ce Dieu dont la face est un rassasiement de joie, « la douleur et le gémissement s'enfuiront » pour toujours, vous serez admis dans ces demeures heureuses où « il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni travail, où Dieu lui-même essuiera toutes larmes de vos yeux. »

Telles sont les délivrances promises au peuple de Dieu, aux rachetés de l'Eternel. Nous avons supposé, mes bien-aimés frères, que vous faisiez partie de ce peuple de Dieu : mais en est-il réellement ainsi? Avez-vous été rachetés de la main de l'oppresseur? et pouvez-vous vous associer, du fond du cœur, à ce cantique de rédemption que nous avons essayé de vous faire mieux comprendre? Ah! si pour un trop grand nombre d'entre vous ce n'était là encore qu'une supposition sans réalité, puisse, par ta grâce, ô mon Dieu! cette supposition devenir bientôt la réalité pour chacun des membres de cette assemblée! Puisse à l'égard de chacun des membres de cette assemblée s'opérer successivement chacune de ces délivrances que le roi-prophète nous appelle à célébrer! Puissent les délivrances dont le Seigneur nous environne dans la nature nous conduire à celle de la grâce! et puisse la délivrance de la grâce nous préparer à celle de la gloire! Amen.

Septembre 1844.

LA SAMARITAINE.

Le Seigneur ayant donc appris que les Pharisiens avaient ouï dire qu'il faisait et baptisait plus de disciples que Jean (toutefois ce n'était pas Jésus lui-même qui baptisait, mais c'étaient ses disciples), il quitta la Judée et s'en retourna en Galilée.

Or, il fallait qu'il passât par la Samarie.

Il arriva donc à une ville de Samarie nommée Sichar, qui est près de la possession que Jacob donna à Joseph son fils. C'était là qu'était le puits de Jacob. Jésus donc étant fatigué du chemin, s'assit près du puits, c'était environ la sixième heure du jour. Une femme samaritaine étant venue pour puiser de l'eau, Jésus lui dit : donne-moi à boire. Car ses disciples étaient allés à la ville pour acheter des vivres. Cette femme samaritaine lui répondit : comment toi, qui es juif, me demandes-tu à boire, à moi qui suis une femme samaritaine? car les Juifs n'ont point de communication avec les Samaritains. Jésus répondit et lui dit : si tu connaissais la grâce que Dieu te fait, et qui est celui qui te dit : donne-moi à boire, tu lui en aurais demandé toi-même, et il t'aurait donné une eau vive. La femme lui dit : Seigneur, tu n'as rien pour puiser, et le puits est profond; d'où aurais-tu donc cette eau vive? es-tu plus grand que Jacob notre père, qui nous a donné ce puits, et qui en a bu lui-même, aussi bien que ses enfants et ses troupeaux ? Jésus lui répondit : quiconque boit de cette eau-ci aura encore soif : mais celui qui boira de l'eau

que je lui donnerai n'aura jamais soif; l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau qui jaillira jusqu'à la vie éternelle. La femme lui dit : Seigneur, donne-moi de cette eau-là, afin que je ne vienne plus ici pour en puiser. Jésus lui dit : va, appelle ton mari, et viens ici. La femme lui répondit : je n'ai point de mari. Jésus lui dit : tu as fort bien dit : je n'ai point de mari ; car tu as eu cinq maris, et celui que tu as maintenant n'est point ton mari ; en cela tu as dit la vérité.

La femme lui dit : Seigneur, je vois que tu es un prophète Nos pères ont adoré sur cette montagne, et vous dites que le lieu où il faut adorer est à Jérusalem. Jésus lui dit : femme, crois-moi, le temps vient que vous n'adorerez plus le Père, ni sur cette montagne ni à Jérusalem. Vous adorez ce que vous ne connaissez point; pour nous, nous adorons ce que nous connaissons : car le salut vient des Juifs. Mais le temps vient, et il est déjà venu, que les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité : car le Père demande de tels adorateurs. Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité. Cette femme lui répondit : je sais que le Messie, c'est-à-dire le Christ, doit venir ; quand donc il sera venu, il nous annoncera toutes choses. Jésus lui dit : je le suis, moi qui te parle...

La femme laissa donc sa cruche, et s'en alla à la ville, et dit aux gens du lieu : venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait; ne serait-ce point le Christ ? Ils sortirent donc de la ville, et vinrent vers lui...

Or, plusieurs des Samaritains de cette ville-là crurent en lui, à cause de cette parole de la femme, qui avait rendu ce témoignage : il m'a dit tout ce que j'ai fait. Les Samaritains étant donc venus vers lui, le prièrent de demeurer chez eux ; et il demeura là deux jours. Et il y en eut beaucoup plus qui crurent en lui après l'avoir entendu. Et ils disaient à la femme : ce n'est plus à cause de ce que tu nous as dit, que nous croyons; car nous l'avons entendu nous-mêmes, et nous savons que c'est lui qui est véritablement le Christ, le Sauveur du monde.

(JEAN, IV.)

La Galilée au nord, et la Judée au sud de la Palestine, étaient séparées par la Samarie. Lorsque Salmanazar emmena en captivité les dix tribus après avoir détruit la capitale de leur royaume, il y envoya, pour le repeupler, une colonie de Chutéens, peuplade idolâtre de la Perse. Du mélange de cette peuplade avec le reste d'Israélites laissés dans le pays par le conquérant, se forma la nation des Samaritains. Les Samaritains connaissaient et adoraient le vrai Dieu, en mêlant toutefois à ce culte des superstitions dont les Juifs étaient exempts; ils ne recevaient de l'Ancien-Testament que les premiers livres, et principalement le Pentateuque, peut-être parce que c'était la seule portion du code sacré qui fût rédigée à l'époque de la séparation des deux royaumes; ils avaient bâti sur la montagne de Garizim [1] un temple rival de celui de Jérusalem, et qui était, suivant eux, le seul lieu où Dieu prît plaisir à être adoré. Cette prétention, opposée à celle des Juifs, formait entre les deux peuples le sujet d'une dispute qui durait depuis de longues années. Aussi une haine profonde et amère divisait-elle ces deux branches d'une même nation. Cette antipathie mutuelle était poussée à tel point que

[1] C'était la montagne sur laquelle avaient été prononcées, par l'ordre de Dieu, les bénédictions solennelles dont il est parlé aux chapitres XXVII et XXVIII du Deutéronome; de là le respect particulier dont elle était l'objet chez les Samaritains. Ce temple fut bâti 400 ans avant Jésus-Christ.

les Juifs, lorsqu'ils se rendaient de Judée en Galilée, au lieu de traverser la Samarie, comme le voulait la route directe, préféraient passer le Jourdain et faire un long détour par la Pérée. Jésus s'écarte donc ici de l'usage suivi par ses compatriotes : il prend le chemin direct pour se rendre en Galilée, soit pour combattre par son exemple un préjugé contraire à la charité, soit parce que dans la Samarie, comme dans le reste de la Palestine, il y avait des âmes à sauver.

Il s'avance donc, conduit par l'amour des âmes, dans cette contrée inhospitalière, où sa qualité de juif ne lui promettait que le mépris et l'insulte. Après quelques heures de marche sous un ciel brûlant, il paie son tribut à la nature humaine. Accablé de fatigue et souffrant de la soif, il se voit forcé de se reposer sur le bord du chemin, non loin de la ville de Sichar ou Sichem, qui était bâtie précisément au pied de la montagne de Garizim. C'était, nous dit l'écrivain sacré, la sixième heure du jour, c'est-à-dire environ midi.

Cette circonstance, que Jésus fut obligé de se reposer, n'est pas insignifiante, comme il pourrait sembler au premier abord ; elle nous rappelle une vérité importante, c'est que notre sauveur a partagé avec nous toutes les infirmités innocentes de la nature humaine ; c'est qu'il a été véritablement un homme « semblable à nous en toutes choses, excepté le péché. » Cette participation à notre nature ne comprend pas seule-

ment les sensations physiques ; elle s'étend à toutes les émotions du cœur et de l'âme : Jésus a aimé comme nous ; il a tressailli comme nous de joie, d'espérance et de douleur ; comme nous il a souri, et comme nous il a pleuré. C'est cette communauté de souffrances et d'émotions qui fait que Jésus peut comprendre parfaitement tous nos besoins, qu'il peut sympathiser pleinement à nos douleurs comme à nos joies. Et c'est pour cela, Seigneur ! que tu es un sauveur parfait, tel qu'il le fallait à des êtres tels que nous : unissant la puissance à la sympathie, à la fois homme pour nous comprendre, et Dieu pour nous secourir !

Jésus se trouvait alors près d'une de ces citernes, trésors de l'Orient, où elles suppléent à la rareté des sources. Celle-ci tirait son origine du patriarche Jacob qui, après l'avoir creusée pour les besoins de sa famille et de ses troupeaux, l'avait donnée en propriété particulière, avec le champ qui l'entourait, comme nous le lisons dans la Genèse, à Joseph, ce fils tant aimé et si longtemps perdu [1].

A ce moment une femme samaritaine sortit de la ville et s'approcha de la citerne. Cette femme vivait dans le désordre, comme nous le montre la suite du récit ; néanmoins, celui qui était venu « chercher et sauver ce qui est perdu » n'hésite pas à s'adresser à

[1] Gen., XLVIII, 22.

elle; et pour la conduire, suivant son usage, des choses visibles aux choses spirituelles, il lui demande un peu d'eau pour apaiser sa soif.

La Samaritaine, surprise d'une pareille demande de la part d'un homme que ses vêtements et son accent lui font reconnaître pour juif, lui répond avec dureté : « comment toi, qui es juif, me demandes-tu à boire, à moi qui suis une femme samaritaïne ? car les Juifs n'ont point de communication avec les Samaritains. »

Cette réponse, il ne faut pas s'y tromper, était, sous une forme interrogative, un véritable refus ; la Samaritaine saisit cette occasion pour se venger du mépris que les Juifs témoignaient à ses concitoyens. Mais Jésus ne s'arrête pas à ce refus. Il oublie sa soif, il oublie sa fatigue, il oublie tout pour ne penser qu'au salut de cette femme. Animé d'une charité sans borne et d'une condescendance que nous ne saurions trop admirer, il supportera tout de sa part plutôt que de la laisser périr. Ce n'est pas qu'il manquât d'âmes à sauver dans la Judée et dans la Galilée : mais Jésus laisse derrière lui les grands et les sages, les Pharisiens et les docteurs, pour s'en aller au fond de la Samarie chercher et sauver une pauvre pécheresse ignorée; prêchant ainsi par un exemple éclatant la souveraine liberté de la grâce divine, et accomplissant les déclarations que le prophète avait mises d'avance dans sa bouche : « Je me suis fait trouver de

ceux qui ne me cherchaient point, et j'ai dit à la nation qui ne s'appelait point de mon nom : me voici ! » Il rend à la Samaritaine le bien pour le mal, répond à son refus par un bienfait, et au lieu de cette eau matérielle dont elle lui a refusé quelques gouttes, il lui offre une eau céleste et incorruptible pour vivifier son âme dégradée par le péché. « Si tu connaissais la grâce que Dieu te fait, et qui est celui qui te parle, tu lui aurais toi-même demandé à boire, et il t'eût donné une eau vive. »

Cette eau vive, qui représente ici l'idée de renouvellement ou de restauration, désigne le Saint-Esprit. Une terre privée d'eau reste inféconde : en vain le fer la sillonne, en vain la semence y est répandue, nulle vie ne peut germer dans son sein ; mais que la rosée du ciel y tombe, ou qu'une source vive y jaillisse, et bientôt la terre désolée se couvrira de fruits et de fleurs. Image fidèle de l'âme humaine. Dans son état naturel, privée de la grâce divine, elle est morte et stérile pour les choses de Dieu ; elle ne peut ni aimer Dieu, ni goûter sa paix, ni accomplir sa volonté ; elle ne connaît ni la sainteté ni le bonheur, ces deux grâces que l'Ecriture ne sépare jamais, et dont la réunion constitue la vie selon Dieu. La rosée du ciel qui peut seule féconder notre âme et la vivifier, c'est le Saint-Esprit, cet Esprit que le Sauveur a promis à tous ceux qui en sentent le besoin et qui le demandent avec foi. « Si vous, qui êtes mauvais, savez bien

donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre père céleste donnera-t-il son Saint-Esprit à ceux qui le lui demandent! » « Celui qui croit en moi, » dit-il ailleurs, « des fleuves d'eau vive découleront de son sein ; » « il disait cela, » ajoute l'apôtre, « de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui. » Et déjà sous l'ancienne alliance Dieu avait dit par la voix de ses prophètes : « Je répandrai sur vous des eaux pures et vous serez purifiés, je vous nettoierai de toutes vos souillures, je vous donnerai un cœur nouveau, je mettrai mon esprit au-dedans de vous, je ferai que vous marcherez dans mes statuts et que vous garderez mes ordonnances [1]. » Ne l'oublions pas, notre âme à tous est naturellement stérile et morte, comme l'était celle de la Samaritaine ; pour que nous soyons en état de salut, il faut que Christ s'adresse à nous une fois dans notre vie, comme à la Samaritaine, et qu'il nous offre l'eau vive de sa grâce. Aussi longtemps que nous n'avons pas été abreuvés et renouvelés par cette rosée céleste, nous demeurons sous la condamnation et dans la mort. L'avez-vous entendue, chers amis, cette offre divine? et si vous l'avez entendue, comment y avez-vous répondu? Avez-vous ouvert votre cœur au « don de Dieu, » ou bien êtes-vous retournés, oublieux et indifférents, à vos préoccupations de ce monde?....

[1] Ezéch., XXXVI, 25-27.

Le langage du sauveur, bien que nouveau pour la Samaritaine, ne dut pas être inintelligible à son esprit, avec l'habitude qu'ont les peuples de l'Orient de s'exprimer souvent par métaphores. Elle dut comprendre, tout au moins, qu'il ne s'agissait pas de l'eau matérielle de la citerne de Sichem. Toutefois, n'écoutant que la haine qui l'animait contre un Juif, elle affecte de ne pas le comprendre, et ajoutant à son refus précédent l'insulte et l'ironie, elle répond : « Seigneur, tu n'as rien pour puiser, et le puits est profond; d'où aurais-tu donc cette eau vive? serais-tu plus grand que Jacob notre père, qui nous a donné ce puits, et qui en a bu lui-même, aussi bien que ses enfants et ses troupeaux? »

Jésus ne s'arrête pas plus à son insulte qu'à son refus : préoccupé du désir d'amener cette pauvre pécheresse à la foi, il continue ses instructions comme s'il eût eu affaire à un disciple docile. Il lui explique d'une manière précise la différence entre les deux eaux : l'une qui ne sert que pour les besoins du corps, et qui ne satisfait que pour un temps à ces besoins; l'autre qui pourvoit pleinement et pour toujours aux besoins de l'âme, qui apaise à jamais sa soif de bonheur. « Quiconque boit de cette eau-ci aura encore soif; mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura jamais soif; l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source jaillissante en vie éternelle. » Cette expression : « cette eau-ci, » ne dési-

gne pas uniquement l'eau matérielle de la citerne de Sichem; le sauveur a évidemment en vue un sens plus vaste et plus élevé : il veut désigner par là le bonheur que donne le monde ou qu'il promet, par opposition à celui qui vient de la foi. Tous les hommes, sans exception, sont dévorés de la soif du bonheur. Le monde leur présente successivement différentes coupes pour étancher cette soif; mais ils ont beau les vider et les épuiser jusqu'à la lie, aucun de ces breuvages ne peut les désaltérer. « Quiconque boit de cette eau-ci aura encore soif! » qui de nous n'a connu, par une amère expérience, la profonde vérité de cette déclaration? Quel est, entre tous les biens de ce monde, celui qui tienne ses promesses, qui puisse répondre aux besoins de nos âmes, qui n'apporte pas avec lui le désenchantement? Serait-ce la possession des richesses? Demandez-le à ces familles, comme il y en a tant dans le monde, sur lesquelles la fortune s'est plu à verser ses faveurs d'une main libérale, mais que la maladie et le deuil sont venus visiter. Que pouvez-vous, riches du monde, avec toutes vos richesses, pour écarter la mort des objets de vos affections? quand la main de Dieu a frappé mortellement une tête chérie, en vain vous l'entourez de toutes les jouissances que l'argent peut procurer, en vain vous lui prodiguez, à prix d'or, les remèdes et les soins de la science humaine : vous la voyez de jour en jour se pencher tristement vers la

tombe, sans qu'aucune puissance au monde puisse l'en garantir, et ce luxe même qui l'entoure semble une dérision cruelle, qui vous fait sentir avec plus d'amertume encore l'impuissance de la fortune à donner le bonheur. Ce bonheur serait-il dans les plaisirs, ou dans la science, ou dans les affections du cœur? Demandez-le à ceux qui ont essayé de ces bonheurs-là, et tous, sans exception, accuseront leur impuissance et leur vanité. Ici c'est un Salomon qui, après avoir sondé tous les abîmes de la science, et savouré tous les plaisirs qu'il est donné à l'homme de goûter, déclare que tout cela n'est que « vanité et rongement d'esprit. » Là c'est une classe trop nombreuse de nos semblables — on les compte chaque année par centaines dans notre patrie — qui demandent leur bonheur à l'amour de la créature, et que cet amour, amèrement trompé dans ses illusions, conduit au désespoir et au suicide. Ce bonheur, que poursuit vainement le commun des hommes, serait-il un trésor exclusivement réservé aux hommes d'élite? se trouverait-il dans la gloire, cette brillante auréole qui couronne le front du génie? Demandez-le à ceux qui savent par expérience ce que c'est que la gloire : ils vous répondront, par la voix de l'écrivain le plus éloquent du siècle dernier : « la gloire! c'est une âcre fumée qui fait pleurer [1]. » Que de voix pour nous crier avec le sau-

[1] J.-J. Rousseau.

veur : « ceux qui boivent de cette eau-ci auront encore soif! »

Mais il en est bien différemment de l'eau que Jésus donne. Cette eau-là éteint la soif pour toujours. Quiconque a seulement trempé ses lèvres dans la coupe de ce bonheur-là, déclare qu'il n'en veut plus d'autre, qu'il a trouvé ce qu'il fallait à son âme, ce qu'il avait demandé vainement à tous les objets de la terre. Désormais il se sent heureux, profondément, inexprimablement heureux. Heureux dans la prospérité; heureux aussi dans l'épreuve. Heureux dans le renversement de ses espérances terrestres; heureux dans l'humiliation, heureux dans la maladie, heureux en présence de la mort, heureux — je veux dire en paix, sans murmure, bénissant Dieu — auprès du lit de mort de son enfant. Il sent que rien ne pourra ébranler, ni renverser, ni altérer son bonheur : car il le fonde, non pas sur rien de terrestre, de mobile et de passager, mais sur Dieu lui-même. C'est un bonheur dont la source jaillit jusque dans la vie éternelle. Il ne fait que commencer sur la terre, et l'éternité tout entière le verra se continuer et s'achever. Torrent de délices, il coule intarissable du pied du trône de l'Eternel. Et bien que des milliers et des millions d'âmes s'y plongent et s'y désaltèrent incessamment, jamais ce fleuve de bonheur ne s'épuise, jamais il ne décroît, jamais la pureté n'en est altérée. Parmi tous ceux qui ont essayé de ce bonheur-là, on n'en a

jamais vu un seul qui l'ait accusé d'impuissance ou d'imperfection, pas un qui ne déclare hautement qu'il a dépassé toutes ses espérances, toute son imagination. Tel est le bonheur que Jésus donne. Telle est la source d'eau vive qu'il offrit à la Samaritaine, qu'il nous offre à tous pour étancher notre soif.

Mais, hélas! le plus souvent notre cœur, comme celui de la Samaritaine, reste insensible à ses offres de grâce. La pauvre pécheresse persiste à faire semblant de ne pas comprendre le sauveur, et ne répond encore à sa condescendance que par l'ironie. « Seigneur, lui dit-elle, donne-moi de cette eau-là, pour que je ne vienne plus en puiser ici. »

Jésus ne se laisse point rebuter par cet endurcissement, il n'abandonne pas pour cela cette âme aveuglée; seulement il change de méthode, et puisqu'elle reste insensible au langage de la grâce, il va prendre celui de la loi et la convaincre de péché [1]. D'un seul mot, d'un mot qui pénètre au fond de sa conscience comme une épée à deux tranchants, il la fait rentrer en elle-même en lui rappelant les désordres de sa vie. « Va, lui dit-il, appelle ton mari et reviens ici. »

[1] « Quand les gens sont si assurés qu'ils ne se soucient de rien » et sont presque stupides, il est besoin de les navrer vivement » du sentiment de péché..... Toutes fois et quantes donc que » nous voyons que les gens ne trouvent point de saveur en l'huile » de Christ, il faut y mêler du vinaigre, afin qu'elle ne leur soit » plus fade. » CALVIN.

« Je n'ai point de mari, » répond la femme. « Tu as dit vrai, reprend alors Jésus, en disant que tu n'as point de mari : car tu as eu cinq maris, et celui que tu as à présent n'est point ton mari, tu as dit vrai en cela. » La conviction de péché, voilà la base de la conversion, voilà le commencement du salut, aussi bien pour nous que pour la Samaritaine. Nous n'avons pas tous vécu dans le désordre comme elle : mais tous sans exception, quelque honnête qu'ait pu être extérieurement notre vie, nous sommes pécheurs et condamnés devant celui qui sonde les cœurs. Aussi longtemps que nous n'avons pas reconnu cet état de péché et de perdition, nous restons en dehors du royaume des cieux. Il faut absolument que l'orgueil soit détrôné de notre cœur, et que nous consentions à être confondus dans un même salut avec des criminels et des femmes de mauvaise vie. C'est la grâce de Dieu qui les sauve, et c'est la grâce de Dieu qui seule peut nous sauver.

A cette parole souveraine, qui dévoile avec tant d'assurance les honteux mystères de son cœur et de sa vie, la Samaritaine ouvre enfin les yeux, elle s'humilie, elle reconnaît qu'elle a devant elle un envoyé divin, et s'adresse humblement à lui pour être éclairée sur la véritable religion. Désireuse de rendre à Dieu le culte auquel il prend plaisir, elle s'empresse de soumettre à celui qu'elle a reconnu pour son prophète la difficulté qui divisait les Juifs et les Samaritains,

« Seigneur, lui dit-elle, je vois que tu es un prophète. Nos pères ont adoré sur cette montagne; mais vous dites que c'est à Jérusalem qu'il faut adorer. »

Il y a dans ces paroles une question implicite. La Samaritaine veut évidemment consulter l'envoyé divin pour savoir quel était, de Jérusalem ou de Garizim, le lieu que l'Eternel avait choisi pour le siége de son culte.

Remarquons, à cette occasion, combien il est dangereux de s'en tenir sans examen à la religion de ses pères. Cette femme se croyait dans la vérité, parce qu'elle suivait le culte de ses pères; et pourtant le culte de ses pères l'avait conduite à l'erreur. Combien de personnes encore aujourd'hui pour qui la croyance de leurs pères est quelque chose de plus sacré que la parole de Dieu même! « Il ne faut pas changer de religion, » c'est la maxime du monde; mais la parole de Dieu tient un autre langage : « à la loi et au témoignage! » nous dit-elle; « examinez toutes choses, et retenez *ce qui est bon.* Changer de religion est pour vous un impérieux devoir, si la vôtre n'est pas conforme à la parole de Dieu. Ce ne sont pas vos pères qui vous jugeront, c'est le Seigneur. Apprenez à soumettre toutes choses, sans en excepter la croyance de vos pères, au jugement seul infaillible de la parole de Dieu.

« Femme, répondit Jésus à la Samaritaine, crois-moi, le temps vient que vous n'adorerez plus le Père,

ni sur cette montagne ni à Jérusalem. Vous adorez ce que vous ne connaissez point; pour nous, nous adorons ce que nous connaissons, car le salut vient des Juifs. Mais l'heure vient, et elle est déjà venue, que les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité; car le Père demande de tels adorateurs. Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent l'adorent en esprit et en vérité. »

Il y a deux choses dans cette réponse de Jésus-Christ. A l'égard du passé, il déclare que Dieu avait voulu en effet être adoré dans un lieu spécial, et que ce lieu était Jérusalem : sous ce rapport, c'étaient les Juifs qui avaient raison. « Vous adorez ce que vous ne connaissez point, » c'est-à-dire, votre culte n'est pas fondé sur la connaissance d'un ordre divin. Ces paroles nous rappellent une vérité importante et trop facilement oubliée; c'est qu'en religion il est absolument nécessaire de posséder la connaissance de la vérité. La simple bonne foi ne suffit pas, comme on se l'imagine communément dans le monde. Les Samaritains étaient de bonne foi dans leur erreur; mais cette erreur, pour être sincère, n'en était pas moins fatale, et ne pouvait pas les sauver. C'est la vérité seule qui sanctifie [1], c'est la vérité seule qui sauve les âmes. « Le salut vient des Juifs, » ajoute le sauveur; c'est-à-dire que les Juifs étaient le peuple choisi de

[1] Jean, XVII, 17.

Dieu pour conserver et faire éclore le salut, c'était parmi eux que devait naître le Messie.

Mais Jésus ne s'arrête pas là. Il ne se borne pas à répondre à la question de la Samaritaine; il transporte cette femme dans un ordre de pensées plus élevé. Il lui déclare que dorénavant ce culte exclusif et matériel allait tomber pour faire place à un culte spirituel et universel; que ni Jérusalem, ni Garizim, ni aucun autre lieu de la terre ne serait plus honoré particulièrement de la présence ou de la faveur du Dieu vivant, que partout où se trouvait un cœur animé d'une piété sincère, là se trouvait un temple digne de lui. Que nous sommes heureux, mes frères, d'être nés dans ces temps de la dispensation évangélique, où Dieu s'est révélé comme un Dieu spirituel et universel! Qu'il est doux de trouver notre Dieu partout à côté de nous, et, dans quelque lieu de la terre que nous soyons, dans le secret de notre cabinet comme en présence des scènes sublimes de la nature, sous le toit de notre demeure comme sous la voûte des cieux, de pouvoir, par les seules dispositions de nos cœurs, élever en un instant à l'Eternel le temple où il veut être adoré! Et que ceux-là sont aveugles et malheureux qui, rétrogradant vers les temps d'ignorance et d'imperfection, voudraient transporter le judaïsme dans le sein du christianisme, matérialiser le Dieu de l'évangile, circonscrire dans certains lieux déterminés celui qui remplit les cieux et la terre,

et substituer un culte de pélerinages et de vaines pratiques matérielles à l'adoration en esprit et en vérité!

Les Samaritains, qui possédaient les prophéties de Moïse, attendaient le Messie comme les Juifs, et même, à ce qu'il paraît, ils ne partageaient pas les préjugés de ces derniers relativement à un Messie temporel, environné d'une gloire terrestre. Nous voyons en effet par le livre des Actes, aussi bien que par le récit qui nous occupe, qu'ils se montrèrent plus accessibles que les Juifs à la prédication de l'évangile. Aussi la Samaritaine, pour qui les paroles de Jésus conservaient quelque obscurité, lui répond qu'elle attend le Messie, qui lui expliquera ces choses qu'elle ne comprend pas encore.

Alors Jésus, la voyant suffisamment préparée, ne craint pas de se révéler à elle tout entier par cette déclaration solennelle : « Je le suis, moi qui te parle. » De tous les témoignages que le sauveur a rendus lui-même à sa mission, celui-ci est assurément le plus explicite et le plus formel. Il serait difficile de se représenter l'impression profonde que cette révélation inattendue dut produire sur l'âme de la Samaritaine. Elle avait cru d'abord n'avoir devant elle qu'un Juif obscur, qu'elle pouvait mépriser et insulter sans conséquence : et dans cet étranger méprisé elle a reconnu un prophète du Dieu vivant. Maintenant dans ce prophète elle reconnaît le Messie attendu

depuis tant d'années, Emmanuel, l'Eternel lui-même descendu sur la terre pour sauver ses créatures perdues. Avec quelle humiliation ne dut-elle pas se rappeler ses premières réponses à Jésus-Christ! et avec quelle ferveur ne dut-elle pas se promettre de lui consacrer désormais sa vie! Aussi oublie-t-elle à son tour le but qui l'a conduite à la fontaine de Sichem : elle laisse là sa cruche, et court raconter à tous qu'elle a trouvé le Messie. Tant il est vrai que toute âme qui a connu Jésus-Christ éprouve l'impérieux besoin de répandre autour d'elle cette connaissance, et de faire participer tous les hommes à la jouissance de son bonheur! « Venez, écoutez-moi, » dit le psalmiste, « et je vous raconterai ce que Dieu a fait à mon âme! »

Cet empressement à répandre autour d'elle la bienheureuse nouvelle qui remplit son cœur est accompagné, chez la Samaritaine, d'une admirable humilité. Pour mieux convaincre ceux à qui elle s'adresse, elle ne craint pas de confesser publiquement les péchés de sa vie; et, oubliant qu'elle s'accuse elle-même, elle s'en va répétant partout avec la plus généreuse candeur : « il m'a dit tout ce que j'ai fait! »

Ce témoignage, si noblement désintéressé, ne demeure pas stérile dans l'esprit des Samaritains : ils s'empressent d'aller trouver cet homme extraordinaire qui avait le don de lire dans les cœurs, pour le prier de s'arrêter dans leur ville. Et quand ils ont

entendu eux-mêmes celui qui parlait comme jamais homme n'a parlé, convaincus bientôt par la sagesse et l'autorité de ses instructions, par la majesté divine qui respire dans sa personne, ils reconnaissent à leur tour le Messie promis, et disent à la femme : « Ce n'est plus à cause de ce que tu nous as dit que nous croyons : car nous l'avons entendu nous-mêmes, et nous savons que c'est lui qui est véritablement le Christ, le sauveur du monde. » Telle est la marche ordinaire de la foi dans le cœur de l'homme. On commence par croire sur le témoignage d'autrui; l'esprit est convaincu sans que le cœur soit persuadé : ce n'est là que la moitié de la foi. Mais quand une fois nous avons entendu nous-mêmes le sauveur parler à notre cœur; quand nous avons connu par expérience la réalité et la puissance de l'évangile; quand nous avons senti l'efficace de cet Esprit divin qui « rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu, » alors nous possédons au-dedans de nous une démonstration de fait de la vérité de l'évangile, plus puissante mille fois que tous les témoignages et tous les raisonnements du monde. Alors nous douterions plutôt que le soleil nous éclaire que nous ne pouvons douter que nous sommes réconciliés avec Dieu, que Jésus est notre sauveur, et qu'il n'y a plus pour nous de condamnation. Alors nous disons avec les apôtres : « je sais en qui j'ai cru; » et avec l'aveugle guéri à qui l'on voulait prouver que son

libérateur était un méchant : « si c'est un méchant homme, je ne sais : mais je sais une chose, c'est que j'étais aveugle, et qu'à présent je vois ; » et avec l'apôtre bien-aimé du Seigneur : « nous avons vu de nos yeux, ouï de nos oreilles, et touché de nos mains la parole de vie ! »

Telle est, chers frères, la foi qui doit devenir la vôtre, si vous ne la possédez pas encore. Jusqu'ici peut-être, comme les Samaritains sur la parole de la femme, vous avez cru d'une foi de théorie et de spéculation : il est temps que vous croyiez d'une foi d'expérience intime et personnelle. Jusqu'ici vous avez pu être convaincus de la vérité de la religion par les effets qu'elle a produits autour de vous : il est temps que vous soyez persuadés par les effets qu'elle produira sur votre propre cœur. Il est temps que vous puissiez dire aux ministres de l'évangile, comme à la Samaritaine les habitants de Sichem : « ce n'est plus à cause de votre parole que nous croyons ; car nous l'avons entendu nous-mêmes parler à notre cœur, et nous savons qu'il est véritablement le Christ, le sauveur du monde ! » Aujourd'hui le sauveur s'adresse à vous comme il s'adressait à la Samaritaine ; vous ne pouvez pas le voir des yeux de la chair, mais sa présence auprès de vous n'en est pas moins une réalité. Aujourd'hui comme à la Samaritaine il vous dit : Je le suis, moi qui te parle, je suis le sauveur, ton

sauveur, celui qui est mort pour tes péchés. Aujourd'hui comme à elle il vous offre, en échange d'un bonheur périssable et faux qui n'a pu étancher la soif de vos âmes, une eau vive qui jaillit en vie éternelle.

Ne voulez-vous point enfin écouter sa voix et accepter ses bienfaits? ne voulez-vous pas du moins essayer du bonheur que donne la foi, comme vous avez essayé, à votre préjudice, hélas! du bonheur que promet le monde? Le monde n'a pu vous donner, ni une consolation réelle dans vos épreuves, ni un port assuré contre les orages de la vie, ni un remède efficace contre les souillures du péché, ni une paix solide en présence de la mort. Qui sait si vous ne trouverez pas tout cela dans la foi chrétienne? Oh! essayez, essayez de la foi chrétienne, de cette foi personnelle, de cette foi vivante, de cette foi d'expérience intime dont nous parlons. Essayez de faire la volonté de Dieu. Essayez de confesser vos péchés au pied de la croix de Jésus, de demander grâce et pardon comme un pécheur condamné. Essayez de prier Dieu qu'il change votre cœur par son Saint-Esprit, qu'il vous rende capable de l'aimer et de lui obéir. Essayez de pratiquer dans toute son étendue cette loi divine, dont la sainteté vous a effrayés jusqu'à présent. Essayez tout cela... et bientôt vous sentirez que cet essai devient une douce et bienheureuse réalité. Vous sentirez une paix divine et inconnue se répandre

dans tout votre être, et quelque chose vous dira que vous avez trouvé pour toujours ce qu'il fallait à votre cœur. Après avoir bu à la source vive qui jaillit de la croix de Jésus-Christ, vous ne voudrez plus retourner à « ces citernes crevassées, » qui ne fesaient qu'irriter votre soif; et vous direz au sauveur, comme la Samaritaine, mais dans un autre sens que la Samaritaine : « Seigneur! donne-moi toujours de cette eau-là, pour que je n'aille plus en puiser ailleurs! » Amen.

Janvier 1843.

LA RÉSIGNATION CHRÉTIENNE.

Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel !

(MATTH., VI, 10.)

La volonté de Dieu, en tant qu'elle est relative à l'homme et à ses destinées, est de deux natures différentes; et à cette double volonté de Dieu correspond pour nous un double devoir. Elle peut s'exprimer par des lois, des préceptes qui nous tracent la ligne de conduite que nous devons suivre : et alors l'accomplissement de cette volonté par l'homme s'appelle sanctification. Elle peut aussi s'exprimer par des évènements extérieurs dans le cours de notre vie, et entre autres par des évènements pénibles, des épreuves : alors l'obéissance à cette volonté prend le nom de résignation. Dans la pensée de Jésus-Christ, la troisième demande de la prière qu'il nous a laissée comprenait probablement cette double idée; et en

effet, quand nous adressons à Dieu cette demande, nous avons en vue tantôt la sanctification, tantôt la résignation, suivant nos besoins du moment. Nous pourrions les réunir aussi dans cette méditation; mais, pour plus de simplicité, nous nous attacherons exclusivement aujourd'hui à un seul de ces points de vue différents, à la résignation. La demande de notre texte, comme toutes celles de l'oraison dominicale, nous prêche un devoir sous la forme d'une prière; et le devoir qu'elle nous prêche, c'est l'acceptation soumise, paisible, volontaire, des évènements pénibles par lesquels se manifeste la volonté de Dieu à notre égard; c'est, en d'autres termes, la disposition à *vouloir en toutes choses ce que Dieu veut.*

On dit ordinairement que les trois premières demandes de la prière du Seigneur se rapportent à la gloire de Dieu, à ses intérêts si je puis m'exprimer ainsi, tandis que les trois dernières sont relatives à nos intérêts propres. Mais en y regardant de près, on trouvera peut-être que cette distinction n'est pas fondée, et qu'au fond c'est le bien de l'homme exclusivement que Jésus a en vue d'un bout à l'autre de cette courte et admirable prière. En effet, Dieu n'a pas besoin, pour être heureux, de notre obéissance et de nos hommages; et c'est en vue de notre propre bonheur qu'il nous engage à remplir ces devoirs. Lui demander que son nom soit sanctifié, c'est-à-dire honoré, c'est demander la première condition de prospé-

rité pour les familles et les nations. Demander que son règne vienne, c'est demander que la paix, le bonheur, le salut, se répandent sur la terre entière. Il en est de même de la prière qui va nous occuper aujourd'hui. La manière dont nous acceptons les dispensations de Dieu n'influe pas sur l'accomplissement de ses desseins, et n'importe en rien à sa félicité : mais elle importe beaucoup à notre propre bonheur. Avec nous ou malgré nous, sa volonté ne s'en accomplit pas moins jusque dans les moindres détails : mais, suivant que nous l'acceptons librement ou en nous révoltant contre elle, cette volonté devient pour nous un élément ou de bonheur ou de souffrance.

Il serait bien facile, mes frères, de vous montrer que nous ne pouvons être heureux qu'autant que notre volonté est conforme à celle de Dieu : qu'il est tout à la fois de notre devoir et de notre intérêt d'accepter volontairement ses dispensations à notre égard, même celles qui nous paraissent pénibles et douloureuses.

Je pourrais vous dire que, dans la supposition même où ces dispensations seraient réellement des maux, il serait de notre intérêt de les accepter volontairement, puisque Dieu étant tout-puissant, la résistance à sa volonté serait inutile; que cette volonté souveraine s'accomplit toujours inévitablement, soit dans ceux qui l'aiment, soit dans ceux qui la repoussent; soit dans le ciel, soit dans l'enfer; soit volontai-

rement comme par les anges, soit violemment comme par les démons; qu'en nous révoltant contre l'épreuve, nous ne ferions qu'ajouter un nouvel élément de souffrance à celui qui est dans l'épreuve même, puisque la lutte, et surtout la lutte inutile, est par elle-même un état violent et pénible.

Je pourrais ajouter que ces dispensations pénibles de la providence à notre égard ne sont pas réellement des maux; que Dieu nous aime, qu'il nous a prouvé son amour de mille manières, et que dans les épreuves qu'il nous envoie il n'a en vue que notre bonheur; que nous reconnaîtrons tôt ou tard que notre bien véritable et éternel était caché sous ces maux apparents et passagers, comme un fruit précieux sous une écorce amère.

Je pourrais vous dire encore que le bonheur n'est pas où on le cherche ordinairement, dans les circonstances extérieures, les richesses, les plaisirs, l'ambition satisfaite, la prospérité domestique : il est dans un certain état de notre cœur; et cet état de notre cœur, qui est le bonheur, est la conformité de notre volonté avec celle de Dieu. Quand nous voulons ce que Dieu veut, nous sommes heureux, fût-ce au milieu des larmes et de la souffrance. Quand nous ne voulons pas ce que Dieu veut, nous sommes malheureux, eussions-nous accumulé dans notre existence tous les plaisirs que l'homme peut goûter.

Je pourrais faire appel à votre expérience, et vous

demander si, en effet, l'épreuve n'a pas été souvent un bien réel pour votre âme; si elle n'a pas détaché votre cœur des faux trésors de ce monde, pour les tourner vers ceux que les vers et la rouille ne consument point; si les souffrances de votre corps, ou des revers de fortune, ou la perte des objets de vos affections ne vous ont pas forcés à vous réfugier dans le sein de votre père céleste, et si dans cet asile vous n'avez pas trouvé un bonheur inconnu jusqu'alors, bonheur solide, profond, ineffable, dont un seul moment pèse plus dans la balance de la vérité que toutes les joies de la terre.

Mais, en vous disant toutes ces choses et autres semblables, je ne ferais que répéter ce qui vous a été dit mille fois; je m'attacherais inutilement à vous prouver ce dont vous êtes déjà convaincus. En théorie, il n'est personne dans cette assemblée qui doute que la soumission à la volonté divine soit à la fois notre intérêt et notre devoir; que nous ne pouvons être heureux qu'autant que nous voulons ce que Dieu veut.

Mais, si c'est un fait que vous ne songez pas à contester, que la résignation chrétienne est une chose bonne et désirable, il est un autre fait dont vous n'êtes pas également convaincus, quoiqu'il ne soit pas moins incontestable à nos yeux : c'est que vous n'avez pas cette résignation si désirable; c'est que vous ne voulez pas réellement ce que Dieu veut; c'est que vous

répétez des lèvres, bien plus que vous ne lui adressez du fond du cœur, la prière de notre texte : « que ta volonté soit faite sur la terre comme dans le ciel ! »

C'est de ce fait, triste mais utile à constater, que je voudrais vous convaincre aujourd'hui. Dans ce but, je viens examiner avec vous jusqu'où doit s'étendre la résignation chrétienne ; je viens vous signaler les diverses manières dont on peut manquer à ce devoir. Sans doute, j'aime à le penser, vous ne murmurez pas ouvertement et hautement contre les dispensations de la providence; mais il est à craindre que vous ne vous souleviez contre elle d'une manière cachée, inaperçue, qui vous fait prendre le change à vous-mêmes sur vos véritables sentiments. A côté du murmure direct il y a bien des manières de ne pas vouloir ce que Dieu veut. Je voudrais vous révéler quelques-unes de ces ruses de notre cœur, par lesquelles il se révolte contre la volonté divine, tout en ayant l'air de l'accepter. Permettez-moi d'entrer à cet égard dans quelques détails essentiellement pratiques, simples et familiers. Vous chercheriez en vain dans ce qui va suivre des considérations neuves et frappantes : mais peut-être y trouverez-vous, si Dieu nous accorde son secours, quelques directions utiles pour votre vie chrétienne.

Et d'abord, ce n'est pas vouloir ce que Dieu veut

que de se résigner aux épreuves par la seule raison qu'on ne peut faire autrement. Vous n'êtes pas véritablement soumis à la volonté de Dieu, vous qui acceptez ses dispensations sans murmure, il est vrai, mais comme une nécessité dure et fatale; vous qui baissez la tête sous l'épreuve comme sous un joug que vous êtes forcés de subir. Une telle résignation est une vertu toute païenne, et Jésus n'avait pas besoin de venir au monde pour nous l'enseigner. Avant lui déjà les philosophes avaient dit que le sage doit accepter avec une impassibilité tranquille les arrêts inflexibles du destin. « Pourquoi ces inutiles regrets? » disait le stoïcien à son disciple dans le deuil. « Ton fils meurt? c'est un vase qui se brise dans ta maison..... tes larmes ne changeront pas le cours inévitable des destinées. » Jésus a détrôné cette divinité aveugle, ce tyran sans entrailles qui, sous le nom de la fatalité, ou du destin, ou du hasard, écrasait d'un joug de fer les malheureux mortels : il a mis à la place la volonté d'un tendre père, qui agit toujours d'une manière clairvoyante et sage, toujours en vue du bien de ses enfants. Il nous a révélé que toutes les dispensations de Dieu à notre égard, sans en excepter une seule, ont pour but de nous rendre heureux. Le vrai chrétien voit des biens réels, des sujets de bénir son Père dans ces dispensations douloureuses qu'il appelait autrefois des maux; non-seulement il accepte mais il aime la main qui le frappe; quand il pourrait changer à son

gré le cours des évènements, il ne le voudrait pas, tant il est profondément assuré que tout est pour son bien. Quand il pourrait d'un mot faire cesser cette maladie qui l'arrache à ses occupations et le retient sur un lit de douleur, il ne le voudrait pas. Quand il pourrait rappeler du tombeau le père, l'épouse, l'enfant qu'il pleure, il ne le voudrait pas. Le fait seul qu'il est affligé lui est une preuve que Dieu l'a voulu, et il sait que la volonté de Dieu est « bonne, agréable et parfaite. » Peut-être il n'aperçoit pas encore le bienfait caché sous l'épreuve; il ne recueille pas encore « le fruit paisible de la justice : » mais il attend sans trouble et sans incertitude le moment marqué par le Seigneur, et cette soumission confiante et abandonnée à la volonté de son Père contribue dès à présent à le rendre heureux. Voilà ce que c'est que vouloir ce que Dieu veut; voilà jusqu'où doit aller la résignation chrétienne; voilà ce qu'emporte la prière que nous lui adressons chaque jour : « Que ta volonté soit faite! »

Ce n'est pas non plus vouloir ce que Dieu veut que de chercher à oublier l'épreuve, à nous étourdir sur notre douleur, à nous distraire de la pensée de nous-mêmes, en nous livrant aux plaisirs ou aux occupations de ce monde. Il y a des hommes qui ne paraissent jamais plus joyeux que lorsqu'ils ont un grand chagrin dans le cœur. Ils ne craignent rien tant que de se trouver face à face avec leur douleur; ils vou-

draient se fuir eux-mêmes s'il était possible, et dans ce but, ils se jettent avec un aveugle empressement dans les plaisirs du monde; ils affectent un front souriant, une conversation bruyante et enjouée, une gaîté factice qui fait mal à voir. D'autres s'efforcent d'arriver au même résultat par l'assiduité du travail. Ils multiplient leurs occupations, alors qu'ils sont affligés; ils ont soin que chacun de leurs moments soit rempli d'une manière active, en sorte qu'il ne leur en reste pas pour penser à eux-mêmes ni à leur douleur. Il y a au fond de tout cela une secrète révolte contre les dispensations de la providence. Le but de Dieu n'est pas que nous oubliions les afflictions et que nous ne les sentions pas; pour qu'elles portent leurs fruits, il est nécessaire que nous les sentions. « Toute affliction semble d'abord un sujet de tristesse et non pas de joie, » dit l'apôtre, « mais elle produit ensuite un fruit paisible de justice chez ceux qui ont été exercés par son moyen. » Quand Jésus eut perdu Lazare, il n'affecta pas une joie qui n'était pas dans son cœur, il ne s'arma point d'une insensibilité stoïque, mais il pleura sur le tombeau de son ami, nous laissant en cela comme en toutes choses un exemple à suivre. Chrétiens affligés, ne craignez donc pas de laisser couler vos larmes; ces larmes sont permises, elles sont bonnes, elles sont une semence de sanctification, et c'est par elles que l'épreuve doit porter ses fruits. Loin de chercher à bannir violem-

ment la souffrance de votre cœur, craignez plutôt, craignez de la laisser échapper; craignez de perdre le fruit de votre affliction; c'est une grande perte que la perte d'une affliction! Chaque épreuve que Dieu nous envoie renferme un trésor caché dans son sein; pour trouver ce trésor, il ne faut pas repousser l'épreuve comme une étrangère importune; il faut faire connaissance avec elle; il faut l'accepter sans réserve, il faut la savourer, si je puis m'exprimer ainsi; il faut boire jusqu'à la dernière goutte la coupe, douce et amère tout à la fois, qu'elle nous présente. Au lieu de chercher à vous étourdir, à dissiper vos impressions dans les bruits du monde, renfermez-les en vous-mêmes, conservez-les précieusement dans votre cœur; qu'elles soient l'objet d'un commerce intime et paisible entre vous et votre père qui est aux cieux. Il vous afflige, c'est qu'il veut que vous laissiez pour un temps les préoccupations de ce monde et de cette vie; il veut que vous vous teniez comme Marie aux pieds de votre sauveur, recueillant ses instructions, écoutant cette voix douce et sainte, qui ne s'entend jamais mieux que dans l'atmosphère silencieuse de l'affliction!

Toutefois, mes frères, prenons-y garde, pour éviter un abus n'allons pas tomber dans un abus contraire. Il ne faut pas nous laisser tellement préoccuper par l'épreuve qu'elle nous empêche de prendre intérêt

aux choses de cette vie, et d'y prendre même une part active. Trop souvent on voit des chrétiens, lorsque Dieu les a frappés au cœur d'une de ces plaies profondes qui ne se ferment plus de ce côté-ci du tombeau, se laisser vaincre et briser entièrement par la douleur. La vie et la société leur deviennent à charge; ils se retirent non-seulement des plaisirs du monde, mais de ses devoirs; ils se renferment en eux-mêmes; ils ne savent plus s'employer d'une manière active, ni pour le service du Seigneur, ni pour le bien de leurs frères; ils ne veulent plus prendre intérêt à ce qui se passe autour d'eux; ils vivent d'une vie stérile, isolée, égoïste; ils n'ont plus de force que pour souffrir, et de larmes que pour leurs propres souffrances. Ce n'est pas là non plus vouloir ce que Dieu veut; c'est là encore une secrète manière de se révolter contre la volonté divine. Aussi longtemps que Dieu nous laisse dans ce monde, nous avons des devoirs à y remplir, et il veut que nous nous acquittions de ces devoirs avec activité, avec intérêt et même avec joie, suivant cette parole profonde d'un apôtre : « soyez toujours joyeux. » Il veut aussi que nous prenions part à ce qui intéresse nos frères, que nous vivions avec eux, que nous sachions oublier nos propres souffrances pour sympathiser non-seulement à leurs peines, mais même à leurs joies, suivant cette autre parole du même apôtre : « soyez dans la joie avec ceux qui sont dans la joie, et pleurez

avec ceux qui pleurent. » Nous aurions bien mal compris le but de Dieu dans l'affliction, si elle portait en nous des fruits d'inaction et d'égoïsme. Ici encore, voyez Jésus : au milieu de ses propres souffrances, il est constamment préoccupé des intérêts des autres; lorsque les satellites du Sanhédrin viennent l'arrêter et le charger de chaînes, il s'occupe de guérir la blessure de l'un d'eux et d'assurer l'évasion de ses disciples; jusque dans les tortures de la croix il s'oublie lui-même, pour intercéder en faveur de ses bourreaux, pour pleurer sur les filles de Jérusalem, pour préparer un asile à sa mère dans la maison du disciple qu'il aimait. Mes frères affligés, ne vous laissez donc pas abattre outre-mesure par votre douleur. Pleurez, mais non pas comme étant sans espérance, non pas comme n'ayant plus rien à faire dans ce monde, non pas comme si vous étiez seuls sur la terre. Que même au travers de vos larmes on aperçoive le céleste sourire du racheté, qui attend une délivrance prochaine et éternelle. « Relevez vos mains qui sont affaiblies et vos genoux qui sont tremblants. » Que l'affliction, en vous rapprochant de celui qui est charité, porte en vous des fruits de charité et de zèle. « Soyez fermes, inébranlables, travaillant de mieux en mieux à l'œuvre du Seigneur, assurés que votre travail ne sera pas sans fruit auprès du Seigneur ! »

Ce n'est pas non plus être soumis à la volonté

divine que de faire un choix entre les épreuves, pour accepter celles-ci et rejeter celles-là; d'être résigné dans telle affliction et de murmurer sous telle autre; de supporter sans murmure les grandes épreuves et de se révolter contre les petites. Ce n'est là que la moitié de la résignation chrétienne, et peut-être la moitié la moins difficile. Oui, nous croyons réellement qu'il est plus facile et plus ordinaire de supporter chrétiennement les grandes afflictions que les petits contre-temps de la vie. Dans ces épreuves capitales, qui remuent notre cœur jusqu'au fond et changent entièrement l'aspect de notre vie, on aperçoit trop immédiatement la main de Dieu pour ne pas plier sous elle; on sent trop que le murmure et la révolte seraient inutiles; on trouve qu'il vaut la peine alors de faire effort sur soi-même, de se résigner, de prier, de chercher auprès de Dieu la consolation et la force dont on a tant besoin. Mais il en est différemment de ces petits contre-temps, qui compensent par leur multiplicité ce qui leur manque en profondeur : ces accidents, ces mécomptes, ces froissements d'amour-propre, ces pertes peu importantes, ces circonstances imprévues qui dérangent nos projets : tribulations au petit pied qu'il serait impossible d'énumérer, et qui, sous mille formes et sous mille noms différents, sèment journellement d'épines le sentier de notre vie. Ici nous ne savons plus reconnaître et adorer avec soumission la main de Dieu; nous dédaignons de

regarder si haut, d'aller chercher si loin la résignation, et nous nous laissons aller sans scrupule au mécontentement et au murmure. Il est facile de voir qu'il y a là encore une véritable révolte contre la volonté divine. C'est Dieu qui dirige les petites choses comme les grandes, qui nous envoie les contre-temps aussi bien que les afflictions ; et dans les unes comme dans les autres, il a en vue des résultats importants et éternels. D'ailleurs, cette distinction que nous établissons entre les petits et les grands évènements n'existe que pour notre vue faible et bornée : aux yeux de celui qui a créé les mondes il n'y a rien de grand, rien de petit. Il compte les cheveux de notre tête aussi bien que les années de notre vie ; la volonté souveraine qui rappelle ceux que nous aimons est la même qui permet que le passereau tombe en terre, qui fait surgir un obstacle imprévu devant notre projet favori, ou qui ordonne qu'un meuble de prédilection se brise dans notre maison. Dans les petites épreuves comme dans les grandes, il poursuit toujours un seul et même but : notre sanctification et notre salut. Chacun de ces mécomptes que nous méprisons peut-être, auxquels nous ne daignons pas attribuer une valeur morale, nous arrive chargé d'un message de la part du Roi des rois : heureux si nous savons écouter et mettre à profit ce message de grâce et d'amour ; malheureux si nous le méconnaissons. Heureux ceux qui savent apercevoir en toutes choses

la main de leur père céleste, tout recevoir comme de sa part, toujours le prier, toujours le bénir, et tirer de toutes choses des fruits de sanctification et de vie!

Enfin, ce n'est pas être soumis à la volonté divine que de nous arrêter aux causes secondes pour les accuser des épreuves qui nous surviennent, au lieu de remonter à Dieu pour reconnaître sa main et l'adorer.

Que de fois, mes frères, quand vous êtes dans le malheur, vous repassez avec amertume dans votre esprit la chaîne des causes et des effets qui ont paru amener ce malheur, et vous vous révoltez contre ces évènements secondaires, comme s'ils étaient la véritable origine de votre souffrance. Vous avez perdu une personne qui vous était chère, et vous rejetez cette perte sur le médecin que vous avez appelé, sur le remède dont vous avez fait usage. Vous avez éprouvé des revers de fortune, et vous accusez telle spéculation malheureuse, telle combinaison fatale des circonstances, comme étant la cause de votre ruine. Ces pensées amères bannissent la paix de votre cœur, elles y restent attachées comme un ver qui le ronge, comme une pointe qui le déchire. Mais si ces pensées sont amères, c'est qu'elles sont coupables; c'est que vous raisonnez en païen, c'est que vous quittez le joug facile du Dieu de l'évangile, pour rentrer sous le joug cruel de la divinité du hasard. Vous oubliez

que c'est Dieu, ce Dieu que vous appelez votre père, qui a voulu et amené cette combinaison de circonstances que vous accusez de votre malheur. C'est Dieu qui a permis que vous fissiez usage de ce remède qui n'a pu sauver une vie qui vous était chère ; il voulait vous retirer cet objet de vos affections, et s'il n'eût pas employé ce moyen-là, il eût amené le même résultat d'une autre manière. C'est Dieu qui a voulu que vous perdissiez votre fortune, et la circonstance fatale que vous accusez a été voulue, préparée, amenée par lui. Les choses ne pouvaient pas arriver autrement qu'elles n'ont eu lieu : car rien n'arrive sans la volonté divine, et cette volonté est immuable. Accuser les causes secondes, c'est accuser Dieu lui-même. Elevez-vous plus haut, chrétiens; comprenez mieux votre privilége de pouvoir tout rapporter à la volonté d'un tendre père ; voyez au-dessus de tous les évènements, petits ou grands, heureux ou malheureux, la main du Dieu qui les prévoit, les prépare et les accomplit, dans les vues de sa sagesse éternelle, et de son amour qui ne change point. Alors vos regrets n'auront rien de cuisant, vos larmes seront sans amertume, et vous goûterez dans l'épreuve une paix divine. Ce n'est pas, vous le comprenez, que je veuille ici vous prêcher un fatalisme insouciant et inactif ; ce n'est pas que je veuille vous détourner de faire usage des moyens qui vous sont offerts pour prévenir les malheurs qui vous menacent. Tant que l'épreuve est encore à venir

et incertaine, non-seulement il vous est permis, il est de votre devoir de tout mettre en œuvre pour la conjurer ; alors priez, agissez, employez tous les moyens humains, comme s'ils avaient par eux-mêmes la toute-puissance de guérir et de sauver. Mais une fois l'évènement accompli, une fois que le coup est frappé et qu'il n'y a plus de remède, la volonté de Dieu s'est déclarée ; alors il ne vous reste qu'à baisser la tête sous cette volonté, à ne rien regretter, et à dire avec Jésus-Christ : non pas ce que je veux, Seigneur, mais ce que tu veux !

Voilà, mes chers frères, quelques-unes des manières dont on peut manquer au devoir prescrit dans notre texte, sans murmurer ouvertement contre la providence. Ce rapide examen aura suffi sans doute pour vous convaincre que la résignation chrétienne, pratiquée dans toute son étendue, n'est ni une chose facile, ni une chose commune ; et que tous, et bien souvent, nous manquons à ce devoir. J'avais donc raison de dire en commençant que vous n'êtes pas véritablement résignés dans les épreuves, que vous ne voulez pas sincèrement ce que Dieu veut. Mais ce n'est pas assez d'avoir constaté le mal, il faut en chercher le remède ; et pour le trouver, il faut remonter à la source du mal.

La véritable cause du manque de résignation nous paraît être dans une secrète incrédulité, dans un reste

de paganisme qui vit au fond de nos cœurs. La résignation chrétienne, en effet, repose immédiatement sur la foi ; et cette foi qui est la base de la résignation se compose de deux éléments : d'un côté la conviction que Dieu dirige toutes choses, de l'autre la conviction qu'il a toujours en vue notre bien. Si vous étiez bien persuadés tout à la fois que rien n'arrive sans la volonté de Dieu, et qu'il ne peut vouloir que votre bonheur, évidemment vous ne pourriez pas ne pas accepter tous les évènements avec une soumission paisible, et en bénissant la main qui les dispense. Si donc vous manquez de cette soumission, c'est que vous manquez de l'une ou de l'autre de ces deux convictions ; c'est que vous n'êtes pas persuadés, ou que Dieu dirige toutes choses, ou qu'il veut votre bonheur : vous doutez de sa providence, ou vous doutez de son amour. C'est surtout dans cette seconde espèce d'incrédulité que nous paraît être l'origine du mal que nous déplorons. Vous croyez tous, au moins en théorie, à la providence de Dieu ; et si en pratique vous agissez souvent comme si vous n'y croyiez pas, c'est que vous n'êtes pas assez convaincus de son infinie bonté. Vous ne doutez pas de la toute-science de Dieu, de sa puissance infinie, de la part qu'il prend au gouvernement du monde ; mais vous doutez que dans tel évènement pénible il ait eu en vue votre bonheur ; et vous en doutez, parce que vous n'êtes pas assez convaincus de l'amour sans bornes dont vous

nieux des supplices, et tout cela pour vous, tout cela pour que vous pécheurs, vous indifférents à votre salut, vous éloignés du ciel et ennemis de Dieu, vous pussiez être éternellement et parfaitement heureux, — si je pouvais vous affirmer de telles choses, alors il ne vous serait plus possible de douter de la bonté de Dieu, de son amour à votre égard; alors vous seriez bien forcés de conclure que, s'il permet les épreuves de cette vie, c'est qu'elles sont nécessaires à votre bonheur éternel; alors vous diriez : « en livrant pour moi son fils à la mort, Dieu m'a donné la preuve d'amour la plus forte possible : dès-lors, tout ce qu'il ordonnera ou permettra désormais à mon égard, ne pourra être permis ou ordonné que dans des vues d'amour : sans quoi il y aurait contradiction entre son œuvre passée et sa conduite future. S'il ordonne que je sois heureux dans ce monde, ce sera par amour et pour mon bien; si au contraire il permet que j'y sois éprouvé, ce sera encore par amour et pour mon bien. »

Eh bien! c'est de cette manière-là que la bible nous prouve la bonté de Dieu; c'est sur cette base inébranlable qu'elle fonde la résignation chrétienne. « Nous nous glorifions même dans les afflictions, » s'écrie saint Paul, « car nous savons que toutes choses concourent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu. Car si Dieu n'a pas épargné son propre fils, mais l'a livré pour nous tous, comment ne nous donnerait-il pas toutes choses avec lui? »

Voulez-vous donc, mes bien-aimés frères, donner à votre résignation une base solide? appuyez-la sur la foi en Jésus-Christ crucifié. Approchez-vous en esprit de la croix du Calvaire, mettez-vous à genoux au pied de cette croix, arrêtez votre vue sur la sainte victime que vos péchés y ont attachée, placez-vous sous l'aspersion de ce sang « qui prononce de meilleures choses que celui d'Abel, » laissez-vous arroser, laissez-vous couvrir tout entiers de ce bienheureux sang, pénétrez-vous de l'amour immense dont il est la prédication éloquente, — et dites-vous que celui qui vous afflige, c'est celui qui vous a aimés d'un tel amour; que celui qui fait couler vos larmes, c'est celui-là même qui a versé pour vous tout son sang : alors il ne vous sera plus possible de douter que, s'il vous afflige, c'est encore par amour et pour votre bien; alors la résignation vous deviendra facile, naturelle, nécessaire; alors vous serez heureux de vous abandonner sans réserve, sans examen, les yeux fermés, à sa direction paternelle; et vous pourrez dire, non plus des lèvres seulement, mais du fond du cœur: « que ta volonté soit faite, ô mon Père, sur la terre comme dans le ciel! »

C'est ainsi que nous te rencontrons toujours sur notre chemin, bien-aimée croix de mon sauveur, quel que soit le sujet qui se présente à notre méditation! Quelle que soit la route que nous suivions, quelle que soit la mer sur laquelle nous voguions,

toujours tu apparais à notre horizon, comme le phare lumineux qui nous dirige vers le port de la vérité et du salut! La Bible entière est pleine de toi, les besoins de notre cœur nous ramènent constamment à toi, tu remplis pour nous la terre et le ciel! Ah! qu'à jamais il en soit ainsi! Qu'à jamais, croix de mon sauveur! tu sois le tout de notre cœur, et de notre vie, et de notre théologie, et de notre prédication; que nous passions notre vie à genoux devant toi; que nous conduisions par le chemin qui mène à toi le troupeau confié à nos soins; et que jusque dans l'éternité nous ne voulions savoir qu'une seule chose, Christ et Christ crucifié! Amen.

Janvier 1839.

LA RÉSURRECTION DE CHRIST.

(PAQUES.)

Le seigneur est véritablement ressuscité.

Luc, XXIV, 34.

Bien des personnes envisagent la religion chrétienne sous un point de vue trop exclusivement philosophique et spéculatif. Le christianisme à leurs yeux est une philosophie qui tient sa place parmi les autres philosophies, un système entre tous les autres systèmes de religion ou de morale inventés par des bienfaiteurs de l'humanité. Sans doute ils placent la philosophie chrétienne au premier rang pour la beauté, l'excellence morale, les caractères de crédibilité; mais enfin c'est toujours une philosophie, un système, quelque chose qui est du domaine de la théorie et de la spéculation, et qui laisse par con-

séquent une assez large place au vague et à l'incertitude.

Cette manière de voir, aussi funeste qu'elle est peu fondée, ne peut que dépouiller le christianisme de sa puissance pour faire du bien. Non, le christianisme n'est point une philosophie, si par philosophie vous entendez un système plus ou moins plausible, un ensemble d'idées qui admette du plus ou du moins dans ses caractères de vérité, qui laisse la plus petite place au vague et à l'incertitude. Le christianisme n'est pas une spéculation ni une théorie, c'est une histoire, c'est un ensemble de faits réels, avérés, aussi réels que l'existence du peuple grec ou du peuple romain, que la vie d'un Alexandre ou d'un César. Les dogmes du christianisme ne sont pas seulement de sublimes idées, ce sont des faits historiques, des évènements réels, qui se sont accomplis matériellement dans le passé, ou qui s'accompliront matériellement dans l'avenir. La chute de l'homme par la séduction du démon est un fait; la rédemption par Jésus-Christ est un fait; la régénération par le Saint-Esprit est un fait; la résurrection de nos corps au dernier jour est un fait; le jugement dernier, la vie éternelle, le ciel, l'enfer, sont autant de faits qui s'accompliront historiquement, matériellement.

Puisque le christianisme est une histoire, il pourra se prouver comme toute autre histoire, en discutant la réalité matérielle de certains faits. Il n'en appellera

pas seulement à des considérations tirées de l'excellence et de la beauté de ses enseignements, considérations qui peuvent n'être pas à la portée du grand nombre : il pourra faire valoir en sa faveur des preuves de fait, des arguments historiques, appréciables par les plus simples et les plus ignorants. Pour voir si le christianisme est vrai, il ne s'agit pas de se livrer à de profondes recherches métaphysiques ; il ne s'agit pas d'étudier tous les systèmes de religion ou de morale inventés par les hommes, pour les comparer au système chrétien et reconnaître la supériorité de celui-ci : il suffit d'examiner si certains faits ont eu lieu ou n'ont pas eu lieu.

Parmi les faits dont l'ensemble constitue le dogme chrétien, il en est un qui est à la base de tous les autres, et qui à lui seul entraîne tous les autres, en sorte qu'il suffit de prouver ce seul fait pour démontrer par là même le christianisme tout entier : je veux parler de la résurrection de Jésus-Christ. Vous allez comprendre aisément comment la vérité du christianisme tout entier dépend de la réalité de cette résurrection.

Il y a dix-huit siècles, un homme a paru dans la Palestine qui s'est dit l'envoyé et le fils de Dieu, annoncé longtemps à l'avance par les écrits sacrés des Hébreux. Il s'est dit chargé d'apporter au monde une religion nouvelle, accomplissement de la prophétie et de la loi, destinée à sauver et à régénérer l'humanité déchue par le péché; il a déclaré que cette religion

couvrirait un jour la terre entière, et que son acceptation était pour l'homme pécheur et perdu l'unique moyen de salut. Voilà de bien hautes prétentions : avant d'y souscrire, il est de notre droit et de notre devoir d'examiner sur quoi elles sont fondées, quelles sont les preuves dont elles s'entourent et s'appuient. Il est vrai que la religion et la morale enseignées par cet homme, sorti d'ailleurs des classes inférieures et sans culture, sont infiniment supérieures, pour la beauté et l'excellence, à tout ce qu'ont jamais inventé les génies les plus sublimes qui aient brillé sur la scène du monde. Il est vrai que cette religion, inventée par un charpentier, semble calquée sur les besoins les plus intimes du cœur de l'homme, et que partout où elle est adoptée, elle apporte avec elle la régénération morale et le bonheur. Mais, bien que ce soient là de fortes présomptions en faveur de la mission divine de Jésus, ce n'est pourtant point une démonstration rigoureuse, absolue, que les plus simples puissent en quelque sorte toucher au doigt. Tout cela pourrait être vrai, et Jésus n'être pourtant qu'un génie bienfaisant et sublime, qui aurait eu recours à la fiction d'une mission divine pour faire accepter ses bienfaits.

Nous serions plus satisfaits si la question de la mission divine de Jésus se réduisait pour nous à l'appréciation d'un fait historique, extérieur, matériel, en sorte que nous pussions dire avec certitude : suivant

que tel fait a eu lieu ou n'a pas eu lieu, le christianisme est une religion divine ou une religion humaine, Jésus est le fils de Dieu ou un imposteur. Eh bien ! il est dans l'histoire de Jésus un fait de cette nature : c'est celui de sa résurrection. En effet, Jésus ne s'est pas borné à déclarer qu'il était le fils de Dieu : il a joint à cette prétention un moyen facile d'en vérifier la validité, en annonçant sa résurrection. « Pour preuve que ma mission est divine, » a-t-il dit, « Dieu lui-même ratifiera cette mission par le plus éclatant des miracles. Après ma mort, mon corps déposé dans un sépulcre comme celui d'un homme ordinaire, n'y restera pas comme celui d'un homme ordinaire : il en sortira le troisième jour, animé d'une vie nouvelle, et à ce prodige que la puissance divine peut seule opérer, vous reconnaîtrez que je vous ai dit la vérité. » Telle a été la prédiction de Jésus : ses adversaires ne la contestent pas, puisque nous les voyons après sa mort faire cette déposition auprès de Pilate : « seigneur, il nous souvient que ce séducteur disait quand il était en vie : dans trois jours je ressusciterai. » Il est donc bien avéré que Jésus a prédit sa résurrection pour le troisième jour; c'est la première chose dont nous ayons à tenir compte dans la discussion qui nous occupe. Il s'agit de voir à présent si l'évènement a concordé avec la prédiction. Si Jésus est véritablement ressuscité le troisième jour, ce fait seul prouve qu'il a dit la vérité en se donnant pour fils de Dieu : car la

résurrection d'un mort ne peut s'opérer que par la puissance divine, et l'on ne peut admettre que Dieu eût voulu ratifier de son témoignage une imposture. Si donc Jésus est vraiment ressuscité le troisième jour, tout ce qui est sorti de sa bouche est exactement vrai : il est vrai qu'il est le fils de Dieu, qu'il est mort pour sauver le monde, et qu'il doit revenir un jour pour le juger; les apôtres auxquels il a prétendu communiquer son Esprit sont véritablement inspirés de Dieu, la religion qu'ils ont prêchée est vraiment divine, la chaire que nous occupons est bien la chaire de vérité, la parole que vous y entendez annoncer chaque dimanche est la parole de Dieu même, celle qui doit vous juger au dernier jour. Si, au contraire, Jésus n'est pas ressuscité, la fausseté de ce seul fait prouve qu'il n'est pas le fils de Dieu, et dès-lors toute sa religion n'est qu'une longue imposture : sa mort n'a rien été qu'un supplice comme un autre, les apôtres ont été les propagateurs d'un mensonge, c'est à la gloire d'un mensonge que les martyrs ont versé leur sang, les chrétiens qui se sont endormis dans l'espérance d'une bienheureuse résurrection sont morts en paix sur la foi d'un mensonge, et c'est au nom d'un mensonge que vous vous réunissez dans ce temple chaque dimanche.

C'est ainsi que tout l'édifice de notre foi repose sur la résurrection de Jésus-Christ comme sur sa base. De là vient que les premiers prédicateurs de l'évan-

gile, les apôtres, s'appelaient simplement des témoins de la résurrection de Jésus-Christ. De là vient encore que saint Paul résume toute la croyance nécessaire au salut dans la foi en cette résurrection. « Si tu confesses de ta bouche le Seigneur Jésus, » dit-il, « et si tu crois dans ton cœur que Dieu l'a ressuscité des morts, tu seras sauvé [1]; » parce que celui qui croit à la résurrection de Jésus croit par là même à sa divinité, à sa mort expiatoire et à tout le reste de l'évangile.

Il est donc pour nous d'une importance extrême d'examiner si la résurrection de Jésus est un fait historique ou bien une fable. C'est sur ce point capital que doivent porter tous les efforts, soit des incrédules pour attaquer, soit des chrétiens pour défendre la foi. Si l'incrédule parvient à nous démontrer que Jésus-Christ n'est pas ressuscité, nous lui céderons sur tous les autres points, et nous jetterons au vent une foi qui repose sur une fable. Si, au contraire, nous démontrons à l'incrédule que la résurrection de Jésus-Christ est un fait aussi solidement établi qu'aucun autre évènement de l'histoire, alors c'est nous qui serons en droit d'exiger de lui, sous peine de déraison et de folie, sa soumission à la foi chrétienne tout entière. Plaçons-nous donc, pour étudier la question, sur le terrain de l'histoire seule. Voyons, examinons, discu-

[1] Rom., X, 9.

tons tranquillement, de sang-froid, sans enthousiasme et sans prévention.

Jésus, arrêté par les chefs de sa nation, et condamné à mort comme blasphémateur, expire du supplice de la croix; ses adversaires ne contestent pas la réalité de sa mort, et le coup de lance qu'il reçut du côté du cœur suffirait pour l'attester. Son corps descendu de la croix, enveloppé dans un linceul, avec une couche épaisse d'aromates qui seuls auraient suffi pour tarir les sources de la vie, est déposé dans un sépulcre neuf où personne encore n'avait été mis. Une pierre énorme, scellée du sceau de l'Etat, ferme l'entrée du sépulcre; et pour écarter la possibilité d'un enlèvement, les ennemis de Jésus obtiennent du gouvernement romain un détachement de soldats, chargés de veiller à la garde du cadavre. Tous ces faits sont historiques, avérés, avoués par les adversaires de la foi chrétienne. Une nuit s'écoule, puis un jour, puis une autre nuit; le troisième jour se lève, ce troisième jour signalé par Jésus comme devant être celui de sa résurrection... et le sépulcre est trouvé vide. Ce fait encore n'est contesté par personne, et les ennemis de Jésus sont les premiers à le reconnaître, puisque, pour l'expliquer, ils répandent le bruit que le corps a été enlevé pendant le sommeil des gardes.

Il est donc parfaitement avéré que le sépulcre fut trouvé vide le troisième jour. Or, ce fait ne peut s'exprimer que d'une de ces deux manières : ou le corps

de Jésus a été enlevé par ses disciples comme l'ont prétendu les Pharisiens, ou bien il est ressuscité comme il l'avait prédit. Cherchez une troisième explication, vous ne la trouverez point.

Peut-on supposer raisonnablement que le corps de Jésus a été enlevé par ses disciples ? Et d'abord, le projet d'une pareille entreprise a-t-il pu seulement entrer dans l'esprit des disciples ? Le sépulcre, nous l'avons vu, était gardé par un détachement de soldats. Pour former le projet d'enlever un dépôt ainsi défendu, il fallait assurément, je ne dis pas seulement du courage, mais une audace qui serait allée jusqu'à la témérité. Or, les apôtres se sont constamment montrés jusqu'ici des hommes timides et pusillanimes. Quand les satellites du sanhédrin mettent la main sur Jésus dans le jardin des Oliviers, ils l'abandonnent et s'enfuient. Le moins timide d'entre eux le suit de loin jusque dans la cour du souverain sacrificateur ; mais là s'arrête l'effort suprême de son courage, et à la voix d'une servante qui lui demande simplement s'il n'était pas avec Jésus le Galiléen, il renie lâchement son maître et son ami. Ce ne sont pas de tels hommes qui ont pu braver le fer des soldats romains pour enlever le corps de Jésus-Christ. Le courage qu'ils n'ont pas eu en présence de leur maître, ils ne l'auront pas trouvé tout-à-coup quand il n'est plus là pour les soutenir ; ce qu'ils n'ont pas fait pour sauver leur maître vivant, ils ne le feront pas pour conserver son cadavre.

Mais oublions, si vous le voulez, le caractère timide des apôtres ; prêtons-leur tout le courage, toute l'audace qu'exigeait une pareille entreprise : alors même il serait impossible d'admettre qu'ils eussent formé le projet d'enlever le corps de Jésus, pour publier ensuite qu'il était ressuscité. En effet, pour qu'ils se fissent les partisans et les propagateurs d'une pareille imposture, il aurait fallu qu'ils trouvassent à le faire un intérêt quelconque : on ne ment pas sans but et pour le seul plaisir de mentir ; l'imposteur a toujours quelque intérêt, secret ou avoué, qui le fait agir : intérêt d'ambition, ou d'avarice, ou de volupté. Or, qu'avaient à gagner les apôtres en prêchant la résurrection de Jésus-Christ? Ce n'était pas des honneurs, mais des opprobres ; ce n'était pas des richesses, mais la pauvreté ; ce n'était pas une vie douce et heureuse, mais les persécutions et la mort. Je le demande, peut-on sérieusement supposer que les apôtres se seraient dévoués à la pauvreté, aux opprobres et au martyre, dans le seul but de soutenir un mensonge ; uniquement pour se donner le plaisir de justifier un imposteur qui se serait joué de leur crédulité ? ce serait leur attribuer un excès de déraison et de folie, que tout dément dans leur conduite et leurs écrits.

N'importe : abordons encore cette supposition, toute déraisonnable, tout absurde qu'elle est évidemment ; admettons que les apôtres, agissant contre leur caractère et contre leur intérêt, ont pu former et qu'ils ont

formé réellement le projet insensé d'enlever le corps de Jésus : ici encore nous allons nous trouver arrêtés ; car ce projet, jamais ils n'auraient pu l'exécuter. Qu'on nous dise comment ils se sont rendus maîtres des soldats préposés à la garde du sépulcre ? Les ont-ils vaincus par la force ? mais les apôtres étaient faibles, sans armes et en petit nombre. Les ont-ils séduits à prix d'or ? mais les apôtres n'avaient « ni argent ni or » ; ils avaient quitté une vie pauvre pour trouver à la suite de Jésus une vie plus pauvre encore : c'est « sans bourse, sans sac et sans souliers » que leur maître les avait envoyés. Dira-t-on, comme l'ont prétendu les Pharisiens, que les soldats se sont endormis, et que les disciples ont profité de ce sommeil pour commettre leur larcin ? les difficultés, je devrais dire les impossibilités, se pressent dans cette explication. D'abord, il est peu probable en soi qu'une troupe entière de soldats, et surtout de soldats commis à la garde d'un dépôt, se soient endormis à la fois. Cela est surtout difficile à croire sous le régime de la discipline romaine, qui prononçait la peine de mort contre la sentinelle qui s'endormait à son poste. Que si l'on voulait supposer pourtant que les soldats, au mépris de la discipline et au péril de leur vie, se sont endormis tous à la fois, il est impossible de croire que le bruit qu'auraient fait les disciples en roulant la pierre n'eût pas réveillé un seul d'entre eux. Enfin ce qui achève de discréditer cette explication et d'en démon-

trer l'absurdité, c'est que ce sont les soldats eux-mêmes qui nous la donnent : « les disciples, disent-ils, sont venus enlever le corps *pendant que nous dormions.* » Ici l'imposture se trahit elle-même. Ils oublient que s'ils se sont réellement endormis, ils n'ont pu voir ce qui se passait pendant leur sommeil.

Vous le voyez donc, à supposer même que les apôtres eussent formé le projet d'enlever le corps de Jésus, ce que nous avons démontré impossible, ce projet ils n'auraient pu l'exécuter.

Toutefois, faisons encore un pas en avant dans cette série d'impossibilités : admettons que les apôtres non-seulement ont pu former un tel projet, mais qu'ils l'ont réellement exécuté. Je dis qu'à supposer tout cela, il est impossible d'admettre qu'ils eussent agi ensuite comme ils ont agi. Comment devaient-ils naturellement s'y prendre, s'ils voulaient accréditer la fable d'une prétendue résurrection qui n'eût été qu'un enlèvement? Ils devaient attendre, avant d'en parler, un temps assez long pour que les faits qui venaient de se passer à Jérusalem, à la vue de tout un peuple, fussent oubliés ou du moins affaiblis dans les esprits. Ils devaient commencer par répandre leurs impostures en s'entourant de précautions et de mystère, dans des cercles intimes et peu nombreux; et c'est après que ces bruits, en se répétant de bouche en bouche, auraient acquis une certaine consistance, c'est alors seulement qu'ils se seraient hasardés à les

prêcher en public. Ils devaient commencer par raconter la fable de la résurrection dans des endroits écartés, où les évènements de Jérusalem fussent peut-être restés inconnus ; ils se seraient bien gardés surtout de l'annoncer tout d'abord dans la ville même où Jésus avait péri du dernier supplice, à ceux mêmes qui l'avaient fait périr, et qui étaient trop intéressés à les démentir. Voilà ce que les apôtres devaient faire, et voici ce qu'ils ont fait. C'est cinquante jours seulement après la mort de Jésus, c'est lorsque la mémoire de son supplice est encore toute fraîche et toute vivante dans les esprits, c'est alors qu'ils s'en vont faire son apothéose. C'est au cœur de Jérusalem, c'est à la vue du Calvaire où la croix est encore dressée; c'est au plein soleil de la publicité; c'est devant toute une multitude qui a vu crucifier Jésus-Christ; c'est en présence de ceux mêmes qui l'ont crucifié, qui ont toujours le pouvoir en main, et qui n'ont qu'un ordre à donner pour les faire périr eux-mêmes : c'est au milieu de pareilles circonstances qu'ils commencent à prêcher leur imposture. C'est aux ennemis mêmes de Jésus et à leurs propres ennemis qu'ils viennent dire : « Ce Jésus que vous avez crucifié, Dieu l'a ressuscité, et nous en sommes tous témoins. » Ici encore, disons-le, il y aurait un excès de déraison et de folie que rien n'autorise à supposer chez les apôtres.

Mais enfin, suivons jusqu'au bout la pente où nous

entraîne l'argumentation : poussons les choses à l'extrême; allons jusqu'aux dernières limites de ce qui est permis en fait de supposition; admettons, par un dernier effort d'imagination, que les apôtres ont réellement agi d'une manière aussi insensée : ils ont choisi Jérusalem, ils se sont adressés aux meurtriers mêmes de Jésus-Christ pour prêcher, cinquante jours après sa mort, la fable de sa résurrection. Que va-t-il arriver?... sans doute la clameur publique va couvrir leur voix pour les accuser d'imposture, ou plutôt de folie; sans doute les pharisiens et les chefs du peuple n'auront point pour les rêveries des disciples un respect qu'ils n'eurent jamais pour les vertus du maître? ils se hâteront de faire arrêter ces fanatiques et de les jeter en prison, s'ils ne les font périr du dernier supplice? Voilà ce qui devait naturellement arriver, et voici ce qui est arrivé. Parmi cette immense multitude, du milieu des ennemis déclarés de Jésus et des apôtres, pas une voix ne s'élève pour les accuser d'imposture — que dis-je? ces mêmes hommes, qui naguère criaient : crucifie! ces mêmes hommes, touchés subitement d'une componction chimérique, viennent confesser que c'est réellement le fils de Dieu qu'ils ont fait périr du supplice d'un blasphémateur; et à la suite de cette première prédication d'une fable dont tout démontrait la fausseté, trois mille personnes tombent aux pieds des pêcheurs de Galilée, en demandant le baptême. Mes frères, il faut le recon-

naître, si l'enlèvement du corps de Jésus-Christ avait eu de telles conséquences, assurément ce serait là un miracle plus étonnant que le miracle même de la résurrection!

Vous le voyez, on ne peut aborder la supposition que les disciples auraient enlevé le corps de Jésus pour publier ensuite faussement sa résurrection, on ne peut aborder cette supposition sans se perdre dans une longue série d'impossibilités. Il y a impossibilité relativement au caractère des apôtres, puisqu'il faut supposer du courage et de l'audace à des hommes qui s'étaient toujours montrés timides et pusillanimes; impossibilité relativement au mobile qui les aurait fait agir, puisqu'ils auraient agi contre leur intérêt le plus évident, qu'ils auraient couru au-devant des persécutions et du martyre, pour le seul plaisir de soutenir une fable; impossibilité relativement aux moyens d'exécution, puisqu'ils n'auraient pu, ni triompher des gardes par la force, ni les corrompre à prix d'or, ni endormir leur vigilance; impossibilité relativement aux mesures à prendre pour publier leur imposture, puisque jamais ils n'auraient songé à la prêcher d'abord à Jérusalem, cinquante jours après la mort de Jésus, en présence même de ses meurtriers; impossibilité enfin relativement aux conséquences d'une pareille conduite, puisque le peuple juif et les Pharisiens n'eussent jamais consenti à baisser la tête en silence

devant une fable qui les condamnait, et qu'ils avaient autant d'intérêt que de facilité à démentir.

Il est donc prouvé, abondamment et surabondamment, que les disciples de Jésus n'ont pu enlever son corps pour publier faussement sa résurrection. Dès-lors, la résurrection de Jésus est démontrée; car il faut expliquer de quelque manière la circonstance du sépulcre trouvé vide le troisième jour, et si le corps n'a pas été enlevé, il ne reste d'explication que celle qui fut donnée par saint Pierre aux Juifs le jour de la première Pentecôte : « Dieu a ressuscité Jésus, ayant brisé les liens de la mort, parce qu'il n'était pas possible qu'il y fût retenu. » Pour avoir le droit de contester la résurrection de Jésus, il faudrait démontrer que ses disciples ont enlevé son corps; et pour le démontrer, il faudrait prouver que la chaîne des raisonnements qui précèdent n'est pas solide; il faudrait briser, non pas seulement un ou deux des anneaux de cette chaîne, mais successivement tous les anneaux; car un seul d'entre eux suffirait pour maintenir intacte la vérité de la résurrection; et si nous avons entassé preuve sur preuve, si nous avons fait l'argumentation trois et quatre fois plus forte qu'il n'était nécessaire, c'est afin qu'il fût démontré avec une évidence au-delà de toute espèce de contestation, que Jésus est véritablement ressuscité. On pourra bien soulever certaines difficultés au sujet de ce fait : on pourra le trouver extraordinaire, mystérieux,

inexplicable; on pourra s'étonner de telle ou telle circonstance qui a suivi la résurrection, comme, par exemple, que Jésus ne se soit pas montré à un plus grand nombre de personnes : mais tout cela ne saurait ébranler la réalité du fait lui-même; ce fait reste aussi solidement établi qu'un évènement quelconque de l'histoire. Si vous doutez encore de la résurrection de Jésus-Christ, il faut vous livrer à un scepticisme universel sur tous les faits qui vous parviennent par le témoignage d'autrui, il faut douter de tout ce que vous n'avez pas vu de vos yeux et touché de vos mains; il faut douter de l'existence des Grecs et des Romains, d'Alexandre et de César; il faut douter que Napoléon ait existé, si vous n'avez pas vu Napoléon; il faut douter qu'il existe une ville qui s'appelle Rome, si vous n'avez pas été vous-mêmes dans cette ville. Tous ces faits ne sont pas plus solidement établis que le fait de la résurrection de Jésus-Christ. Pour échapper à cette conséquence absurde, à ce scepticisme universel, votre intelligence n'a qu'une seule issue, c'est d'admettre la déclaration de notre texte : « Le Seigneur est véritablement ressuscité. »

Oui, Jésus est véritablement ressuscité, et dès-lors, nous l'avons vu, la vérité du christianisme tout entier en découle nécessairement. Dès-lors, Jésus est véritablement le fils de Dieu, et tout ce qui est sorti de sa bouche est de la plus exacte vérité. Reprends

donc, ô Jésus, mon sauveur et mon Dieu! reprends la place qui t'appartient; remonte sur ce trône de gloire d'où nous ne t'avons fait descendre un moment que pour t'y mieux affermir, et pardonne à ton serviteur si pour défendre la foi il a parlé un moment la langue de l'incrédulité; pardonne s'il s'est prêté à une supposition qui serait impie, si elle n'avait pour but de faire briller ta divinité de tout son éclat! Non, ce n'est pas du sang d'un imposteur que tu teignis la croix du Calvaire: ce sang était véritablement, comme tu l'as déclaré, la rançon que payait Dieu lui-même pour un monde pécheur et perdu! Non, ce n'est pas d'une religion de mensonge que les apôtres se sont faits les propagateurs; ce n'est pas un mensonge qui a fait crouler les temples des faux dieux, chassé la barbarie et régénéré le monde! Non, ce n'est pas à la gloire d'un mensonge, martyrs des premiers âges, que votre sang a rougi le sable des arènes et le fer des bourreaux; que vos corps, enveloppés de poix et de résine, ont brûlé, flambeaux vivants, pour éclairer les orgies d'un Néron! Non, parents, frères, sœurs, amis chrétiens qui vous êtes endormis avant nous dans l'espérance d'une bienheureuse résurrection, vous n'êtes pas morts en paix sur la foi d'un mensonge; nous irons encore, nous irons sur vos tombeaux jeter ces fleurs, emblème de l'immortalité; nous irons sur la cendre de vos corps saluer la perspective assurée d'une réunion éternelle: car ces corps

de poudre, que le ver du sépulcre a dévorés, se relèveront un jour pleins de vie et de gloire, transfigurés à l'image de Jésus-Christ ressuscité! Non, ce n'est pas de la prédication d'un mensonge, murs de ce temple, que vous avez retenti durant tant d'années: ce n'est pas le culte d'un mensonge qui nous réunit ici chaque dimanche, et la chaire que nous nous glorifions d'occuper aujourd'hui n'est pas une chaire de mensonge!

Oui, mes bien-aimés frères, puisque Jésus-Christ est ressuscité, l'évangile que nous vous prêchons est la vérité, la vérité éternelle, la vérité de Dieu même; tout ce qui est sorti de la bouche de Jésus, tout ce qui a coulé de la plume des apôtres, tout ce qui est contenu dans ce livre est vrai, d'une vérité historique, matérielle, au-delà de toute contestation; toutes ces paroles s'accompliront jusqu'à un trait de lettre, et c'est sur elles que nous serons jugés au dernier jour. Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende!

Vous pouvez juger d'après cela quel est le véritable caractère du ministre de l'évangile, et de ses enseignements. Les ministres de l'évangile sont des témoins, et leur enseignement est un témoignage. Nous ne sommes pas des philosophes religieux qui venions soumettre à votre jugement, discuter avec vous le résultat de nos propres méditations, ni le résultat des méditations d'aucun homme : nous sommes simplement des témoins, qui venons déposer auprès de vous

de certains faits. Il est vrai que nous n'avons pas vu ces faits de nos yeux, mais nous en sommes aussi certains que si nous les avions vus de nos yeux : car la vérité de ces faits repose sur la parole de Jésus, et la vérité de cette parole repose sur celle de sa résurrection. Ainsi nos paroles, si nous sommes fidèles à notre mission, ont un caractère d'autorité souveraine et infaillible. Nous ne venons point à vous avec hésitation et en tâtonnant pour chercher avec vous la vérité : nous venons vous dire : nous avons trouvé la vérité, nous vous l'apportons : la voici. Nous ne disons pas : je crois, je prévois, je présume, j'espère, je crains, il est probable; nous disons : je sais, je suis sûr. Je suis sûr que tous les hommes, sans exception, sont pécheurs devant Dieu; car il est écrit : « il n'y a point de juste, non pas même un seul. » Je suis sûr que tous les hommes ont mérité la condamnation éternelle; car il est écrit : « le salaire du péché, c'est la mort, et la mort a passé sur tous les hommes parce que tous ont péché. » Je suis sûr que tout homme qui croit en Jésus-Christ est affranchi de cette condamnation ; car il est écrit : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a livré son fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. » Je suis sûr qu'il n'y a point d'autre moyen de salut pour l'homme que la foi en Jésus-Christ; car il est écrit : « qui n'a point le fils de Dieu n'a point la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui. » Je suis sûr enfin

qu'il est nécessaire d'avoir le cœur changé par le Saint-Esprit pour entrer au ciel ; car il est écrit : « si un homme ne naît de nouveau, s'il ne naît d'eau et d'Esprit, il ne peut voir le royaume des cieux. »

Et pour faire l'application de ces grandes vérités à vous qui m'écoutez, mes bien-aimés frères, je vous le déclare avec la plus entière certitude, appuyé sur la déclaration de Dieu même, vous périrez éternellement si vous ne donnez votre cœur à Jésus-Christ. Vous périrez éternellement si vous ne vous convertissez, si vous ne renoncez aux convoitises de la chair et aux vanités du monde, si vous ne devenez par la foi des hommes nouveaux. C'est là une vérité terrible sans doute, mais une vérité infaillible. Ce n'est pas une déclamation oratoire sans portée et sans valeur, une vaine menace comme on en fait aux enfants pour les effrayer : c'est un fait, le plus redoutable, mais le plus certain de tous les faits. Nous avons acquis le droit d'insister auprès de vous sur cette déclaration, et de vous la présenter comme une vérité que vous ne pouvez contester : car cette déclaration se trouve dans l'évangile, et nous vous avons démontré la vérité de tout l'évangile, en démontrant la résurrection de Jésus-Christ. Ou bien faites voir que les preuves de cette résurrection ne sont pas solides, ou bien recevez comme d'infaillibles vérités les déclarations que nous puisons dans l'évangile. Je le répète donc, car il y va de votre éternité : autant je suis certain que dans ce

moment le soleil nous éclaire, autant je suis certain que si vous ne donnez pas votre cœur à Jésus-Christ, vous irez... qu'allais-je dire? irons-nous, dans ce jour de grâce et de réconciliation, nous ministre de la réconciliation et de la grâce, irons-nous vous montrer sous vos pas le feu éternel, « l'étang de feu et de soufre, » et ces « ténèbres de dehors où il y a des pleurs et des grincements de dents? » Non, non, loin de nous ces funestes images : nous espérons à votre égard de meilleures choses, mes bien-aimés frères. Nous espérons que votre cœur ne restera pas toujours fermé aux appels de la grâce de Dieu. Nous espérons qu'aujourd'hui même vous vous rendrez attentifs à cette voix de pardon et d'amour qui descend de la croix du Calvaire, et à cette autre voix de pardon et d'amour qui s'élève de la table sacrée, à ces deux voix divines qui s'unissent et se confondent pour vous dire: « mon fils, ma fille, donne-moi ton cœur ! » Nous espérons qu'aujourd'hui même vous voudrez faire l'expérience de cette paix ineffable d'une âme qui sait qu'elle est réconciliée avec son Dieu, cette paix qui descend d'en haut et qui seule peut apaiser notre soif de félicité, cette paix qui rend fades par comparaison toutes les joies du monde, et qui fait dire à quiconque l'a goûtée un seul jour : « Seigneur, donne-moi toujours de cette eau-là, pour que je n'aille plus en puiser ailleurs ! » Nous espérons que cette fête de la résurrection de votre sauveur sera celle aussi de votre résurrection

spirituelle, et qu'à dater de ce jour vous voudrez mener, avec le secours de la grâce de Dieu, une vie nouvelle et sainte, la vie des rachetés de Jésus-Christ!

Si Jésus est ressuscité des morts, ce n'est pas seulement pour prouver la divinité de sa parole, c'est aussi, nous dit l'apôtre, « afin que, comme il est ressuscité des morts par la puissance glorieuse du père, nous aussi nous marchions dans une vie nouvelle. » Mes frères, ne voulez-vous pas connaître par expérience ce que c'est que cette résurrection spirituelle, cette vie nouvelle et sainte, conforme à la vie de Jésus-Christ? Ne sentez-vous pas le besoin de mourir au péché, aux vanités du monde, aux convoitises de vos cœurs, pour vivre d'une vie consacrée à celui qui vous a sauvés, de la vie « cachée avec Christ en Dieu? » ne sentez-vous pas le besoin d'arranger votre vie sur ce divin précepte: « soit que vous mangiez, ou que vous buviez, ou que vous fassiez quelque autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu? » ne sentez-vous pas que cette vie consacrée à la gloire de Dieu est la seule qui réponde à votre destination, la seule qui puisse vous donner la paix de l'âme et le vrai bonheur? Ah! ne résistez pas à cet instinct divin, qui n'est autre que la voix du Saint-Esprit! « Donnez-vous à Dieu comme devenus vivants de morts que vous étiez; présentez-lui vos corps et vos âmes en sacrifice vivant et saint! ne vous conformez point au siècle présent, mais soyez transformés par le renouvellement de votre esprit,

afin d'éprouver que la volonté de Dieu est bonne, agréable et parfaite! » Ressuscitez dès à présent avec Jésus en sainteté, en attendant qu'au dernier jour vous ressuscitiez en gloire avec Jésus! Amen.

Avril 1841.

LES EFFETS DU SAINT-ESPRIT.

(COMMUNION.)

Avez-vous reçu le Saint-Esprit?

(ACTES, XIX, 2).

Telle est, mes chers frères, la question solennelle que nous venons vous adresser dans cette fête du Saint-Esprit.

Cette question vous étonne-t-elle peut-être? vous semblerait-elle étrange, inopportune, et penseriez-vous peut-être qu'elle ne vous concerne pas?

Mais il est facile de vous convaincre, en lisant le récit d'où notre texte est tiré, que le don du Saint-Esprit y est présenté comme un complément nécessaire de la foi et du baptême : dès-lors, ce don est destiné à tous les fidèles, et nous aurions tort de le restreindre à ceux qui étaient appelés, comme les

apôtres, à exercer des pouvoirs miraculeux. Aussi l'Ecriture s'exprime-t-elle clairement, dans un grand nombre de passages, sur l'universalité de la promesse du Saint-Esprit. Déjà le prophète Joël avait annoncé qu'un temps viendrait où l'Eternel répandrait son Esprit « sur toute chair; » et le Nouveau-Testament nous montre l'accomplissement de cette prophétie. « Si vous qui êtes mauvais, » nous dit le Sauveur à tous, « savez bien donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre Père céleste donnera-t-il son Saint-Esprit à ceux qui le lui demandent! » « Quiconque croit en moi, » dit-il ailleurs, « des fleuves d'eau vive découleront de son sein; » et l'écrivain sacré ajoute que cette eau vive désigne le Saint-Esprit. Saint Pierre, au jour de la première Pentecôte, s'adressant à toute la multitude des Juifs, leur dit : « convertissez-vous, et que chacun de vous soit baptisé au nom du Seigneur Jésus, et vous recevrez le don du Saint-Esprit; car la promesse en est faite à vous et à vos enfants, et à tous ceux qui sont éloignés, autant que le Seigneur notre Dieu en appellera [1]. » Vous le voyez, ces expressions ne peuvent laisser aucun doute, et la promesse est générale : il est des dons du Saint-Esprit qui sont promis à tous les fidèles, qui vous regardent par conséquent comme les au-

[1] Joel, II, 28. Luc, XI, 13. Jean, VII, 38, 39. Actes, II, 38, 39.

tres; et il n'y a rien d'étrange à ce que nous vous adressions cette question que faisait saint Paul aux prosélytes qu'il rencontrait : « Avez-vous reçu le Saint-Esprit ? »

Il y a plus : non-seulement l'Ecriture enseigne clairement que vous pouvez recevoir le Saint-Esprit, mais elle déclare de la manière la plus formelle que vous devez indispensablement le recevoir, sous peine de n'être pas chrétiens et de n'avoir point de part au salut. En effet, selon l'Ecriture, nous sommes tellement déchus par le péché, tellement éloignés de Dieu et des exigences de sa loi, qu'à moins d'un renouvellement complet de notre nature morale, nous ne pouvons avoir accès au royaume des cieux. Tantôt la parole sainte nous déclare que nous sommes naturellement « morts dans nos fautes et dans nos péchés, » et qu'à moins d'une résurrection morale, d'une naissance nouvelle, nous ne pouvons pas être sauvés : « si un homme ne naît de nouveau, il ne peut entrer dans le royaume des cieux. » Tantôt, par une image plus forte encore, l'Ecriture nous représente comme étant plongés dans le néant à l'égard des choses de Dieu, et comme ayant besoin, pour être en état de salut, de passer par une création nouvelle : « si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création : les choses vieilles sont passées, et voici, toutes choses sont devenues nouvelles. » Cette résurrection morale, quel en pourrait être l'auteur ? Sera-ce

l'homme lui-même? autant vaudrait demander si un mort pourrait lui-même se rendre la vie. Qui donc l'accomplira cette naissance nouvelle, sinon cet Esprit divin qui autrefois, à la voix d'un prophète, souffla sur les ossements desséchés, et ces ossements se relevèrent et devinrent un grand peuple! Cette nouvelle création, qui pourrait l'opérer? Seraient-ce nos propres efforts? autant vaudrait demander si le néant pourrait enfanter l'existence. Qui donc l'accomplira, sinon cet Esprit divin qui, lors de la première création, « se mouvait sur le dessus des eaux, » nous dit l'Ecriture, « appelant les choses qui n'étaient point comme si elles étaient! » Aussi Jésus nous déclare-t-il que « si un homme ne naît d'eau et d'esprit, » c'est-à-dire s'il n'éprouve ce changement intérieur, dont l'eau du baptême est le symbole et dont le principe est le Saint-Esprit, « il ne peut entrer dans le royaume des cieux; » saint Jean nous apprend que ceux qui ont reçu Jésus-Christ, ceux qui croient réellement en son nom, ne sont « point nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais qu'ils sont nés de Dieu; » et saint Paul représente constamment la possession du Saint-Esprit comme le caractère distinctif et indispensable des chrétiens. « Vous n'êtes point dans la chair, mais dans l'Esprit, s'il est vrai que l'Esprit de Dieu habite en vous; mais si quelqu'un n'a point l'Esprit de Christ, il n'est point à Christ. Nul ne peut dire que Jésus est

le Seigneur, si ce n'est par le Saint-Esprit; car nous avons tous été baptisés d'un même Esprit, soit Juifs, soit Grecs, soit esclaves, soit libres : nous avons tous été abreuvés d'un même Esprit [1]. »

Vous le voyez, chers frères, non-seulement vous pouvez tous, qui que vous soyez, recevoir le Saint-Esprit, mais il faut nécessairement que vous le receviez, sous peine de n'être pas chrétiens et de rester étrangers à tous les bienfaits de l'évangile; et nous ne pouvons pas, si nous avons quelque amour pour vos âmes, ne pas vous adresser la question de notre texte : « avez-vous reçu le Saint-Esprit? »

Sans doute une pareille grâce est tellement merveilleuse, qu'elle a droit de nous étonner et de nous confondre. Que le Dieu de l'univers, celui que « les cieux des cieux ne peuvent contenir, » daigne venir habiter dans un être aussi chétif et aussi faible que l'homme; bien plus, que le Saint des saints, celui « dont les yeux sont trop purs pour voir le mal, » choisisse pour sanctuaire le cœur d'un pauvre pécheur comme vous et moi, — l'imagination se perd dans une telle pensée : ce sont là de ces choses « que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues, et qui ne sont point montées au cœur de l'homme : »

[1] Ephés., II, 1-3. Jean, III, 3. 2 Cor., V, 17. Ezéch., XXXVII. Gen., I, 2. Rom., IV, 17. Jean, III, 5; I, 13. Rom., VIII, 9. 1 Cor., XII, 3, 13.

mais toute merveilleuse, tout incompréhensible qu'est une pareille grâce, il faudrait, pour en douter, rejeter la parole de Dieu.

Sans doute encore cette action de l'Esprit de Dieu sur l'esprit de l'homme est un mystère, que nul homme ne peut expliquer ni comprendre; mais pour échapper à notre faible intelligence, pour ne pouvoir pas être analysée par nos procédés philosophiques, cette influence n'en est pas moins incontestable; et, après tout, le mystère qui la recouvre se retrouve pour nous dans tous les phénomènes de la nature. Partout nous ne voyons que des effets, et la cause première, le rapport intime nous échappe. Quel homme pourrait expliquer comment sa volonté fait mouvoir son petit doigt? lequel pourrait expliquer la croissance d'un brin d'herbe? lequel pourrait expliquer le plus simple des phénomènes atmosphériques, la formation du vent? « Le vent souffle où il veut, » dit le sauveur à un docteur de la loi qui lui demandait : « comment ces choses se peuvent-elles faire? » « le vent souffle où il veut, et tu en entends le bruit; mais tu ne sais d'où il vient, ni où il va : il en est de même de tout homme qui est né de l'Esprit [1]. »

Et maintenant, mes frères, après avoir en quelque sorte déblayé mon terrain des premières difficultés

[1] Jean, III, 8.

qui l'embarrassaient, je reviens, pour la serrer de plus près, à la question que je vous adressais en commençant : avez-vous reçu le Saint-Esprit ? Question légitime, puisque vous pouvez tous recevoir le Saint-Esprit ; question nécessaire, puisque vous ne pouvez être sauvés qu'en le recevant ; question bien naturelle surtout dans une solennité comme celle-ci, qui nous rappelle avec une force toute particulière l'accomplissement de cette parole du prophète : « Je répandrai mon Esprit sur toute chair. » Viens accompagner nos paroles de ton efficace toute-puissante, Esprit saint de notre Dieu-sauveur ! Esprit saint qui créas le monde, Esprit saint qui ressuscitas les morts, Esprit saint qui inspiras les apôtres et les prophètes, Esprit saint qui fus répandu sur tous les fidèles au jour de la première Pentecôte, Esprit saint qui nous es promis à tous et sans lequel nous ne pouvons rien, viens aujourd'hui faire pénétrer dans nos consciences, comme une épée à deux tranchants, la question solennelle que nous adresse ta parole ; et que pas un de nous ne sorte de ce temple sans avoir résolu pour lui-même cette question, sans savoir s'il est passé de la mort à la vie, s'il a reçu personnellement le Saint-Esprit !

Le sauveur, dans les paroles que j'ai déjà citées, nous enseigne, par une comparaison ingénieuse et frappante, comment nous pouvons reconnaître la présence du Saint-Esprit dans notre cœur : c'est par les

effets qu'il opère. Nous ne voyons pas le vent, et nous n'en comprenons pas l'origine, mais nous reconnaissons sa présence à l'agitation des feuilles des arbres, et au bruit que produit son passage : il en est de même de ce souffle divin qui vient agiter notre atmosphère morale. Nous ne comprenons pas de quelle manière l'Esprit de Dieu agit sur notre cœur ; nous ne pouvons pas saisir cet Esprit dans son action intime, et c'est vainement que nous attendrions, par exemple, que le Saint-Esprit vînt murmurer à notre oreille des paroles surnaturelles, ou se révéler à nous dans une vision miraculeuse; mais nous n'en avons pas moins un moyen infaillible de reconnaître sa présence, par les effets sensibles qu'il produit au-dedans de nous. Après que le Saint-Esprit a passé par notre cœur, nous ne sommes plus tels que nous étions auparavant : nous sommes changés à certains égards, et à ces changements nous discernons sa présence, avec autant de certitude que l'agitation des arbres nous fait reconnaître le passage du vent. Cherchons, la bible à la main, quels sont dans un cœur d'homme ces effets révélateurs de la présence du Saint-Esprit.

Ici, mes frères, ne vous attendez pas à nous entendre annoncer des choses nouvelles. Nous ne pouvons que répéter ce qui vous a été dit cent fois déjà du haut de cette chaire ; mais qu'importe qu'on vous ait dit et redit ces choses, si elles ne sont pas encore pour vous des réalités personnelles et vivantes ? Le

moyen de salut que la bible annonce ne change pas : depuis la Genèse jusqu'à l'Apocalypse, depuis la chute de notre premier père jusqu'à la venue du Seigneur au dernier jour, ce salut demeure à jamais le même : et à Dieu ne plaise que nous vous prêchions jamais autre chose que le salut, cette « seule chose nécessaire, » ce trésor plus précieux que le monde entier, cette « bonne part qui ne sera jamais ôtée » à ceux qui savent la choisir! Comme l'apôtre, « nous ne nous lassons pas de vous répéter les mêmes choses, parce que c'est dans ces choses qu'est votre salut. » Rappelons donc encore une fois les différents traits de la conversion opérée dans le cœur de l'homme par le Saint-Esprit ; et veuille cet Esprit divin rendre aujourd'hui ces choses anciennes toutes nouvelles, par l'impression qu'elles produiront sur vos cœurs!

Le premier effet produit par le Saint-Esprit dans un cœur d'homme, est la conviction du péché. « Quand le Saint-Esprit sera venu, » dit le sauveur, « il convaincra le monde de péché [1]. » Dans notre état naturel, nous ne sentons pas nos péchés, nous ne savons pas même ce que c'est que le péché. Sans doute nous reconnaissons volontiers que nous ne sommes point parfaits, que nous avons tous, comme on dit, nos faiblesses ; mais ces imperfections, ces faiblesses ne nous inquiètent pas ; nous croyons pouvoir encore attirer

(1) Jean, XVI, 8.

sur nous la faveur de Dieu ; il s'en faut bien que nous pensions avoir tous mérité la condamnation, et surtout une condamnation éternelle. Mais quand une fois le Saint-Esprit a fait pénétrer dans notre cœur un rayon de sa lumière, cette sécurité trompeuse s'évanouit, et la loi de Dieu, le péché, notre cœur et notre vie, tout cela nous apparaît sous un jour tout nouveau. Alors nous reconnaissons que la loi de Dieu est tellement sainte, qu'il suffit pour la transgresser d'un seul regard de convoitise ou d'une seule mauvaise pensée; et en même temps tellement rigoureuse, qu'une seule transgression de cette loi sainte suffit pour nous condamner devant Dieu [1]. Alors nous apprenons à voir dans telle action ou dans tel sentiment, qui nous avait paru jusqu'alors tout au plus une faiblesse excusable, des péchés que tout notre sang ne suffirait pas à racheter. Alors nous sommes obligés de confesser, pour parler avec l'Ecriture, que nous avons « bu l'iniquité comme l'eau, » que nous sommes « par nature des enfants de colère, » que « la formation des pensées de notre cœur n'a été que mal en tout temps, » qu'en un mot notre vie entière n'a été jusqu'alors qu'un long péché, et qu'un seul jour de cette vie suffirait à nous condamner mille fois. Alors nous ne pouvons plus glisser légèrement sur nos péchés : nous fléchissons sous ce fardeau ter-

[1] Matth., V, 28. Jacq., II, 10.

rible, nous tremblons devant cette condamnation éternelle que nous avons méritée, et les fortes expressions de la parole de Dieu à ce sujet deviennent la peinture fidèle de l'état de notre cœur. «Mes iniquités m'ont atteint, » disons-nous avec le psalmiste, « et je ne les ai pu voir : elles surpassent en nombre les cheveux de ma tête, et ma force m'a abandonné ! » « Eternel ! si tu prends garde aux iniquités, qui est-ce qui subsistera? » « Qui est-ce qui pourra subsister avec le feu dévorant? qui est-ce qui pourra séjourner avec les ardeurs éternelles?» Alors, enfin, nous sommes tellement pénétrés de la gravité toute particulière de nos péchés, ces péchés commis malgré tant de secours et tant de lumières, que nous nous mettons sincèrement à la dernière place, et que nous n'hésitons pas à nous déclarer avec saint Paul « le premier des pécheurs [1]. »

Tel est le premier effet produit par la présence du Saint-Esprit dans notre cœur : la conviction du péché. Mes frères, avez-vous reçu cette conviction accablante, mais salutaire? avez-vous éprouvé, du moins jusqu'à un certain point, ce que nous venons de décrire d'après l'Ecriture? avez-vous appris à désespérer de vous-mêmes, à vous haïr vous-mêmes, et à trembler devant le jugement de Dieu : avez-vous, à ce premier égard, avez-vous reçu le Saint-Esprit?

[1] Tim., I, 15.

Le second effet que produit le Saint-Esprit dans le cœur de l'homme est la foi en Jésus-Christ. « Nul ne peut dire que Jésus est le Seigneur, » nous déclare l'apôtre, « si ce n'est par le Saint-Esprit [1]. » C'est-à-dire que nul homme ne peut croire véritablement en Jésus-Christ, si son cœur n'est changé par le Saint-Esprit. Christ est le remède proposé dans l'évangile à l'homme perdu et condamné par ses péchés. Quand le Saint-Esprit nous a convaincus de péché, quand il nous a écrasés sous le poids de la condamnation éternelle, alors il nous relève en nous montrant sur la croix ce sauveur adorable, qui s'est chargé de nos péchés et de notre condamnation. Il nous dit comme Jean-Baptiste à ses disciples : « voilà l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde ! » Il nous répète ces paroles divines qu'il dictait il y a deux mille ans à ses prophètes, et plus tard à ses apôtres : « il a été navré pour vos forfaits, et frappé pour vos iniquités ; le châtiment qui vous apporte la paix est tombé sur lui, et vous avez la guérison par ses meurtrissures; l'Eternel a fait venir sur lui l'iniquité de vous tous. Dieu l'a établi pour être une victime propitiatoire par la foi en son sang. Il a été fait malédiction pour vous, il a porté vos péchés en son corps sur le bois. Dieu était en Christ réconciliant le monde avec soi, et ne leur imputant point leurs péchés. Christ est votre paix : il a

[1] 1 Cor., XII, 13.

renversé le mur de séparation entre vous et Dieu, ayant fait la paix par le sang de sa croix. Car Dieu a tellement aimé le monde qu'il a livré son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle [1]. » Qui pourrait dire les transports d'un pauvre pécheur accablé sous le poids de ses péchés, quand ces paroles, rendues par le Saint-Esprit de vivantes réalités, tombent comme une céleste rosée sur son cœur altéré de pardon et de paix! Comme il embrasse par la foi cette croix ignominieuse où s'accomplit le mystère de son salut : où l'amour infini d'un Dieu a trouvé le secret de punir le péché en sauvant le pécheur! comme il appelle sur sa tête ce sang de la nouvelle alliance répandu pour la rémission des péchés, ce « sang de l'aspersion » qui crie grâce pour les coupables enfants d'Adam! Il est donc vrai, ô mon sauveur ! que tu as supporté à ma place tout le poids de la colère divine, et qu'il n'y a plus pour moi de condamnation! Il est donc vrai que moi, pauvre pécheur, qui par mes péchés ai mérité l'enfer, je puis encore aspirer au séjour de la félicité éternelle, je puis devenir un enfant de Dieu et un héritier du ciel! O nouvelle véritablement digne du nom d'évangile, de bonne nouvelle! Quel changement dans toute mon existence! quel poids immense ôté de des-

[1] Jean, I, 29. Esaïe, LIII, 5, 6. Rom., III, 24. Gal., III, 13. 1 Pierre, II, 24. 2 Cor., V, 19. Ephés., II, 13 et suiv. Jean, III, 16.

sus mon cœur! Béni sois-tu, père céleste, qui m'as aimé quand je ne te connaissais pas, et qui as préparé pour moi un si grand salut! Béni sois-tu, sauveur adorable, qui as accompli ce salut par ta vie de douleur et par ta mort amère sur la croix! Béni sois-tu, Esprit saint, qui m'as rendu capable par la foi de m'appliquer personnellement ce salut, et d'en faire à toujours mon heureux partage!.... Mes chers frères, connaissez-vous par expérience les sentiments que nous venons de décrire? Avez-vous cru du fond du cœur en Jésus, versant tout son sang pour vos péchés, et cette conviction bienheureuse a-t-elle renouvelé toute votre existence? Avez-vous, à cet égard encore, avez-vous reçu le Saint-Esprit?

Le troisième fruit du Saint-Esprit dans le cœur de l'homme est la sanctification. « Vous étiez autrefois adonnés au péché, » écrit saint Paul aux chrétiens de Corinthe, et dans leur personne à tous les fidèles : « mais vous avez été lavés, mais vous avez été sanctifiés, au nom du Seigneur Jésus et par l'Esprit de notre Dieu [1]. » Le nom seul de Saint-Esprit suppose que cet Esprit n'est pas compatible avec le péché. En même temps qu'il met dans un cœur la foi en Jésus-Christ, il y met aussi le désir et la force de marcher dans la sanctification. C'est ainsi que la foi ne va jamais sans les œuvres, ni les œuvres sans la

[1] 1 Cor., VI, 11.

foi : ce sont deux fruits simultanés d'un même principe, qui est le Saint-Esprit. Ce n'est pas que le pécheur qui a cru du cœur en Jésus-Christ parvienne tout d'un coup à un état de sainteté parfaite, et qu'il ne tombe plus dans aucun péché : mais du moins la sainteté est devenue le principe et le but de sa vie; il ne vit plus, comme autrefois, pour le péché; s'il pèche encore, c'est malgré lui, avec douleur, et en luttant sans cesse contre le penchant qui le porte au mal : lutte dans laquelle ses victoires deviennent, de jour en jour, et plus nombreuses et plus faciles. Dès la première étincelle de vraie foi déposée dans son cœur par le Saint-Esprit, a commencé en lui cette lutte, qui doit durer toute sa vie, entre la chair et l'Esprit, entre le péché et la sainteté, entre les puissances du ciel et celles de l'enfer. « La chair convoite contre l'Esprit, dit l'apôtre, et l'Esprit contre la chair; et ces deux choses sont en opposition l'une avec l'autre, tellement que vous ne faites pas ce que vous voudriez [1]. » Cette guerre intérieure, qui est cachée aux yeux des hommes dans les profondeurs de notre âme, pour être invisible n'en est pas moins violente, et quelquefois terrible. Aussi l'Ecriture emploie-t-elle pour la dépeindre les images les plus fortes et les plus saisissantes. Il s'agit de « couper et de jeter loin de nous le membre qui nous fait tomber dans le péché,»

[1] Gal., V, 17.

de « faire mourir ce qui compose en nous l'homme charnel, » de « crucifier la chair et ses affections. » Quelle distance infinie n'y a-t-il pas entre le chrétien sanctifié par le Saint-Esprit et l'homme vertueux selon le monde! En apparence, et à s'en tenir à la vue extérieure, on pourrait au premier abord ne pas apercevoir entre eux de différence bien sensible : l'un et l'autre peuvent être également bon père, époux fidèle, ami généreux, patriote dévoué : mais quelle distance de l'un à l'autre, si vous pouviez lire dans leurs cœurs! Lutter constamment, non-seulement contre ces vices que flétrit le monde lui-même, mais contre le péché à tous ses degrés et sous toutes ses formes; dès qu'on a reconnu qu'une chose n'est pas conforme à la loi de Dieu, y renoncer à l'instant même quoi qu'il en puisse coûter, et dût ce renoncement n'être connu que Dieu; gémir sincèrement sous le fardeau du péché et crier chaque jour avec l'apôtre : « malheureux que je suis! qui me délivrera de ce corps de mort? » s'efforcer constamment d'arracher, non-seulement de sa vie extérieure les actions mauvaises, mais de son cœur tout germe secret d'égoïsme, d'impureté, d'avarice, d'orgueil; être meilleur en réalité qu'en apparence, et posséder la pureté du cœur, la charité du cœur, l'humilité du cœur; prendre son point de vue moral, non sur la terre, mais dans le ciel, et aspirer par de continuels efforts, non pas à ce que les hommes appellent vertu, mais à ce

que la bible appelle sainteté, c'est-à-dire à la perfection morale, à l'imitation parfaite de Jésus-Christ, à devenir « saint comme Dieu est saint, et parfait comme il est parfait, » — voilà ce dont l'homme du monde n'a aucune idée, ce qui n'est donné qu'à celui-là seul qui vit sous l'influence du Saint-Esprit. Mes frères, connaissez-vous par expérience cette lutte entre la chair et l'Esprit? Avez-vous la sanctification? avez-vous dit adieu au péché sans réserve et pour toujours? Quand vous péchez encore, est-ce malgré vous et avec douleur? Le péché est-il à vos yeux le plus pesant des fardeaux sous lesquels vous gémissez dans cette vie mortelle? Avez-vous, à cet égard encore, avez-vous reçu le Saint-Esprit?

Il est un dernier effet du Saint-Esprit dans le cœur de l'homme, qui est une conséquence naturelle de ceux qui précèdent : je veux parler de la paix, de la joie, de l'assurance du salut. « Les fruits de l'Esprit sont la paix et la joie, » nous dit l'apôtre. Ailleurs il appelle le Saint-Esprit « les arrhes de notre héritage céleste; » c'est-à-dire tout à la fois le gage et l'avant-goût du bonheur à venir. Et en effet, comment le don de la vie éternelle, ce don magnifique, auprès duquel tous les trésors de la terre ne méritent pas même d'être nommés, comment ne répandrait-il pas une joie immense dans le cœur qui l'a reçu ? « Plusieurs disent, » s'écrie le psalmiste, « qui nous fera voir des biens ? Ah! lève seulement sur nous la clarté

de ta face, ô Eternel ! Tu as mis plus de joie en mon cœur qu'ils n'en ont au temps que leur froment et leur meilleur vin ont été abondants ! » « En croyant en Jésus-Christ, » écrit saint Pierre aux fidèles, « vous vous réjouissez d'une joie ineffable et glorieuse. » « Soyez toujours joyeux, » nous est-il dit ailleurs; « ne vous inquiétez de rien, et la paix de Dieu, qui surpasse toute intelligence, gardera vos cœurs et vos esprits en Jésus-Christ. » « Vous n'avez point reçu un esprit de servitude, pour être encore dans la crainte : mais vous avez reçu l'Esprit d'adoption, par lequel nous crions Abba, c'est-à-dire père. C'est ce même Esprit qui rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. » « Qui est-ce qui nous séparera de l'amour de Christ ? sera-ce l'affliction, ou l'angoisse, ou la persécution, ou la famine, ou la nudité, ou le péril, ou l'épée ? En toutes ces choses nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés. Car je suis assuré que ni la mort ni la vie, ni les anges ni les démons, ni les choses présentes ni les choses à venir, ni la hauteur ni la profondeur, ni rien au monde ne pourra nous séparer de l'amour que Dieu nous a montré en Jésus-Christ notre Seigneur ! [1] » Tel est le cantique

[1] Ps. IV, 7, 8. 1 Pierre, I, 8. 1 Thess., V, 16. Philip., IV, 6, 7. Rom., VII, 15; VIII, 16, 34-38.

de triomphe de l'homme qui a reçu le Saint-Esprit, telle est la joie qui remplit son cœur. Qu'il est vrai, ô mon Dieu ! qu'une telle joie ne peut pas se décrire, et qu'à peine elle peut s'imaginer ! Posséder la perspective assurée d'une félicité éternelle ! Chaque matin, chaque soir, à chaque instant, pouvoir se dire : « quoi qu'il en soit, quoi qu'il puisse m'arriver dans ce monde, quelle que puisse être ma vie, et quelle que puisse être ma mort, mon âme est sauvée, sauvée pour l'éternité ! Penser à Dieu, et se dire : il est mon père pour toujours ! Penser au ciel, et se dire : il est à moi pour toujours ! à l'enfer, et se dire : j'en suis sauvé pour toujours ! Voir dans les ravissantes beautés de la nature une faible image de cette nature mille fois plus belle encore qui nous attend dans l'éternité ; avoir sa place marquée dans la maison du père céleste, dans la société de Jésus, des anges et de tout ce qu'il y a de plus excellent parmi les hommes ; voir toutes les joies de cette vie doublées par la pensée de la joie ineffable dont elles ne sont que le prélude, voir toutes les épreuves de cette vie se transformer en bénédictions et travailler à leur manière à notre félicité ; de chaque lien qui se rompt sur la terre, voir se reformer un lien nouveau qui nous rattache au ciel ; à toutes les souffrances, à tous les désenchantements, à tous les deuils de la vie, opposer la pensée d'un bonheur certain, prochain, immense, inaltérable, éternel... non, c'est vainement

que j'essaie de bégayer, en paroles humaines, cette paix divine d'un cœur qui a reçu les arrhes du Saint-Esprit! La connaissez-vous par expérience, mes chers frères, cette paix divine? possédez-vous l'espérance et la joie de votre salut? le Saint-Esprit rend-il à votre esprit ce bienheureux témoignage que vous êtes enfants de Dieu? Avez-vous, à ce dernier égard, avez-vous reçu le Saint-Esprit?

Telles sont les marques infaillibles que l'Ecriture vous indique pour que vous puissiez vous connaître vous-mêmes, et répondre à la question de notre texte; tels sont les quatre grands traits auxquels on peut reconnaître la présence de l'Esprit de Dieu dans un cœur d'homme, auxquels vous pouvez reconnaître si vous l'avez vous-mêmes reçu. Le dernier de ces fruits du Saint-Esprit, la joie du salut, peut quelquefois ne pas exister chez un véritable enfant de Dieu, par suite d'une imperfection de sa foi; mais les trois premiers : la conviction du péché, la foi en Jésus-Christ et la sanctification, se retrouvent infailliblement partout où l'Esprit de Dieu a passé. Eh bien, mes chers frères, nous vous le demandons encore : avez-vous connu, sinon dans toute leur plénitude, du moins à un certain degré, ces expériences fondamentales de la vie chrétienne? avez-vous reçu le Saint-Esprit? La question est trop importante pour que nous n'y insistions pas jusqu'à ce que nous l'ayons fait en-

trer dans votre conscience, et que votre conscience y ait répondu. De la réponse à cette question dépend, vous l'avez vu, le sort de votre éternité. « Si quelqu'un n'a point l'Esprit de Christ, il n'est point à Christ. » Sans le Saint-Esprit, point de sauveur, et sans le sauveur, point de salut. Ainsi, la question de votre salut revient à savoir si vous avez reçu le Saint-Esprit. Si vous avez reçu le Saint-Esprit, vous vivrez en paix, vous mourrez tranquilles, et après votre mort vous irez avec Jésus en paradis. Si vous n'avez pas le Saint-Esprit, vous vivrez sans espérance, vous mourrez sans pardon, et après votre mort vous irez avec les démons dans l'enfer. Pouvez-vous vivre en paix? pouvez-vous mourir tranquilles? votre place est-elle avec Jésus en paradis? avez-vous reçu le Saint-Esprit?

Mes chers frères, si, en sondant sincèrement votre cœur, vous pouvez vous rendre le témoignage — et, Dieu soit loué! nous savons qu'il en est parmi vous qui ont ce bonheur — que vous avez connu, du moins jusqu'à un certain point, les expériences dont nous avons parlé : si vous avez reçu du moins une première mesure du Saint-Esprit, si vous avez senti vos péchés, si vous avez mis toute votre confiance au sang de Christ, si vous avez commencé l'œuvre de votre sanctification, — alors prenez courage et réjouissez-vous : car, en vérité, en vérité, nous vous le disons de la part du Seigneur : vos noms sont écrits

dans les cieux! Si faibles, si imparfaites que puissent être encore en vous ces manifestations de la vie nouvelle, elles n'en sont pas moins l'œuvre du Saint-Esprit, de cet Esprit tout-puissant qui a créé le monde, qui ressuscite les morts, et qui est puissant aussi pour achever dans votre cœur cette œuvre divine qu'il a commencée. Venez donc avec confiance à la table sacrée pour y sceller votre rédemption éternelle; venez-y recevoir une mesure nouvelle de cet Esprit divin qui nous « transforme de gloire en gloire, » à l'image de notre Dieu-sauveur!

Et vous, mes chers frères, — car, comment espérer qu'il ne s'en trouve point dans cette assemblée? — vous qui êtes restés jusqu'ici étrangers au don du Saint-Esprit, vous pour qui les expériences dont nous avons parlé sont encore des choses nouvelles, étranges peut-être, et qui pourtant ne pouvez nier que ces choses ne soient conformes à la parole de Dieu, pourquoi resteriez-vous plus longtemps étrangers à ce don céleste, sans lequel il ne saurait y avoir pour vous ni bonheur, ni sainteté, ni salut? pourquoi, quand la parole de Dieu vous déclare que la promesse du Saint-Esprit est faite à tous, et quand le sauveur lui-même vous répète que, si vous, qui êtes mauvais, savez bien donner de bonnes choses à vos enfants, bien plus votre père céleste donnera-t-il son Saint-Esprit à ceux qui le lui demandent? pourquoi, lorsqu'il vous est dit: « cherchez et vous trouverez, deman-

dez et l'on vous donnera, frappez et l'on vous ouvrira? » pourquoi, quand aujourd'hui même, avant de sortir de ce temple, avant de vous approcher de la table sacrée, vous pouvez recevoir le Saint-Esprit? pourquoi, quand cette table, que le Seigneur prépare aujourd'hui devant vous, est un nouvel et pressant appel, par lequel il vous crie, au nom de son corps rompu et de son sang versé, de ne pas vous détourner de son amour, d'ouvrir votre cœur à ses grâces, de recevoir son Saint-Esprit? pourquoi, quand cet Esprit divin frappe en ce moment même à la porte de vos cœurs, tout prêt, si vous lui ouvrez, à verser sur vous à la fois toutes ses grâces, la repentance, la foi, la sanctification et la paix? O mes bien-aimés frères, nous vous en supplions au nom de votre bonheur dans ce monde et de votre salut dans l'éternité, ne résistez pas à tous ces appels! « C'est à présent le temps favorable, c'est aujourd'hui le jour du salut! » « Cherchez le Seigneur pendant qu'il se trouve, invoquez-le tandis qu'il est près! » Criez à lui dans ce moment même, suppliez-le de vous convertir par son Saint-Esprit! Unissez vos cœurs à notre voix, et dites avec nous : « Oui, Seigneur, toi qui peux faire ton œuvre dans peu de temps comme dans beaucoup de temps, toi qui tiens dans ta main la clef de nos cœurs, « qui ouvres, et nul ne ferme, » viens à présent même ouvrir ces cœurs trop longtemps fermés à tes grâces, et nous faire naître à la vie de la foi!

« Nous ne te laisserons point aller que tu ne nous aies bénis ! » Nous ne voulons pas sortir de ce temple, nous ne voulons pas nous approcher de la table sainte, sans avoir reçu le Saint-Esprit, et avec le Saint-Esprit la vie éternelle ! » Amen !.

Mai 1845.

CHRIST, ALIMENT DE L'AME.

(COMMUNION.)

Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle.

(JEAN, VI, 54.)

Avant d'entrer dans l'explication détaillée de ces paroles, nous devons prévenir une application erronée qu'on pourrait être tenté d'en faire au premier abord. Bien des personnes, et en particulier nos frères de l'église romaine, appliquent ces paroles à la sainte cène, et y voient un argument en faveur de la doctrine qui établit la présence corporelle du sauveur dans la célébration de ce sacrement. Christ aurait voulu dire alors que la manducation matérielle de sa chair et de son sang, sous les apparences du pain et du vin de la cène, est un puissant moyen de salut.

Cette interprétation de la parole du sauveur repose sur un examen imparfait du texte sacré. Christ lui-même semble avoir voulu prévenir cette application littérale, charnelle de ses paroles, lorsqu'il ajoute bientôt après : « c'est l'Esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien ; les paroles que je vous dis sont esprit et vie [1]. » Il suffit, d'ailleurs, de lire dans son ensemble le discours d'où notre texte est tiré, pour se convaincre que dans ce discours il n'est nullement question de la sainte cène, mais uniquement de la foi. Ce discours se résume tout entier dans cette déclaration par laquelle il commence, et dont tout le reste n'est que le développement : « c'est ici l'œuvre de Dieu, que vous croyiez en celui qu'il a envoyé. » « En vérité, en vérité, » répète plus loin le sauveur, « celui qui croit en moi a la vie éternelle. » Voilà donc, exprimée en termes propres, la doctrine qu'il veut enseigner. Maintenant, pour mieux imprimer cette doctrine dans l'esprit de ses auditeurs, pour la présenter sous une forme plus vive et plus saisissante, il y revient aussitôt après dans un langage figuré : « je suis le pain de vie : celui qui mange de ce pain vivra éternellement ; et le pain que je donnerai, c'est ma chair, que je donnerai pour la vie du monde. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle. » Nous avons ici, faites-y attention, trois propositions parallèles, dont chacune

[1] V. 63.

se termine par la promesse de la vie éternelle. La vie éternelle est également promise, soit à celui qui croit en Christ, soit à celui qui mange le pain de vie, soit enfin à celui qui se nourrit de la chair et du sang de Christ. Il en résulte évidemment que ces trois locutions désignent une seule et même chose, la première l'exprimant en termes propres, et les deux autres en termes figurés. Que s'il est parlé de manger la chair et de boire le sang de Christ, et non pas simplement de se nourrir de Christ, c'est pour nous rappeler que la foi en Christ porte essentiellement sur sa mort, qui est souvent désignée dans l'Ecriture par ces expressions : sa chair et son sang [1]. Au reste, cette figure, qui représente la foi en une doctrine par l'acte de manger ou de boire, revient souvent dans l'Ecriture sainte. C'est ainsi que dans les visions prophétiques d'Ezéchiel et de saint Jean, nous voyons le prophète recevoir de l'Eternel un livre qu'il lui est ordonné de manger : cela signifie évidemment qu'il doit croire, méditer, s'appliquer la doctrine contenue dans ce livre. Cette figure a même passé dans notre langue, et nous disons tous les jours se nourrir d'un enseignement ou d'un précepte, pour dire s'appliquer ce précepte ou cet enseignement. Il ne saurait donc rester aucun doute raisonnable sur la déclaration du sauveur dans notre texte. Se nourrir de la chair et du sang de Christ,

[1] Ephés., II, 14, 15. Col., I, 14, 22; etc.

c'est s'appliquer par la foi la doctrine de sa chair et de son sang, c'est-à-dire de sa mort.

L'expression de manger et de boire peint d'une manière heureuse et vive le caractère intime, personnel, énergique, pratique de la véritable foi. Il ne s'agit pas seulement d'admettre par l'intelligence, sans y prendre un intérêt personnel, les vérités qui sont l'objet de la foi : il s'agit de les recevoir dans notre cœur, de nous les appliquer d'une manière intime, de les assimiler en quelque sorte à la substance de notre âme comme les aliments sont assimilés à notre corps, de les réaliser dans nos sentiments, dans nos paroles, dans notre vie tout entière.

Cherchons maintenant à nous rendre compte des divers éléments dont l'ensemble constitue la vraie foi ; à déterminer d'une manière précise et détaillée ce que c'est que se nourrir de Christ, que manger sa chair et boire son sang.

Pour posséder cette foi qui nous fait manger la chair et boire le sang de Christ, il faut, avant tout, acquérir une connaissance exacte et positive du sauveur, dans tous les rapports que nous sommes appelés à soutenir avec lui. Il est d'une grande importance d'avoir des idées nettes et arrêtées sur la doctrine chrétienne, et de ne pas s'en tenir à des notions incomplètes et indécises, à un vague sentimentalisme religieux. Il faut que la foi ait des racines solides dans l'esprit, pour qu'elle

agisse avec puissance sur la vie : ce qui n'est que sentimentalité religieuse s'évanouit au souffle de l'épreuve, ou au creuset de la tentation. C'est contre cet écueil qu'ont échoué les mystiques de tous les temps. Un christianisme purement sentimental, qui ne se compose que d'émotions et de rêveries religieuses, manquera toujours de solidité et d'énergie. Ce n'est point parmi ces chrétiens de sentiment que vous trouverez les martyrs qui versent leur sang pour confesser leur foi : ce n'est pas chez eux que vous trouverez les réformateurs, ni les auteurs de vastes mouvements religieux ; vous n'y trouverez ni évangélistes, ni missionnaires; vous n'y trouverez pas même des hommes dont la vie tranche avec celle du monde, et qui brillent au milieu de la frivolité du présent siècle comme des points lumineux dans les ténèbres.

Pour que notre christianisme soit efficace, il faut, je le répète, qu'il intéresse notre intelligence aussi bien que notre sentiment ou notre imagination : il faut que, suivant l'expression d'un apôtre, nous commencions par *apprendre Christ*, dans tous les rapports sous lesquels la bible nous le présente.

Ces rapports, qui sont nombreux et variés, peuvent se ranger sous trois grands chefs. Christ nous est présenté dans l'Ecriture sous trois points de vue : comme Dieu, comme un simple homme, comme médiateur entre Dieu et les hommes.

Comme Dieu. « La Parole était Dieu, » nous dit

à venir, il prouve sa mission divine par des miracles, il transmet aux hommes la doctrine du salut, tantôt sous le voile de paraboles ingénieuses et frappantes, tantôt par des enseignements directs, où le sublime de la pensée se cache sous la simplicité de l'expression. Dans sa passion il est surtout sacrificateur : victime volontaire et sans tache, il s'offre lui-même à la justice éternelle en expiation pour le péché, il est « navré pour nos forfaits » dans l'agonie de Gethsémané, dans les outrages dont l'abreuvent les satellites de Pilate et de Caïphe, et enfin sur cette croix sanglante, dressée sur une terre maudite comme un autel de réconciliation. Enfin, depuis sa résurrection, il est surtout roi : il triomphe de ses ennemis, il s'assied à la droite de son père, il fonde et gouverne son église par le ministère de ses apôtres, il envoie le Saint-Esprit pour les conduire, il dirige toute l'histoire du monde en vue et pour le bien de cette église.

Tels sont, pour nous borner à une rapide et incomplète analyse, les principaux rapports sous lesquels l'Ecriture nous fait connaître le sauveur, et que nous sommes appelés à étudier. Cette étude est le premier degré de la foi ; c'est le premier pas que nous avons à faire pour manger la chair de Christ et boire son sang.

Mais les connaissances religieuses ne sont pas des

notions mortes, qui s'acquièrent une fois pour toutes, et qu'il suffise de classer parmi nos souvenirs comme toutes nos autres connaissances. Il faut, pour qu'elles soient utiles, les repasser continuellement dans notre esprit, y concentrer toutes les facultés de notre âme, les rappeler par la mémoire, les fixer par l'attention, les faire vivre par l'imagination, en un mot les *méditer*.

La méditation est un travail aussi important qu'il est généralement négligé. Il est vrai que ce travail est difficile. Naturellement entraînés vers les objets extérieurs et visibles, nous avons besoin d'un effort sur nous-mêmes pour nous soustraire à cette influence, pour fermer les yeux au monde visible et les ouvrir au-dedans de nous, sur ce monde invisible et spirituel qui est le domaine de la foi; monde qui, pour ne pas tomber, comme l'autre, sous les sens, n'en est pas moins riche de beautés et d'harmonies : qui a, lui aussi, son « soleil de justice qui porte la santé dans ses rayons, » ses « étoiles » spirituelles qui « brillent à perpétuité, » ses « cieux nouveaux » et sa « terre nouvelle où habite la justice, » son souverain, son histoire, ses luttes, ses joies et ses trésors. Il faut sans doute quelque effort sur nous-mêmes pour en venir à lire par les yeux de l'âme dans ce monde invisible, comme nous lisons par les yeux du corps dans le monde visible : néanmoins c'est là une habitude que nous pouvons acqué-

rir, comme toute autre habitude contraire à nos penchants naturels, par le travail et par la prière. Nous pouvons nous aider dans ce travail, indépendamment de l'Ecriture sainte, de secours humains, tels que les cantiques et les livres de piété : mais n'oublions pas que la lecture n'est pas la méditation, et qu'il faut en venir à savoir méditer sans livre. David nous offre dans ses psaumes des exemples admirables de méditation. Le psaume cent-dix-neuvième, en particulier, en est un parfait modèle : le poète sacré y envisage la loi de Dieu sous toutes ses faces, il la retourne de toutes les manières et en découvre toutes les applications possibles. On ne peut voir sans admiration, dans ce long cantique qui a près de deux cents versets, chaque verset faire mention de la parole de Dieu, et toujours sous un point de vue différent.

Pour nous chrétiens, la méditation doit surtout porter sur Christ, et particulièrement sur Christ crucifié, suivant cette parole de l'apôtre : « j'ai voulu savoir une seule chose, Christ et Christ crucifié. » Il faut que nous aimions à suivre notre sauveur dans toutes les phases de ses longues souffrances : que, plus vigilants que les premiers disciples, nous assistions à son agonie sanglante en Gethsémané ; que nous le contemplions couvert d'opprobres, déchiré par les verges et couronné d'épines ; que nous nous tenions assis avec Marie au pied de sa croix ;

que nous revenions à cette croix comme à notre pensée de prédilection, et que nous entrions enfin dans l'esprit qui a dicté ces belles paroles d'un cantique :

C'est Golgotha, c'est le Calvaire,
C'est le jardin des Oliviers,
Qui sont ma maison de prière,
Et mes rendez-vous journaliers !

Nous devons nous étudier d'autant plus soigneusement à porter continuellement la croix de Christ dans notre cœur, que nous ne la portons pas dans nos mains, comme nos frères de l'église romaine. Il faut que la pensée de Christ crucifié domine tous les évènements, tous les détails de notre vie, et que nous apprenions à faire chaque chose comme en présence de la croix. C'est là une pierre de touche infaillible pour nous diriger dans la vie pratique. Quand nous sommes dans le doute si une chose nous est permise, demandons-nous simplement si nous pouvons la faire avec la pensée de Christ crucifié. Et pour fixer vos pensées par un exemple particulier, appliquez cette règle aux plaisirs du monde, vous qui êtes dans le doute à cet égard, et qui désirez sincèrement savoir si ces plaisirs conviennent ou ne conviennent pas au serviteur et à la servante de Jésus-Christ. Il n'est pas besoin d'une longue discussion pour éclairer cette question : voici une méthode simple et abrégée pour la résoudre. Demandez-vous, au moment de vous li-

vrer aux plaisirs du monde, si un tel emploi de votre temps et de vous-mêmes n'a rien d'incompatible avec la croix de votre sauveur, et si vous pourrez porter la pensée de Christ crucifié dans une salle de danse ou de spectacle ; demandez-vous si cette voix de douleur qui descend continuellement du haut de la croix : « j'ai été navré pour tes forfaits et frappé pour tes iniquités, » ne jurera pas comme un ton faux au milieu des joies bruyantes que vous êtes tentés de partager avec ceux qui ne connaissent pas Jésus-Christ, — et réglez votre conduite sur la réponse que vous fera votre conscience.

Méditons ainsi, mes frères, sur la doctrine de Christ, et en particulier sur Christ crucifié : c'est le second degré de la foi, c'est le second pas que nous avons à faire pour manger la chair de Christ et boire son sang.

Le troisième est de l'aimer. Si la méditation de notre esprit est réelle et profonde, elle influera nécessairement sur notre cœur ; et de la connaissance de Christ nous passerons infailliblement à l'amour de Christ. Le premier besoin de notre nature morale, besoin bien autrement impérieux que ceux de notre intelligence, c'est celui d'aimer. Nous avons besoin d'aimer, et d'aimer sans réserve, d'aimer de toutes les puissances de notre âme, d'aimer avec adoration. Parmi les êtres qui nous entourent sur cette terre, il

n'en est pas un seul qui puisse satisfaire le besoin d'un tel amour, parce qu'ils ne sont point parfaits : les aimer plus que toutes choses serait commettre une véritable idolâtrie ; et s'il nous arrive trop souvent d'accorder à l'un d'eux cet amour suprême, cet amour d'adoration qui ne leur est pas dû, ce désordre moral ne manque pas d'entraîner les plus funestes conséquences, soit pour nous-mêmes, soit pour celui qui est l'objet de cet amour désordonné. N'est-ce pas là une des sources empoisonnées qui versent sur la terre le désespoir et le suicide ? Ah ! quand nous voyons les créatures du Dieu qui est amour, s'arracher elles-mêmes la vie au nom de l'amour, quelle monstrueuse association d'idées, quel épouvantable renversement de l'ordre établi par le créateur ! et en même temps quel irrécusable témoignage rendu à ce tyrannique besoin d'aimer, d'aimer avec adoration, qui tourmente incessamment le cœur de l'homme ! Eh bien, voici un être avec lequel nous pouvons satisfaire sans crime ce besoin, tout ensemble si noble et si dangereux, un être que nous pouvons aimer d'un amour d'adoration : car il n'est rien de moins que l'Etre parfait, parfait en bonté, parfait en sagesse, parfait en justice, parfait dans tout ce qu'il y a de bon, de beau et de vrai. Indépendamment de ces perfections qui le rendent souverainement aimable en lui-même, son amour pour nous nous appelle à l'aimer à notre tour, selon cette parole d'un apôtre :

« nous l'aimons, parce qu'il nous a aimés le premier. » « Personne n'a un plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis ; mais Dieu témoigne son amour envers nous, en ce que lorsque nous étions ses ennemis, Christ est mort pour nous. » « En ceci est manifesté l'amour de Dieu envers nous, que Dieu a envoyé son fils unique au monde, afin que nous vivions par lui. »

On prétend quelquefois que Dieu est trop différent de nous, trop éloigné des hommes pour que nous puissions l'aimer. Nous pourrions facilement, l'Ecriture à la main, combattre et renverser ce vain prétexte des pécheurs ; mais nous n'en avons pas besoin : car ce prétexte ne saurait exister pour Jésus-Christ, le Dieu homme, le Dieu qui est semblable à nous en toutes choses, excepté le péché. L'amour à son égard est aussi facile, aussi naturel qu'à l'égard d'un frère ou d'un ami d'entre les hommes. Il a un cœur pareil au nôtre, il sait pleurer avec ceux qui pleurent, et faire sa joie de notre joie. Il sait se faire petit avec les petits ; il a même, pour que rien ne manque à sa ressemblance avec nous, des caresses et des baisers pour les petits enfants [1]. C'est de lui qu'il est dit dans les prophètes : « tout ce qui est en lui est aimable. » « Tu es plus beau qu'aucun des fils des hommes : la grâce

[1] Marc, X, 16. « Les ayant embrassés, il leur imposa les mains et les bénit. »

est répandue sur tes lèvres, parce que Dieu t'a béni éternellement. » Ah! mes frères, donnons donc à ce meilleur de tous les amis toutes les affections de notre cœur! Loin de nous cet amour froid, languissant, stérile, cet amour qui marchande et qui calcule, qui discute et qui pèse son dévouement, cet amour qui craint toujours d'en trop faire, et jamais de n'en pas faire assez, cet amour qui n'a rien d'aimant, que nous lui avons donné jusqu'à présent! Que ce faux amour fasse place à une affection réelle, profonde, impérieuse, ardente, qui s'empare de toutes les fibres de notre cœur, qui nous pousse irrésistiblement dans la voie du sacrifice, et qui nous rende capables de comprendre enfin ce mystérieux langage du Cantique des cantiques, dont l'amour de Christ a seul le secret : « Je suis à mon bien-aimé, et mon bien-aimé est à moi! Son étendard, qui est déployé sur moi, c'est AMOUR!... Mets-moi comme un cachet sur ton cœur, comme un cachet sur ton bras : car l'amour est fort comme la mort! »

Aimer Christ, c'est le troisième degré de la foi, c'est le troisième pas que nous avons à faire pour manger sa chair et boire son sang.

Mais il faut aller plus loin. Ce n'est pas assez d'aimer Christ comme un objet en dehors de nous : il faut quelque chose de plus intime. Il faut que cet amour nous identifie en quelque sorte avec lui, nous fasse

vivre avec lui d'une vie commune, et que nous en venions à éprouver ce que l'Ecriture appelle la communion de Christ. Saint Paul éprouvait cette communion de Christ lorsqu'il écrivait aux Galates : « Je vis non plus moi, mais Christ en moi. » Il avait en vue cette communion de Christ lorsqu'il écrivait aux chrétiens d'Ephèse : « je demande à Dieu que vous soyez puissamment fortifiés par son Esprit dans l'homme intérieur, tellement que Christ habite dans vos cœurs par la foi. » L'évangile multiplie les images les plus vives, les comparaisons les plus saisissantes, pour dépeindre cette union mystérieuse qui nous fait vivre de la vie de Christ. Christ est le cep, nous dit-il, et ses disciples sont les sarments, auxquels le cep transmet la sève qui les fait vivre. Christ est la pierre angulaire de l'édifice, et les chrétiens sont des pierres vives, appuyées sur ce fondement que rien ne saurait ébranler. Christ est la tête, et les chrétiens sont les membres du corps que la tête nourrit et conduit. Christ est l'époux, et son église est l'épouse qui fait avec lui un seul corps. Christ est un pain de vie, un aliment céleste, et les chrétiens doivent s'en nourrir par la foi. Cette union avec Christ est sans doute le plus profond des mystères, mais c'est aussi une bienheureuse réalité. Que le monde, qui ne peut pas plus avoir l'idée de la communion de Christ qu'un aveugle de la lumière ou un sourd de l'harmonie, que le monde se raille, s'il le veut, de la prétention des chrétiens à cet

égard; qu'il crie, s'il le veut, à l'illusion, à l'exaltation, à la folie, le disciple de Christ n'en éprouve pas moins que sa communion est une douce et puissante réalité. Il a au-dedans de lui, pour réfuter les adversaires de sa foi, une preuve d'expérience, une démonstration de fait, plus puissante mille fois que tous les raisonnements de l'incrédulité. Au moment même où un monde incrédule traite de chimère la communion de Christ, il éprouve les bienheureux effets de cette communion; il se sent élevé par elle au-dessus des épreuves et des péchés de la terre; par elle, il s'approprie toute la vie de son divin chef : ressuscité avec son sauveur en nouveauté de vie, après avoir été crucifié avec lui au monde et au péché, il est transfiguré avec lui sur le Thabor, il monte au ciel avec lui, il « cherche les choses qui sont en haut, » il « s'assied » dès à présent « dans les lieux célestes, » il contemple et entend, comme saint Paul, des choses que la langue des hommes ne peut pas nommer, il anticipe par la foi sur l'héritage éternel qu'il doit partager un jour avec Jésus-Christ, il a déjà un avant-goût des couronnes de gloire, et des cantiques de triomphe, et des ineffables délices du paradis! Que si nous ne connaissons point par expérience ce mystère de la communion de Christ, gardons-nous d'en conclure que cette communion ne soit pas une réalité : concluons-en seulement que nous avons encore des progrès à faire dans l'expérience chrétienne. O notre sauveur! fais-nous

éprouver la réalité et la puissance de ta communion! quand bien même nous y aurions été étrangers jusqu'à présent, que nous commencions aujourd'hui à nous unir véritablement à toi par la foi et par l'amour! Qu'en recevant les symboles visibles de ton corps livré pour nos péchés, nous te recevions toi-même dans notre cœur! qu'en communiant à ta chair et à ton sang, il nous soit donné de communier à ton âme, à ton cœur, à ta vie, à ta charité, à ton humilité, à ta pureté, à ton renoncement, pour pouvoir communier aussi à ta joie et à ta gloire! Que désormais ce ne soit plus nous qui vivions, mais toi-même, ô notre sauveur! qui vive en nous, nous transmettant de jour en jour, d'heure en heure, comme le cep transmet la sève au sarment, cette sève spirituelle qui peut seule faire vivre nos âmes, et sans laquelle nous demeurons dans la mort!

Cette communion avec Christ, mes chers frères, ne saurait être négligée impunément, car cette bienheureuse disposition peut seule nous rendre capables d'accomplir la volonté de Dieu. « Celui qui demeure en moi et en qui je demeure, » nous dit le sauveur lui-même, « porte beaucoup de fruits; mais hors de moi, vous ne pouvez rien faire. »

Cherchons donc avec ardeur, mes chers frères, la communion de Christ : c'est le quatrième degré de la foi, c'est le quatrième trait de cette assimilation divine qui nous fait manger sa chair et boire son sang.

Enfin, la conséquence infaillible d'un amour sincère et d'une véritable communion avec Christ, c'est l'imitation de Christ. « Celui qui dit qu'il a communion avec lui, » nous dit saint Jean, « doit marcher comme il a marché lui même. » « Celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais, » dit le sauveur à ses disciples au moment de les quitter. « Christ nous a laissé un exemple, » dit saint Pierre, « afin que nous suivions ses traces. » Vous sentez, mes frères, de quelle importance il est pour nous d'avoir devant les yeux un modèle parfait au milieu d'un monde plongé dans le mal. Nous subissons presque inévitablement l'influence de l'atmosphère morale qui nous entoure; et, sans l'exemple de Christ, comment notre jugement moral ne serait-il pas faussé par notre contact avec le monde : le monde où règne le mal, non-seulement sous la forme de mauvaises actions, mais sous la forme de mauvaises maximes; où à force de vivre dans le mal, on en est venu à nommer le mal bien et le bien mal; où l'on traite d'innocentes faiblesses ce que la bible flétrit du nom de péché, et de folle exaltation ce que Dieu nous prescrit comme un devoir? Sans doute nous n'irons pas jusqu'à adopter en principe les maximes corrompues du monde : mais n'exerceront-t-elles pas de fait sur nos idées, et par là même sur notre conduite, une influence d'autant plus dangereuse qu'elle sera plus cachée; et au milieu de cette atmosphère de mal qui nous enveloppe conti-

nuellement et que nous respirons par tous les pores, aurons-nous du bien moral la même idée que nous en aurions si nous étions tout-à-coup transportés au ciel, dans la société de Dieu et des anges?... Ah ! mes frères, quand la raison ne nous dirait pas qu'une telle influence est presque inévitable, l'expérience est là pour nous convaincre qu'elle est trop réelle. Si nous comparons les idées qui règnent parmi les chrétiens, sur la sanctification, avec celles que nous en donne la parole de Dieu, nous reconnaîtrons que celles-ci ont été adoucies et dénaturées, pour être mises en rapport avec l'état d'un monde plongé dans le mal. Il y a certains préceptes que nous sommes convenus tacitement, ce semble, de laisser de côté, ou tout au moins d'interpréter d'une manière mitigée; si nous n'osons pas les traiter ouvertement d'exagérations, du moins agissons-nous à leur égard comme si nous les croyions exagérés. Il suffira de citer comme exemple un seul de ces préceptes, qui renferme tous les autres : « soit que vous mangiez, ou que vous buviez, ou que vous fassiez quelque autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu. » Y a-t-il un seul d'entre nous qui pût dire qu'il cherche à observer à la lettre ce commandement : à ne rien faire et ne rien dire qu'en vue de la gloire de Dieu? je ne demande pas s'il le fait, mais s'il cherche à le faire, s'il pense à le faire? ou si au contraire, la seule idée d'un tel précepte strictement observé ne nous paraît pas quelque

chose d'étrange, et d'incompatible avec notre position dans le monde ? Il n'est qu'un moyen, mais ce moyen est facile, de redresser notre conscience et de nous mettre en garde contre cette influence funeste que le monde exerce sur nous : c'est de regarder à l'exemple de Christ. Un homme a vécu dans le monde qui a prouvé par son exemple qu'on peut faire toutes choses pour la gloire de Dieu ; et cet homme est celui-là même qui nous est proposé pour modèle. Prenons donc pour notre règle de conduite, non pas les idées qui ont cours parmi les hommes, pas même parmi les chrétiens, mais les seules maximes de Jésus-Christ. Prenons pour notre modèle, non pas un homme, non pas un chrétien, non pas un saint, non pas un apôtre, mais Jésus-Christ seul; et agissons dans chaque circonstance comme à notre place aurait agi Jésus-Christ. L'application de cette règle est facile : car Christ a vécu dans les mêmes circonstances que nous, la perfection dont il nous offre le modèle est une perfection humaine, à notre portée ; et bien que l'ensemble de sa vie soit tel que nous désespérions d'y atteindre, il semble de chacun des traits de cette vie, prise en détail, que nous aurions pu faire de même.

L'imitation de Christ, voilà l'unique règle de conduite du chrétien. C'est le dernier degré et le couronnement de la foi; c'est le dernier trait de cette glorieuse transformation à l'image de Christ, qui doit

s'accomplir en nous, et qu'il appelle manger sa chair et boire son sang.

C'est ainsi que le disciple de Christ est appelé à marcher de foi en foi, à se rapprocher toujours plus de son sauveur, à s'élever successivement de la connaissance à la méditation, de la méditation à l'amour, de l'amour à la communion, de la communion à l'imitation de Christ. Parmi les moyens qui lui sont offerts pour accomplir en lui cette œuvre sainte, un des plus efficaces et des plus précieux est incontestablement la sainte cène; et c'est ainsi que nous sommes ramenés naturellement à la cérémonie de ce jour, bien que les paroles de notre texte n'aient pas d'application directe à cette cérémonie. La cène est un puissant moyen de nous nourrir de Christ, dans les divers sens que nous avons indiqués. Considérée comme simple mémorial, elle retrace plus vivement à notre souvenir et à notre imagination les objets de la foi. Christ y est comme crucifié tout de nouveau devant nos yeux, par les vives images qu'elle nous présente : comme le pain de la cène est rompu sur la table sacrée, ainsi le corps de Christ a été rompu pour nos péchés; comme le vin de la cène rougit le calice où il est répandu, ainsi le sang de Christ a rougi la croix où il a coulé pour nos péchés. En nous retraçant d'une manière si vive les vérités de la foi, la cène du Seigneur nous en facilite la méditation; et par les souvenirs d'amour qu'elle nous retrace, elle

nous porte nécessairement à aimer celui qui nous a aimés le premier. Qui pourrait, ô mon Sauveur! s'approcher de cette table que tu couvres des témoignages de ton amour; qui pourrait porter à ses lèvres ce pain et ce vin où tu as voulu, plus solidement que sur le marbre et le bronze, graver en traits ineffaçables la douloureuse histoire de ton amour, qui pourrait faire cela sans éprouver le besoin de t'aimer? Ah! si quelque part dans le monde il est des cœurs assez durs pour ne pas se briser, assez glacés pour ne pas se fondre en présence de pareils objets, sans doute, nous aimons à le penser, ce ne sera point dans cette assemblée : ce ne sera point parmi vous, frères et sœurs dans la foi, disciples du crucifié, qui tout-à-l'heure allez célébrer la mémoire de son sacrifice!

Mais ne l'oublions pas, il y a dans la cène plus qu'un simple mémorial de la mort de Christ. Tout en rejetant comme dangereuse, et contraire à l'Ecriture, la doctrine d'une présence matérielle et grossière du sauveur dans le sacrement de la cène, gardons-nous de tomber dans l'extrême opposé, et de bannir entièrement le sauveur de la table sacrée. L'Ecriture nous donne évidemment à entendre qu'il y est présent d'une manière toute particulière, et que la célébration du sacrement est un moyen direct et puissant d'entrer en relation avec lui. Il est vrai qu'elle ne détermine pas d'une manière claire et précise la nature de cette présence de Christ, ni la nature de cette action de la

cène : sachons nous contenter de cette espèce de vague où Dieu a trouvé bon de nous laisser à ce double égard; ce sont ici des choses qui veulent être crues et senties, plutôt qu'analysées et définies rigoureusement. Quoi qu'il en soit, ô mon sauveur ! sans m'inquiéter de ce qui passe mon intelligence, je vais à ta table avec la douce conviction de t'y trouver ; non moins heureux que tes premiers disciples, c'est de ta main que je vais recevoir le pain mystique et la coupe de bénédiction; et j'ai la confiance que la participation à ces symboles sacrés me fera faire un pas en avant dans cette communion avec toi, qui est le mystérieux privilége de tes rachetés !

Enfin, la sainte cène, par là même qu'elle nourrit l'amour et produit la communion de Christ, nous fait croître aussi dans l'imitation de Christ. En nous unissant à ce divin sauveur, elle nous rend participants de sa nature sainte : elle nous transmet quelque chose de sa pureté, de son humilité, de sa charité, de toutes ces vertus excellentes qui ont brillé dans sa vie mortelle. Venez donc, mes frères, puiser à la table de votre sauveur le désir et la force de l'imiter, de devenir saints comme il est saint, et de marcher dans le monde comme il a marché lui-même. Que désormais le but de votre vie soit de reproduire la vie de celui qui allait de lieu en lieu faisant du bien ; qui, lorsqu'on lui disait des injures n'en rendait point, et dans la bouche duquel ne s'est jamais trouvé de fraude.

Montrez-vous dignes de ce beau nom de Christ qui a été invoqué sur vous, et annoncez autour de vous, par vos œuvres plus encore que par vos paroles, les vertus de celui qui vous a appelés des ténèbres du péché à la merveilleuse lumière de sa grâce! Amen.

Août 1844.

LA BREBIS PERDUE.

Il leur proposa cette parabole :

Qui est l'homme d'entre vous qui, ayant cent brebis, s'il en perd une, ne laisse les quatre-vingt-dix-neuf autres au désert, pour s'en aller dans les montagnes chercher celle qui est perdue, jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée; et qui, l'ayant trouvée, ne la mette sur ses épaules tout joyeux; et étant de retour dans sa maison n'appelle ses amis et ses voisins et ne leur dise : réjouissez-vous avec moi, car j'ai retrouvé ma brebis qui était perdue! Je vous dis qu'il y aura de même de la joie dans le ciel pour un seul pécheur qui vient à se repentir, plus que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de repentance.

(Luc, XV, 3-7, et Matth., XVIII, 12, 13).

La parabole que nous venons de lire est à la fois une des plus courtes et des plus riches qui soient sorties de la bouche de notre Seigneur. Il n'en est aucune peut-être qui peigne d'une manière plus vive et plus touchante l'amour de Dieu pour le pécheur.

Elle n'a que peu de paroles, mais chacune de ces paroles est pleine d'amour. Chacun des traits qui la composent tend à faire ressortir cet amour merveilleux d'un Dieu sauveur, pour sa créature coupable et perdue.

Combien d'amour n'y a-t-il pas déjà dans cette image d'un berger et de son troupeau, sous laquelle nous est représentée la relation de Dieu avec les hommes ! D'après les mœurs orientales, l'idée de berger renfermait celle de tendresse, de protection, de dévouement, de soins empressés et continuels. Les bergers n'étaient pas, chez les peuples de l'Orient, ce qu'ils sont dans nos contrées; ces fonctions étaient remplies par les propriétaires eux-mêmes des troupeaux, ou du moins par des membres de leur famille; on en voit encore des exemples de nos jours. Ce berger, qui n'était pas un mercenaire, portait une véritable affection au troupeau qui lui était confié, et l'entourait de la protection la plus vigilante. Il était dans l'usage de donner des noms à ses brebis, et elles obéissaient avec empressement à sa voix bien connue. Il prodiguait ses soins à celles qui étaient malades, et ne craignait pas de s'exposer lui-même pour garantir son troupeau. Voilà l'image que le Dieu du ciel et de la terre a voulu choisir pour représenter la relation qui l'unit aux pauvres enfants d'Adam. « Vous êtes mes brebis, vous hommes, les brebis de mon pâturage, et je suis votre Dieu, a

dit le Seigneur, l'Eternel. » Dieu semble se complaire à revenir constamment sur cette douce image, et il n'en n'est aucune qui soit plus fréquente dans l'Ecriture. Elle se trouve déjà dans les livres historiques de Moïse et dans ceux des Rois ; elle revient avec de riches développements dans les psaumes et dans les prophètes; l'évangile et les épîtres y ajoutent de nouveaux détails; et elle reparaît jusque dans l'Apocalypse pour peindre le bonheur du ciel. Rien de plus doux, de plus tendre, et en même temps de plus gracieux que les développements donnés à cette image dans la bible entière. Il serait trop long de les exposer ici dans leur entier, et d'ailleurs vous les avez sans doute plus ou moins présents à la mémoire; mais permettez-nous d'en rassembler du moins les traits principaux dans un tableau rapide et abrégé.

« Je ne veux pas, a dit l'Eternel, que mon peuple soit comme un troupeau de brebis qui n'a point de berger. Moi, l'Eternel, je serai leur berger : elles n'auront point de disette; je les ferai reposer dans des parcs herbeux ; je les conduirai le long des eaux tranquilles et par des sentiers unis, pour l'amour de mon nom. Même quand elles marcheraient par la vallée de l'ombre de la mort, elles n'auront à craindre aucun mal; car je serai avec elles, mon bâton et ma houlette seront leurs consolateurs. Je paîtrai mon troupeau comme un berger, je rassemblerai les

agneaux entre mes bras et les porterai dans mon sein; je conduirai doucement celles qui allaitent. Comme le berger étant au milieu de son troupeau recherche ses brebis dispersées, ainsi je rechercherai mes brebis; je les retirerai de tous les lieux où elles ont été dispersées au jour de la nuée et de l'obscurité, et je les nourrirai sur les montagnes d'Israël, auprès des cours des eaux et de toutes les demeures du pays. Je chercherai celle qui sera perdue, et je ramènerai celle qui sera chassée; je banderai celle qui sera blessée et je fortifierai celle qui sera malade. Je sauverai mon troupeau tellement qu'il ne sera plus en proie, et je traiterai avec lui une alliance de paix; je détruirai dans le pays les mauvaises bêtes, et mes brebis habiteront au désert en assurance, et dormiront au milieu des bois. Même je les comblerai de bénédictions, elles et tous les environs de mon coteau; et je ferai tomber la pluie en sa saison : ce seront des pluies de bénédiction. Et les arbres des champs produiront leur fruit, et la terre rapportera son revenu; et elles sauront que je suis l'Eternel, quand j'aurai rompu le bois de leur joug, et que je les aurai délivrées de la main de ceux qui les asservissaient. Je leur susciterai une plante célèbre; elles ne mourront plus de faim sur la terre, et elles ne porteront plus l'opprobre des nations. Je suis le bon berger, qui donne sa vie pour ses brebis; je connais mes brebis et mes brebis me connaissent; je les appelle par leur

nom et elles me suivent, parce qu'elles connaissent ma voix. [1] »

Nous n'ajouterons rien à de pareils traits : nos développements ne pourraient que les affaiblir. Tels sont les traits sous lesquels Dieu se présente à nous dès les premiers mots de notre parabole, par cette seule image d'un berger et de son troupeau. Tels sont les soins, telle est la protection, tel est l'amour dont il se plaît à nous entourer.

Mais avançons dans l'examen de cette parabole; et, comme je le disais en commençant, chacun des traits qui la composent va nous révéler un nouveau prodige de cet amour.

Qu'arrive-t-il à ce berger qui possède cent brebis, et qui les aime d'une si tendre affection ? « Il en perd une, » nous dit le sauveur. Cette brebis perdue, je n'ai pas besoin de vous le dire, c'est l'homme qui, en péchant, s'éloigne de Dieu et se plonge dans la condamnation : c'est chacun de vous, c'est moi-même, c'est tout homme sans exception dans son état naturel; car « ils se sont tous égarés, » dit l'Ecriture, « ils se sont tous corrompus : il n'y a personne qui fasse le bien, non pas même un seul. Le salaire du péché, c'est la mort; et la mort a passé sur tous les

(1) Nomb., XXVII, 17. Ps. XXIII. Esaïe, XL, 11. Ezéch., XXXIV. Jean, X.

hommes, parce que tous ont péché. » Mais avez-vous jamais réfléchi, mes frères, au sens profond et sublime de cette expression, « perdre une brebis, » employée pour désigner l'égarement criminel du pécheur, et la condamnation qui en est la suite? Cet égarement, cette condamnation, nous sont représentés comme une perte que Dieu fait de son bien. Il semble qu'il perde quelque chose de sa félicité quand le pécheur se perd lui-même. Le salut de l'homme est comme la propriété de Dieu, et la condamnation que le pécheur attire sur sa tête est comme un larcin qu'il fait à Dieu, tellement ce Dieu d'amour a besoin du bonheur de ses créatures. Assurément il est impossible de rien imaginer qui donne une plus haute idée de l'amour de Dieu pour nous qu'une pareille image.

Au reste, ce n'est pas ici le seul passage de l'Ecriture où Dieu se représente comme souffrant des péchés et du malheur des hommes. « Tu m'as asservi par tes péchés, et tu m'as travaillé par tes iniquités, » dit-il dans Esaïe. Et dans Jérémie : « j'ai entendu Ephraïm qui se plaint et qui dit : tu m'as châtié, j'ai été châtié comme un taureau indompté; convertis-moi, et je serai converti: car tu es l'Eternel, mon Dieu! Ephraïm ne m'a-t-il pas été un enfant chéri? ne m'a-t-il pas été un enfant que j'ai aimé? car toutes les fois que j'ai parlé de lui je n'ai pas manqué de m'en souvenir avec tendresse; c'est pourquoi mes entrailles se sont émues à cause de lui, et j'aurai

certainement pitié de lui, » dit l'Eternel. Et dans Ezéchiel : « jetez loin de vous tous les crimes par lesquels vous avez péché, et faites-vous un nouveau cœur et un esprit nouveau ; et pourquoi mourriez-vous, ô maison d'Israël ? car je ne prends point plaisir à la mort de celui qui meurt, dit le Seigneur l'Eternel. » Et dans Osée : « comment t'abandonnerais-je, Ephraïm ? comment te livrerais-je, Israël ? comment te traiterais-je comme Adma, et te réduirais-je dans l'état de Tséboïm ? mon cœur est agité au-dedans de moi, et mes compassions se sont échauffées en même temps ; je n'exécuterai point l'ardeur de ma colère, je n'en viendrai point à détruire Ephraïm. » Et dans l'évangile enfin : « oh ! si tu eusses connu, » disait le sauveur à Jérusalem en pleurant sur elle, « si au moins en ce jour qui t'était donné, tu eusses connu les choses qui appartiennent à ta paix ! mais désormais elles sont cachées de devant tes yeux [1]. »

La pensée de cette affliction, que produit dans le cœur de Dieu l'égarement du pécheur, est peut-être de toutes les considérations la plus puissante pour nous porter à la conversion ; elle reste encore comme ressource dernière là où toutes les autres ont échoué. O vous qui êtes blasés peut-être sur les considérations ordinaires dont s'appuient les appels des prédi-

[1] Esaïe, XLIII, 24. Jér., VIII, 21, 22 ; XXXI, 18, 20. Ezéch., XVIII, 31, 32. Osée, XI, 8, 9. Luc, XIX, 42.

cateurs de l'évangile; vous que n'ont pu émouvoir ni l'attrait du bonheur céleste, ni les terreurs d'une condamnation éternelle, voici un nouveau motif que le Seigneur vous présente aujourd'hui pour vous engager à venir à lui : c'est la douleur que vous lui causez par votre égarement. Il a besoin de votre salut pour être heureux; votre perdition est une perte pour lui; son cœur de père est douloureusement ému d'un malheur dont vous ne savez pas vous affliger vous-mêmes, et c'est au nom de cette affliction divine, c'est pour lui autant que pour vous-mêmes, qu'il vous supplie d'accepter sa grâce et ses bienfaits. Ne voulez-vous pas lui rendre ce qu'il a perdu? ne voulez-vous pas faire rentrer la joie dans ce cœur paternel? à défaut de votre propre intérêt, ne vous laisserez-vous pas émouvoir par l'intérêt de votre père céleste, et pourrez-vous rester insensibles à un si merveilleux amour?

Un nouveau pas en avant dans l'examen de notre parabole va nous faire découvrir dans cet amour de nouveaux trésors. Que fait le bon berger dont la brebis s'est perdue? « Il laisse, » pour aller après elle, « les quatre-vingt-dix-neuf autres au désert. » Remarquons, en passant, que ce mot *désert* ne désigne pas toujours dans l'Ecriture une contrée stérile et aride, mais simplement des lieux inhabités, bien qu'ils puissent être fertiles. Il s'agit ici d'une contrée propre au

pâturage des brebis [1]. En disant que le berger laisse les quatre-vingt-dix-neuf brebis au désert, le sauveur n'a pas voulu dire que Dieu cesse d'entourer de ses soins et de son amour celles de ses créatures qui n'ont pas eu le malheur de s'égarer : il a voulu seulement représenter par là, d'une manière vive et saisissante, la sollicitude toute particulière du berger divin pour ramener à lui celles qui sont perdues. Il a tellement à cœur de les faire rentrer dans le chemin de la félicité, qu'il subordonne tout le reste à ce projet d'amour, et qu'il agit pour les sauver comme si elles étaient seules dans l'univers. Il oublie en quelque sorte, pour notre pauvre humanité, les myriades de ses créatures non déchues ; il oublie les anges, les principautés, les puissances célestes, et tous les êtres qui peuplent sans doute les mondes innombrables qui roulent dans l'espace ; parmi tout cet immense univers, parmi cette multitude de systèmes célestes où se perdent nos regards et notre imagination, il ne veut voir que notre petit système, et dans ce système, notre petite planète, parce que là se trouve la brebis qu'il a perdue ; il se dépouille en faveur de nous seuls de la gloire ineffable qui l'environnait; il quitte ce trône du ciel qu'entourent les mille millions d'anges et les dix mille milliers des séraphins, pour descendre sur une terre que le péché a frappée de malédic-

[1] Comparez Matth., XIX, 13, 19. Jean, VI, 10.

tion; pour se mieux rapprocher de nous, il se rend semblable à une de ces créatures qui se sont perdues en violant sa loi; il souffre comme elles, plus qu'elles l'humiliation, la faim, la soif, la fatigue, la douleur; lui, le souverain maître de l'univers, il vient parmi les hommes pécheurs vivre d'une vie de souffrances et expirer du supplice d'un esclave : et tout cela, dans l'unique but de ramener à lui, c'est-à-dire au bonheur, sa brebis perdue; tout cela, pour subir lui-même à la place de sa créature coupable le châtiment qu'elle a mérité; pour acheter, au prix de sa propre félicité, le droit d'y faire participer l'homme pécheur et malheureux. Je vous le demande, mes frères, est-il possible d'imaginer un plus étonnant prodige de condescendance et d'amour ?

Mais il y a plus encore dans cet image de l'abandon des quatre-vingt-dix-neuf brebis. Le Saint-Esprit a voulu représenter par là l'œuvre individuelle que Dieu fait à l'égard de chaque pécheur pour le racheter et le sauver. Non-seulement Dieu agit à l'égard de notre terre comme si elle était seule dans l'univers; mais il agit à l'égard de chaque pécheur comme s'il était seul sur la terre. « Je suis aussi assuré que Jésus est mort pour mes péchés », disait une pauvre et humble chrétienne, « que si j'eusse été seule à sauver, et qu'il ne fût mort que pour moi seule. » « Christ, » disait le pieux Adam, « voyait et sentait distinctement chacun de mes péchés, lorsqu'il suait des gru-

meaux de sang en Gethsémané, et lorsqu'il s'écriait sur la croix : mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné! » Ce sentiment de l'individualité de la rédemption est inséparable de la vraie foi. Chaque pécheur peut et doit se dire : c'est pour moi, pour moi proprement que Christ est venu au monde : il aurait quitté le trône du ciel, il aurait souffert en Gethsémané, il serait mort sur la croix quand bien même il n'y aurait eu que moi seul à sauver dans tout l'univers ; et ma rédemption est aussi certaine que si le rédempteur était venu pour moi seul. Puissions-nous, mes bien-aimés frères, entrer pleinement et sans réserve dans ce sentiment si précieux d'un salut individuel! Aussi longtemps que Jésus n'est pour nous qu'un sauveur en général ; aussi longtemps que nous le considérons comme ayant souffert pour les péchés du monde, et non pas proprement pour *nos* péchés, pour *mes* péchés ; aussi longtemps que nous ne voyons en lui que *le* sauveur et non pas *notre* sauveur, *mon* sauveur, nous ne pouvons pas avoir part à son salut. Apprenons à nous placer en présence de ce salut comme si nous étions seul au monde, et à nous l'appliquer comme s'il n'était que pour nous seul ; oublions, en nous approchant de la croix de Christ, tout le reste de l'univers, comme il l'oublie lui-même lorsqu'il s'approche de nous, sa brebis perdue, pour la racheter et la sauver, laissant pour elle seule les quatre-vingt-dix-neuf au désert!

Après avoir laissé ces quatre-vingt-dix-neuf brebis au désert, le berger s'en va, nous dit la parabole, « sur les montagnes », c'est-à-dire dans les lieux les plus escarpés et les plus inaccessibles, pour « chercher celle qui s'est perdue. »

Ce nouveau trait nous découvre une face nouvelle de l'amour de Dieu pour le pécheur. Non-seulement il prépare tout pour son salut, non-seulement il accomplit lui-même ce salut en se chargeant de la condamnation que le pécheur a méritée : mais il va le chercher avec la plus tendre sollicitude pour le presser, par tous les moyens possibles, d'accepter ce salut que le pécheur n'est que trop disposé à repousser. Le fils de l'homme est venu tout à la fois *chercher* et sauver ce qui est perdu [1]. Toutes les dispensations de Dieu à notre égard, tous les évènements de notre vie ont pour but, dans la pensée de Dieu, de nous disposer à recevoir son salut ; ce sont autant de chemins divers par lesquels il cherche sa brebis perdue pour la ramener à lui. C'est pour cela qu'il nous envoie les bénédictions ; c'est pour cela aussi qu'il nous dispense les épreuves. Vous, sur qui Dieu s'est plu à répandre les jouissances de la fortune et tous les biens de cette vie, il vous cherche : ces bénédictions sont, dans son intention paternelle, un moyen de toucher votre cœur par la reconnaissance, de vous faire remonter du bien-

[1] Luc, XIX, 10.

fait au bienfaiteur, et de vous ramener ainsi, brebis perdue, au bercail du bon berger. Vous, qu'il voulut faire naître et vivre dans cette pauvreté qui fut son partage à lui-même, il vous cherche : il veut par là détacher votre cœur de ce monde et de ses vanités, tourner vos pensées et vos affections vers des trésors plus précieux que ceux de la terre, et vous ramener ainsi, brebis perdue, au bercail du bon berger. Vous, qui gémissez sous le fardeau d'un corps malade et souffrant, il vous cherche : il veut vous faire soupirer après le repos réservé au peuple de Dieu, vous faire arriver par la souffrance du corps à la santé de l'âme, et vous ramener ainsi, brebis perdue, au bercail du bon berger. Vous, qui pleurez sur la tombe d'un père ou d'une mère, d'un frère ou d'une sœur, d'une épouse ou d'un enfant ; vous, qui veillez avec larmes auprès du lit de souffrance d'un être bien-aimé que Dieu va rappeler à lui, il vous cherche : il veut par là détourner vos affections de cette vie d'épreuves, les reporter vers ce séjour des réunions éternelles dont il vous a ouvert l'entrée par son sang, et vous ramener ainsi, brebis perdue, au bercail du bon berger. Vous tous autour desquels il multiplie de jour en jour les avertissements les plus solennels ; qui voyez la mort frapper ses coups les plus inattendus à votre droite et à votre gauche, comme pour vous dire que votre tour viendra bientôt, il vous cherche : il veut par là vous réveiller du sommeil funeste où vous plon-

gent les distractions de cette vie, vous placer en présence de l'éternité, vous faire mettre enfin sérieusement la main à l'œuvre de votre salut, et vous ramener ainsi, brebis perdues, au bercail du bon berger. Il vous cherche par la prédication de sa parole; il vous cherche par la commémoration de son sacrifice; il vous cherche par ces mouvements de repentance, par ces désirs de conversion, par ces dégoûts secrets du monde et de ses vanités, que son Esprit produit dans vos cœurs. De quelque côté que vous vous tourniez, quelque portion de votre vie que vous envisagiez, vous rencontrez partout le regard du Seigneur qui vous cherche, partout sa voix qui vous appelle, partout sa main qui vous montre l'unique chemin du salut et de la vie éternelle. Vous avez beau fermer les yeux à ce regard, vous détourner de cette main, et n'écouter point cette voix, le Seigneur ne se décourage point, il ne vous abandonne point pour cela : il revient à la charge, il vous cherche encore, il vous poursuit encore jusque sur les montagnes les plus inaccessibles où se réfugie votre indifférence, il vous crie encore comme au premier jour : « mon fils, ma fille, donne-moi ton cœur ! Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés, et je vous soulagerai ! Vous tous, qui êtes altérés, venez à la source des eaux ; et vous qui n'avez point d'argent, venez, achetez et mangez; venez, dis-je, acheter sans argent et sans aucun prix du vin et du lait ! Tu t'es perdu,

ô Israël! mais en moi réside ton secours. Convertissez-vous, et vivez ; détournez-vous de votre mauvaise voie, et jetez loin de vous tous vos péchés; faites-vous un nouveau cœur et un esprit nouveau: et pourquoi mourriez-vous, ô maison d'Israël! »

Mes bien-aimés frères, qui n'avez pas encore profité de tous ces moyens de grâce dont le Seigneur vous environne avec tant d'amour, avec un si ardent désir de votre salut, ne résistez pas davantage : ouvrez votre cœur à cette grâce qui s'offre à vous; n'attendez pas plus longtemps, de peur que plus tard il ne soit trop tard. Quelque chose ne vous dit-il pas que vous n'êtes pas dans le chemin de la félicité éternelle? ne sentez-vous pas vous-mêmes qu'aussi longtemps que vous resterez dans votre état actuel, aussi longtemps que vous ne serez pas entrés dans une voie nouvelle, que vous n'aurez pas été changés par le Saint-Esprit, que vous ne serez pas devenus de nouvelles créatures en Jésus-Christ, vous ne pouvez être ni vraiment heureux dans ce monde, ni sauvés dans l'éternité? Eh bien, il dépend de vous, de vous seuls d'être sauvés, d'être sauvés dès aujourd'hui et pour toujours. Entrez franchement dans cette voie nouvelle qui peut seule vous conduire au salut; secouez cette vie de distractions et d'étourdissement qui vous fait perdre de vue le soin de votre âme; allez au sauveur comme de pauvres pécheurs perdus et condamnés, qui ne peuvent rien par eux-mêmes et qui attendent tout de sa grâce;

demandez-lui de mettre en vous, par son Saint-Esprit, cette foi dont vous sentez le besoin et que vous ne pouvez pas vous donner vous-mêmes ; demandez-lui ce cœur nouveau et pur dont vous éprouvez un secret désir, et sans lequel vous ne pouvez ni aimer Dieu, ni triompher du péché; en un mot, laissez-vous trouver par ce bon berger qui vous cherche, qui vous poursuit avec une si tendre sollicitude !

Et que fera-t-il, enfin, quand il aura retrouvé sa brebis perdue? « S'il arrive qu'il la trouve, » nous dit le sauveur, « il la met sur ses épaules tout joyeux, et étant de retour dans sa maison, il appelle ses voisins et ses amis en leur disant : réjouissez-vous avec moi, car j'ai retrouvé ma brebis qui était perdue ! Je vous dis qu'il y aura de même de la joie dans le ciel pour un seul pécheur qui vient à se repentir, plus que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de repentance. » Ces quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de repentance, ce sont les anges qui ne sont point tombés et les élus déjà glorifiés; ce sont aussi les pécheurs déjà convertis par la grâce du Seigneur, et qui, tout en ayant besoin encore d'actes particuliers de repentance pour leurs péchés de chaque jour, n'ont plus besoin de cette repentance générale que l'Ecriture appelle nouvelle naissance ou conversion, et par laquelle on entre dans le chemin de la vie éternelle. De même qu'un père se

réjouit davantage de la guérison inespérée d'un fils attaqué d'une maladie mortelle, que de la santé dont jouissent ses autres enfants, qu'il aime pourtant d'une égale tendresse : de même la conversion et le salut d'un pécheur qui marchait vers la perdition cause une joie toute particulière au cœur de notre père céleste, et parmi les habitants de son royaume.

Ce dernier trait couronne dignement toute cette admirable peinture de l'amour de Dieu pour le pécheur ; il nous enlève à la terre pour nous transporter dans le ciel, et nous initier aux émotions ineffables qui agitent les habitants de ce glorieux séjour. Dans ces demeures bienheureuses qu'habitent les élus et les anges, et que l'Ecriture nous dépeint comme favorisées de la présence toute particulière du Seigneur, il y a des joies célestes, comme il y a des afflictions divines. Les afflictions y sont causées par l'égarement et la perdition des pécheurs; et les joies y ont pour objet leur conversion et leur salut. La conversion et le salut des pécheurs, voilà les évènements qui dominent toute l'histoire du monde pour les habitants des cieux ; voilà les objets qui seuls paraissent dignes de fixer les regards des anges, et d'occuper une place dans leurs annales éternelles. Les évènements les plus grands devant les hommes sont les plus petits dans le royaume des cieux; et les évènements les plus petits devant les hommes sont les plus grands dans le royaume des cieux. Ce qui occupe l'attention

des habitants du ciel, ce qui fait la matière de leurs sublimes entretiens, ce ne sont pas les révolutions des empires; ce ne sont pas les guerres des peuples et des rois; ce ne sont pas ces évènements dramatiques et romanesques qui excitent parmi les hommes de si vives préoccupations; ce ne sont pas les merveilles des arts, ni les prodiges de l'industrie: non, ce sont des évènements qui, le plus souvent, passent inaperçus aux yeux des hommes: c'est un pécheur ignoré qui apprend à connaître ses péchés, et qui prie pour la première fois de sa vie; c'est un petit enfant que sa mère instruit à joindre ses petites mains pour balbutier une prière; c'est, dans quelque chambre solitaire, une jeune fille qui, dans le secret de son cœur, renonce aux vanités du monde pour se donner à Jésus-Christ; c'est, dans les déserts de l'Afrique, un pauvre Béchuana qui se met à genoux derrière un buisson pour demander à Dieu un nouveau cœur. Voilà, voilà les grands objets qui fixent l'attention des anges, et les glorieuses conquêtes que célèbrent les harpes d'or des séraphins; voilà ce qui fait tressaillir d'une joie ineffable le cœur même de Dieu!

Ces évènements, qui font le sujet des joies et des fêtes éternelles, se multiplient de jour en jour sur la terre. Cette terre, dont le péché avait fait un désert spirituel, commence à « se réjouir, » suivant la parole du prophète, et à « fleurir comme la rose. » L'évangile de Jésus-Christ, traduit dans tous les idiomes con-

nus, est porté chez toutes les nations du globe; la foi chrétienne a ses armées et ses vaisseaux, qui accomplissent leurs paisibles conquêtes à côté de celles du commerce et de la politique. Habitants du ciel! vous pouvez vous réjouir au sujet du monde païen : l'Otaïtien a brisé ses idoles, le Zélandais dépose ses instruments de mort, l'Indou éteint la flamme de ses bûchers, le Hottentot se dépouille de sa grossière ignorance; et tous, se donnant la main à travers les déserts et les océans, se rencontrent dans une même pensée autour de la croix de Golgotha. Habitants du ciel! vous pouvez vous réjouir au sujet de notre Europe : bien des âmes qui n'avaient de chrétien que le nom sont réveillées de leur long sommeil ; l'indifférence fait place au zèle, et l'incrédulité à la foi ; les œuvres d'évangélisation se multiplient; l'empire de la superstition s'ébranle, et les populations, lasses d'un paganisme christianisé, demandent à grands cris la religion du pur évangile, le culte en esprit et en vérité. Habitants du ciel! vous pouvez vous réjouir, Dieu en soit loué! au sujet de cette église elle-même. Chaque année y voit augmenter le nombre de ceux qui deviennent sérieux à salut, et qui demandent, comme le geôlier de Philippes : « que faut-il que je fasse pour être sauvé ? » le zèle pour les œuvres chrétiennes y remplace de plus en plus l'amour des vanités du monde ; la foi y éclate au-dehors par la charité , et chaque dimanche réunit dans ce temple bien des

âmes vraiment affamées du pain de la vie éternelle.

Chers frères, qui êtes restés jusqu'ici étrangers à la conversion et au salut, ne voulez-vous pas ajouter personnellement à ces joies des habitants du ciel ? ne voulez-vous pas, vous aussi, prendre place dans le bercail, et reposer sur le sein du bon berger ? ne voulez-vous pas un jour aller prendre votre part de ces fêtes éternelles qui ont pour objet le salut des âmes ?... O notre Dieu-sauveur ! « grand pasteur des brebis, qui, par le sang de l'alliance éternelle, fus ramené d'entre les morts, » viens toi-même chercher et réunir dans ton bercail toutes les brebis de cette bergerie ; donne efficace à l'appel que tu leur adresses par la voix de ton serviteur; et qu'il y ait aujourd'hui une joie nouvelle au sujet de cette église, dans les demeures éternelles ! Amen.

Septembre 1845.

LE MAUVAIS RICHE.

Il y avait un homme riche, qui se vêtait de pourpre et de fin lin, et qui se traitait bien et magnifiquement tous les jours. Il y avait aussi un pauvre, nommé Lazare, qui était couché à la porte de ce riche, et qui était couvert d'ulcères. Il désirait se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche ; et même les chiens venaient lécher ses ulcères.

Or il arriva que le pauvre mourut, et il fut porté par les anges dans le sein d'Abraham. Le riche mourut aussi, et il fut enseveli.

Et étant en enfer et dans les tourments, il leva les yeux et vit de loin Abraham, et Lazare dans son sein ; et s'écriant, il dit : père Abraham, aie pitié de moi, et envoie Lazare afin qu'il trempe dans l'eau le bout de son doigt pour me rafraîchir la langue ; car je suis extrêmement tourmenté dans cette flamme. Mais Abraham lui répondit : mon fils, souviens-toi que tu as eu tes biens pendant ta vie, et Lazare y a eu des maux ; et maintenant il est consolé, et tu es dans les tourments. Outre cela, il y a un grand abîme entre vous et nous, de sorte que ceux qui voudraient passer d'ici vers vous ne le peuvent, non plus que ceux qui voudraient passer de là ici.

(Luc, XVI, 19-26.)

Le danger qui est attaché à la possession des richesses est un de ceux contre lesquels le sauveur prend le plus de soin de prémunir ses disciples. Il est impossible de rien imaginer de plus fort et de plus effrayant pour les riches que cette déclaration solennelle : « il est plus aisé qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille, qu'il ne l'est qu'un riche entre dans le royaume des cieux. » Cette expression proverbiale et familière, d'un fréquent usage chez les Juifs, représentait, non une impossibilité absolue, mais une difficulté très-grande. Le récit que nous venons de lire nous offre un vivant commentaire de cette déclaration. Comme on n'y trouve aucune indication de lieu ni de temps, quelques interprètes ont voulu voir ici une simple parabole ; mais la mention du nom de Lazare paraît plutôt indiquer un récit historique. Jamais, en effet, le sauveur, dans ses paraboles, ne nomme les personnages qu'il met en scène.

La première chose qui nous frappe dans ce récit, c'est la vivacité et le caractère pittoresque de cette description, si courte et tout ensemble si complète. Le sauveur ne dit que deux mots, mais ces deux mots contiennent plus de choses que de longues descriptions d'un auteur ordinaire. Sa parole est si vive et si saisissante, qu'il semble qu'on aît réellement sous les yeux les objets qu'il décrit : on croit assister aux festins de ce riche voluptueux et magnifiquement vêtu;

on croit voir couché à sa porte ce pauvre couvert d'ulcères, qui ne trouve que chez les animaux une compassion que lui refusent ses semblables. Un tableau ne peindrait pas plus vivement qu'un pareil récit. Cette concision riche et pleine est un des caractères les plus frappants des livres saints, et une des preuves de leur divinité.

« Il y avait un homme riche qui se vêtait de pourpre et de fin lin, et qui se traitait bien et magnifiquement tous les jours. »

Il faut remarquer que le mauvais riche ne nous est point représenté comme un homme vicieux; il n'est point accusé d'avoir acquis ses richesses par de mauvais moyens, ni d'être avare, ou adultère, ou blasphémateur, ou ivrogne, ou même intempérant; probablement il avait une vie extérieurement honnête, et jouissait même d'une réputation de générosité dans le monde; sans doute sa table, toujours richement servie, offrait à ses amis une somptueuse hospitalité; bien plus, puisqu'il était juif, et qu'il appelait Abraham son père, nous pouvons supposer qu'il avait les formes extérieures de la piété. Mais il ne rapportait qu'à lui-même, et n'employait qu'à sa propre satisfaction, les biens que Dieu lui avait confiés pour les faire servir à la gloire de son créateur et au bien de ses frères; il perdait de vue les trésors que les vers et la rouille ne consument point; il avait son partage dans ce monde, « ses biens dans cette vie, » et

cela seul suffit pour qu'il soit du nombre des réprouvés. Pensée bien faite pour effrayer quiconque ne connaît d'autres biens que ceux de la terre. Ne l'oublions jamais : ce n'est pas assez, pour entrer au royaume des cieux, de mener une vie d'honnête homme selon le monde, et de ne faire tort à personne; il faut avoir « son cœur et son trésor dans le ciel; » il faut « user de ce monde comme n'en usant pas; » il faut vivre sur la terre comme des citoyens d'un royaume invisible et à venir; il faut avoir pleuré ses péchés au pied de la croix de Jésus-Christ, être ressuscité avec ce divin sauveur, et vivre d'une vie nouvelle et sainte, « cherchant les choses qui sont en haut, où Christ est assis à la droite de Dieu. »

« Il y avait aussi un pauvre nommé Lazare, qui était couché à la porte de ce riche, et qui était couvert d'ulcères. Il désirait se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche; et même les chiens venaient lécher ses ulcères. »

Jésus s'arrête plus longtemps à la description du pauvre qu'à celle du riche, comme s'il se plaisait davantage dans la pensée et dans la société des malheureux. Lui-même, en effet, pendant les jours de sa vie mortelle, ne fut autre chose qu'un pauvre; lui qui possède la source éternelle de toute richesse, il voulut naître et vivre dans la pauvreté : pour consoler et encourager par son exemple les pauvres semblables à lui, et pour nous enseigner à tous

que les vrais biens ne sont pas ceux que le monde estime.

Le tableau de la pauvreté de Lazare forme un contraste parfait avec celui de la vie somptueuse du riche. Remarquez comme chacun des traits du tableau fait ressortir de la manière la plus frappante, je dirais presque la plus habile, non-seulement la misère du pauvre, mais la dureté inexcusable du riche. « Le riche ne peut pas dire que la multitude des misères à soulager l'accable : ce pauvre est seul ; — ni que ces misères sont éloignées : elles sont à sa porte; — ni qu'elles lui sont cachées : il ne peut sortir de chez lui sans en être témoin; — ni que le pauvre pourrait travailler : les ulcères dont il est couvert l'obligent à rester couché; — ni qu'il était importun : il ne disait pas un mot; — ni qu'il lui fallait beaucoup : il se serait contenté des miettes ; — ni que d'autres en avaient soin : personne ne lui donnait ; — ni qu'on ne l'a pas averti : à défaut de bienfaiteurs humains, les chiens eux-mêmes l'avertissent par leur exemple, en soulageant ce pauvre à leur manière [1]. »

On a de la peine à se représenter une pareille insensibilité, et la seule pensée en fait frémir; et pourtant, c'est là une image trop fidèle de ce qui arrive tous les jours dans le monde. Nous avons vu que le riche n'était pas avare, et rien n'annonce qu'il fût natu-

[1] Quesnel.

rellement cruel; mais il était riche ! et l'effet trop ordinaire des richesses est de resserrer le cœur, de le rendre insensible aux souffrances des malheureux. Quiconque a quelque expérience du cœur humain sait assez que les plus riches ne sont pas ordinairement les plus généreux, et que, pour obtenir un secours, il est plus sûr en général de s'adresser à un homme de fortune médiocre, ou même à un pauvre, qu'à un homme riche. Ce dernier, semblable au riche de notre histoire, dépensera plus facilement une somme considérable pour un festin ou pour une soirée de plaisir, qu'il ne donnera une faible contribution pour une œuvre chrétienne ou charitable. Bien plus, on voit souvent tel homme qui était naturellement modeste, généreux, affable, compatissant, perdre toutes ces précieuses qualités du moment qu'il devient riche : tant est puissante et presque irrésistible la séduction attachée aux richesses ! et tant est profondément vraie cette effrayante déclaration du sauveur : « Il est difficile qu'un riche entre dans le royaume des cieux ! » Il y a, je le sais, à cette règle générale d'heureuses et douces exceptions : il y a des riches qui font de leur fortune un noble et généreux usage, qui l'emploient au bien de leurs frères et à l'avancement du règne de Dieu ; mais ce sont des exceptions. Tenez-vous donc en garde, riches du monde, contre la séduction attachée à vos richesses; n'oubliez jamais qu'une vigilance continuelle peut seule vous préser-

ver des piéges presque inévitables qui vous environnent. Examinez chaque jour votre cœur, pour voir s'il ne se laisse point envahir par l'égoïsme, s'il ne se resserre point, s'il ne perd pas de sa compassion, de sa tendresse, de sa délicatesse, de sa générosité naturelles. Pour conserver ces précieuses dispositions, exercez-vous chaque jour à la charité. Et vous, que la providence a voulu placer dans une position plus humble, gardez-vous de convoiter d'aussi dangereux trésors. Ne murmurez pas contre une position qui vous fait ressembler au sauveur, et qui vous rend plus facile l'accès au royaume des cieux.

Ce contraste si révoltant entre les humbles souffrances d'un pauvre et le luxe insolent d'un riche, contraste qui se reproduit à chaque pas sous nos yeux, est une des preuves les plus irrécusables de l'état de chute et de désordre de l'humanité. Rien de plus triste que de voir ainsi certains hommes dissiper du superflu pour de stériles plaisirs ou de funestes excès, tandis que tout près d'eux d'autres hommes, leurs égaux devant Dieu, leurs supérieurs peut-être sous le rapport moral et religieux, manquent du nécessaire et souffrent les tortures aiguës du froid et de la faim. Il est impossible de contempler un pareil état de choses sans reconnaître que ce monde n'est plus tel qu'il sortit des mains du créateur, et que le péché est venu mettre le désordre dans l'œuvre d'un Dieu sage et bon. Ce désordre ne doit pas durer toujours :

Christ est venu au monde pour détruire le péché et toutes ses funestes suites, pour faire de nouveau régner l'ordre dans l'œuvre de Dieu. Mais l'ordre ne sera pleinement rétabli que dans une autre économie. C'est là qu'il sera rendu à chacun selon son œuvre, et que tous les hommes seront classés d'après leur valeur morale; c'est là que la misère sera le partage des vrais pauvres, de ceux qui auront été pauvres en charité, et que le bonheur couronnera ceux qui auront été riches selon Dieu. C'est là qu'on verra les mauvais riches en enfer et dans les tourments, et les pieux Lazare dans le sein d'Abraham. Dans le récit qui nous occupe, le voile qui sépare les deux économies est soulevé pour nous par la main du sauveur, et nous assistons d'avance à la rétribution finale.

« Or, il arriva que le pauvre mourut, et il fut porté par les anges dans le sein d'Abraham. Le riche mourut aussi, et il fut enseveli. »

Bientôt arriva, pour le pauvre comme pour le riche, ce moment solennel qui fixe à jamais la destinée de l'homme. Ici se présente la question relative à l'état des âmes immédiatement après la mort, et en attendant le jugement dernier. L'âme, au moment de sa séparation d'avec le corps, entre-t-elle, comme l'ont cru quelques théologiens, dans un état de sommeil et d'insensibilité qui devrait durer jusqu'au jour de la résurrection des corps, ou bien voit-elle dès ce moment commencer pour elle un état de félicité ou de

misère, qui serait en quelque sorte un prélude au jugement du dernier jour? Le récit qui nous occupe est en faveur de cette dernière opinion. Il semble bien, en effet, que c'est immédiatement après leur mort que Lazare et le mauvais riche s'en vont chacun en son lieu, celui-ci dans l'enfer, celui-là dans le sein d'Abraham. On peut alléguer encore, contre l'idée du sommeil des âmes, la déclaration de Jésus au brigand sur la croix : « *aujourd'hui* même tu seras avec moi en paradis. » Alors le jugement dernier, raconté au vingt-cinquième chapitre de saint Matthieu, ne serait que la confirmation éclatante et solennelle du jugement particulier, qui a lieu pour chaque homme immédiatement après sa mort. [1] Au reste, l'essentiel pour nous, c'est de savoir que notre sort est irrévocablement fixé à l'instant de la mort, quel que doive être l'état de l'âme en attendant la résurrection : or, c'est là ce qui nous est clairement enseigné dans un grand nombre de passages de la parole sainte, et notamment dans le récit que nous méditons. Plus de changement possible dans la destinée ni de Lazare ni du mauvais riche.

C'est quelque chose de bien solennel et de bien terrible que cet instant de la mort, qui fixe notre sort pour toujours. Entre l'état d'un homme vivant, d'un malade, d'un mourant même, et celui d'un homme

[1] Voyez encore 2 Cor., V, 8.

mort, il y a tout un abîme, l'abîme qui sépare le temps de l'éternité, les choses muables de celles qui ne le sont plus. Contemplez un malade couché sur son lit de mort. Les dernières heures, bientôt les dernières minutes de sa vie sont arrivées. Ces heures, ces minutes s'envolent rapidement, et tombent l'une après l'autre dans l'éternité. Le sort éternel du malade est encore incertain. Aussi longtemps qu'il lui reste un souffle de vie, il peut encore se repentir et se convertir à salut. N'eût-il plus devant lui qu'une heure, qu'un moment, il peut encore se tourner vers Christ comme le brigand sur la croix — « Seigneur, souviens-toi de moi quand tu seras dans ton règne ! » — et, comme le brigand, il peut dans son cœur entendre cette douce réponse : « aujourd'hui même tu seras avec moi en paradis. » Enfin la dernière minute est venue. Dans un dernier instant indivisible, l'âme brise le dernier lien qui l'enchaînait à son enveloppe mortelle. Au dehors rien n'est changé : la minute qui suit l'instant fatal n'a rien qui la distingue de celle qui l'a précédé ; la chambre de mort offre le même aspect ; et même en contemplant le corps privé de vie, on le trouve à peine différent de ce qu'il était l'instant d'auparavant. Et pourtant cet instant indivisible a vu s'accomplir un évènement plus grand que les révolutions des empires, plus solennel que la destruction des éléments. Le sort d'une créature immortelle vient d'être fixé pour toujours. Que les jours

en s'accumulant deviennent des années, les années des siècles, les siècles des périodes dont la durée échappe à l'imagination humaine; que les âges sans mesure de l'éternité se déroulent sans fin et sans repos, et tout cela ne saurait apporter de changement au sort de cette âme, dont vous avez sous les yeux la dépouille mortelle, cette âme dont la destinée était incertaine il n'y a qu'un instant. « Après la mort vient le jugement, » dit l'Ecriture. Après la mort, l'enfer pour les uns, pour les autres le sein d'Abraham. Point d'intermédiaire, et plus de changement. « Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende! » « Eternel, enseigne-nous à tellement compter nos jours, que nous en puissions avoir des cœurs sages! »

« Lazare donc mourut, et il fut porté par les anges dans le sein d'Abraham. » Le pauvre meurt avant le riche, parce que Dieu s'empresse de délivrer ses élus d'une vie d'épreuves, tandis qu'il use de patience envers les pécheurs, pour leur laisser le temps de se repentir.

Le sauveur ne dit rien de ce que devint le corps de Lazare; il ne parle que de son âme; et pour montrer que l'âme est la partie essentielle de notre être, que c'est l'âme qui constitue proprement notre individualité, il s'exprime comme si l'âme de Lazare était Lazare tout entier : « *il* fut porté par les anges dans le sein d'Abraham. »

Quant au corps du pauvre Lazare, comme il avait

été maltraité et dédaigné pendant sa vie, aussi fut-il oublié après sa mort. Sans doute il fut jeté obscurément dans une fosse commune : nul cortége ne l'accompagna dans son dernier voyage, et pas un ami ne vint pleurer sur sa tombe. Mais si le pauvre Lazare fut oublié parmi les hommes, les anges de Dieu se souvinrent de lui ; les esprits célestes quittèrent le séjour de la gloire pour la paille qui lui servait de grabat ; ils l'assistèrent à ses derniers moments ; ils adoucirent son agonie par d'ineffables consolations ; ils recueillirent son âme heureuse de déposer enfin sa chaîne terrestre, et, en célébrant dans leurs divins cantiques la naissance d'un nouvel ange, ils la transportèrent « dans le sein d'Abraham. » Cette expression figurée, qui représente la félicité céleste, est empruntée aux coutumes judaïques. Les Juifs, dans leurs festins, n'étaient pas assis, mais couchés autour de la table, sur des lits où ils s'appuyaient sur le côté gauche, de manière que chaque convive reposait en quelque sorte sur le sein du voisin dont il occupait la droite. C'est ainsi que saint Jean reposait sur le sein du sauveur au souper de la Pâque. La félicité céleste est souvent représentée dans l'Ecriture sous l'image d'un festin ; dans ce festin, Abraham, le père des fidèles de tous les temps, occupe la première place ; reposer dans son sein, ou être placé à sa droite, c'est avoir une place élevée et honorable : telle était la place réservée au pauvre Lazare.

Le riche resta quelque temps encore sur la terre; mais enfin la coupe de la patience divine fut épuisée; il mourut aussi, et « il fut enseveli, » nous dit le sauveur. Comme toute sa sollicitude pendant sa vie avait été pour son corps de poudre, son corps aussi fut magnifiquement traité après sa mort; rien ne manqua aux soins dont on entoura ce cadavre destiné aux vers. Vêtu de brocart d'argent et d'or, exposé quelque temps sur un lit de parade, il fut ensuite porté au champ du repos au milieu d'une procession pompeuse; des pleureurs à gage, suivant l'usage de l'Orient, firent éclater sur ces restes inanimés une douleur bruyante et mensongère; un orateur salarié célébra dans un brillant panégyrique les titres de noblesse du héros de cette fête funèbre, sa vie vertueuse et inoffensive, le noble usage qu'il faisait de sa fortune; et quand enfin la terre se fut refermée sur cette poudre qui retournait en poudre, un monument superbe, où furent gravés en lettres d'or les noms et les titres du défunt, vint illustrer la place où reposaient ses os.

Voilà pour le corps du riche qui avait oublié Dieu. Mais son âme, son âme!... que devint-elle? Le sauveur ne nous le laisse pas ignorer. « Etant dans l'enfer et dans les tourments, » nous dit-il, il leva les yeux, et vit de loin Lazare dans le sein d'Abraham. » Quel amer et épouvantable contraste entre les soins dont le corps de ce malheureux était encore l'objet sur la

terre, et les tourments qu'il éprouvait dans l'enfer! Tandis que sur la terre son corps est vêtu magnifiquement, dans l'enfer il est enveloppé d'un vêtement de flammes. Tandis que sur la terre on célèbre sa générosité et ses vertus, dans l'enfer sa conscience et la justice divine, le déchirant comme un ver rongeur, lui reprochent incessamment sa vie dépourvue de sanctification et de charité. Tandis qu'on exalte l'éclat de sa naissance et de son nom, il est réduit à supplier le mendiant qu'il avait oublié à sa porte, et à soupirer, mais en vain, après une goutte d'eau pour rafraîchir sa langue brûlante. Il est impossible de rien imaginer de plus énergique et de plus effrayant que cette peinture des angoisses d'un damné : « père Abraham! aie pitié de moi, et envoie Lazare afin qu'il trempe dans l'eau le bout de son doigt pour me rafraîchir la langue; car je suis extrêmement tourmenté dans cette flamme! »

La soif est de tous les besoins le plus impérieux, de tous les tourments le plus cruel. Il s'est trouvé des hommes condamnés à mort qui, pour échapper à l'ignominie du supplice, ont eu l'affreux courage de se laisser mourir de faim, et qui ont mis par écrit, jour après jour, heure après heure, les sensations diverses par lesquelles ils ont passé avant d'expirer. Ces malheureux nous déclarent que, dans cet état, le tourment le plus intolérable était celui de la soif; tellement intolérable qu'ils ne pouvaient s'empêcher

réprouvé qui lève la tête du milieu des flammes où il gémit depuis deux mille ans, et qui vous crie par son exemple, par son angoisse, par son désespoir : « fuyez, fuyez la colère à venir ! Convertissez-vous, et croyez à l'évangile. Ne vous amassez pas sur la terre de périssables et funestes trésors, mais préparez-vous dans le ciel un trésor qui ne vous manquera jamais. Attachez-vous aux choses qui sont en haut, et non point à celles qui sont sur la terre. » Cette prédication de repentance et de conversion, qui sort de la bouche du mauvais riche, ne s'adresse pas seulement aux hommes vicieux, aux avares, aux impurs, aux intempérants : elle s'adresse à tous ceux qui, comme le riche de la parabole, ont « leurs biens dans cette vie, » à tous ceux qui cherchent leur bonheur sur la terre au lieu de le chercher dans le ciel. N'oublions pas que le réprouvé de notre histoire fut un honnête homme selon le monde, et que le serviteur *inutile*, aussi bien que le serviteur infidèle, sera jeté « dans les ténèbres de dehors, où il y a des pleurs et des grincements de dents [1]. »

C'est donc à vous tous qui n'êtes pas *nés de nouveau* que s'adresse la prédication de repentance et de conversion ; à vous riches du monde, qui n'êtes pas riches en Dieu ; à vous honnêtes gens selon les hommes, mais qui n'avez pas reçu le Saint-Esprit ; à

[1] Matth., XXV, 30.

vous qui ne priez pas; à vous qui ne savez pas ce que c'est que de crucifier la chair et ses convoitises; à vous tous enfin qui pensez plus à votre fortune dans ce monde qu'au salut de votre âme. C'est vous, vous-mêmes qui avez besoin de conversion; c'est vous qui partagerez un jour infailliblement la destinée du mauvais riche, si vous demeurez dans votre état actuel; c'est vous que menace le danger le plus épouvantable qu'il soit possible d'imaginer.

Mais il dépend de vous d'échapper à ce danger. Si vous vous perdez, ce sera uniquement par votre faute et par l'effet de votre propre volonté. Le moyen de salut que l'évangile vous présente est si facile et si certain, qu'il y aurait de votre part la plus insigne folie à n'en pas profiter. « Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé. » Crois : tout le salut est dans cette parole. Il ne s'agit pas de conquérir par vos propres efforts un salut pénible et éloigné de vous : il ne faut que recevoir avec une humble foi le salut que Christ vous acquit au prix de son sang, et qu'il vous offre dans ce moment même. Oh! si seulement vous pouviez croire! si vous pouviez vous humilier sincèrement devant Dieu comme de pauvres pécheurs condamnés, lui demander le pardon par le sang de Christ et la sanctification par le Saint-Esprit! Mais pourquoi ne le pourriez-vous pas? Vous le pouvez, si vous le voulez : car Dieu ne refuse jamais la foi à qui la demande avec sincérité. Que s'il n'y avait pas même

en vous une volonté ferme et décidée de vous convertir, priez pour obtenir cette volonté et elle vous sera donnée. Dites à Dieu comme le père du démoniaque : « Seigneur, je voudrais croire; aide-moi dans mon incrédulité! » En un mot, prenez seulement au sérieux la question de votre salut, et de ce moment-là vous serez sauvés. Jusqu'ici vous avez comme joué avec les vérités chrétiennes : elles n'ont été pour vous que des théories plus ou moins belles et plus ou moins plausibles, suspendues dans le vague d'un monde idéal, et qui ne descendirent jamais dans votre cœur et dans votre vie, comme de saisissantes réalités. Il est temps de les prendre enfin au sérieux. Il est temps de croire enfin sérieusement au ciel, et à l'enfer, et à la croix de Jésus-Christ qui peut seule vous faire éviter l'un et obtenir l'autre. Il est temps d'envisager en face cette mort dont le moment vous est inconnu, et qui vous fera partager infailliblement ou le bonheur de Lazare, ou le supplice du mauvais riche.

O notre Dieu et notre père! apprends-nous à tous à tellement compter nos jours, que nous en puissions avoir des cœurs sages! Ouvre ces cœurs, si durs et si longtemps fermés, aux instructions solennelles que ta parole nous a fait entendre en ce jour! Fais-nous la grâce de trembler pour un jour dans l'enfer avec le mauvais riche, afin que nous nous réjouissions éternellement dans le sein d'Abraham avec Lazare! Amen.

Mai 1843.

LA SAINTETÉ.

Il est écrit : soyez saints, car je suis saint.

(1 Pierre, I, 6.)

Soyez saints ! c'est là une de ces paroles divines que nul homme ne peut entendre avec indifférence, et qui font vibrer les cordes le plus profondément cachées dans notre cœur. La sainteté répond à un des besoins les plus caractéristiques, les plus indestructibles de notre nature. A quelque degré de l'échelle morale que nous puissions nous trouver, quelque chose nous crie que nous sommes faits pour la sainteté. Il n'y a pas jusqu'à l'être le plus dégradé, le plus enfoncé dans la fange du vice, qui n'entende quelquefois cette voix qu'il a étouffée se réveiller dans son cœur ; qui ne soupire par moments après un cœur pur, comme le malheureux prêt à périr de soif soupire après l'eau vive qui le sauverait. En ve-

nant vous parler de la sainteté, nous sommes sûrs de réveiller à l'instant toutes les sympathies de cet auditoire; nous sommes sûrs que pas une objection, pas une pensée ne s'élève dans vos esprits contre le sujet de méditation que nous avons choisi, et qu'il n'est pas un de vous qui ne répète intérieurement avec nous : être saint! voilà la véritable destination de l'homme; voilà le bien suprême, plus précieux mille fois que tous les trésors de la terre.

Mais il ne suffit pas de rendre hommage à la sainteté, de l'admirer, de l'exalter dans nos paroles: il faut la posséder dans nos cœurs; il faut être saints, si nous voulons être sauvés. « Sans la sanctification, » c'est l'Esprit de Dieu qui l'a déclaré, « personne ne verra le Seigneur. » Quand l'Ecriture ne nous enseignerait pas que la justice de Dieu ne peut laisser le péché sans châtiment, quand nous pourrions entrer au ciel avec le péché, la simple raison nous dit assez que le ciel même, sans la sainteté, n'aurait point pour nous de jouissances. Comme un sauvage des forêts ou des déserts, transporté tout-à-coup dans nos contrées, mis en contact avec une langue qu'il ne comprend pas, des usages qui lui sont étrangers, des jouissances qu'il ne peut apprécier, se trouverait isolé et malheureux au sein de cette civilisation qui fait notre orgueil, ainsi le pécheur, transporté sans changement dans le séjour de la sainteté, n'y trouverait rien qui répondît à ses besoins : les paroles qu'il y

entendrait seraient pour lui une langue étrangère, les jouissances qu'on y goûte lui seraient fastidieuses, la société de Dieu et des anges se changerait en solitude autour de lui, et son ciel serait un enfer.

Pour que vous puissiez jouir de la félicité du ciel, il faut donc nécessairement que vous soyez saints. Êtes-vous saints? telle est la question solennelle que notre texte nous invite à vous adresser. Pour répondre à cette question, il faut examiner en quoi consiste la sainteté selon la bible.

Ce que la bible appelle sainteté n'est pas ce que les hommes appellent vertu. Entre la vertu selon le monde, et la sainteté selon Dieu, il y a toute la distance qui sépare le ciel de la terre. Jugez-en vous-mêmes. Vous savez ce qui constitue dans le monde un homme vertueux; et voici ce qui dans la bible constitue un saint : « tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta pensée. » L'homme saint, c'est celui qui aime Dieu autant qu'il est possible d'aimer. Représentons-nous ce que doit être une vie d'homme dont le principe central, le mobile constant est l'amour de Dieu. Un tel homme est irréprochable dans ses actions. Non-seulement il ne se permet jamais de faire le mal, mais dans tout ce qu'il fait il se propose constamment de plaire à Dieu et de le glorifier; chacun des actes de sa vie, même les plus indifférents en apparence, concourt directement ou indirectement à la gloire de

Dieu; il accomplit strictement cette parole de l'apôtre : « soit que vous mangiez, ou que vous buviez, ou que vous fassiez quelque autre chose, faites tout à la gloire de Dieu. » Un tel homme est irréprochable dans ses paroles. Non-seulement il ne sort jamais de sa bouche aucune parole déshonnête ou amère, mais dans tout ce qu'il dit il a constamment en vue le bien des hommes et la gloire de Dieu; pas une de ses paroles qui ne soit bonne et utile, pas une qu'il ne puisse présenter avec confiance au jugement de Dieu; sa conversation est toujours exactement réglée sur cette déclaration de Jésus-Christ : « par tes paroles tu seras justifié, et par tes paroles tu seras condamné; car je vous dis en vérité que les hommes rendront compte au jour du jugement de toute parole oiseuse qu'ils auront dite. » Un tel homme est irréprochable dans ses pensées. Jamais il ne se laisse aller à des pensées impures, ni même à des pensées légères; jamais le simple désir du mal ne traverse son cœur : tous ses désirs, toutes ses pensées se rapportent à la gloire de Dieu et à l'accomplissement de sa volonté.

Voilà quel est l'homme saint selon la bible, l'homme à qui le ciel est promis. C'est l'homme dont la vie, constamment dirigée par le principe de l'amour de Dieu, ne présente jamais la moindre tache, ni en actions, ni en paroles, ni en pensées. Comparez, mon cher frère, votre vie avec cette vie, et voyez si vous

êtes cet homme-là. Si vous êtes cet homme-là, alors réjouissez-vous, car c'est à vous que s'appliquent ces douces paroles du sauveur : « bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu ! » Si vous êtes cet homme-là, le ciel vous appartient, la porte vous en est largement ouverte, vous pouvez vous présenter devant Dieu avec confiance, et votre place est préparée au milieu des anges qui ne sont point tombés.....

Mais d'où vient que mes paroles semblent étranges, et qu'elles ont presque l'air d'une ironie? D'où vient que je lis sur vos visages plus de curiosité que de sympathie, et que vous paraissez attendre l'explication d'un langage que vous ne comprenez plus? Ah! c'est que toute votre vie passée s'élève en témoignage dans votre esprit contre la supposition que je viens de faire ! C'est que vous sentez trop que si telles sont les exigences de la sainteté, il n'est pas un jour de votre vie, pas une seule heure d'un seul jour où vous n'ayez violé ses lois ; c'est que vous savez bien que si le ciel est à ce prix, vous n'avez rien de ce qu'il faut pour entrer au ciel !

Eh bien ! laissons là ce passé qui vous condamne, et attachons-nous à l'avenir. Cette sainteté que vous ne trouvez pas dans votre passé, peut-être pourrez-vous y parvenir par des efforts assidus. Essayez d'y parvenir. Prenez désormais la loi parfaite de l'Eternel pour unique règle de vos actions, de vos paroles et de

vos pensées; formez-vous un plan de conduite qui soit dans un rapport exact avec cette loi, et attachez-vous à réaliser ce plan dans votre vie. Que vos actions soient saintes : celles que vous faisiez autrefois en vue de vous-même ou des créatures, faites-les désormais en vue de Dieu ; quand vous agissez, ne vous proposez jamais d'autre but que la gloire de Dieu. Que vos paroles soient saintes : qu'elles soient toutes utiles, toutes édifiantes, toutes prononcées en vue de Dieu et de l'éternité. Que vos pensées soient saintes : qu'elles soient telles que vous puissiez toutes les avouer sans rougir devant Dieu et devant les hommes, et que jamais le désir du mal n'aborde votre cœur. Faites cela, et vous serez saint, et vous aurez rempli la condition nécessaire pour entrer au ciel.

Mais non : ici encore votre sens intime s'élève en témoignage contre mes paroles, et vous ne pouvez pas les prendre au sérieux. L'expérience que nous vous proposons, vous l'avez faite cent fois, âmes droites et religieuses de cet auditoire, qui avez vraiment à cœur de vous sanctifier ; et jugeant avec raison de l'avenir par le passé, vous savez trop que vous ne pouvez réussir. Vous savez trop que vos efforts ne parviennent à régler que vos actes extérieurs, à polir que les dehors de votre vie, et que vous n'avez aucune prise sur les sentiments de votre cœur. Vous sentez que le péché a pris possession de votre volonté et de votre pensée, qu'il tient à ce qu'il y a de plus

intime dans votre nature. Comme saint Paul, vous trouvez cette loi au-dedans de vous, que « lorsque vous voulez faire le bien, le mal est attaché à vous. » En vain vous projetez les plans de réforme les mieux conçus; en vain vous vous efforcez de livrer une guerre à mort à vos convoitises : toujours, toujours vous retrouvez en vous l'hydre vivante du péché, enlacée à toutes les fibres de votre cœur, se riant de vos théories et de vos efforts ! Toujours vous retrouvez dans votre cœur, au lieu de l'amour de Dieu, l'idolâtrie de la créature ; au lieu de la charité, l'égoïsme ; au lieu de l'humilité, l'orgueil ; au lieu de la pureté, la souillure : non pas, peut-être, cette souillure grossière que les hommes peuvent apprécier, mais cette souillure du regard et de la pensée, qui n'est connue que de vous-même et du Saint des saints. Cette sainteté que vous admirez, que vous aimez, que vous poursuivez, vous fuit d'une fuite éternelle; le péché, le péché seul vous suit partout et vous enveloppe sans cesse ; plus vous êtes sincères dans vos efforts, plus vous êtes angoissés de leur insuccès, et dans votre angoisse vous vous écriez avec saint Paul : « malheureux que je suis ! qui me délivrera de ce corps de mort, de ce cadavre du péché que partout je traîne avec moi ? »

Qui vous en délivrera ?.... Mes frères, écoutez la parole de Dieu : « voici, les jours viennent, dit l'Eternel, que je traiterai une alliance nouvelle avec la

maison d'Israël et la maison de Juda ; non selon l'alliance que je traitai avec leurs pères au jour que je les pris par la main pour les faire sortir du pays d'Egypte, laquelle alliance ils ont enfreinte. Car c'est ici l'alliance que je traiterai avec la maison d'Israël en ces jours-là, dit l'Eternel. Je mettrai ma loi au-dedans d'eux, je l'écrirai dans leur cœur, et je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple. » Ecoutez encore : « ainsi a dit l'Eternel : je répandrai sur vous des eaux nettes, et vous serez nettoyés ; je vous nettoierai de toutes vos souillures et de toutes vos idoles. Je vous donnerai un nouveau cœur ; je mettrai au-dedans de vous un esprit nouveau ; j'ôterai de votre chair le cœur de pierre, et je vous donnerai un cœur de chair. Et je mettrai mon Esprit au-dedans de vous ; je ferai que vous marcherez dans mes statuts, et que vous garderez mes ordonnances. » Ecoutez toujours : « lorsque la bonté et l'amour de notre Dieu sauveur envers les hommes ont été manifestés, il nous a sauvés, non pour des œuvres de justice que nous eussions faites, mais selon sa miséricorde, par le baptême de la régénération et le renouvellement du Saint-Esprit, qu'il a répandu abondamment sur nous, par Jésus-Christ notre sauveur [1]. » Cette sainteté qui vous est si nécessaire, que vous ne trouvez pas en vous-mêmes, et que vous ne pouvez pas vous donner,

[1] Jér., XXXI, 31-33. Ezéch., XXXVI, 25-27. Tite, III, 4-6.

Dieu vous la donne gratuitement, il veut la créer en vous par son Esprit. Il ne vous dispense pas de l'obligation d'être saints pour entrer au ciel, mais il se charge lui-même de vous rendre saints, en changeant vos cœurs par l'influence du Saint-Esprit. Oui, mes bien-aimés frères, ce même Esprit de Dieu qui, au jour de la première Pentecôte, fut répandu sur l'église naissante, cet Esprit saint vous est offert, à vous tous sans exception qui désirez sincèrement vous sanctifier; tous vous êtes appelés à être baptisés de ce baptême qui vient du ciel; et si vous n'en croyez pas mes paroles, croyez-en celles de saint Pierre, disant aux Juifs le jour de la première Pentecôte: « convertissez-vous, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ, pour obtenir la rémission des péchés, et vous recevrez le don du Saint-Esprit; car la promesse en est faite à vous, et à vos enfants, et à tous ceux qui sont éloignés, autant que le Seigneur notre Dieu en appellera [1]. » Ces hommes qui étaient éloignés du berceau du christianisme, et que le Seigneur a voulu appeler à lui, ces hommes sont vous-mêmes, chers frères, vous tous qui désirez sincèrement vous sanctifier. C'est donc à vous-mêmes qu'est faite la promesse du Saint-Esprit; c'est à chacun de vous que Dieu dit: « je mettrai mon Esprit au-dedans de toi. »

[1] Actes, II, 38, 39.

Quel riche et magnifique présent que ce don du Saint-Esprit! Quel présent que celui de Dieu lui-même se donnant à nous et venant vivre dans nos cœurs! Quand un tel hôte vient habiter notre cœur, la sainteté y entre avec lui ; car, comment le péché subsisterait-il en présence du Saint des saints? Comme la lumière du soleil chasse les ombres de la nuit, et comme la glace fond à l'approche de la flamme, ainsi le péché ne peut subsister en présence de l'Esprit de Dieu. Eloignez-vous, convoitises de la chair et des yeux, orgueil, pensées mauvaises, souillures de toute espèce, cédez la place au Dieu de sainteté! C'est lui qui désormais va régner sur notre cœur. Trop longtemps nous avons gémi sous votre triste empire : désormais nous voulons être saints, car Dieu est saint!

Oui, mes bien-aimés frères, la sainteté, voilà le but de tout l'évangile. L'évangile ne va pas à moins qu'à nous faire rentrer dans notre destination primitive, à nous remettre dans l'état où était l'homme avant sa chute, à nous faire reprendre la place que nous avions perdue parmi les anges qui ne sont point tombés. Gardez-vous de restreindre le salut chrétien au pardon des péchés: le pardon n'est qu'un moyen, ce n'est pas le but de l'évangile. Le pardon n'est qu'un passage que nous devons traverser pour aller plus loin; c'est la porte d'entrée du salut, ce n'est pas le salut lui-même. Ce salut que Christ nous a conquis au prix de son sang, c'est la sainteté. Le pardon n'a

quelque prix que parce qu'il fait naître dans notre cœur l'amour de Dieu, et que cet amour est le principe de la sainteté. Celui qui croit que Dieu l'a tant aimé que de livrer son fils unique aux tortures de la croix, afin de pouvoir lui pardonner, celui-là aime à son tour ce Dieu qui l'a aimé le premier : il se sent pressé de lui donner vie pour vie, et dévouement pour dévouement. Son premier bonheur, désormais, est de faire la volonté de son père céleste, de rendre sa nature conforme à celle de Dieu, de devenir saint comme Dieu est saint et parfait comme il est parfait. Tel est le principe de la sanctification chrétienne : l'amour : principe fécond, puissant, entraînant, qui ne se borne pas à corriger tel ou tel vice de détail, mais qui saisit le cœur tout entier, et donne à tout l'ensemble de la vie une direction nouvelle.

Mais ce principe tout seul ne suffirait pas à nous sanctifier. Si l'esprit est prompt, la chair est faible; et notre nature morale est tellement déchue par le péché, que nous ne saurions triompher des tentations avec les seules forces de cette nature. Il faut, pour développer en nous le principe de la sanctification, un secours étranger, une force divine; et cette force, Dieu nous la donne par son Saint-Esprit. C'est cet Esprit qui devient le moyen de notre sanctification. C'est lui qui développe en nous l'homme intérieur et nouveau, « créé à l'image de Dieu, en justice et en sainteté véritables. » C'est lui qui nous donne la force

de lutter jusqu'au sang contre le péché, de crucifier la chair et ses convoitises, de couper et de jeter loin de nous le membre qui nous fait tomber en tentation.

Voilà l'évangile. Loin de nous donc un évangile qui s'arrêterait au pardon; qui parlerait toujours de grâce et jamais de sanctification; qui ferait fléchir la règle éternelle du bien et du mal; qui serait une dispense accordée au péché; qui dirait : « péchons afin que la grâce abonde! » Faux évangile, évangile de mensonge, évangile de Satan que celui-là! l'évangile que nous prêchons est la bonne nouvelle de la sainteté, c'est l'évangile du Saint-Esprit. L'évangile que nous prêchons vous dit : « sans la sanctification personne ne verra le Seigneur. Bienheureux ceux qui ont le cœur pur : car ce sont eux qui verront Dieu. » Il vous dit : « soyez parfaits comme votre père qui est aux cieux est parfait; soyez saints, car Dieu est saint. » Il vous dit : ce qui est né de l'Esprit est Esprit. Celui qui est né de Dieu ne pèche point; quiconque pèche, n'a point vu Jésus-Christ et ne l'a point connu [1]. »

Mais ici encore je me sens arrêté dans vos esprits par une objection. « Oui, » dites-vous en vous-mêmes, « voilà une belle théorie, mais où est la réalité? Y a-t-il réellement des hommes qui vivent sous l'influence du Saint-Esprit? Si, pour être enfant de

[1] Matth., V, 48. Jean, III, 6. 1 Jean, III, 6, 9.

Dieu, il faut ne plus pécher, où sont-ils les véritables enfants de Dieu? Nous les cherchons autour de nous ces êtres parfaits, renouvelés à l'image de Dieu, et nous ne savons point les trouver.

Il suffit, pour résoudre cette difficulté, d'exposer le vrai sens des passages que je viens de citer. Quand Jésus nous dit : « soyez parfaits comme votre père qui est aux cieux est parfait, » ce n'est pas à dire que nous devions ni que nous puissions parvenir tout d'un coup à cette perfection ; mais c'est-à-dire que c'est là notre destination, que tel doit être le but et l'objet constant de nos efforts. Quand saint Jean nous dit que celui qui est né de Dieu ne pèche plus, ce n'est pas à dire qu'il ne tombe jamais dans aucune faute : puisque le même apôtre, dans la même épître, déclare que « si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du père, savoir, Jésus-Christ, » et encore, que « celui qui prétend être sans péché se séduit lui-même ; » mais c'est-à-dire que l'enfant de Dieu ne vit plus dans le péché, que le péché n'est plus le principe et la tendance générale de sa vie, comme c'était le cas avant sa conversion. Autrefois le péché était la règle, aujourd'hui c'est l'exception. Autrefois il vivait pour lui-même, maintenant il vit pour le Seigneur. Autrefois il marchait du côté de l'enfer et en s'éloignant du ciel : aujourd'hui il s'est retourné sur le chemin de sa vie, et c'est vers le séjour de la sainteté que se dirige son sentier. Autre-

fois il péchait sans contrainte et sans douleur : aujourd'hui le péché est le plus pesant des fardeaux qu'il traîne après lui dans cette vallée de larmes. Voilà quelle est la sainteté qui est promise aux chrétiens dans ce monde : c'est une sainteté progressive, relative à leur état présent de faiblesse et d'imperfection. C'est un germe de sainteté qui se développe de jour en jour, mais qui ne devient pas immédiatement un arbre chargé de fruits et de fleurs.

La question se réduit donc à savoir s'il y a des hommes qui soient saints dans ce sens-là. Y a-t-il des hommes dans le cœur desquels se soit opéré le changement profond dont nous parlons ; dont la vie ait pris une direction nouvelle; qui ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour le Seigneur; qui, sans être parfaits encore, tendent constamment vers la perfection et s'en approchent davantage de jour en jour? Oui, mes frères, il y a de tels hommes. Il y a une communauté sainte dispersée sur toute la surface du globe, qui brille au milieu de la souillure du monde comme les étoiles dans les ténèbres de la nuit. Il est vrai que l'éclat dont brillent ces hommes est tout intérieur, et qu'à s'en tenir à l'apparence, on pourrait, entre le chrétien et l'honnête homme selon le monde, ne pas apercevoir d'abord de différence bien sensible; l'un et l'autre peuvent être également fidèles à ces devoirs extérieurs dont le monde est juge : mais si vous pouviez lire dans leurs âmes; si vous pouviez sou-

lever ces voiles de chair et de sang qui nous cachent les mouvements des cœurs; si vous pouviez seulement suivre ces deux hommes dans tous les mystères de leur vie de cabinet, vous verriez qu'il y a entre eux autant de distance qu'entre la terre et le ciel. Les principes qui les dirigent sont opposés. L'un vit pour le temps, l'autre pour l'éternité. L'un cherche sa propre gloire en toutes choses, l'autre cherche en tout la gloire de Dieu. L'un prie, l'autre ne prie pas : il y a chez l'un tout un monde d'expériences, de joies, de souffrances, de combats, dont l'autre n'a aucune idée. Celui-ci se contente d'une vertu extérieure, qui puisse être approuvée des hommes; celui-là n'aspire à rien de moins qu'à satisfaire dans toute leur étendue les exigences de la loi divine : il lutte sans cesse contre le péché, à tous ses degrés et sous toutes ses formes; il veille non-seulement sur ses actions, mais sur ses regards et sur ses pensées; il plie et dompte sa volonté propre; il s'impose journellement ces petits sacrifices qui n'ont que Dieu pour témoin, et qui souvent coûtent plus que tel héroïque dévouement vanté dans le monde; il possède la véritable charité, celle qui ne consiste pas seulement à donner notre bien au pauvre, mais à aimer le pauvre comme notre frère; il connaît la véritable humilité, celle qui est fondée sur un sentiment intime de notre misère et de notre indignité; ses affections sont vers « les choses qui sont en haut; » la récompense qu'il

cherche, c'est dans le ciel qu'il la voit et non sur la terre; le but constant de ses efforts, c'est d'être saint, d'imiter Jésus-Christ, d'arriver à la perfection. Oui, Dieu soit loué! il y a sur la terre de tels hommes; il y en a dans notre patrie, il y en a dans cette ville, il y en a dans cette église: oui, « la sagesse est justifiée par ses enfants. »

Bienheureux êtes-vous, mes chers frères, et ici mes félicitations sont sérieuses, bienheureux êtes-vous si vous pouvez vous reconnaître aux principaux traits de ce tableau! Je ne demande pas si vous y répondez d'une manière parfaite dans tous les détails : si déjà vous êtes avancés dans le chemin de la sanctification, mais seulement si vous y êtes entrés; si vous avez sincèrement donné votre cœur à Dieu après avoir cru à son amour en Jésus-Christ; si vous avez mis la première main au travail de votre sanctification; si vous avez commencé du moins à faire l'expérience de cette lutte sainte et bénie entre la chair et l'esprit, et si votre premier désir est désormais de faire la volonté de Dieu. S'il en est ainsi, je le répète, vous êtes bienheureux, car vos noms sont écrits dans le ciel! S'il en est ainsi, ne fussiez-vous encore qu'aux premiers commencements de la sanctification, prenez courage et réjouissez-vous: car c'est l'Esprit du Dieu tout-puissant qui a commencé cette œuvre dans votre cœur, et celui qui l'a commencée ne la laissera point inachevée : il la perfectionnera de jour en jour, jusqu'à

ce qu'elle se termine enfin dans la sainteté parfaite et la félicité du ciel. Que le péché qui reste encore dans votre cœur, que les chutes dont vous avez chaque jour à gémir, soient pour vous un sujet d'humiliation, mais non de découragement : car, « si quelqu'un a péché, » dit saint Jean, « nous avons un avocat auprès du père, savoir, Jésus-Christ qui n'a point péché; » et « si le juste tombe, » dit le psalmiste, « il ne sera pas entièrement abattu, car l'Eternel lui soutient la main. » Tant que nous sommes dans ce monde, nous sommes assujettis à la faiblesse, et « nous bronchons tous en plusieurs manières ; » mais à travers toutes ces faiblesses et toutes ces chutes, celui qui a vaincu le monde nous fera parvenir enfin à cette sainteté qui est le but de nos désirs et de nos efforts. Toutefois, prenez garde que cette pensée : « je ne puis être parfait dans ce monde, » ne vous fasse pas en quelque sorte prendre votre parti de vos péchés ; ce que Dieu vous commande, ce n'est rien de moins que la perfection, et c'est la perfection seule qui doit être le but de vos efforts. Ne vous découragez donc point si vous ne parvenez pas à la sainteté dans ce monde, mais travaillez pourtant comme si vous pouviez y parvenir. « Pour moi, » dit saint Paul, « je ne me persuade pas d'être encore parvenu à la perfection ; mais je fais une chose, c'est qu'oubliant les choses qui sont derrière moi et m'avançant vers celles qui sont devant moi, je cours vers le but, vers le

prix de la céleste vocation de Dieu en Jésus-Christ. » Allez, et faites de même.

Quel but et quelle vocation, mes frères, que la sainteté ! Que peut-il y avoir au monde qui soit plus digne de s'emparer de nos âmes, et de les transporter d'une noble ambition ! Nous qui sommes si prompts à nous enthousiasmer pour les intérêts de la terre, n'éprouverons-nous pas le généreux enthousiasme de la sainteté ? Les hommes se travaillent et s'épuisent à poursuivre bien des buts différents; mais tous ces objets de leur poursuite ne méritent pas même d'être nommés, auprès de celui qui est proposé au chrétien. Il en est qui se consument dans les veilles pour acquérir la richesse : mais que sont toutes les richesses du monde auprès de ce trésor impérissable, qui nous fait participer aux richesses éternelles de Dieu lui-même ! D'autres sacrifient tout aux intérêts de leur ambition : mais que sont tous les honneurs du monde, auprès de cette gloire de la sainteté qui nous rend semblables à Dieu lui-même, et nous fait asseoir à côté de lui sur son trône ! D'autres courent en aveugles à la recherche du plaisir : mais que sont tous les plaisirs du monde, auprès de ces délices de la sainteté qui font la félicité de Dieu lui-même, et qu'il veut partager avec ceux qui se déclarent ses imitateurs ! D'autres sont idolâtres de la forme, des images, des beautés terrestres : mais que sont toutes les beautés de la terre auprès de cette beauté céleste

et pure, « ancienne et toujours nouvelle, » qui ravissait le cœur de saint Augustin, et qu'il regrettait d'avoir aimée si tard!

O notre Dieu sauveur! toi le saint des saints, toi dont les yeux sont trop purs pour voir le mal, viens nous enflammer d'amour pour la sainteté! Viens nous renouveler à ton image, rends-nous capables, par ta force, de fuir la corruption qui règne dans le monde par la convoitise, arrache de nos cœurs jusqu'aux dernières racines du péché, et rends-nous participants de ta nature divine et sainte! Amen.

Mai 1839.

LES DEVOIRS RÉCIPROQUES.

I.

(LES ÉPOUX.)

Quelque chose que vous fassiez, soit par vos paroles, soit par vos œuvres, faites tout au nom du Seigneur Jésus, rendant grâce par lui à Dieu notre père.

Femmes, soyez soumises à vos maris, comme cela se doit selon le Seigneur. Maris, aimez vos femmes et ne vous aigrissez point contre elles.

Enfants, obéissez à vos pères et à vos mères en toutes choses : car cela est agréable au Seigneur. Pères, n'irritez point vos enfants, de peur qu'ils ne perdent courage.

Serviteurs, obéissez en toutes choses à ceux qui sont vos maîtres selon la chair, ne servant pas seulement sous leurs yeux, comme si vous ne cherchiez qu'à plaire aux hommes; mais faites-le dans la simplicité de votre cœur, et dans la crainte de Dieu. Et quoi que vous fassiez, faites-le de bon cœur, comme pour le Seigneur et non pour les hommes; sachant que vous recevrez du Seigneur la récompense de l'héritage, puisque vous servez Christ le Seigneur. Mais celui qui agit injustement recevra la peine de

son injustice; et il n'y a point d'acception de personnes devant Dieu. Maîtres, rendez à vos serviteurs ce qui est de la justice et de l'équité, sachant que vous avez aussi un maître dans le ciel.

Persévérez et veillez dans la prière, et dans les actions de grâces.

(Col., III, 17-IV, 2.)

C'est une pratique bien salutaire de s'arrêter de temps en temps sur la pente de la vie, pour embrasser d'un seul coup-d'œil l'ensemble des devoirs qui nous sont imposés. En comparant ces devoirs avec notre vie passée, nous reconnaissons en quoi nous avons failli, nous en prenons occasion de nous humilier, et de former de saintes résolutions pour l'avenir. C'est dans cette pensée que j'ai choisi, pour l'offrir aujourd'hui à votre méditation, un passage de nos saints livres où sont rassemblés les différents devoirs réciproques de la vie chrétienne. Je voudrais, en développant le tableau tracé par l'apôtre, vous fournir comme un manuel pratique de vos devoirs, qui vous mît en état de vous mieux connaître vous-mêmes, et que vous pussiez consulter dans la suite en présence des difficultés de chaque jour. Je m'adresserai successivement aux femmes et aux maris, aux enfants et aux parents, aux serviteurs et aux maîtres : c'est dire assez qu'il n'est aucune classe de mes auditeurs qui doive rester en dehors de ces instructions.

Deux conditions sont nécessaires pour constituer

un bon système de morale. Il faut d'abord poser un principe général, à la fois fécond et puissant, qui comprenne en germe tous les devoirs particuliers, et qui pousse avec énergie à leur observation; il faut ensuite, par des préceptes particuliers, entrer dans le détail des différents devoirs qu'on veut inculquer. Si l'on se bornait au principe général, on resterait nécessairement dans le vague, et ceux auxquels on s'adresse seraient souvent embarrassés dans l'application de ce principe, dans la pratique du devoir. Si, au contraire, on se contentait d'énoncer des préceptes de détail, la morale manquerait de nerf, elle ne plongerait par aucune racine dans le cœur de l'homme, et la réforme qu'elle prétendrait opérer ne s'appuierait pas sur une base solide. C'est ainsi qu'un jardinier, qui veut faire porter à un arbre sauvage des fruits savoureux, commence par inoculer à cet arbre, au moyen de la greffe, une sève plus généreuse; après quoi il émonde soigneusement, d'année en année, les branches parasites ou nuisibles. La sève nouvelle, c'est le principe de la réforme; les actes réitérés par lesquels on émonde les branches, ce sont les préceptes particuliers.

Ces deux conditions, indispensables pour constituer un bon système de morale, sont toujours réunies dans la morale de l'évangile. Elle a un principe général : ce principe, c'est l'amour de Dieu, la reconnaissance pour le don qu'il nous a fait de son fils,

et par lui de la vie éternelle ; elle a aussi des préceptes particuliers, relatifs à tous les devoirs de détail qu'entraînent les diverses relations de la vie. C'est toujours au nom de la reconnaissance pour ce Dieu qui nous a aimés le premier, que nous sommes exhortés à remplir les devoirs de la vie chrétienne ; et lorsque les apôtres veulent entrer dans le détail de ces devoirs, ils ne manquent pas de rappeler d'abord le principe général qui doit porter à leur observation. Nous en avons un exemple au douzième chapitre de l'épître aux Romains, qui commence ainsi : « je vous exhorte, mes frères, par les compassions de Dieu, à offrir vos corps en sacrifice vivant, saint et agréable à Dieu, ce qui est votre service raisonnable. » Après quoi l'apôtre, ouvrant ce principe général de la consécration de nous-mêmes à celui dont les compassions nous ont prévenus, en fait sortir successivement tous les devoirs de la charité. Le cinquième chapitre de l'épître aux Ephésiens nous offre un exemple analogue. L'apôtre veut entrer dans le détail des devoirs réciproques. Il commence par établir, comme principe général, le devoir de la reconnaissance envers Dieu qui nous a sauvés par Jésus-Christ : « rendez toujours grâces pour toutes choses à Dieu notre père, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ. » Après quoi, il tire successivement de ce devoir fondamental les devoirs mutuels des maris et des femmes, des parents et des enfants, des maîtres et des serviteurs

Il en est de même, enfin, dans le passage de l'épître aux Colossiens que je propose aujourd'hui à votre méditation. Avant d'entrer dans le détail de ces devoirs réciproques qu'entraînent les diverses relations de la vie humaine, l'apôtre commence par poser en ces termes le devoir général, le principe inspirateur d'où ils découlent : « quelque chose que vous fassiez, soit par vos paroles, soit par vos actions, faites tout au nom du Seigneur Jésus, rendant grâces par lui à Dieu notre père. »

Ainsi la pensée fondamentale qui doit présider à tous les devoirs de la vie chrétienne, et qui peut seule porter avec énergie à la pratique de ces devoirs, c'est la reconnaissance pour ce père céleste qui nous a aimés et sauvés en Jésus-Christ. C'est là l'unique base solide sur laquelle puisse reposer la réforme morale dont tout homme sent le besoin : réforme qui n'est pas seulement un renoncement extérieur à quelques habitudes vicieuses, mais un changement complet de cœur et de vie. C'est en vain que vous formerez la noble résolution de triompher de vos convoitises, et de réaliser l'idéal de vertu que vous portez dans votre conscience, ô vous qui n'avez pas encore appris à connaître Dieu comme un Dieu sauveur; vous qui n'avez pas encore pleuré vos péchés au pied de la croix de Golgotha; vous qui n'avez pas encore trouvé, dans le sang versé sur cette croix, le pardon,

la paix de l'âme et la vie éternelle! Aussi longtemps que l'amour de Dieu n'a pas été révélé à votre cœur en Jésus-Christ mourant sur la croix, vous ne pouvez pas accomplir les devoirs de la vie chrétienne; jusque-là vous ne pouvez être, dans le sens chrétien, ni bon père, ni bon époux, ni bon maître, ni enfant obéissant, ni épouse dévouée, ni serviteur fidèle.

C'est là une vérité que l'Ecriture n'est pas seule à déclarer, et que votre expérience confirme tous les jours. Que de fois n'avez-vous pas pris l'engagement avec vous-mêmes de remplir exactement tous vos devoirs, et que de fois les évènements n'ont-ils pas donné un triste démenti à cette résolution! Et si nous considérons en particulier ces devoirs réciproques que l'apôtre nous prêche aujourd'hui, quel est parmi vous le père qui ne soit pas obligé de reconnaître qu'il manque souvent à ses devoirs envers ses enfants; et quel est l'enfant qui ne manque à ses parents? Quel est le mari qui ne manque à sa femme, et la femme qui ne manque à son mari? Quel est le maître qui ne manque à son serviteur, et le serviteur qui ne manque à ses maîtres? Toutes ces transgressions de vos devoirs proviennent d'une seule cause : c'est que vous ne faites pas toutes choses « au nom du Seigneur Jésus, rendant grâce par lui à Dieu notre père; » c'est que vos résolutions de remplir vos devoirs ne sont pas fondées sur la seule base solide, qui est le dévouement au Dieu sauveur, la reconnais-

sance pour celui qui vous a aimés le premier; c'est que vous ne faites pas toutes choses avec la pensée de Jésus, avec le souvenir de l'amour qu'il vous a montré sur la croix. « Faites tout en rendant grâce ! » que cette parole est belle, et quelle douce idée elle donne de la vie chrétienne ! La vie du vrai chrétien est une action de grâces continuelle, ou du moins elle devrait l'être; dès-lors cette vie est nécessairement douce et heureuse, car qu'y a-t-il de plus doux pour le cœur que la reconnaissance ? C'est à dessein que l'apôtre présente la vie chrétienne sous ce point de vue doux et paisible, au moment où il va prêcher des devoirs qui pourraient sembler pénibles à remplir : les devoirs de dépendance réciproque entre les hommes. Rien n'est pénible de ce qu'on fait par amour : les sacrifices mêmes se changent en jouissances, quand c'est l'amour qui les inspire; et si difficiles que puissent être les devoirs de la vie, ils n'auront plus rien qui nous effraie, si nous portons dans notre cœur le principe tout-puissant de l'amour divin.

Il est à remarquer qu'ayant à prêcher des devoirs réciproques entre deux parties, l'apôtre commence toujours par s'adresser à la partie soumise : aux femmes avant les maris, aux enfants avant les parents, aux serviteurs avant les maîtres. Sans doute il en agit ainsi parce que, s'il avait suivi l'ordre inverse, on aurait pu croire que le devoir d'obéir dépendait, pour la partie soumise, de la conduite de l'autre partie : er-

reur funeste, et subversive de la morale chrétienne. Le chrétien est toujours dans l'obligation de remplir ses devoirs envers les hommes, alors même que ceux auxquels se rapportent ces devoirs négligeraient les leurs à son égard.

« Femmes, soyez soumises à vos maris, comme cela se doit selon le Seigneur. »

Tel est le langage invariable que tient l'évangile à la femme chrétienne : partout il lui prêche la soumission. Ainsi dans l'épître aux Ephésiens : « femmes, soyez soumises à vos maris, comme au Seigneur. » Ainsi dans la première épître à Timothée, où l'apôtre nous donne les motifs de cette position dépendante et soumise assignée à la femme : « que la femme écoute l'instruction en silence, et avec une entière soumission ; car je ne permets pas à la femme d'enseigner, ni de prendre aucune autorité sur son mari ; mais il faut qu'elle demeure dans le silence. Car Adam fut formé le premier, et Eve ensuite. Et ce ne fut pas Adam qui fut séduit ; mais la femme ayant été séduite, fut cause de la transgression. » Quand on lit de pareils préceptes, il est impossible de n'être pas frappé d'un rapprochement qui s'offre naturellement à l'esprit. Chose étrange ! ce même évangile qui prêche partout aux femmes le devoir de la soumission et de la dépendance, est pourtant le seul système religieux qui ait eu la puissance morale d'émanciper la femme,

le seul qui ait su l'arracher à son état d'infériorité et de servage, pour l'élever au rang de compagne et d'égale de l'homme ! Chez tous les peuples païens de l'antiquité, et aujourd'hui encore partout où n'a pas pénétré l'évangile, la femme n'est pas la compagne de l'homme, mais son esclave : on la considère comme destinée uniquement à servir aux besoins ou aux plaisirs de ses maîtres ; et on lui assigne en partage, ou les travaux les plus pénibles et les plus vils, ou une oisiveté plus vile et plus dégradante encore. La religion de Jésus-Christ, sans jamais attaquer de front ces monstrueux abus, les a pourtant fait partout évanouir au seul contact de sa pure lumière. C'est qu'il y a dans le christianisme une force latente, une influence indirecte, qui s'exerce dans les choses temporelles, et qui n'est pas moins irrésistible que l'influence directe qu'il veut exercer sur les âmes ; c'est qu'il donne plus qu'il ne promet, et qu'en ayant l'air de travailler seulement pour la félicité d'une autre vie, il fait encore notre bonheur dans celle-ci. C'est de la même manière qu'il a partout aboli l'esclavage, sans jamais prêcher autre chose aux esclaves, sinon d'être soumis à leurs maîtres. C'est de la même manière qu'il tend de jour en jour à remplacer partout les gouvernements despotiques par des institutions libérales, bien qu'il ne prêche autre chose à cet égard, sinon la soumission aux puissances et le respect pour les autorités établies. Cette puissance universelle

d'émancipation, qui est inhérente au christianisme, réside tout entière dans un principe fécond que l'évangile a proclamé le premier et qu'il a jeté dans le monde, le laissant faire tout seul son chemin et développer lui-même ses conséquences. Ce principe est celui du prix infini de l'âme humaine, et de l'égalité de toutes les âmes devant Dieu. Il résulte nécessairement de ce principe de l'égalité des âmes, que le prince n'a pas le droit de disposer arbitrairement de son sujet, ni le mari de sa femme, ni le père de son enfant, ni le maître de son serviteur; et c'est ainsi que ce seul principe, comme une source féconde et intarissable, verse à grands flots la liberté dans toutes les relations de la vie humaine. Mais cette liberté, prenons-y garde, n'est rien moins que la licence; il est des supériorités, non pas religieuses et éternelles, mais temporaires et sociales, qui sont dans les vues de la providence, et que l'évangile, bien loin de les ébranler dans notre cœur, veut au contraire rendre plus sacrées à nos yeux : telles sont celles dont il est parlé dans notre texte, et que nous sommes appelés à considérer.

« Femmes, soyez soumises à vos maris, comme cela se doit selon le Seigneur. » Tel est donc le rôle assigné à la femme dans les vues de Dieu : un rôle de soumission et de dépendance. Rien n'est plus opposé à l'esprit de l'évangile que ces modernes théories d'émancipation, qui voudraient enlever la femme à cette position humble, paisible, obscure et dépen-

dante, pour la transporter dans une sphère qui ne fut jamais sa destination, et la faire participer à la vie publique qui est le partage de l'homme. La vraie gloire de la femme est dans l'obscurité de la vie privée ; sa couronne se compose de vertus domestiques ; la femme modèle, selon l'évangile, est celle qui « demeure dans la maison, » qui reste soumise à son mari, et se consacre à ses enfants [1]. Et ce n'est pas seulement l'évangile qui place l'idéal de la femme dans cette position humble et dépendante : c'est aussi l'opinion publique, c'est surtout un sentiment intime que la main de Dieu même a gravé au fond de nos cœurs, et qui résistera toujours à toutes les théories des sages. Voyez ces femmes douées de facultés exceptionnelles qui se sont fait un nom dans les lettres, les arts, les sciences ou la politique : nous les admirons, sans doute, comme on admire un beau phénomène de la nature ; mais quelque chose nous dit qu'elles sont sorties de leur sphère ; nous les admirons, mais nous ne les envions pas ; nous ne les choisirions pas pour nos compagnes, nous ne voudrions pas de cette célébrité pour nos sœurs ni pour nos filles ; et parmi celles qui m'écoutent, pas une, j'ose le croire, ne voudrait être à la place de ces femmes illustres, qui ont attiré sur leur nom les regards et les applaudissements des hommes.

[1] Tite, II, 5.

On ne peut nier que cet état de soumission et de dépendance n'ait ses épreuves, et que les femmes ne soient généralement moins heureuses que les hommes, à considérer les circonstances extérieures et sociales. Mais si cette position a ses épreuves, elle a aussi ses bénédictions. Les femmes sont gênées par une foule de convenances sociales, et assujetties à mille privations que les hommes ne connaissent pas. Elles ont en partage l'exercice des vertus les plus difficiles et les plus ingrates, celles qui exigent le plus de renoncement parce qu'elles sont les plus obscures, en même temps que les plus nécessaires ; leur destination est de s'oublier, de se sacrifier constamment pour les autres ; et dans leur vie toute de dévouement et d'abnégation, elles ne sont point soutenues, comme les hommes, par l'éclat de la publicité et par le prestige de la gloire. D'un autre côté, par une contradiction inhérente à notre vie sociale, le monde, qui n'a point de regards pour leurs vertus, a les yeux toujours ouverts sur leurs imperfections ; leurs moindres faiblesses entraînent pour elles les conséquences les plus graves, et l'éclat qu'on refuse à leurs vertus s'attache malignement à leurs fautes. Tout, dans l'organisation de nos sociétés, tend à leur rappeler sans cesse que le rôle qui leur est échu en partage est le plus humble, le plus difficile et le plus pénible. Et pourtant ne vous plaignez pas, ô vous nos mères et nos sœurs, nos filles et nos compagnes,

de la place qui vous fut assignée par le créateur! Cette position, à certains égards si difficile et si pénible, est pour vous la source des bénédictions les plus précieuses. Par là vous êtes rendues semblables au sauveur, qui « n'est pas venu pour être servi, mais pour servir, » et dont la vie entière s'est écoulée dans l'oubli de lui-même, dans l'abaissement et l'abnégation. N'aimerez-vous pas une obscurité qui vous fait ressembler à Jésus? Par là aussi l'accès vous est rendu plus facile au royaume des cieux et à la vie éternelle. Ne prendrez-vous pas volontiers votre parti de ne pas briller au premier rang sur la terre, si ce renoncement vous prépare mieux pour le ciel? C'est un fait qui n'a jamais été contesté, que les femmes sont généralement plus accessibles que les hommes aux idées religieuses, et qu'elles arrivent plus facilement qu'eux à la foi chrétienne. Dans toutes les églises, la proportion des femmes l'emporte beaucoup sur celle des hommes parmi les auditeurs de l'évangile; et les incrédules, ces incrédules qu'on a nommés, sans doute par dérision et par antithèse, esprits forts, sont infiniment plus rares parmi les femmes que parmi les hommes : à tel point, qu'une femme athée ou matérialiste est un véritable monstre moral, qui ne se rencontre que de loin en loin sur la terre. Quelle est l'explication de ce fait universel et incontestable? pourquoi les femmes sont-elles partout plus accessibles que les hommes à la foi chrétienne? Les incré-

dules pourront bien dire, dans leur légèreté impie, qu'il en faut chercher la cause dans une infériorité d'intelligence ou d'instruction du côté des femmes : mais ce n'est pas auprès de vous, mes frères, qu'il est nécessaire de réfuter une pareille assertion. Vous savez assez que la foi chrétienne est la plus sage des philosophies, l'usage le plus raisonnable que l'homme puisse faire de sa raison ; et ce n'est pas faire preuve d'infériorité intellectuelle que de faire cause commune avec les Pascal, les Bossuet, les Bacon, les Locke, les Leibnitz, les Euler, les Newton. Il faut donc chercher ailleurs l'explication du fait qui nous occupe ; et nous croyons la trouver dans cette position humble et dépendante qui est ici-bas le partage des femmes. Par cela même que cette position est semée d'épreuves, elles sont conduites plus facilement que les hommes à sentir que le bonheur n'est pas dans ce monde, et à chercher plus haut que la terre les biens véritables et permanents. D'ailleurs l'humilité, dont la position des femmes leur fait en quelque sorte une obligation, est une des dispositions les plus indispensables pour arriver à la vie de la foi ; et c'est aussi celle qui manque le plus habituellement aux hommes. Enfin il y a dans les soins paisibles de la vie domestique, auxquels sont vouées les femmes, quelque chose qui les invite naturellement à se recueillir, à se replier sur elles-mêmes, à s'élever au-dessus de ces occupations matérielles, arides, monotones, qui ne

suffisent pas à remplir la capacité d'une âme créée pour l'infini et l'éternité. Les occupations des hommes, plus extérieures, plus bruyantes, plus passionnées, les absorbent davantage, et leur font plus facilement oublier cette éternité pour borner leur sollicitude à la vie présente. Jugez par là, femmes chrétiennes, combien il importe que vous répondiez au caractère que l'apôtre assigne à la servante du Seigneur, qui est de « garder la maison ; » combien celle-là est ennemie de son âme qui recherche l'étourdissement des dissipations du monde; et combien est vraie cette déclaration du Saint-Esprit : « celle qui vit dans les plaisirs est morte en vivant. » Laissez-nous, mes sœurs, vous mettre encore sous les yeux, avant de quitter ce sujet, un de ces portraits admirables, que tracent les apôtres, de la femme chrétienne: « que les femmes soient soumises à leurs maris, afin que s'il y en a qui n'obéissent pas à la parole, ils soient gagnés, même sans la parole, par la conduite de leurs femmes, lorsqu'ils verront la pureté de votre conduite, accompagnée de crainte. Que leur parure ne soit point celle du dehors, les cheveux tressés, les ornements d'or ou des habits somptueux : mais que leur ornement soit celui de l'homme caché et du cœur, savoir, la pureté incorruptible d'un esprit doux et paisible, qui est d'un grand prix devant Dieu. Car c'est ainsi que se paraient autrefois les saintes femmes qui espéraient en Dieu, étant soumises à leurs maris :

comme Sara, qui obéissait à Abraham, de laquelle vous êtes les filles en faisant le bien, sans vous effrayer de rien. » Seigneur! pour la prospérité de notre église, multiplie au milieu d'elle les femmes qui réalisent un tel tableau!

Au reste, mes sœurs, vous le comprenez, cette position soumise et dépendante assignée à la femme n'exclut pas, et bien s'en faut, sa part d'influence dans la famille, et par là même dans la vie sociale. Sans prétendre usurper sur son mari une autorité qui n'est pas dans les vues du créateur, la femme chrétienne n'en est pas moins appelée à exercer sur lui une influence continuelle et d'une immense portée; mais cette influence est d'une nature toute paisible et persuasive : elle est dans les paroles douces et affectueuses de la servante du Seigneur, et plus encore dans son exemple. C'est par là que bien des femmes, selon la parole de l'apôtre, ont eu la joie de gagner leurs maris à une foi qu'ils ne partageaient pas d'abord. Si l'on ajoute à cette influence que l'épouse peut avoir sur son mari, celle que la mère a nécessairement sur ses enfants, qui pourra dire quelle action puissante et heureuse la femme est appelée à exercer dans les familles, et par là sur la société tout entière! Ce n'est donc pas un rôle secondaire et insignifiant que celui qui vous est assigné par la providence, femmes chrétiennes : pour n'avoir pas d'apparence ni d'éclat extérieur, ce rôle n'en est que plus impor-

tant en réalité; de l'épouse et de la mère de famille dépendent, à bien des égards, le bonheur dans ce monde et le salut dans l'autre, d'une multitude de créatures humaines.

Après avoir rappelé en quelques mots les devoirs des femmes, l'apôtre s'adresse aux hommes à leur tour. « Maris, aimez vos femmes, et ne vous aigrissez point contre elles. » Il est remarquable qu'il ne prêche pas à l'épouse le devoir d'aimer son mari, comme il prêche au mari le devoir d'aimer son épouse. Pourquoi cette différence? Sans doute parce qu'il a jugé superflu de recommander à la femme le devoir de l'amour. Il a pensé que l'amour de l'épouse pour son mari était une conséquence naturelle, et pour ainsi dire inévitable, de l'amour du mari pour son épouse. En effet, il est bien rare qu'une femme qui possède l'affection de son mari ne le paie pas de retour, tandis que le cas inverse ne se rencontre que trop souvent. L'apôtre prêche à chaque partie le devoir qu'elle est le plus portée à méconnaître. Or, le devoir que la femme oublie le plus facilement n'est pas l'affection, mais la soumission; et le devoir que l'homme est le plus porté à méconnaître est la tendresse et la condescendance. C'est ainsi que plus on creuse dans tous leurs détails les préceptes du Saint-Esprit, plus on les trouve admirables de justesse et de profondeur, fondés sur une connaissance parfaite du cœur hu-

main et de la vie humaine ; et comment ne pas reconnaître que ces préceptes, qui sont dans un rapport si merveilleux avec les besoins secrets et les tendances cachées de notre nature, sont l'œuvre de cette même puissance divine qui fit le cœur de l'homme et le cœur de la femme !

L'affection du mari pour sa femme est un devoir tellement évident, tellement gravé dans notre cœur par la nature, en même temps qu'il est écrit dans la révélation, qu'il serait superflu d'insister sur ce point. Je me contenterai de vous rappeler dans quels termes l'apôtre prescrit et développe ce devoir en écrivant aux Ephésiens : « maris, aimez vos femmes comme Christ a aussi aimé l'église, et s'est livré lui-même pour elle : c'est ainsi que les maris doivent aimer leurs femmes, comme leur propre corps. Celui qui aime sa femme s'aime lui-même. Personne n'a jamais haï sa propre chair, mais il la nourrit et l'entretient, comme le Seigneur en use avec son église ; parce que nous sommes les membres de son corps, étant de sa chair et de ses os. C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme, et les deux ne seront qu'une seule chair. Ce mystère est grand : je dis cela par rapport à Christ et à l'église. Ainsi, que chacun de vous aime sa femme comme lui-même. » Jugez par ces paroles, maris chrétiens, combien profonde et intime doit être l'affection qui vous unit à vos épouses. Quelle plus

haute idée l'Esprit saint pouvait-il donner de cette affection, que de la comparer à celle de Jésus-Christ pour son église : à cet amour immense, insondable, qui a porté le Roi des rois à se sacrifier pour sa créature ! Telle est l'image sublime de l'amour que vous devez porter à vos épouses. On fait grand bruit dans le monde de la puissance et des merveilles de l'amour. C'est l'amour qui exerce le plus habituellement la plume des littérateurs, et les poètes n'ont pas assez de chants pour le célébrer. Mais cet amour mondain, qui fait l'étonnement et l'admiration des enfants du siècle, cet amour-là n'est rien auprès de l'amour chrétien. L'amour chrétien l'emporte sur l'amour mondain, je ne dis pas seulement en pureté, mais en intensité, en profondeur, autant que le ciel est élevé au-dessus de la terre !

Sans cet amour, l'union conjugale manque à la première condition qui peut la rendre douce et heureuse. Cette union est une association entre deux parties, dont l'une est forte et l'autre faible. Pour que cette union entre le faible et le fort soit parfaite, il faut qu'il y ait soumission volontaire de la part du faible, et amour de la part du fort. De la combinaison de ces deux éléments résulte ce support mutuel qui est si indispensable à la félicité conjugale. Qui ne sait par expérience combien ce support est nécessaire, même dans les unions les mieux assorties ! Plus les points de contact sont multipliés, plus sont faciles et

fréquentes les occasions de froissement ; plus l'union est intime et le rapprochement continuel, plus il est besoin de part et d'autre de support, pour éviter que la douceur de cette union ne soit troublée par les imperfections inséparables de la nature humaine ; imperfections que fait ressortir encore cette intimité permanente, au moyen de laquelle on lit à chaque instant dans la vie et dans le cœur l'un de l'autre. Le bonheur conjugal n'est pas fondé sur la perfection, autrement on le chercherait vainement sur la terre : il est fondé sur l'affection, et c'est pour cela qu'on peut trouver dans le monde, quoi qu'en aient dit de prétendus sages, cœurs glacés, sceptiques en fait de bonheur, parce qu'ils n'ont pas les facultés nécessaires pour le goûter, c'est pour cela, dis-je, que nous pouvons trouver, sans aller loin pour les chercher, des unions heureuses dans toute la plénitude de l'expression, et qui sont pour les époux la source des jouissances les plus pures et les plus profondes.

Ce devoir du support et de la condescendance est également indispensable des deux côtés; mais c'est surtout à l'homme qu'il faut le rappeler, parce que c'est lui, comme nous l'avons déjà fait observer, qui est le plus porté à l'oublier. Toutefois cette condescendance de l'homme peut avoir son excès, qui ne serait pas moins opposé à l'esprit de l'évangile que la soumission exagérée de la femme. De même que le christianisme, tout en prêchant à la femme la sou-

mission, la retire de son humiliant servage, et ne veut pas qu'elle aille jusqu'à sacrifier sa conscience à l'autorité de son mari : de même, tout en prêchant à l'homme la condescendance, il ne veut pas qu'il abdique aux pieds de l'autre sexe son indépendance intellectuelle et sa force morale. Il y a dans l'influence de la femme, lorsqu'elle excède ses justes limites, quelque chose qui énerve l'homme, qui le paralyse, qui le rend incapable de grandes pensées et d'énergiques efforts. C'est un triste signe de l'état moral de la société quand les femmes, devenues souveraines, forment seules l'opinion publique, et disposent au gré de leurs caprices de l'autorité que leur abandonnent des hommes énervés. Confusion funeste, qu'on a vue plus d'une fois dans l'histoire des empires, et qui fut toujours la marque de leur décadence et le prélude de leur ruine. La république romaine, au temps des empereurs, offre un exemple célèbre de ce désordre; on l'a vu également se produire en France à diverses époques de son histoire, et toujours ces époques furent marquées par le relâchement des mœurs. Que chacun donc, dans les Etats comme dans les familles, se tienne à la place que lui assignent également la nature et la religion : que la femme reste soumise sans être esclave, et que l'homme conserve l'autorité, mais une autorité toujours tempérée et rendue aimable par l'affection.

Il est une circonstance dans laquelle ce devoir de

la condescendance, toujours obligatoire pour l'homme, devient plus impérieux encore : c'est lorsqu'il s'agit de respecter la conscience de son épouse. Il arrive souvent qu'une femme éprouve des scrupules religieux que son mari ne partage pas; et trop souvent aussi, en cas pareil, ce dernier prétend triompher violemment de ces scrupules, en usant de son autorité pour obliger sa compagne à des choses que la conscience de celle-ci ne lui permet pas. Qui ne sent combien une telle conduite est opposée au devoir de la condescendance et de l'amour? Mes frères, sachez respecter comme une chose sacrée la conscience de vos épouses. Cette conscience fût-elle, selon vous, mal éclairée, vous pouvez chercher à la modifier par la persuasion, mais jamais par l'autorité; et aussi bien n'y parviendriez-vous pas. La conscience est un sanctuaire que Dieu s'est réservé, et où l'autorité n'a point accès : tout ce que vous pourriez obtenir par cette voie serait des actes matériels où la conviction n'aurait point de part, et qui par là même seraient sans valeur à vos yeux. D'ailleurs, prenez garde qu'en violentant la conscience de vos épouses, vous ne vous trouviez faire la guerre à Dieu. Vous n'avez pas à lutter ici contre une influence humaine; vous n'avez pas, entre vous et votre compagne, comme c'est le cas dans une communion différente, un directeur spirituel qui s'empare de sa conscience et la dirige suivant son propre jugement; les convictions de votre

épouse, ces scrupules que vous seriez tenté de méconnaître, ont pris naissance chez elle spontanément, ils se sont formés entre elle et Dieu, dans la prière et dans la méditation de l'Ecriture. C'est donc pour vous un devoir sacré de ne pas forcer ces scrupules et de respecter ces convictions.

Ceci me conduit naturellement à vous parler du but principal que doivent se proposer des époux chrétiens dans leur union. C'est de travailler d'un commun accord à leur avancement spirituel et à leur sanctification. Le but du créateur, en établissant entre un homme et une femme cette union étroite et sainte, n'est pas seulement de procurer leur bonheur dans cette vie et de former par leur moyen des créatures immortelles : il est aussi, il est surtout de leur fournir l'occasion de travailler mutuellement à leur perfectionnement moral. L'intimité de la vie conjugale est éminemment favorable à cette influence mutuelle et sanctifiante, que tous les enfants de Dieu doivent exercer les uns sur les autres. Tous les préceptes relatifs aux devoirs de la charité et de l'exhortation fraternelle, s'adressent aux époux avec plus de force encore qu'aux autres chrétiens. C'est aux époux plus encore qu'aux autres chrétiens qu'il est dit : « Prenez garde l'un à l'autre, afin de vous exciter à la charité et aux bonnes œuvres. » « Exhortez-vous et édifiez-vous mutuellement. » « Confessez vos fautes l'un à l'autre, et priez l'un pour l'autre. » « Portez les char-

ges l'un de l'autre, et accomplissez ainsi la loi de Christ. » « Que la paix de Dieu, à laquelle vous êtes appelés pour n'être qu'un seul corps, tienne le principal lieu dans vos cœurs; ayez une même charité; soyez bien unis ensemble; faites tout sans murmure et sans dispute, étant remplis de compassion, vous entr'aimant fraternellement, étant miséricordieux et doux. » N'oubliez donc pas, époux chrétiens, de faire tourner à votre avancement spirituel cette communauté de vie, de sentiments et de pensées que le Seigneur a voulu établir entre vous. Soyez l'un pour l'autre un guide et un soutien dans votre pélerinage vers l'éternité. Que la vie éternelle, la parole de Dieu, votre sanctification, l'avancement du règne de Christ en vous et autour de vous, que toutes ces choses fassent souvent le sujet de vos entretiens, même de vos entretiens les plus intimes. Que les jouissances de votre affection soient toujours sanctifiées par la présence de Dieu. Ne négligez pas de prier ensemble, de lire et de méditer ensemble la parole de Dieu, et d'avoir pour cela des heures réglées : car l'expérience prouve (et quel est le chrétien qui n'ait fait cette expérience?) que, sans cette régularité, on en vient bientôt à négliger ce devoir si sacré, dirai-je? ou ce privilége si précieux. Concertez-vous ensemble pour faire du bien, et resserrez votre union par ce saint accord. Faites ensemble des œuvres et des visites de charité. Placez-vous souvent ensemble en présence de

l'éternité : rappelez-vous que dans cette vie vous n'êtes que prêtés l'un à l'autre pour un peu de temps, et que c'est dans un monde meilleur que votre union doit porter ses meilleurs fruits; rappelez-vous que pour des chrétiens, l'union conjugale n'est pas une association temporaire, destinée seulement à les rapprocher dans ce monde, mais qu'ils se retrouveront et s'aimeront encore après que le ciel et la terre auront passé !

Telle est l'idée que l'évangile nous donne de la vocation et des devoirs des époux chrétiens. Nous avons à peine commencé d'entrer dans le détail de ces devoirs réciproques de la vie chrétienne qui font le sujet de notre méditation, et déjà l'heure avancée nous avertit qu'il faut finir : tant sont fécondes et riches en applications les paroles du Saint-Esprit ! Dans un prochain exercice; nous méditerons ensemble, si le Seigneur le permet, sur les devoirs des parents et des enfants, des maîtres et des serviteurs. En attendant, que chacun de nous, dans la position où Dieu l'a placé, et particulièrement ceux qui sont engagés dans ce lien sacré que nous venons de considérer aujourd'hui, s'appliquent avec un nouveau zèle à remplir tous leurs devoirs. Et puisque ces devoirs sont un fruit de l'amour de Dieu, et que cet amour est un fruit de la foi au sang de Christ, allons tous retremper notre zèle au pied de la croix. Allons

nous placer de nouveau sous l'aspersion de ce sang de la nouvelle alliance, qui crie grâce pour les pécheurs et anathème sur le péché. Allons nous pencher avec les anges sur les bords de cet abîme d'amour où ils essaient, mais en vain, de plonger du regard pour en mesurer la profondeur. O Jésus, notre frère, notre sauveur et notre Dieu! viens toi-même retracer plus vivement à notre cœur et à notre imagination ces insondables merveilles de ton amour! viens nous apprendre à t'aimer à notre tour, toi qui nous as tant aimés, à te donner notre vie comme tu as donné ta vie pour nous, à nous offrir à toi en sacrifice vivant et saint, comme tu t'es offert pour nous à la justice divine! Que tout ce qu'il y a en nous de force, de volonté, d'intelligence, d'amour, te soit désormais consacré! Et puisque tu nous as rachetés à si grand prix, que désormais nous ne voulions plus vivre pour nous-mêmes, mais pour toi, Seigneur, qui veux, non-seulement nous pardonner, mais encore nous sanctifier et nous glorifier! Amen.

Février 1845.

LES DEVOIRS RÉCIPROQUES.

II.

(LES ENFANTS ET LES PARENTS.)

Quelque chose que vous fassiez, soit par vos paroles, soit par vos œuvres, faites tout au nom du Seigneur Jésus, rendant grâce par lui à Dieu notre père.

Femmes, soyez soumises à vos maris, comme cela se doit selon le Seigneur. Maris, aimez vos femmes et ne vous aigrissez point contre elles.

Enfants, obéissez à vos pères et à vos mères en toutes choses : car cela est agréable au Seigneur. Pères, n'irritez point vos enfants, de peur qu'ils ne perdent courage.

Serviteurs, obéissez en toutes choses à ceux qui sont vos maîtres selon la chair, ne servant pas seulement sous leurs yeux, comme si vous ne cherchiez qu'à plaire aux hommes; mais faites-le dans la simplicité de votre cœur, et dans la crainte de Dieu. Et quoi que vous fassiez, faites-le de bon cœur, comme pour le Seigneur et non pour les hommes; sachant que vous recevrez du Seigneur la récompense de l'héritage, puisque vous servez Christ le Seigneur. Mais celui qui agit injustement recevra la peine de

son injustice; et il n'y a point d'acception de personnes devant Dieu. Maîtres, rendez à vos serviteurs ce qui est de la justice et de l'équité, sachant que vous avez aussi un maître dans le ciel.

Persévérez et veillez dans la prière, et dans les actions de grâces.

(Col., III, 17-IV, 2.)

Ces paroles, qui traitent des devoirs réciproques de la vie chrétienne, ont déjà fait le sujet d'un premier discours. Nous avons commencé par vous faire observer que la morale de l'évangile présente un double caractère, nécessaire pour constituer un bon système de morale. D'un côté, elle pose un principe général, à la fois fécond et puissant, qui embrasse tout l'ensemble de nos devoirs et qui pousse avec énergie à leur observation; de l'autre, elle a soin de nous montrer ce principe en application dans la vie, et d'entrer dans le détail des différents devoirs auxquels sont appelés les enfants de Dieu. Le principe général du devoir chrétien, c'est l'amour de Dieu, la reconnaissance pour ce père céleste qui veut nous adopter pour ses enfants, et nous donner la vie éternelle en Jésus-Christ. Nous ne saurions trop insister auprès de vous sur ce point, que vous ne pouvez pratiquer les devoirs de la vie chrétienne qu'après que votre cœur a été renouvelé, par la foi en Jésus-Christ mort sur la croix pour vos péchés. Prétendre se sanctifier en dehors de cette foi qui change le cœur, c'est

LES DEVOIRS RÉCIPROQUES.

II.

(LES ENFANTS ET LES PARENTS.)

Quelque chose que vous fassiez, soit par vos paroles, soit par vos œuvres, faites tout au nom du Seigneur Jésus, rendant grâce par lui à Dieu notre père.

Femmes, soyez soumises à vos maris, comme cela se doit selon le Seigneur. Maris, aimez vos femmes et ne vous aigrissez point contre elles.

Enfants, obéissez à vos pères et à vos mères en toutes choses : car cela est agréable au Seigneur. Pères, n'irritez point vos enfants, de peur qu'ils ne perdent courage.

Serviteurs, obéissez en toutes choses à ceux qui sont vos maîtres selon la chair, ne servant pas seulement sous leurs yeux, comme si vous ne cherchiez qu'à plaire aux hommes; mais faites-le dans la simplicité de votre cœur, et dans la crainte de Dieu. Et quoi que vous fassiez, faites-le de bon cœur, comme pour le Seigneur et non pour les hommes; sachant que vous recevrez du Seigneur la récompense de l'héritage, puisque vous servez Christ le Seigneur. Mais celui qui agit injustement recevra la peine de

son injustice; et il n'y a point d'acception de personnes devant Dieu. Maîtres, rendez à vos serviteurs ce qui est de la justice et de l'équité, sachant que vous avez aussi un maître dans le ciel.

Persévérez et veillez dans la prière, et dans les actions de grâces.

(Col. ; III, 17-IV, 2.)

Ces paroles, qui traitent des devoirs réciproques de la vie chrétienne, ont déjà fait le sujet d'un premier discours. Nous avons commencé par vous faire observer que la morale de l'évangile présente un double caractère, nécessaire pour constituer un bon système de morale. D'un côté, elle pose un principe général, à la fois fécond et puissant, qui embrasse tout l'ensemble de nos devoirs et qui pousse avec énergie à leur observation; de l'autre, elle a soin de nous montrer ce principe en application dans la vie, et d'entrer dans le détail des différents devoirs auxquels sont appelés les enfants de Dieu. Le principe général du devoir chrétien, c'est l'amour de Dieu, la reconnaissance pour ce père céleste qui veut nous adopter pour ses enfants, et nous donner la vie éternelle en Jésus-Christ. Nous ne saurions trop insister auprès de vous sur ce point, que vous ne pouvez pratiquer les devoirs de la vie chrétienne qu'après que votre cœur a été renouvelé, par la foi en Jésus-Christ mort sur la croix pour vos péchés. Prétendre se sanctifier en dehors de cette foi qui change le cœur, c'est

vouloir obtenir d'un arbre sauvage des fruits savoureux, en se contentant d'en émonder les branches. C'est pour cela que nous revenons si souvent dans nos prédications sur le salut par grâce, cette base unique et indispensable de toute sanctification. Mais nous devons aussi, à l'exemple des écrivains sacrés, après vous avoir prêché le principe de la morale chrétienne, qui est le salut par la foi, vous montrer les applications de cette morale aux diverses circonstances de la vie humaine. C'est dans cette pensée que nous venons continuer avec vous l'étude de ces devoirs réciproques, dont nous vous avons déjà entretenus dans un premier discours.

Déjà nous avons médité sur les devoirs réciproques des époux; il nous reste à considérer ceux des parents et des enfants, des maîtres et des serviteurs. Limités comme nous le sommes par le temps, nous serons obligés de nous borner encore aujourd'hui à la première moitié de ces derniers devoirs, ceux des parents et des enfants; et nous renverrons à un prochain exercice ceux des maîtres et des serviteurs. Dieu veuille nous diriger par son Esprit dans l'étude de ces devoirs touchants et sublimes qui sont la sauvegarde de la famille : la famille, cette institution sacrée à laquelle tient le bonheur des hommes dans cette vie, et à bien des égards leur félicité éternelle!

« Enfants, obéissez à vos pères et à vos mères en

toutes choses : car cela est agréable au Seigneur. » Si l'apôtre ne parle ici que de l'obéissance, il ne veut pas dire que ce soit là l'unique devoir auquel un enfant soit tenu envers ses parents; mais il résume tous ces devoirs dans un seul, celui qui est le plus apparent, le plus difficile, et qui aussi suppose tous les autres. Le plus apparent, car c'est l'obéissance qui manifeste au-dehors l'amour et le respect renfermés au fond du cœur; le plus difficile, car un enfant peut facilement prendre les apparences du respect et de l'amour pour ses parents, mais ce qui lui coûte le plus, c'est de plier sous leur volonté; enfin celui qui suppose tous les autres : car l'obéissance, si elle est réelle, ne peut procéder que du respect et de l'amour. L'apôtre prêche donc ici dans un seul mot tout l'ensemble des devoirs auxquels un enfant est tenu envers ses parents; devoirs qu'on range ordinairement sous ces trois chefs : respect, amour, obéissance.

Le premier sentiment qui s'empare du chrétien quand il entend rappeler ces devoirs sacrés, c'est un sentiment d'humiliation et de douleur, à la pensée qu'il les a si souvent violés. Le plus clair des souvenirs de notre enfance, n'est-il pas celui des chagrins que nous avons causés à nos parents? Combien de fois n'avons-nous pas manqué au devoir du respect, soit par les paroles de notre bouche en répondant à nos parents avec hauteur et insolence, soit par les

sentiments de nos cœurs en méprisant secrètement leur opinion! Combien de fois n'avons-nous pas manqué au devoir de l'amour, en ne témoignant pas à nos parents la reconnaissance que nous leur devions pour les soins pénibles et multipliés qu'ils ont pris de notre enfance, peut-être même en nous montrant indifférents lorsqu'ils étaient affligés ou souffrants! C'est quand nous sommes devenus pères et mères à notre tour que nous apprenons, par expérience, à quel point nous sommes restés au-dessous de nos obligations à cet égard; c'est alors que nous sentons que nous n'avons pas témoigné à nos parents, et que nous n'avons pas éprouvé pour eux la millième partie de ce que nous leur devions de reconnaissance et d'amour. Et combien de fois n'avons-nous pas manqué au devoir de l'obéissance, soit par oubli, soit par entraînement, soit même de propos délibéré et en trouvant je ne sais quel secret plaisir à transgresser les ordres de nos parents! Et si nous avons manqué à nos parents dans notre enfance, combien plus dans notre jeunesse : dans ces années d'orgueil et d'indépendance, où l'on voudrait briser tous les freins! combien n'est-il pas de jeunes gens parmi nous qui n'ont pas craint de navrer le cœur de leurs parents, en secouant leur autorité comme un joug pénible et gênant, gênant pour leurs péchés et leurs dissipations!

Oui, Seigneur! nous le reconnaissons en nous hu-

miliant devant toi, quand ta loi sainte se réduirait à ce seul commandement, ce seul commandement suffirait pour nous condamner mille fois. Par ce seul commandement nous avons mérité la perdition éternelle. Pour ce seul commandement nous avons un indispensable besoin de ta grâce, de ton pardon, de ce sang versé sur la croix pour laver et effacer les péchés. Lave donc et efface avec le sang de Jésus, ô notre père céleste, toutes nos transgressions envers nos parents! Efface nos manques de respect, efface nos manques d'amour, efface nos désobéissances! Ote de ton souvenir, éloigne de nous et de toi, « jette au fond de la mer » tant de péchés si odieux, les plus odieux de tous puisqu'ils avaient pour objet tes représentants sur la terre, les êtres auxquels tu nous avais unis par les liens les plus forts et les plus sacrés! Reçois-nous en grâce tels que nous sommes, comme des enfants rebelles et coupables, mais réconciliés et repentants, pénétrés de douleur au souvenir de leurs fautes, et animés d'un sincère désir de tout faire pour les réparer!

Il est vrai que nous ne pouvons pas tous les réparer. Un grand nombre d'entre nous, la plupart peut-être, n'ont pas conservé leurs parents; et cette pensée amère, que les fautes envers nos parents sont le plus souvent irréparables, est un des motifs les plus pressants qui vous doivent engager, enfants et jeunes gens, à remplir tous vos devoirs envers les vôtres. Il

est pourtant des personnes qui ont eu le bonheur de conserver leurs parents, quoiqu'elles ne soient plus dans leur dépendance ; et celles-là ne doivent pas oublier que leurs devoirs envers eux n'ont pas cessé avec l'enfance et la première jeunesse. Parvenus à l'âge de raison, nous n'en devons pas moins à nos parents respect, amour, obéissance. Il est vrai que ces devoirs se modifient avec l'âge, quant à leur manifestation extérieure ; mais ils demeurent les mêmes dans leur essence et dans leur caractère obligatoire, durant tout le temps de notre vie. Lors même qu'un enfant serait supérieur à ses parents par la fortune, les talents ou l'instruction, ses devoirs à leur égard subsistent dans toute leur force. Joseph, parvenu au second rang dans le pays d'Egypte, se prosterna devant son vieux père dans l'indigence ; et Salomon, le plus sage des rois, se levait de son trône pour aller à la rencontre de sa mère. Attachons-nous donc, chers frères, quel que soit notre âge, à témoigner jusqu'à la fin à nos parents, non-seulement de l'amour, mais du respect et de la déférence ; faisons-nous un devoir en même temps qu'une joie, de les consulter dans toutes les occasions importantes ; ne leur donnons pas lieu de penser, comme il arrive, hélas! si souvent dans le monde, qu'ils ne sont plus pour rien dans notre vie parce que nous pouvons nous passer d'eux, et que nous n'avons plus que faire de leurs conseils parce que nous n'avons plus besoin de leur secours. Ces de-

voirs ne perdent rien non plus de leur caractère obligatoire quand nos parents, par suite des progrès de l'âge, ont cessé d'être pour nous une relation utile et agréable : quand bien même ils seraient devenus jusqu'à un certain point importuns à ceux qui les entourent, soit par des idées étroites ou des opinions surannées, soit par ces caprices d'humeur qui sont trop souvent l'effet de la vieillesse, soit enfin par des infirmités qui exigent des soins minutieux et pénibles. C'est alors au contraire plus que jamais qu'ils ont besoin de nos égards, de notre tendresse et de nos soins; c'est alors que nous devons nous estimer heureux de pouvoir rendre, à l'enfance de leur vieillesse, les soins qu'ils prirent de l'enfance de notre vie; c'est alors que nous devons nous efforcer d'adoucir, à force d'amour et d'attentions délicates, les amertumes inséparables de la vieillesse; et, qu'en particulier nous devons nous étudier à leur épargner ce sentiment si douloureux, supplice de l'âge avancé, qui porte les vieillards à se croire inutiles au monde, importuns et incommodes à ceux qui les entourent. Une pareille tâche exigeât-elle beaucoup de renoncement de la part d'un enfant chrétien, il s'en chargera volontiers, heureux de pouvoir souffrir quelque chose pour ceux qui ont tant souffert pour lui, et assuré qu'il restera toujours bien au-dessous de ses obligations à leur égard. Mais que parlé-je d'obligations, de renoncement, de souffrances! c'est une joie, c'est un privi-

lége pour les serviteurs et les servantes de Jésus-Christ de se dévouer, de se prodiguer pour leurs parents. Pères et mères avancés en âge, infirmes, incapables de vous servir vous-mêmes, gardez-vous de penser que vos infirmités puissent être à charge à vos enfants : les soins dont ils vous entourent sont pour eux un besoin doux autant que sacré ; c'est avec terreur qu'ils voient approcher le moment où ils n'auront plus à vous les prodiguer, et ils voudraient pouvoir vous conserver toujours auprès d'eux, afin d'éterniser ce dévouement qui fait leur bonheur... « Ecoute ton père, » nous dit l'Ecriture, « comme étant celui qui t'a engendré, et ne méprise point ta mère quand elle sera devenue vieille [1]. »

Cette obéissance qui résume tous nos devoirs envers nos parents, l'apôtre veut que nous la leur rendions « en toutes choses. » Parole bien remarquable et bien frappante, quand on se rappelle qu'alors les pères exerçaient sur leurs enfants une autorité arbitraire et sans bornes. Il serait superflu de faire observer que saint Paul, en recommandant l'obéissance en toutes choses, excepte tacitement de ce devoir d'obéir le cas où des parents ordonneraient à leurs enfants des choses contraires à la loi de Dieu : « il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes ; » et le même apôtre, en d'autres endroits de ses écrits, s'est suffisamment

[1] Prov., XXIII, 22.

expliqué sur ce point en ajoutant à ce commandement une restriction, comme par exemple daus l'épître aux Ephésiens : « enfants, obéissez à vos pères et à vos mères *selon le Seigneur.* » Toutefois, même dans ce cas exceptionnel et malheureux où la désobéissance devient un devoir, l'enfant est toujours tenu envers ses parents au respect et à l'amour : il faut que tout en lui témoigne que c'est avec douleur qu'il transgresse la volonté de ses parents, et qu'il n'a pas cessé pour cela de les honorer. Hors ce cas unique et heureusement bien rare, tous les ordres d'un père et d'une mère, de quelque nature qu'ils soient, fussent-ils durs et injustes, sont obligatoires pour leur enfant; et c'est ce que l'apôtre a voulu marquer par ces mots : « en toutes choses. » Il ne manque pas d'enfants qui obéissent volontiers à leurs parents, pourvu que les ordres de ceux-ci n'aient rien qui les contrarie et qui les gêne : mais ce n'est pas là l'obéissance chrétienne, qui s'exerce « en toutes choses. » En toutes choses : c'est-à-dire qu'un enfant ne doit rien refuser à ses parents, quelque difficiles, quelque pénibles que puissent être leurs exigences; c'est-à-dire encore que, même dans les choses indifférentes, il doit déférer avec respect à l'autorité de ses parents, et cela sans entrer en discussion avec eux, sans débattre comme d'égal à égal des ordres dont il n'aperçoit pas l'utilité.

Après avoir prêché aux enfants le devoir de l'obéis-

sance, l'apôtre assigne en ces termes le motif de ce devoir : « car cela est agréable au Seigneur. » Ces paroles si simples renferment un sens riche et profond. On en peut conclure, ce semble, que le sauveur attache un prix tout particulier à l'observation du devoir des enfants envers leurs parents : peut-être parce que c'est le seul des devoirs réciproques dont il a lui-même donné l'exemple. Il en a donné l'exemple comme fils de l'homme : dès son enfance, l'évangile nous le montre *soumis* à Joseph et à Marie; et parvenu au terme de sa vie mortelle, nous le voyons, jusque dans les tortures de la croix, s'oublier lui-même pour ne penser qu'à sa mère. Il en a donné l'exemple comme fils de Dieu, puisque toute son œuvre de médiateur n'est autre chose qu'un long acte d'obéissance à son père céleste. C'est, en effet, sous ce point de vue que nous est souvent présentée l'œuvre de Christ. « Quoiqu'il fût le fils de Dieu, » nous dit saint Paul, « il a pourtant appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes. » Et ailleurs : « Christ en entrant dans le monde a dit : tu n'as point voulu de sacrifice ni d'offrande, mais tu m'as formé un corps : me voici, je viens, ô Dieu! pour faire ta volonté, comme il est écrit de moi dans le livre. » Ailleurs encore : « Christ, étant en forme de Dieu, ne s'est point glorifié de son égalité avec Dieu; mais il s'est anéanti lui-même, ayant pris la forme d'un serviteur, et s'est rendu obéissant jusqu'à la mort, à la mort

même de la croix. » Quelle obéissance que celle qui le faisait s'écrier dans le jardin de Gethsémané : « mon père! s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi sans que je la boive : toutefois, que ta volonté soit faite et non pas la mienne! » Il n'est donc pas étonnant que le sauveur attache un prix particulier à un devoir dont il nous a donné un si constant et si admirable exemple, ni que l'apôtre nous dise en parlant de l'obéissance des enfants : « cela est agréable au Seigneur. »

D'autres circonstances encore nous font voir que Dieu attache une importance toute spéciale à ce commandement d'honorer nos parents. Vous aurez pu remarquer qu'il tient la première place dans la seconde table de la loi, celle qui traite de nos obligations envers les hommes. Après s'être proposé lui-même à notre vénération, après avoir recommandé la crainte de son nom et la sanctification du jour qu'il s'est consacré, le Dieu du ciel et de la terre en vient tout de suite à dire : « honore ton père et ta mère. » Il n'est aucune de nos obligations humaines qui soit devant lui plus sainte, plus auguste, plus importante que celle-là; c'est la base de toute moralité sociale, et là où manque le respect des enfants pour les parents, là tous les liens moraux sont relâchés, et l'état social tombe en ruine. Aussi les châtiments les plus rigoureux, les malédictions les plus terribles sont-elles attachées à la transgression de ce commandement.

« Les corbeaux du torrent, » dit le sage, « crèveront l'œil de celui qui se moque de son père, et qui méprise l'enseignement de sa mère, et les petits de l'aigle le mangeront [1]. » Chez les Israélites, l'enfant qui avait manqué d'une manière grave à son père ou à sa mère était puni de mort; et vous connaissez la malédiction prophétique dont fut frappé le crime de Cham : « maudit soit Canaan! il sera serviteur des serviteurs de ses frères! » Malédiction qui s'accomplit encore de nos jours dans l'esclavage des malheureux noirs. L'Ecriture met toujours la désobéissance des enfants de niveau avec les crimes les plus odieux; et quand les apôtres dressent le sombre catalogue des débordements auxquels s'abandonnent les hommes les plus éloignés de Dieu, ils n'oublient pas de nommer la rébellion envers les parents à côté de l'avarice, de l'impureté, de la calomnie, du meurtre et du blasphème [2].

Enfin, ce qui achève de nous démontrer l'importance toute spéciale du commandement qui nous occupe, c'est qu'il est, comme le fait observer saint Paul dans l'épître aux Ephésiens, le seul commandement qui soit accompagné d'une promesse particulière [3]. Cette promesse, la voici : « afin que tes jours soient prolongés sur la terre que l'Eternel ton Dieu

[1] Prov., XXX, 17.
[2] Rom., I, 30. 2 Tim., III, 2.
[3] Ephés., VI, 2.

te donne. » Il y a dans ces paroles une allusion tacite et bien remarquable au péché de Cham et au châtiment qui l'avait suivi. Les descendants de ce coupable fils de Noé s'étaient établis dans la terre promise; mais leurs jours n'y avaient pas été prolongés : Dieu les en avait dépossédés pour mettre à leur place les enfants d'Israël. Si ceux-ci voulaient éviter un sort pareil, s'ils voulaient que leurs jours fussent prolongés dans le pays que leur Dieu leur avait donné, il fallait qu'ils se gardassent du péché qui avait attiré sur les enfants de Cham les châtiments de la justice divine. Cette promesse, du reste, n'était pas seulement pour les Israélites : elle est aussi pour les chrétiens, puisque saint Paul a soin de la rappeler dans l'épître aux Ephésiens. Le respect des enfants pour leurs parents est la première condition de prospérité pour les familles et pour les états. L'état des Juifs fut désorganisé lorsqu'on altéra ce commandement par une tradition, comme nous l'apprend l'évangile [1]; le mépris de ce commandement a été pour beaucoup dans les causes des désordres effroyables qui ont marqué dans notre patrie la fin du siècle dernier, comme il est encore pour beaucoup dans les causes de cette instabilité générale, de ce relâchement de tous les liens sociaux qu'on peut remarquer de nos jours. On ne saurait trop déplorer à cet égard l'in-

[1] Marc, VII, 9-13.

fluence morale du théâtre moderne, qui trop souvent a tourné en ridicule ce qu'il y a de plus respectable au monde, l'autorité des pères sur leurs enfants. Si la piété a les promesses de la vie présente, cela est vrai surtout à l'égard du cinquième commandement : et si jamais l'histoire nous montre quelque part des familles heureuses, une nation prospère, soyez sûrs que le respect de l'autorité paternelle est profondément gravé dans les mœurs de cette nation-là. Les exemples seraient faciles à citer, même chez les peuples étrangers à toute religion révélée.

Mais la piété a aussi les promesses de la vie à venir : et il ne faut pas restreindre aux bénédictions temporelles celle qui accompagne le cinquième commandement. Comme la terre de Canaan était une image du ciel, il faut aussi entendre la promesse dans ce sens, que les enfants qui rempliront leurs devoirs envers leurs parents, obtiendront par ce moyen la vie éternelle. Non pas que la vie éternelle soit donnée comme une récompense à ceux qui auraient observé ce commandement : à ce compte nul homme ne pourrait prétendre à cette récompense, puisque nous avons tous, sans exception, violé ce précepte comme tous les autres, et que nous ne pouvons l'observer, même d'une manière bien imparfaite, qu'après que notre cœur a été changé par la grâce de Dieu. Mais il n'en est pas moins vrai que l'obéissance des enfants envers leurs parents contribue à

leur salut, d'une manière puissante quoique indirecte. En aimant et en respectant leurs parents, qui sont les représentants de Dieu, ils s'accoutument naturellement à respecter et à aimer Dieu; en obéissant à leurs parents, ils se disposent à obéir à Dieu; et c'est ainsi que le cinquième commandement devient pour eux le chemin de la vie éternelle.

Après avoir fixé les devoirs des enfants envers leurs parents, suivant son usage de s'adresser d'abord à la partie soumise, l'apôtre s'adresse aux parents à leur tour. « Pères, n'irritez pas vos enfants, de peur qu'ils ne perdent courage. » Cette recommandation paraît se rapporter, d'une manière particulière, à l'autorité despotique et arbitraire que le paganisme donnait aux pères sur leurs enfants. On sait que cette autorité était sans bornes, et que le père avait sur ses enfants droit de vie et de mort. Le christianisme a restreint peu à peu, par cette influence indirecte et paisible dont nous avons déjà parlé, cette autorité abusive qui n'était pas dans l'ordre de la providence; il nous a enseigné qu'un père n'a d'autres droits sur ses enfants que ceux qui résultent de ses devoirs à leur égard, ceux qui sont nécessaires pour qu'il puisse pourvoir à leur subsistance et à leur éducation. Toutefois, si la recommandation de ne pas user durement de l'autorité paternelle s'appliquait avec une force toute particulière aux parents païens,

il ne faut pas croire pour cela que les parents chrétiens n'en aient pas besoin. Trop souvent les pères se laissent irriter par les péchés de leurs enfants, et oubliant combien ils ont eux-mêmes besoin de pardon vis-à-vis de leur Père céleste, substituent dans l'éducation le principe servile et légal, celui de la crainte, au principe évangélique de l'amour. En nous recommandant de ne pas irriter nos enfants, l'apôtre veut nous apprendre à en user avec eux comme le Seigneur en use envers nous-mêmes, à les aimer comme il nous aime, à leur pardonner comme il nous pardonne, à les conduire en un mot par l'amour, et non par la crainte. Je ne veux pas dire, vous le sentez bien, que l'amour des parents pour leurs enfants doive aller jamais jusqu'au relâchement de leur autorité, ni jusqu'à faire le moindre compromis avec les passions de leurs enfants. Il n'est jamais permis, en éducation, de faire ou de permettre le mal pour qu'il en arrive du bien : de tels principes d'éducation peuvent bien être ceux du monde, mais ils ne sont pas ceux de l'évangile. De même que le Seigneur, dans ses relations avec nous, ne laisse jamais fléchir à aucun degré sa loi sainte, et ne permet jamais à sa miséricorde d'empiéter sur les droits de sa justice : de même le père, dans ses relations avec son enfant, ne doit jamais être bon jusqu'à la faiblesse, ni laisser courber la règle inflexible du devoir. Je ne veux pas dire non plus que les parents doivent s'abstenir de

châtier leurs enfants ; car il est écrit : « celui qui épargne le châtiment hait son fils ; mais celui qui l'aime se hâte de le corriger ; » et Dieu lui-même nous donne l'exemple du châtiment paternel dans les épreuves qu'il nous envoie. Mais de même que le Seigneur, lorsqu'il châtie, agit toujours dans des vues d'amour, et que dans ses dispensations même les plus rigoureuses on voit toujours percer son amour : de même il faut que le père, lorsqu'il est appelé à punir, punisse toujours avec amour, jamais avec passion ; et que l'enfant soit forcé de reconnaître que celui qui le châtie l'aime, et le châtie parce qu'il l'aime.

Le but principal, j'ai presque dit le seul but que des parents chrétiens doivent se proposer dans l'éducation, doit être de former pour l'éternité ces êtres immortels que Dieu leur a confiés. Il ne s'agit pas de les mettre en état de briller pour quelques jours sur la scène du monde, ce qui est trop souvent l'unique but qu'on se propose dans l'éducation. Eh ! malheureux parents qui ne songez qu'à élever vos enfants pour le monde, que savez-vous s'ils pourront jamais jouir de ce monde en vue duquel vous les formez ? que savez-vous si, avant l'âge où ils pourraient y briller, ils ne seront pas enlevés pour toujours aux scènes passagères de cette vie, et transportés dans les scènes immuables de l'éternité ? Travaillez donc avant tout en vue de l'éternité ; avant tout travaillez au salut de vos enfants ; avant tout transmettez-leur

« l'héritage qui ne se peut corrompre, ni souiller, ni flétrir ; » assurez-leur une place à la droite de Jésus, dans la maison du Père céleste, dans le « repos préparé au peuple de Dieu, » à « la table où sont assis Abraham, Isaac et Jacob, » dans ces demeures bienheureuses où « il n'y a plus ni deuil, ni cri, ni travail. »

Pour arriver à ce but, le premier devoir des parents chrétiens est de prier pour leurs enfants. Sans ces prières, qui seules peuvent attirer sur vos efforts la bénédiction de Dieu, tous ces efforts seraient frappés de stérilité. C'est ici qu'il est doux de se rappeler la richesse des promesses faites à la prière. « Tout ce que vous demanderez en priant, si vous croyez, vous l'obtiendrez. » Par la prière, vous tenez en quelque sorte entre vos mains la vie éternelle de vos enfants. Qui pourrait dire la puissance irrésistible que le Seigneur a voulu attacher aux prières des parents chrétiens ? Qui pourrait compter les enfants qui ont été arrachés à la puissance de Satan et transportés dans le royaume des cieux par les prières de leurs parents ? Ces prières sont un frein qui les retient à leur insu en présence des tentations du monde. Tel était le frein qui te retenait au milieu de tes égarements, ô toi [1] qui fus longtemps l'esclave de tes passions avant d'être le plus illustre des pères de l'Eglise !

[1] Saint Augustin.

c'étaient les prières de ta mère qui venaient secrètement réveiller ta conscience, qui t'empêchaient de trouver la paix au sein de tes faux plaisirs ; ce furent elles qui t'arrêtèrent constamment sur le bord de l'abîme, et qui te ramenèrent enfin, humilié et repentant, aux pieds de ce Dieu crucifié que tu t'efforçais vainement d'oublier ! Ne négligez donc pas un seul jour, parents chrétiens, de présenter vos enfants au Seigneur par la prière. Rappelez-vous que si « la prière du juste, faite avec ferveur, est d'une grande efficace, » cela doit être vrai surtout d'un père et d'une mère qui prient pour le salut de leurs enfants.

En même temps qu'ils prient pour leurs enfants, les parents ne doivent pas négliger de commencer dès l'âge le plus tendre à leur donner une instruction religieuse. Bien des personnes pensent que l'intelligence des enfants n'est pas en état de comprendre les idées religieuses ni de recevoir les vérités de la foi : c'est là un préjugé funeste à l'intérêt moral des enfants, et que l'expérience a toujours démenti. Leur jeune intelligence ne peut pas rester sans aliment, et si vous ne la nourrissez pas des leçons salutaires de la vérité, elle ira chercher dans l'erreur une nourriture empoisonnée et fatale. Si vous ne répandez pas de la bonne semence dans cette terre avide de produire, vous la verrez bientôt se couvrir d'ivraie. D'ailleurs de nombreux exemples prouvent que les enfants les plus jeunes sont susceptibles de recevoir les grandes véri-

tés de l'évangile, et d'éprouver les saintes émotions de l'amour de Dieu et de la charité. Telle était cette jeune Marie Lothrop qui mourut à Boston à l'âge de six ans et demi, après une vie plus édifiante et mieux remplie que celle de bien des chrétiens qui ont passé de longues années sur la terre. Tels furent ces deux enfants du comte de Zinzendorf qui moururent l'un et l'autre avant quatre ans, après avoir donné des preuves évidentes de conversion et d'amour du sauveur. Bien loin que l'enfance puisse être un obstacle à l'acceptation des idées religieuses, c'est bien plutôt de tous les âges le plus favorable pour tourner le cœur vers Dieu et vers le ciel. Le petit enfant reçoit avec une confiance entière, sans que l'idée même du doute puisse trouver accès dans son cœur, tout ce que lui disent ses parents. Il les écoute comme il écouterait Dieu lui-même. Les préjugés et les passions ne viennent pas contrarier dans son jeune cœur l'œuvre de la foi; et jamais, si longue que doive être sa carrière, il ne trouvera un moment aussi favorable pour se tourner vers Dieu. Aussi le Sauveur nous déclare-t-il qu'il nous faut revêtir les dispositions d'un petit enfant, si nous voulons entrer dans le royaume des cieux. D'ailleurs l'Ecriture ne laisse pas les parents dans le doute sur le devoir dont nous parlons. « Instruis le jeune enfant dès l'entrée de sa voie, » nous dit le Sage; « lors même qu'il sera devenu vieux il ne s'en détournera point. » Chez les Israé-

lites, dès qu'un enfant commençait à parler, son père lui apprenait ce passage du Deutéronome : « Moïse nous a donné la loi, qui est l'héritage de l'assemblée de Jacob. » Parents chrétiens, seriez-vous à cet égard moins attentifs et moins fidèles que des parents juifs ? et ce qu'ils faisaient pour la loi de Moïse, ne le ferez-vous pas pour la loi de Jésus-Christ ? Profitez donc des premiers développements de l'intelligence de vos enfants pour leur apprendre des passages de la parole de Dieu. Apprenez-leur à s'élever de la vue de la nature à l'auteur et au conservateur de la nature. Apprenez-leur à connaître ce sauveur qui est venu chercher et sauver ce qui était perdu, qui est venu pour l'enfance aussi bien que pour l'âge mûr, et qui a dit : « laissez venir à moi les petits enfants. » Apprenez-leur de bonne heure à prier, à exercer la charité, à résister à leurs petites passions, à s'oublier eux-mêmes pour les autres, en un mot à imiter le Sauveur qui a été enfant comme eux, et qui dans son enfance, comme dans sa vie entière, nous a laissé le parfait modèle de la sanctification.

Enfin il faut que les parents, indépendamment de leurs prières et de leurs instructions, prêchent d'exemple à leurs enfants. Les enseignements les plus évangéliques seraient sans fruit, s'ils n'étaient accompagnés du plus efficace de tous les enseignements, qui est l'exemple, et surtout l'exemple d'un père et d'une mère. Père de famille, n'oubliez pas que l'enfant a

constamment les yeux sur vous, que ses principes se modèlent sur vos principes, sa vie sur votre vie; que vous n'êtes pas pour lui un homme ordinaire, mais un être infaillible et tout-puissant, une image de Dieu sur la terre. Que vous le vouliez ou non, votre conduite et vos paroles exercent nécessairement sur lui, en bien ou en mal, une influence incalculable. Si vous voulez que vos enfants croient les vérités de l'évangile, il faut les croire vous-même d'une foi sincère et inébranlable. Si vous voulez qu'ils soient animés d'un esprit de douceur et de support, il faut ne pas vous livrer vous-même à l'irritation et à l'impatience; si vous voulez qu'ils soient inspirés par le dévouement et la charité, il faut vous montrer vous-même dévoué et charitable; si vous voulez qu'ils aient en horreur la fausseté et le mensonge, il faut ne jamais vous permettre vous-même la moindre déviation de la vérité. Je ne sais rien de plus efficace qu'une telle pensée, pour engager les parents à veiller sur eux-mêmes avec une attention scrupuleuse et continuelle. Quand nous ne devrions pas nous sanctifier pour nous-mêmes, nous devrions le faire pour le bien de nos enfants. Quand ce ne serait pas pour nous-mêmes que nous voudrions nous mettre en état de salut, le salut de nos enfants nous en fait une obligation.

Tels sont, pour nous borner à une esquisse rapide et nécessairement incomplète, les principaux devoirs

des parents chrétiens envers leurs enfants, du moins pour ce qui concerne l'éducation morale et religieuse; nous avons dû laisser de côté l'éducation physique et l'éducation intellectuelle, qui ne sont pas du ressort de cette chaire, mais qui ne doivent pas non plus être négligées. Quelque imparfait qu'ait dû être cet examen, je ne doute pas, mes chers frères, qu'il n'ait produit sur vous la même impression que sur moi, et que vous ne vous sentiez pressés de vous humilier avec moi devant Dieu, dans le sentiment que nous n'avons pas rempli, à l'égard de nos enfants, ces devoirs des parents chrétiens. Où sont-ils parmi nous, ces parents qui sont fidèles à prier chaque jour pour leurs enfants, non-seulement des lèvres, mais du cœur, avec ferveur, avec persévérance, avec une confiance entière d'être exaucés? Où sont-ils ceux qui profitent de toutes les occasions pour leur enseigner les vérités de la foi et les devoirs de la vie chrétienne? Où sont-ils surtout ceux qui appuient leurs instructions par leur exemple, et dont la vie offre à leurs enfants un constant modèle de foi, de charité et de vérité?

Sur tous ces points nous ne pouvons que nous humilier, confesser nos transgressions et dire : « ô Dieu! sois apaisé envers moi qui suis pécheur! » « O Eternel! si tu prends garde aux iniquités, qui est-ce qui subsistera? » « Si tu veux entrer en contestation avec nous, de mille articles nous ne pourrions

répondre sur un seul! » Tel est le triste résultat auquel il nous faut toujours arriver, quelle que soit la partie de la loi de Dieu qui fasse le sujet de notre examen. Il n'est pas un seul détail de nos devoirs, soit envers Dieu, soit envers les hommes, qui ne suffise à nous condamner devant la justice éternelle; et plus nous comparons ces devoirs avec notre vie, plus nous nous sentons pressés de dire encore avec le psalmiste : « mes iniquités m'ont atteint, et je ne les ai pu voir; elles surpassent en nombre les cheveux de ma tête, et ma force m'a abandonné! » Que nous sommes heureux, ô notre Dieu, quand nous sommes ainsi accablés sous le sentiment de nos péchés, de savoir qu'il y a pour nous « un avocat auprès du Père, » et « une source ouverte à la maison de David pour le péché et la souillure! » Agneau de Dieu qui ôtes le péché du monde, c'est à toi que nous regardons du fond de notre impuissance! Unique médiateur entre Dieu et les hommes, plaide la cause de notre pardon auprès de ton père et de notre père, de ton Dieu et de notre Dieu! A la grâce du pardon ajoute la grâce de la sanctification, et envoie dans nos cœurs cet Esprit divin qui peut seul nous renouveler à ton image, nous faire accomplir tous les devoirs de tes rachetés, nous rendre enfants obéissants et parents fidèles! Amen.

Mars 1845.

LES DEVOIRS RÉCIPROQUES.

III.

LES SERVITEURS ET LES MAITRES.

Serviteurs, obéissez en toutes choses à ceux qui sont vos maîtres selon la chair, ne servant pas seulement sous leurs yeux, comme si vous ne cherchiez qu'à plaire aux hommes : mais faites-le dans la simplicité de votre cœur et dans la crainte de Dieu. Et quoi que vous fassiez, faites-le de bon cœur, comme pour le Seigneur et non pour les hommes ; sachant que vous recevrez du Seigneur la récompense de l'héritage ; puisque vous servez Christ, le Seigneur. Mais celui qui agit injustement recevra la peine de son injustice ; et il n'y a point d'acception de personnes devant Dieu.

Maîtres, rendez à vos serviteurs ce qui est de la justice et de l'équité, sachant que vous avez vous-mêmes un maître dans le ciel.

Persévérez et veillez dans la prière, et dans les actions de grâces.

(Col., III, 22 ; IV, 2.)

Après avoir posé le principe général du devoir chrétien, qui est la reconnaissance envers le Dieu sauveur, nous avons, dans deux discours précédents, suivi l'application de ce principe à travers deux grandes classes de devoirs réciproques : ceux des maris et des femmes, ceux des parents et des enfants. Il nous reste à considérer ceux des maîtres et des serviteurs. Ce sera l'objet d'un troisième et dernier discours.

Avant d'entrer dans ce nouveau sujet, laissez-moi vous faire part d'une pensée qui se présente à moi, et qui pourra vous être utile, en vous montrant dans quel esprit vous devez écouter les instructions qui vont suivre. Il m'est souvent arrivé de regretter, lorsque j'étais appelé à prêcher des devoirs réciproques, et à m'adresser par conséquent tour à tour aux deux parties que ces devoirs concernent, aux femmes et aux maris, aux enfants et aux parents, aux serviteurs et aux maîtres, il m'est, dis-je, souvent arrivé de regretter de ne pouvoir pas séparer mon auditoire en deux classes, afin de m'adresser chaque fois d'une manière spéciale et exclusive aux personnes que mes exhortations concernent spécialement. Je voudrais, par exemple, pouvoir m'adresser aux enfants sans que les parents fussent présents, et aux parents hors de la présence des enfants. Je voudrais surtout, pour en venir au sujet que nous sommes appelés à traiter aujourd'hui, pouvoir m'adresser aux serviteurs hors

de la présence de leurs maîtres, et aux maîtres hors de la présence des serviteurs : car il y a telle exhortation bonne et nécessaire pour les uns, dont les autres pourraient facilement abuser. Quand je prêche aux maîtres l'humilité, quand je leur rappelle qu'ils sont devant Dieu les égaux de leurs serviteurs, je crains que ces derniers n'abusent de mes paroles pour oublier le respect qu'ils doivent à leurs maîtres ; et quand j'insiste auprès des serviteurs sur les devoirs de la soumission , de l'obéissance, de la déférence envers leurs maîtres, je crains que ceux-ci n'en abusent pour oublier l'indulgence, la condescendance, les égards qu'ils doivent eux-mêmes à leurs serviteurs. De plus, il serait à désirer, s'il était possible, que les serviteurs n'entendissent pas les reproches que nous sommes obligés d'adresser à leurs maîtres, ni les maîtres ceux que méritent leurs serviteurs. Mais la séparation que j'ai en vue, quoique désirable en principe , n'est pas compatible avec les usages de notre culte. Il faut donc y suppléer de notre mieux par les dispositions que nous apporterons à cette méditation, aussi bien le prédicateur que son auditoire. Nous, qui sommes appelés à exhorter, nous devons veiller sur nous-mêmes pour nous garder de toute espèce de partialité, pour tenir la balance parfaitement égale entre les deux classes de nos auditeurs; et vous, mes frères, appelés à écouter nos exhortations, vous avez aussi à veiller sur vous-mê-

mes, afin de vous appliquer celles qui vous concernent comme ne s'adressant qu'à vous seuls, et sans vous préoccuper de celles qui regardent les autres. Trop souvent vous faites précisément le contraire. Les maîtres écoutent avec une grande attention, et approuvent de toute leur âme, les exhortations adressées à leurs serviteurs; mais ils glissent légèrement sur ce qui les concerne eux-mêmes, si même ils ne le désapprouvent formellement. Les serviteurs, à leur tour, n'ont d'oreilles vraiment attentives que pour les avertissements qui s'adressent aux maîtres. Dieu veuille, par son Saint-Esprit, nous préserver de cette disposition funeste autant qu'elle est naturelle, et nous faire ainsi recueillir à tous de cette méditation le plus de fruit possible, pour le temps et pour l'éternité! Le sujet que nous sommes appelés à traiter, bien qu'il soit d'une nature familière et peu relevée en apparence, n'en a pas moins une importance éternelle. Il n'y a pas de petits devoirs dans la vie chrétienne: il n'en est aucun qui ne puisse être envisagé sous un point de vue élevé et divin; et nous pouvons être tout aussi grands devant Dieu en remplissant les devoirs d'un maître chrétien ou d'une servante chrétienne, qu'en occupant le siége du magistrat, ou la tribune du législateur, ou le trône même des rois.

C'est une chose bien remarquable, que les exhortations adressées aux serviteurs tiennent dans notre

texte une place beaucoup plus étendue que toutes les autres. L'apôtre, qui n'a consacré qu'un seul verset aux devoirs des femmes, à ceux des maris, à ceux des enfants, à ceux des pères et à ceux des maîtres, ne donne pas moins de quatre longs versets aux devoirs des serviteurs. Non-seulement il expose ces derniers devoirs avec plus de détail que tous les autres, mais il prend soin de les motiver d'une manière toute spéciale, et n'oublie pas d'encourager à leur observation par la perspective du bonheur éternel. Ce qui a porté l'apôtre à en agir ainsi, c'est sans doute la pensée de ce qu'il y a de particulièrement pénible dans la condition des serviteurs ; il a senti le besoin de se rapprocher d'eux plus que des autres, par cela même qu'ils étaient moins heureux ; et nous retrouvons ici un caractère essentiel et admirable de l'évangile, qui est de sympathiser avec toutes les souffrances, de s'adresser de préférence aux pauvres et aux chétifs, de se souvenir avant tout de ceux que le monde oublie, et de relever par ses consolations divines ceux que les hommes froissent ou dédaignent.

Cette observation s'applique avec une justesse toute particulière à la servitude, telle qu'elle existait du temps où l'apôtre écrivait. Alors, en effet, on n'avait pas des serviteurs libres, mais des esclaves que le maître acquérait de son argent, et qui devenaient sa propriété, aussi bien qu'une bête de somme ou un meuble quelconque. Le maître avait sur son esclave

une autorité absolue, qu'il exerçait souvent de la manière la plus cruelle. Les moindres manquements de la part d'un esclave, fussent-ils de simple maladresse, étaient punis de la flagellation et quelquefois de la mort; cette mort était toujours la crucifixion, qui était un supplice réservé aux esclaves. Souvent on les marquait au front d'un fer rouge, stigmate indélébile de leur servitude; saint Paul fait une belle allusion à cet usage barbare, lorsqu'il dit qu'il porte sur son corps « les flétrissures du Seigneur Jésus, » son maître divin. Les esclaves n'avaient pas d'existence reconnue par la loi : ils ne pouvaient ni posséder, ni se marier légitimement. A Rome, quand ils étaient malades, leur maître les chassait de sa maison ou les exposait dans une île du Tibre; quelquefois même il s'en débarrassait en les mettant immédiatement à mort. Du temps d'Auguste, un esclave ayant eu le malheur de briser un vase de prix, son maître commanda qu'il fût jeté dans un vivier, pour être dévoré par les lamproies qu'on entretenait pour le service de sa table. Quand un maître mourait de mort violente sans que le meurtrier fût connu, tous les esclaves qui lui appartenaient étaient condamnés à la croix; Tacite nous parle d'une maison entière, composée de quatre cents esclaves, qui périt de cette manière.

Telle était la condition des serviteurs sous le paganisme; telles étaient les horreurs auxquelles l'évangile a mis un terme, non pas en les combattant

directement, mais par cette influence indirecte et paisible dont nous avons déjà parlé. Pourquoi faut-il, hélas! que l'esclavage n'ait pas encore disparu complètement du monde civilisé, et que ce crime social soit encore écrit dans le code de plusieurs nations qui s'appellent chrétiennes! Pourquoi faut-il que même dans une terre protestante, privilégiée, admirable à bien des égards, il se trouve des hommes assez étrangers, je ne dis pas à l'esprit de l'évangile, mais aux plus simples notions du droit naturel, pour oser défendre ce monstrueux système par lequel un homme devient la propriété d'un autre homme; pour oser mettre en balance avec des intérêts matériels les droits les plus sacrés de l'âme humaine, ce droit imprescriptible de la liberté que tout homme apporte en venant au monde! Dissipe, ô mon Dieu! dans l'esprit des législateurs, cet aveuglement d'autant plus profond qu'il est intéressé et volontaire; mets dans les cœurs la charité à la place de l'égoïsme, et hâte partout, sous l'influence paisible mais irrésistible de l'évangile, l'œuvre excellente de l'affranchissement des esclaves!

L'apôtre se garde bien, ainsi que je l'ai fait observer, de heurter de front le système de l'esclavage et de prêcher ouvertement l'émancipation : sûr que l'évangile saura bien, par la puissance qui lui est propre et par le seul développement de la charité, opérer sans secousse la révolution désirée, il se borne

à prêcher aux esclaves les devoirs que leur imposai leur condition actuelle. Il leur recommande l'obéissance « en toutes choses, » parce que l'esclave appartenait à son maître. Sont exceptés, bien entendu, de cette obligation d'obéir, les ordres qui seraient contraires à la parole de Dieu : le maître ne l'était que « selon la chair, » l'âme échappait à sa puissance. Il pouvait bien à son gré charger le corps de chaînes, le déchirer à coups de fouets, le clouer sur une croix, ou le jeter en pâture aux murènes de son vivier : mais il ne pouvait pas empêcher l'âme de jouir de la communion de son Dieu, de goûter la joie du Saint-Esprit, et, quand ses chaînes terrestres étaient brisées par la cruauté de l'homme, d'aller rejoindre son sauveur en paradis. « Sachant que vous recevrez du Seigneur la récompense de l'héritage, puisque vous servez Christ le Seigneur. » Contraste sublime entre la condition actuelle de ces pauvres esclaves traités par les hommes comme la balayure du monde, et la gloire éternelle qui les attendait dans le ciel !

Le christianisme a voulu abolir l'esclavage, disions-nous, mais il n'a pas voulu abolir la domesticité. La diversité des rangs dans cette vie entre dans les vues de la providence; et quoi qu'en puisse dire une sagesse faussement ainsi nommée, la parole de Dieu nous déclare que, jusqu'à la fin du monde, il doit y avoir parmi les hommes des pauvres et des riches, des maîtres et des serviteurs. L'égalité absolue, chi-

mère qu'on a vainement rêvée sur la terre, ne deviendra une réalité que dans le ciel. C'est là seulement que les rangs seront fixés, non plus d'après les circonstances extérieures, mais d'après la valeur morale de chacun.

Ainsi le premier devoir des serviteurs envers leurs maîtres est de respecter leur supériorité comme voulue de Dieu, et de se tenir avec humilité et simplicité à la place que leur assigna la providence. « Que les serviteurs, » dit saint Paul dans sa première épître à Timothée, « sachent qu'ils doivent à leurs maîtres toute sorte d'honneur. Que ceux aussi qui ont des maîtres chrétiens ne les méprisent pas sous prétexte qu'ils sont leurs frères. » Ce respect des serviteurs pour leurs maîtres doit se montrer en paroles comme en actions. Et pour être respectueux en paroles, il ne suffit pas d'éviter de manquer grossièrement à ses maîtres : le serviteur chrétien doit se garder avec eux, non-seulement de l'insolence proprement dite, mais encore de la familiarité, n'oubliant jamais que Dieu a voulu établir entre eux et lui une distance, qu'il est de son devoir de respecter. Si cette condition inférieure et dépendante a ses épreuves, elle a aussi des bénédictions particulières et de précieuses consolations. Souvenez-vous, serviteurs chrétiens, que votre condition est semblable à celle du sauveur, qui « est venu dans le monde, » nous dit l'apôtre, « en prenant la forme d'un serviteur; » qui

nous déclare lui-même « qu'il n'est pas venu pour être servi, mais pour servir; » et qui est habituellement désigné par les prophètes sous ce titre aussi humble que touchant : « le serviteur de l'Eternel. » Souvenez-vous que si votre condition est plus pénible quant à cette vie et moins honorée parmi les hommes, elle est bien plus favorable au salut, suivant cette redoutable déclaration du sauveur : « il est difficile qu'un riche entre dans le royaume des cieux. » Souvenez-vous que si vos maîtres ont plus de jouissances selon le monde, ils ont aussi plus de responsabilité devant Dieu, et qu'ils auront à rendre compte, non-seulement pour eux-mêmes, mais encore pour les âmes qui leur sont confiées. Souvenez-vous, enfin, que le vrai bonheur n'est pas dans les circonstances extérieures, mais dans les dispositions du cœur; qu'un Jean-Baptiste est moins à plaindre dans sa prison qu'un Hérode sur son trône; et qu'un esclave chrétien est plus heureux mille fois, même dès cette vie, qu'un maître incrédule.

Au respect les serviteurs doivent joindre l'obéissance. L'apôtre, dans notre texte, insiste longuement sur ce devoir. « Serviteurs, obéissez en toutes choses à ceux qui sont vos maîtres selon la chair, ne servant pas seulement sous leurs yeux, comme si vous ne cherchiez qu'à plaire aux hommes; mais faites-le dans la simplicité de votre cœur, et dans la crainte de Dieu. Et quelque chose que vous fassiez, faites-la de bon

cœur, comme pour le Seigneur et non pour les hommes; sachant que vous recevrez du Seigneur la récompense de l'héritage, puisque vous servez Christ le Seigneur. » Ainsi le premier caractère que doit avoir l'obéissance du serviteur chrétien, c'est d'être basée sur la crainte du Seigneur. « Faites-le » dit l'apôtre, « pour le Seigneur et non pour les hommes, car vous servez Christ le Seigneur. » C'est la volonté du maître souverain que le serviteur doit toujours avoir en vue, c'est à lui qu'il doit rapporter son service, c'est dans le ciel qu'il doit chercher son salaire. Quel trésor de consolation ne renferment pas ces paroles : « sachant que vous recevrez du Seigneur la récompense de l'héritage ! » Que sont quelques années d'épreuve et de servitude, auprès de cet héritage éternel et incorruptible que le Seigneur tient en réserve pour ceux qu'il aime ! Là cesseront pour toujours les fugitives distinctions établies par les hommes. Là ne se verront plus des riches et des pauvres, des serviteurs et des maîtres, mais seulement des enfants du même père et des rachetés du même sauveur.

Si l'obéissance du serviteur est fondée sur la crainte de Dieu, elle sera par là même complète et sans réserve : c'est le second caractère que lui assigne l'apôtre : « obéissez *en toutes choses* à vos maîtres selon la chair, ne servant pas seulement sous leurs yeux, comme si vous ne cherchiez qu'à plaire aux

hommes, mais faites-le dans la sincérité de votre cœur. » C'est peu d'obéir par des actes extérieurs et sous les regards du maître : il faut que ce soit le cœur qui obéisse et non pas seulement la main ; et alors l'obéissance ne sera pas moins complète, pas moins scrupuleuse en l'absence du maître qu'en sa présence. Est-ce là votre obéissance, chers frères et sœurs qui êtes appelés à servir? Hélas! combien n'est-il pas de serviteurs et de servantes dont la conduite est précisément l'opposé de l'exhortation de l'apôtre ; et dont on pourrait dire qu'ils servent seulement sous l'œil du maître, comme ne cherchant qu'à plaire aux hommes!

Enfin, l'obéissance du serviteur chrétien doit avoir un troisième caractère : c'est d'être rendue avec empressement et de bon cœur. « Quelque chose que vous fassiez, faites-la *de bon cœur.* » Ce n'est pas assez d'accomplir strictement votre devoir, il faut le faire avec un cœur joyeux, non pas comme portant malgré vous un joug pénible, mais comme étant à la place qui est pour vous la meilleure de toutes, puisque c'est le Seigneur qui vous l'a choisie. « Soyez toujours joyeux, » nous dit l'Ecriture, et cela sans exception : riche ou pauvre, appelés à commander ou à servir, à la première place ou la dernière : « soyez toujours joyeux, » joyeux dans l'espérance de la gloire éternelle, et dans la paix du Saint-Esprit.

Avec le respect et l'obéissance il est un dernier devoir que la parole de Dieu recommande particulière-

ment aux serviteurs : c'est la fidélité. « Que les serviteurs soient soumis à leurs maîtres, » dit saint Paul dans son épître à Tite, « leur agréant en toutes choses, n'étant point contredisants, ne soustrayant rien, mais montrant en toutes choses une entière fidélité. » Et dans notre texte il déclare que « celui qui agit injustement recevra la peine de son injustice, et qu'il n'y a point d'acception de personnes devant Dieu. » Cette dernière déclaration ne signifie pas ici, comme on pourrait être tenté de le croire, que Dieu n'a point égard à la personne du maître : elle veut dire au contraire qu'il n'a point égard à la personne du serviteur. La condition chétive et dépendante du pauvre ne sera pas plus un titre devant la justice divine que la condition brillante et honorée du riche. Chacun sera jugé selon ses œuvres, et non pas selon sa condition. Le serviteur infidèle ne pourra pas excuser devant Dieu son infidélité en alléguant qu'il se trouvait dans le besoin et son maître dans l'abondance. Nous ne saurions trop insister sur ce devoir imposé aux serviteurs d'être fidèles, parce que c'est malheureusement celui sur lequel les idées sont le plus relâchées de nos jours. Une foule de domestiques qui se révolteraient à l'idée d'être taxés de friponnerie, ne se font aucun scrupule de faire, comme ils disent, leurs affaires en même temps que celles de leurs maîtres, ou plutôt aux dépens de celles de leurs maîtres. Nous devons le dire ouvertement : une telle conduite n'est pas seulement un péché dont ils auront

à rendre compte au dernier jour devant le tribunal de Dieu, c'est un véritable crime qui mériterait toute la sévérité des lois ; et si ce vol n'est pas puni comme tous les autres parce qu'il est difficile à découvrir et plus difficile à prouver, cette circonstance ne fait que le rendre plus grave en réalité : car c'est un principe de morale qu'un péché est d'autant plus grave qu'on a plus de facilité à le commettre. Il importe peu que la valeur détournée à votre profit soit considérable ou qu'elle ne le soit pas : du moment que vous vous appropriez une valeur, si minimé soit-elle, qui ne vous appartient pas légitimement, vous violez la justice, vous entrez dans la voie du péché, je veux dire du crime ; dans cette voie où la pente est si glissante et où il est impossible de prévoir jusqu'où vous pourrez être entraînés ; dans cette voie qui, lorsqu'elle n'aboutit pas à la prison ou à l'échafaud dans cette vie, conduit toujours à l'enfer dans l'éternité. Oh ! chers frères et sœurs que votre condition appelle à servir, songez sérieusement à ces choses ; et si jamais vous étiez tentés de profiter de la confiance de vos maîtres pour leur faire tort en quoi que ce soit, rappelez-vous que « celui qui est infidèle dans les petites choses le sera aussi dans les grandes ; » que « celui qui agit injustement recevra la peine de son injustice ; et qu'il n'y a point d'acception de personnes devant Dieu. »

Bien des domestiques, sans aller jusqu'à cette infidélité criminelle dont je viens de parler, manquent à

leur devoir d'une manière moins grave sans doute, mais pourtant bien répréhensible, en laissant perdre ou détériorer par leur négligence les choses qui appartiennent à leurs maîtres. C'est là évidemment une véritable infidélité. Le maître qui a donné sa confiance à un serviteur a droit de compter sur ses soins et sa diligence pour conserver la propriété qu'il lui confie. Un serviteur fidèle doit soigner les intérêts de ses maîtres comme les siens propres.

Les pertes de temps, les moments donnés à l'oisiveté où à la dissipation sont encore une espèce d'infidélité. Le temps du serviteur appartient au maître qui le paie, et il ne lui est pas permis d'en détourner une partie à son profit sans l'assentiment de son maître. Si ce temps dérobé au maître est donné à la dissipation et aux plaisirs frivoles, alors ce n'est pas à son maître seulement que le serviteur fait tort par son infidélité, c'est aussi à lui-même, et il en porte la peine dès cette vie. Que de servantes autrefois honnêtes, aujourd'hui perdues, dont le premier pas vers la perdition fut la fréquentation de ces dangereux plaisirs qu'on appelle, d'un nom si tristement caractéristique, les danses du dimanche! O vous nos jeunes sœurs que votre condition appelle à servir, mais qui voulez être aussi les servantes du Seigneur Jésus, gardez-vous, au nom de votre intérêt présent et éternel, gardez-vous de ces plaisirs funestes et doublement coupables, qui sont une profanation du jour du Sei-

gneur, en même temps qu'ils vous ravissent la modestie et la pudeur, cette couronne de votre sexe! Servantes chrétiennes, c'est à vous aussi que s'applique ce caractère touchant que l'apôtre assigne à la femme chrétienne dans son épître à Timothée : « je veux que les jeunes femmes gardent la maison. »

Il est encore un genre particulier d'infidélité qu'on voit trop souvent chez des domestiques dont la probité est d'ailleurs intacte: c'est l'infidélité des paroles. Ce n'est pas seulement par ses actions qu'un serviteur peut faire tort à ses maîtres, c'est aussi par ses discours. Le mensonge, par exemple, ce péché si répandu parmi la classe appelée à servir, est une transgression de la fidélité que le serviteur doit au maître dont il a la confiance. Le serviteur qui se rend coupable de mensonge ne dérobe pas à son maître de l'argent, mais il lui dérobe la vérité, qui souvent est bien plus précieuse pour lui que l'argent. Il y a d'autres manières encore d'être infidèle en paroles. Si le serviteur se laisse aller à la médisance à l'égard de ses maîtres; s'il divulgue les défauts qu'il a pu apercevoir chez eux, ou seulement les détails intimes de leur vie de famille, il se rend coupable à leur égard d'une véritable infidélité, il joue le rôle honteux d'un espion ou d'un traître domestique. Souvent, je le sais, les serviteurs se laissent aller à raconter ce qui se passe chez leurs maîtres sans mauvaise intention, uniquement pour le plaisir de parler; mais quel que

soit le principe de ces rapports domestiques, les conséquences n'en sont pas moins graves, et cette conduite n'en est pas moins un véritable péché devant Dieu. Un domestique fidèle doit se considérer comme un membre de la famille de ses maîtres : il doit faire de leur intérêt son intérêt, de leur honneur son honneur, et garder sur tout ce qui les concerne une discrétion inviolable.

Parmi les intérêts de vos maîtres que la fidélité vous fait un devoir de soigner, il en est de bien précieux dont je n'ai rien dit jusqu'à présent, et qu'il importe cependant que vous ne négligiez point, servantes et serviteurs chrétiens : ce sont leurs intérêts spirituels, leurs intérêts éternels. Quoique vous ne soyez pas appelés à exhorter vos maîtres ni à les instruire directement, vous pouvez néanmoins exercer sur eux sous ce rapport une grande influence, et contribuer ainsi à leur salut. C'est par votre exemple que vous êtes appelés à prêcher vos maîtres : c'est par l'exemple de votre foi, de votre patience, de votre douceur, de votre activité, de votre sérénité. C'est par là qu'un serviteur peut devenir même « le bienfaiteur de son maître, » comme l'a dit un sage du paganisme. Vous avez aussi une mission sacrée à remplir à cet égard auprès des enfants qui vous sont confiés. Vous pouvez, aussi bien que leurs parents, contribuer à leur inculquer des principes chrétiens, à tourner leur jeune cœur vers le sauveur qui les aime, à préparer en eux à la société

des membres utiles et vertueux; vous pouvez et vous devez, aussi bien que leurs parents, travailler à leur salut éternel. C'est ainsi qu'il n'est pas une seule position dans la vie, si humble soit-elle, où nous n'ayons une mission évangélique, une mission de prédication et de salut à remplir auprès de nos semblables : et combien la condition du serviteur ne s'élève-t-elle pas, combien ne devient-elle pas noble et grande en présence d'une telle pensée! Servantes et serviteurs chrétiens, je vous le dis encore, souvenez-vous d'être fidèles pour soigner les intérêts spirituels de vos maîtres !

Tels sont, serviteurs et servantes, les devoirs qui vous sont imposés par le Seigneur. Il n'est pour vous qu'un moyen d'accomplir fidèlement ces devoirs : c'est d'être chrétiens, c'est d'avoir pour principe directeur le principe de la morale chrétienne, l'amour du Dieu sauveur; c'est de faire toutes choses « au nom du Seigneur Jésus, rendant grâce par lui à Dieu notre père. » Si vous cherchez en vous-mêmes la force d'accomplir votre devoir, vous travaillerez en vain. Renoncez donc à vous-mêmes, et tournez-vous vers le Seigneur. Humiliez-vous au pied de la croix de Jésus-Christ dans le sentiment de votre misère spirituelle, demandez un cœur nouveau et une vie nouvelle à celui qui peut seul les créer en vous par son Saint-Esprit, à ce Dieu qui produit en nous « et la volonté et l'exécution selon son bon plaisir. »

Nous avons donné une certaine étendue à l'examen des devoirs des serviteurs, suivant en cela l'exemple que nous donne l'apôtre dans notre texte ; ainsi que nous vous l'avons déjà fait observer, il s'étend beaucoup moins sur les devoirs des maîtres. Toutefois nous trouverons, dans le développement du peu de paroles qu'il leur adresse, toutes les obligations essentielles d'un maître chrétien.

« Maîtres, rendez à vos serviteurs ce qui est de la justice et de l'équité, vous souvenant que vous avez vous-mêmes un maître dans le ciel. » Ces derniers mots nous font connaître quel doit être le principe du devoir des maîtres : c'est le même que pour les serviteurs, je veux dire la crainte du Seigneur. Le maître comme le serviteur doit se placer en présence de Dieu et de l'éternité; et c'est pour obéir à son maître céleste, c'est pour s'assurer une place dans le ciel qu'il doit remplir tous ses devoirs. Ces paroles sont aussi destinées à rappeler aux maîtres que devant le maître souverain ils sont les égaux de leurs serviteurs, et qu'ils ne doivent pas se glorifier d'une supériorité qui est empruntée et passagère. Quelle folie n'y a-t-il pas de leur part à s'enorgueillir d'une distinction sociale qui n'est pas fondée sur une différence de nature ni de mérite, qu'il n'a pas dépendu d'eux d'établir, et qui ne doit subsister que pendant les quelques années de cette courte vie — que dis-je? qu'ils ne sont pas mêmes assurés de conserver pendant cette vie : car

quel est l'homme qui connaît ce que l'avenir lui réserve? et quel est le maître qui peut s'assurer qu'il ne sera pas appelé lui-même à servir?

Il y a plus : à n'envisager même que l'état de choses actuel, le maître aurait tort de se glorifier de sa position sociale : car, en réalité, il dépend autant et plus de son serviteur, que son serviteur ne dépend de lui. Les classes pauvres se passeraient plus facilement des classes riches, que celles-ci de celles-là. Que deviendrait le riche, si tout-à-coup il n'avait plus personne pour l'aider de son travail? C'est le travail du pauvre qui couvre la table du riche, qui lui fournit ses vêtements, qui pourvoit à tous ses besoins, qui utilise en un mot ses richesses; et sans le secours de ces inférieurs, qu'il dédaigne peut-être dans sa folle présomption, le plus fortuné des hommes mourrait de faim au milieu de ses trésors.

« Maîtres, rendez à vos serviteurs ce qui est de la justice et de l'équité. » Vous devez à vos serviteurs, non-seulement la justice, mais l'équité : c'est-à-dire, l'indulgence et l'affection. Ce n'est pas assez de leur fournir l'aliment et la demeure; de leur payer exactement et régulièrement leur salaire; de ne pas leur infliger de mauvais traitements; de ne pas exiger d'eux au-delà de leurs forces ni des conventions mutuelles : il faut encore vous efforcer d'adoucir, par vos bons procédés, ce que la dépendance a de pénible; il faut éviter de leur rappeler amèrement cette dépen-

dance, comme cela est si facile, hélas! et si fréquent; il faut vous garder envers eux de toute parole injurieuse, et vous souvenir que s'ils sont vos inférieurs aux yeux des hommes, ils n'en sont pas moins vos frères, vos égaux, peut-être vos supérieurs devant Dieu; il faut, tout en les reprenant de leurs fautes, les supporter et leur pardonner, comme vous avez besoin vous-mêmes d'être supportés et pardonnés par le Seigneur; il faut leur accorder des moments de délassement, et, tout en les préservant des plaisirs coupables, leur procurer d'innocentes récréations; il faut les faire participer, à leur manière et selon leur position, à vos joies et à vos fêtes de famille; il faut, enfin, ne pas les abandonner quand ils sont malades, et, à l'exemple de ce centenier de l'évangile, qui venait lui-même chercher le sauveur pour guérir son esclave, payer de votre personne aussi bien que de votre argent pour leur procurer les secours dont ils ont besoin. « Je désire me rappeler toujours, » disait un fidèle serviteur de Dieu[1], qui a laissé un excellent écrit sur *les moyens de faire le bien*, « je désire me rappeler toujours que mes serviteurs sont, dans un certain sens, mes enfants, et je désire les traiter comme mes enfants, en prenant soin que rien ne leur manque de ce qui peut être bon pour eux. »

[1] Cotton Mather, pasteur aux Etats-Unis, mort en 1728, à Boston.

Que ce principe de conduite, si simple et tout ensemble si touchant, soit aussi le vôtre, mes chers frères. Si le serviteur doit se considérer comme étant de la famille de son maître pour veiller à ses intérêts, le maître à son tour doit aimer son serviteur et le soigner, comme s'il était de sa famille.

Voilà, pour nous borner à une rapide énumération, ce que vous devez à vos serviteurs pour ce qui concerne leurs intérêts temporels : mais ce n'est là que la moitié de votre tâche. Il reste toute une classe de vos devoirs sur lesquels nous devons insister d'autant plus qu'ils sont généralement plus négligés : je veux parler de ceux qui se rapportent aux intérêts spirituels de vos serviteurs.

Rien n'est plus ordinaire que d'entendre les maîtres se plaindre des personnes engagées à leur service. J'entends dire partout qu'il est presque impossible aujourd'hui de trouver de bons domestiques, et qu'ils sont tous entachés de défauts plus ou moins graves. L'un est lent et paresseux, sans attention et sans soin : il ne s'affectionne à rien de ce qui vous touche, et tout ce que vous lui ordonnez de faire ne se trouve jamais fait au temps marqué ni de la manière qu'il faut. L'autre laisse perdre tout ce qu'on lui confie : et dans le maniement dont vous vous reposez sur lui, il n'a nulle vigilance, nulle habileté pour ménager vos intérêts. Celui-ci n'est pas fidèle, et dans bien des occasions vous vous apercevez qu'il vous trompe, ou

plutôt qu'il cherche à vous tromper. Celui-là est adonné au mensonge, et vous ne pouvez jamais faire fond sur ce qu'il vous dit. D'autres sont dissipés, ou indiscrets, ou insolents, ou emportés. Je ne dis pas que ces plaintes soient mal fondées, et je vous accorde à cet égard ce que vous voudrez. Mais je dis que s'il n'y a pas de bons domestiques, la faute en est aux maîtres eux-mêmes. C'est aux maîtres eux-mêmes qu'il appartient de former des serviteurs fidèles, diligents, dévoués, patients, véridiques, respectueux, consciencieux, et soigneux des intérêts qui leur sont confiés. Il est un moyen bien simple que vos serviteurs soient tout cela : c'est qu'ils soient chrétiens : car le christianisme enseigne tout cela. Or, qu'avez-vous fait, ô maîtres, pour avoir des serviteurs chrétiens? où est votre sollicitude pour l'âme de vos serviteurs? où sont vos efforts pour travailler à leur conversion, à leur sanctification, à leur salut? les exhortez-vous à prier et à lire la parole de Dieu? priez-vous vous-mêmes, et lisez-vous la bible avec eux? les réunissez-vous chaque jour dans un culte de famille en présence de Dieu et de sa parole? leur prêchez-vous par votre exemple, plus encore que par vos paroles, la vérité, l'humilité, la patience, la charité, le dévouement et toutes les vertus chrétiennes? vous assurez-vous qu'ils suivent assidûment le culte public, et qu'ils participent régulièrement à la sainte cène? avez-vous soin de les y préparer vous-mêmes pour

qu'ils y apportent les dispositions convenables? veillez-vous sur l'emploi de leur temps dans leurs moments de loisir, et vous assurez-vous qu'ils ne fréquentent pas des compagnies mauvaises ou frivoles? vous rappelez-vous, en un mot, que vous devez être chacun pasteur dans votre maison, et que vous avez charge d'âmes? Si vous ne faites rien de tout cela, ne vous étonnez pas, ne vous plaignez pas de ne pas avoir de bons domestiques. Tout le secret pour avoir de bons domestiques, je le répète, c'est d'avoir à son service des serviteurs et des servantes du Seigneur. Or, c'est aux maîtres chrétiens à former des serviteurs chrétiens. L'humble et pieuse Ruth Clarke, le modèle des servantes fidèles, était encore étrangère à la foi chrétienne lorsqu'elle entra chez son maître, le vénérable Venn : mais bientôt attirée à l'évangile par l'influence de cet homme de Dieu, elle parvint à un tel degré de sanctification que son maître, un des hommes les plus avancés dans la vie chrétienne, disait d'elle à ses enfants : « Mes chers enfants, Ruth est ma servante; mais si dans la grande journée votre père se trouve à ses pieds, il ne sera pas à la dernière place. »

Ne l'oublions pas, mes frères, cette sollicitude attentive pour l'âme de nos serviteurs, en même temps qu'elle est dans notre intérêt comme maîtres, est un de nos devoirs les plus sacrés. L'Ecriture place toujours au premier rang les devoirs qui concernent

notre maison. « Si quelqu'un n'a pas soin des siens, » nous dit-elle, « et particulièrement des personnes de sa maison, il a renié la foi et il est pire qu'un infidèle. » Les obligations que nos serviteurs contractent envers nous, nous en font contracter envers eux. S'ils nous sont redevables du soin de nos affaires temporelles, nous leur devons en retour le soin de leurs intérêts spirituels. S'ils sont nos serviteurs pour ce qui regarde le corps, nous sommes les leurs pour ce qui concerne l'âme. Et ainsi, comme l'a fait observer saint Augustin, « la servitude est mutuelle, et la dépendance réciproque entre eux et nous : et bien loin que nous ayons sujet de nous élever au-dessus d'eux et de les dédaigner, nous avons tout lieu de nous confondre et de trembler, en considérant que notre dépendance est infiniment plus onéreuse que la leur, et qu'en qualité de maîtres nous leur devons bien plus qu'ils ne nous doivent en qualité de serviteurs. » Ils ne sont responsables que de nos biens temporels, et quand ils s'occupent de notre intérêt spirituel, c'est de leur part en quelque sorte une œuvre de surérogation : mais nous, nous sommes responsables de leur salut, et le soin de ce salut est pour nous une obligation indispensable. Leur responsabilité finit sur la terre, la nôtre s'étend dans l'éternité; et au dernier jour le souverain juge redemandera leurs âmes de nos mains. Combien de maîtres, en ce jour-là, seront condamnés de Dieu autant pour

les péchés de leurs serviteurs que pour leurs propres péchés! Préserve-nous, ô mon Dieu, d'un si grand malheur! rends-nous fidèles à instruire dans ta vérité ceux que tu as placés sous nos soins! Que nous persévérions dans ces choses par lesquelles, c'est ta parole qui le déclare, « nous nous sauverons nous-mêmes et ceux qui nous écoutent; » et que nos serviteurs au dernier jour, au lieu de s'élever en témoignage contre nous, soient « des amis qui nous reçoivent dans les tabernacles éternels! »

Ici se termine, mes chers frères, ce que nous avions à vous dire sur les devoirs réciproques de la vie chrétienne. Nous aurions pu, sans doute, entrer dans plus de détails et nous livrer à des développements plus étendus; mais nous avons dû réserver pour des objets non moins importants le temps dont nous pouvons disposer. D'ailleurs ce que nous avons dit aura suffi pour appeler votre attention sur un sujet qui de sa nature est inépuisable. Nous vous avons montré le principe de la morale évangélique dans quelques-unes de ses principales applications : c'est à vous de continuer ce travail, et de l'étendre à tous les détails de la vie chrétienne. Rappelons seulement en terminant que ce n'est pas en nous-mêmes, mais en Dieu seul que nous trouverons la force nécessaire pour accomplir les devoirs prêchés par l'apôtre. En comparant ces devoirs avec notre vie passée, nous sommes forcés

de nous condamner sur tous les points; et il en serait infailliblement de même à l'avenir, si nous comptions sur nous-mêmes. « C'est Dieu, » nous dit notre apôtre, « qui produit en nous la volonté et l'exécution selon son bon plaisir. » « C'est lui, » nous dit-il encore, « qui prépare les bonnes œuvres, afin que nous y marchions. » Aussi, à la fin de notre texte, après avoir exposé en détail les différents devoirs réciproques, il n'oublie pas d'indiquer la source où nous pouvons puiser la force de les accomplir : « persévérez dans la prière, veillant à cela avec des actions de grâces. » La prière, voilà le secret de notre force et la source de notre sanctification. Sans la prière, toutes nos résolutions, tous nos efforts seront frappés de stérilité. Jésus-Christ lui-même, le saint et le juste par excellence, lui qui « n'avait pas reçu l'Esprit par mesure, » lui que ses ennemis ne purent jamais convaincre d'un seul péché, a dû puiser dans la prière la force de triompher des tentations, et d'accomplir les devoirs de sa vie mortelle. C'est pour cela que nous le voyons se lever avant l'aurore pour s'en aller sur la montagne s'entretenir avec son père céleste; c'est pour cela qu'après des journées remplies par les travaux les plus fatigants de son ministère, nous le voyons quelquefois passer la nuit entière à prier. Et nous, mes frères, nous qui « buvons l'iniquité comme l'eau, » suivant l'expression de l'Ecriture, nous qui ne pouvons triompher du péché, qui est notre état

naturel, que par un miracle de la toute-puissance divine, combien plus avons nous besoin de prier ! Comment pourrions-nous, sans la force de Dieu, lutter contre la chair, contre Satan et contre le monde? Comment ferions-nous des progrès dans la vie chrétienne, tant que nos prières seront si rares, hélas! et si peu ferventes! O mes chers amis, il faut qu'un changement complet s'opère en nous au sujet de la prière. Il faut que nos prières deviennent et plus habituelles et plus ferventes; il faut qu'elles nous mettent réellement en communication avec notre Dieu sauveur, et qu'elles nous transportent de la terre au ciel par la toute-puissance de la foi! Il faut que, non contents d'élever rapidement notre cœur à Dieu au commencement et à la fin de la journée, nous apprenions à « prier sans cesse, » à faire toutes choses dans un esprit de prière. Il faut que tous, dans les positions diverses où Dieu nous a placés, maris, épouses, parents, enfants, maîtres et serviteurs, nous puisions de jour en jour, d'heure en heure dans la prière, la force d'accomplir fidèlement tous nos devoirs, et de glorifier aux yeux du monde l'évangile de la grâce de Dieu. Aussi est-ce avec une prière, mes chers amis, que nous voulons aujourd'hui prendre congé de vous; la dernière pensée que nous voulons laisser dans vos cœurs est une prière, la prière que les apôtres adressèrent un jour à Jésus-Christ. Puisse-t-elle, cette prière qui comprend toutes les autres, s'échapper en ce mo-

ment, fervente et irrésistible, non-seulement de nos lèvres, mais de nos cœurs à tous : Seigneur, enseigne-nous à prier! Amen.

Avril 1845.

LES SOUFFRANCES DE CHRIST.

Il a fallu que le Christ souffrît.

(Luc, XXIV, 46.)

Je viens vous parler des souffrances du sauveur. C'est là un sujet qui déjà bien souvent a été porté dans cette chaire : mais pourrions-nous jamais vous en parler trop souvent ? N'est-ce pas là le sujet par excellence, le thème capital dans lequel doit se concentrer la prédication du ministre de l'évangile ? Si saint Paul voulait savoir, parmi ses auditeurs, « une seule chose, Christ, et Christ crucifié, » comment pourrais-je craindre de revenir trop fréquemment sur cette seule chose ? Si notre foi était ce qu'elle devrait être, les souffrances de Christ seraient notre pensée habituelle, nous vivrions comme à genoux au pied de sa croix, nous irions chaque jour retremper nos âmes sous l'aspersion de son sang, et nous ne nous lasserions jamais de méditer sur ces douleurs divi-

nes, qui seules rendent la paix à notre âme et nous ouvrent les portes du ciel !

Il me semble, d'ailleurs, qu'il y aurait dans les souffrances de Christ un point de vue encore nouveau à présenter. Ce serait le récit pur et simple de ces souffrances, mais un récit actuel et saisissant, qui les fît réellement passer devant notre esprit, et qui les plaçât comme un tableau vivant sous nos yeux. A force d'entendre parler de ces choses, nous avons fini, hélas ! par nous y accoutumer ; elles ont comme perdu la faculté de nous émouvoir ; nous nous approchons presque avec indifférence de cet abîme de douleur et d'amour, où les anges s'efforcent en vain de « regarder jusqu'au fond. » [1] Cette absence d'émotion, en présence des souffrances de Christ, vient seulement de ce que nous ne nous en faisons pas une juste idée : nous n'allons pas au-delà des paroles qui les expriment, pour saisir la réalité douloureuse et terrible que ces paroles renferment. Si l'on pouvait nous représenter les souffrances de Christ de telle manière qu'elles devinssent pour nous, non plus une lettre morte, comme elles le sont trop souvent, mais une vivante réalité, alors notre cœur serait brisé au-dedans de nous, et nous fondrions en larmes à la vue d'une telle douleur. Tel devait être sans doute l'effet de la prédication de saint Paul dans les églises de Ga-

[1] 1 Pierre, I, 12.

latie, alors qu'il dépeignait si vivement Jésus-Christ à ses auditeurs, qu'il le leur montrait comme « crucifié sous leurs yeux [1]. »

C'est là, mes chers frères, ce que je voudrais essayer de faire aujourd'hui parmi vous. Je voudrais, s'il était possible, vous faire assister aujourd'hui d'une manière plus réelle et plus saisissante que vous ne l'avez fait encore, aux souffrances de votre sauveur. Pour cela, je ne veux autre chose que vous présenter le récit pur et simple de ce qu'il a souffert, depuis la crèche jusqu'à la croix. Je n'irai pas inventer des développements imaginaires qui seraient toujours pâles et froids auprès de la réalité. C'est cette réalité, dans toute son émouvante simplicité, que je voudrais mettre sous vos yeux. Je viens suivre avec vous pas à pas, jour à jour, l'histoire des souffrances de Jésus, telle que nous la fait connaître l'évangile ; et malgré l'habitude que nous avons d'entendre parler de ces souffrances, peut-être en se présentant à nous dans leur ensemble, et accompagnées de l'efficace du Saint-Esprit, réussiront-elles à émouvoir nos cœurs, peut-être même à tirer une larme de nos yeux. Assiste-nous, père de notre sauveur, dans cette douloureuse mais salutaire étude, et donne-nous à tous d'y puiser un amour plus profond et plus tendre pour celui qui nous a tant aimés !

[1] Gal., III, 1.

Les souffrances de Jésus commencent dès son entrée dans la vie : car sa vie entière est une vie de souffrances. Il naît au sein de l'humiliation et de la pauvreté : sa mère est réduite à chercher l'abri d'une étable pour mettre au monde le fils qu'elle portait dans son sein. Une étable, voilà le palais du Fils de l'homme ; une crèche, voilà son berceau. A peine il est né que déjà la persécution l'environne : un roi sanguinaire le recherche pour le faire mourir; ses parents se voient forcés de fuir avec lui et d'aller lui chercher un asile dans la terre étrangère, pour ne rentrer dans leur pays qu'après la mort de ses persécuteurs. Depuis cette époque jusqu'à l'entrée de Jésus dans son ministère, l'évangile se tait sur son histoire ; mais sans doute cet intervalle de trente années ne s'écoula point pour lui sans souffrances. Il dut souffrir dans son corps, assujetti comme il l'était à un travail pénible dans l'atelier de Joseph, le charpentier; et il dut souffrir dans son âme en voyant se manifester autour de lui, sous ses formes multiples et hideuses, la corruption de la nature humaine; en se sentant si étranger, si déplacé, si solitaire, par sa nature divine et sainte, au milieu de ce monde qu'il venait sauver. Mais ce n'était là « qu'un commencement de douleurs. »

A l'âge de trente ans Jésus entre dans son ministère, et dès-lors commence pour lui une longue série de souffrances de toute espèce, qui doivent durer

jusqu'au moment de sa mort. Il souffre dans son corps la faim, la soif, la fatigue, les persécutions : tantôt ce sont les pharisiens qui veulent mettre la main sur lui pour le faire périr ; tantôt ce sont les habitants de sa ville natale qui veulent le précipiter du haut d'un rocher ; tourmenté par la soif après une marche pénible sous un ciel brûlant, on lui refuse le verre d'eau froide qui ne se refuse à personne ; accablé de fatigue après des journées remplies par les travaux de son ministère, souvent il passe des nuits entières sans goûter de repos [1].

Mais surtout il souffre dans son âme : il n'a personne autour de lui qui puisse le comprendre et sympathiser avec lui ; ses disciples eux-mêmes ne voient dans ses instructions les plus sublimes qu'un sens matériel et grossier ; leur incrédulité et leur endurcissement viennent à chaque instant l'affliger et lui arracher des plaintes. Il souffre dans son amitié, et pleure sur le tombeau d'un ami ; il souffre dans son amour de la patrie, et pleure à la pensée des malheurs qui allaient fondre sur une ville coupable. Ses plans généreux pour le bonheur et le salut de l'humanité viennent partout se briser contre l'indifférence, contre l'opposition, contre la haine ; toutes ses démarches sont épiées, toutes ses paroles sont dénaturées dans le désir d'y trouver des sujets de l'accuser ; et

[1] Luc, IV, 29. Jean, VI, 9. Luc, IV, 12.

dans cet affreux isolement moral il est réduit à s'écrier : « ô race incrédule et perverse ! jusqu'à quand serai-je avec vous ? jusqu'à quand vous supporterai-je ? »

Il souffre enfin par la perspective toujours présente de la mort cruelle qui l'attendait ; cette perspective est pour lui si angoissante qu'il voudrait hâter, s'il était possible, ce moment tant redouté. Quelle angoisse profonde ne sent-on pas dans ces paroles : « je dois être baptisé d'un baptême (d'un baptême d'opprobre et de sang !) et combien ne suis-je pas pressé jusqu'à ce qu'il s'accomplisse ! » « Maintenant mon âme est troublée, » s'écrie-t-il dans une autre occasion, « et que dirai-je ? mon père, délivre-moi de cette heure !... mais c'est pour cette heure même que je suis venu. » Mais ce n'est là encore qu'un commencement de douleurs.

Au milieu de cette multitude indifférente ou ennemie, Jésus avait fait choix d'un petit nombre d'hommes, de douze amis auxquels il confiait ses projets, dans le cœur desquels il épanchait le sien, et à l'affection desquels il demandait une consolation à ses souffrances. Parmi ces douze amis de choix il se trouve un traître — et quel traître ? un homme qui livre au supplice son maître et son bienfaiteur pour une somme d'argent — et quelle somme ? trente sicles ! le prix courant d'un esclave !... [1] Quelle dou-

[1] Un peu moins d'une centaine de francs.

leur amère devait transpercer le cœur du sauveur dans ce dernier festin auquel il prit part avec ses apôtres, alors qu'il « fut ému en son esprit, » nous dit le disciple bien-aimé qui avait le secret de ses pensées, et qu'il leur dit : « en vérité, en vérité, l'un de vous me trahira ! » « ne vous ai-je pas choisis, vous douze ? et cependant l'un de vous est un démon ! » A partir de cé moment, chaque heure nouvelle qui viendra s'ajouter à sa vie lui apportera une nouvelle souffrance. Venez avec moi contempler ces souffrances, mes bien-aimés frères, relisons ensemble cette histoire d'une douleur qui n'aura jamais son égale.

La nuit est venue. Jésus s'est transporté avec ses disciples restés fidèles dans un jardin qui fut souvent témoin de leurs entretiens, et qui va l'être de son agonie. C'est là, sous l'ombrage paisible de ces oliviers, à jamais consacrés par ces tristes souvenirs, que s'engage cette lutte sans exemple contre les angoisses d'une mort prochaine, la mort la plus horrible qui fut jamais. Dans cet affreux moment Jésus cherche un appui dans la sympathie de ses disciples : il leur demande de l'assister dans son douloureux combat en veillant et en priant avec lui. Mais il a trop espéré d'eux : ces hommes grossiers, encore étrangers aux émotions sublimes qui agitent le cœur de leur maître, ne comprennent rien, ne sentent rien, et s'endorment pendant son agonie ! En vain Jésus les réveillera et leur dira avec sa douceur divine, plus

poignante mille fois que les reproches les plus sévères : « n'avez-vous pu veiller une heure avec moi ? » ils retombent bientôt dans leur lâche sommeil. Et pendant qu'ils dorment, à quelques pas de l'endroit où ils sont couchés, leur maître et leur ami, abandonné ainsi du monde entier, souffre toutes les tortures de l'âme; il se prosterne la face contre terre et s'écrie : « mon père! s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi sans que je la boive! toutefois, que ta volonté soit faite et non pas la mienne! » Et tel est l'excès de son angoisse, que sa sueur devient du sang, qui tombe en larges gouttes sur la terre. Mais ce n'est là encore qu'un commencement de douleurs.

Bientôt l'éclat des flambeaux et le bruit des armes viennent troubler la retraite paisible de Gethsémané : ce sont les satellites envoyés par les pharisiens pour arrêter Jésus et le charger de chaînes comme un malfaiteur; à leur tête est le traître qui fut naguère son disciple, et c'est en souillant d'un baiser la joue de son maître qu'il le désigne à ses meurtriers. Jésus se laisse emmener sans résistance, tandis que ses disciples l'abandonnent lâchement et s'enfuient. On le traîne devant Caïphe, le souverain sacrificateur, qui lui adresse pour la forme quelques questions sur ses disciples et sur sa doctrine, en attendant le jugement du Sanhédrin [1]; après quoi il s'empresse de le livrer

[1] Jean, XVIII, 19.

aux outrages de la multitude [1]. C'est alors qu'une populace aussi lâche que barbare l'accabla de mauvais traitements et d'injures; c'est alors que les plus vils d'entre les hommes lui crachèrent au visage, et que, le frappant par derrière à coups de bâton, ils lui disaient dans leurs jeux atroces : « Christ, le prophète! prophétise qui est celui qui t'a frappé! » Et pour que la souffrance morale se trouvât toujours à côté de la souffrance physique, en même temps que ses ennemis épuisent sur lui leur haine, il entend un ami, un disciple, celui-là même qui avait protesté le plus haut de son dévouement, il entend Pierre le renier par trois fois à la voix d'une servante [2] : toujours seul au milieu de ses souffrances, toujours sans un seul ami qui lui témoigne quelque compassion, ou qui veuille seulement le connaître! — Au point du jour, on convoque à la hâte le Sanhédrin [3], ce grand conseil religieux des Juifs, composé de sénateurs, de sacrificateurs et de scribes : Caïphe, le sanguinaire Caïphe les préside. Cette assemblée, décidée d'avance à condamner Jésus, veut pourtant conserver dans cet assassinat judiciaire quelques apparences dérisoires : on fait paraître de faux témoins qui, en dénaturant les paroles du sauveur, parviennent enfin à fournir un prétexte à un semblant d'accusation.

[1] Luc, XXII, 63-65.
[2] Luc, XXII, 55 et suiv.
[3] Luc, XXI, 66.

Mais ne se trouvera-t-il pas une seule voix, dans cette assemblée entière, qui ose se faire entendre en faveur de l'innocent? Jésus compte pourtant quelques disciples secrets [1] parmi les soixante et dix membres qui la composent : toi Nicodème, ou toi Joseph d'Arimathée, laisserez-vous périr sans dire un mot pour sa défense le maître que vous honorez au fond du cœur? et attendrez-vous pour ouvrir la bouche de n'avoir plus à sauver qu'un cadavre?... Vain espoir! la terreur a mis sur toutes les bouches amies un sceau d'airain; la haine, la soif du sang, ont seules le droit de se faire entendre, et Caïphe pourra jouer impunément la comédie de son hypocrite indignation. « Il a blasphémé! » s'écrie-t-il en déchirant ses vêtements, lorsqu'il entend Jésus se confesser le Fils de Dieu, « il a blasphémé : que vous en semble? » Et ce vil troupeau d'esclaves, écho docile du monstre qui les préside, répond d'une commune voix : « il a mérité la mort! » Mais ce n'est là encore qu'un commencement de douleurs.

Jésus est condamné par la sentence du Sanhédrin : mais il faut à cette sentence, pour qu'elle soit exécutée, la confirmation de l'autorité romaine. Les pharisiens auraient obtenu sans peine cette confirmation, qui ne se refusait jamais, s'ils avaient voulu se contenter d'infliger au sauveur le supplice réservé aux

[1] Jean, XIX, 38-40.

crimes religieux, celui de la lapidation. Mais il fallait à leur haine un supplice plus cruel, plus lent, plus ignominieux, plus public, le supplice romain de la crucifixion; et pour cela il fallait que Jésus fût condamné par une sentence du gouverneur romain. C'est dans ce but qu'ils le traînent devant le tribunal de Pilate, auprès duquel ils sont réduits à forger une nouvelle accusation. Détournant au sens matériel des paroles que Jésus avait dites dans un sens spirituel, ils l'accusent d'avoir aspiré à la royauté; ils l'accusent précisément de cela même qu'ils attendaient du Messie, de cela même que Jésus avait constamment refusé à l'enthousiasme charnel du peuple juif! [1] Pilate, qui a bientôt démêlé la fausseté de cette accusation et la passion qui l'a dictée, fait quelques timides efforts pour arracher à la mort un homme dont l'innocence est évidente. Il propose au peuple de le relâcher à l'occasion de la fête de Pâques, suivant un usage national : on lui répond en lui demandant la liberté d'un brigand couvert de crimes, et la crucifixion du juste. Il essaie encore de lui infliger un premier supplice, espérant assouvir ainsi la haine de ses ennemis : il fait dépouiller Jésus-Christ, le fait déchirer à coups de verges, et le présente ensuite à la multitude en disant : « Voilà l'homme! voilà celui que poursuit votre haine : cette haine est-elle satis-

[1] Jean, VI, 15.

faite? a-t-elle assez, pour se repaître, de cette première mesure de son sang? » Mais il n'obtient encore que cette horrible réponse : qu'il soit crucifié! » Eh! que vous a-t-il fait, ce Jésus, troupe stupide et féroce, que vous ayez soif de son sang? regardez autour de vous, au milieu de vous, vous trouverez partout les monuments vivants de sa charité. Il a répandu parmi vous un grand nombre de bienfaits : pour lequel voulez-vous le crucifier? Est-ce pour avoir ouvert les yeux de vos aveugles, ou bien parce qu'il a nettoyé vos lépreux? est-ce pour avoir rendu la parole et l'ouïe à ceux qui en étaient privés, ou bien parce qu'il a guéri vos paralytiques? est-ce parce qu'il vous a distribué des pains par milliers quand vous alliez tomber en défaillance, ou parce qu'il vous a donné si libéralement le pain de la vie éternelle?... Mais qu'importent ces souvenirs d'une vie qui s'est passée tout entière à faire du bien? le fanatisme n'a point de mémoire, comme il n'a point d'entrailles : et ces pauvres insensés, aveugles instruments de la haine de leurs conducteurs, ne savent que répéter avec une rage croissante : « qu'il soit crucifié! »

Eh bien! donc, qu'il soit fait selon votre désir. On va vous livrer votre victime : vous pourrez la conduire à l'autel. Pilate, craignant de s'attirer l'animadversion de l'empereur romain en protégeant un homme accusé de sédition, Pilate non moins infâme par faiblesse que Judas par passion, se fait apporter

de l'eau : il y lave ses mains — sans pouvoir laver sa conscience, qui restera éternellement tachée du sang du juste ! — et abandonne Jésus pour être crucifié.[1] Aussitôt, comme des animaux féroces qui se jettent sur leur proie, des soldats avides d'émotions cruelles s'emparent du fils de l'homme ; ils le dépouillent de ses vêtements qu'ils remplacent par un manteau de pourpre, ils lui mettent dans la main un sceptre de roseau, et tour-à-tour lui crachant au visage et s'agenouillant devant lui, ils lui disent en le frappant à la tête avec son sceptre : « nous te saluons, roi des Juifs ! » Mais il faut une couronne à cette royauté dérisoire : cette couronne quelle sera-t-elle ? Aux environs de Jérusalem croît un arbuste dont le feuillage élégant et riche, d'une verdure à la fois sombre et éclatante, cache un grand nombre d'épines aiguës[2]. C'est un rameau de cet arbuste, plié en forme de couronne, qui va compléter les insignes de la royauté du sauveur ; ses bourreaux enfoncent sur sa tête cette couronne, qui en la parant la déchire ; et cette tête adorée, « plus belle que ne fut jamais celle d'aucun fils des hommes[3], » car elle brille du céleste éclat d'une charité sans borne et d'une vertu sans tache ; cette tête devant laquelle se prosternent les anges, et

[1] Matth., XXVII, 26-30.

[2] Voyez la note A à la fin du sermon.

[3] Ps. XLV, 3; note B.

dont la contemplation fera l'éternelle félicité des élus, maintenant percée, lacérée par cet horrible diadème, ruisselle de sang et de pleurs. O mon sauveur, mon roi couronné d'épines! laisse-moi recueillir ce sang et ces pleurs; laisse-moi embrasser tes pieds comme Marie, les arroser de mes larmes, et arrêter quelques instants, s'il est possible, la rage de tes bourreaux!... Mais déjà il faut à cette rage de nouveaux aliments, déjà elle réclame de nouveaux supplices, et ce n'est là encore qu'un commencement de douleurs!

L'heure est venue à laquelle doit se consommer le sacrifice. Les soldats ont remis à Jésus ses vêtements, ils l'entraînent hors de la ville [1] : le voici au pied de la colline sur laquelle doit s'accomplir sa vie mortelle. Suivant la coutume romaine, on l'a chargé de la croix qui doit être l'instrument de son supplice. Mais à peine il a commencé à gravir le Calvaire, que son corps épuisé par tant de souffrances fléchit et succombe sous ce cruel fardeau : les soldats obligent un étranger qui passait par là, Simon de Cyrène, à s'en charger à sa place. Enfin le lugubre cortége atteint le sommet du Calvaire, cette hideuse « place du crâne, » toute jonchée des ossements sans sépulture des criminels suppliciés. Là, on lui offre une boisson étourdissante qu'il était d'usage de faire boire aux suppliciés, pour amortir chez eux le sentiment de la

[1] Matth., XXVII, 31 et suiv.

douleur : mais Jésus la refuse, ne voulant pas acheter une diminution de souffrances au prix du libre usage de ses facultés. La croix alors est étendue sur le sol, et Jésus est étendu sur la croix [1]. A ses côtés se placent quatre soldats, quatre bourreaux ; chacun d'eux tient un marteau d'une main, de l'autre un clou pesant et aigu. Sur un signe de leur chef, deux d'entre eux appuient la pointe du clou sur la paume de la main du sauveur, à l'endroit où les tendons et les nerfs, plus nombreux que dans toute autre partie du corps, rendent une plaie aussi douloureuse que possible. La chair frissonne, les muscles fléchissent et se tendent sous la pression du fer : aussitôt les coups de marteau font pénétrer violemment ce fer aigu à travers la fibre vivante, et la fixent solidement au bois de la croix. Au même instant, les deux autres soldats percent et clouent de la même manière les pieds de Jésus. Pendant cette horrible exécution, quelques paroles sortent de la bouche du Fils de l'homme : approchons-nous pour les entendre. Est-ce un reproche ? est-ce une plainte ? Non, c'est une prière. Et quelle prière ? demande-t-il à Dieu la diminution de ses souffrances, ou plus de force pour les supporter ? Non, c'est pour ses bourreaux qu'il prie : « mon Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! » Je me borne à raconter, sans ajouter une

[1] Note C.

seule réflexion, car quelles réflexions ne pâliraient à côté du simple récit? et comment exprimer avec des paroles d'hommes les impressions que produit une telle scène?

Les soldats, réunissant leurs efforts, soulèvent cette croix chargée désormais d'un fardeau vivant; et pour la fixer en terre plus solidement, ils la laissent retomber violemment dans le trou préparé pour la recevoir. Cette secousse terrible, qui ébranle tout le corps du crucifié, ravive et porte au plus haut degré les douleurs de ses quatre plaies. Mais bientôt vont se manifester de nouvelles souffrances, qui créeront comme un nouveau supplice dans le supplice même de la croix. Par un effet inévitable de cette suspension contre nature, l'équilibre ne tarde pas à se déranger dans la circulation du sang, comme l'a démontré un savant médecin dans une dissertation sur cet affreux supplice [1]; le sang, affluant avec excès dans la tête et dans le cœur, produit une oppression, une angoisse intérieure inexprimable, plus intolérable mille fois que la mort même. L'impossibilité absolue de faire le plus léger mouvement, dans une position violente et forcée, serait déjà toute seule une cruelle torture; et chaque effort involontaire pour sortir de cette immobilité rend la souffrance plus poignante, en agrandissant

[1] Richter, médecin allemand.

les plaies des mains et des pieds. Ces plaies, exposées sans abri à l'action de l'air et du soleil, contractent bientôt une inflammation qui accroît de moment en moment l'intensité de la douleur. Enfin une soif dévorante vient couronner tous ces supplices réunis; la langue du sauveur s'attache à son palais, et incapable de supporter plus longtemps cette accumulation de tortures, il s'écrie dans son inexprimable angoisse : « j'ai soif! » C'est alors qu'un soldat lui offrit avec dérision une éponge remplie de vinaigre : accomplissant cette parole de l'Ecriture : « ils m'ont donné du fiel pour mon repas, et dans ma soif, ils m'ont abreuvé de vinaigre [1] ! » En vain il a espéré de ces bêtes féroces quelque témoignage de compassion : à toutes les tortures physiques sous le poids desquelles il succombe, s'ajoute la torture morale des outrages et des plus lâches railleries. « Il appelle Elie, » se disent les soldats dans leurs atroces jeux de mots : « voyons si Elie viendra le délivrer. » « Toi qui sauves les autres, » lui crient avec dérision les passants, « sauve-toi toi-même ; si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix! [2] » Mais il restait encore à Jésus un dernier degré à gravir sur cette longue échelle de souffrances, et ce n'est pas là encore le comble de ses douleurs.

[1] Psaume LXIX, 22.
[2] Matth., XXVII, 39-49.

Nous l'avons vu abandonné successivement par tous les hommes, sans en excepter ses plus chers disciples : il ne lui restait plus qu'à être abandonné de Dieu lui-même. Nous l'avons vu souffrir dans son corps toutes les tortures que l'imagination peut concevoir : il ne lui restait plus qu'à souffrir dans son âme la malédiction qui est le salaire du péché. C'est ce dernier trait de la passion du sauveur qu'il nous reste à contempler. C'est cette épouvantable souffrance d'une âme qui succombe sous la malédiction du péché, cette souffrance qui devait ressembler à ce que souffrent les réprouvés dans l'enfer, qui arrache au sauveur ce cri d'angoisse au-delà duquel on ne peut rien imaginer : « mon Dieu, mon Dieu! pourquoi m'as-tu abandonné! » C'est ici proprement l'heure de l'expiation, l'heure de malédiction et de ténèbres, l'heure où triompheraient les puissances de l'enfer, si l'enfer pouvait triompher. Dans le jardin de Gethsémané, quelque affreuse que fût l'agonie du sauveur, pourtant son père ne l'avait pas abandonné : il pouvait encore s'approcher de lui par la prière, et un ange lui apparaissait encore pour le fortifier. Mais ici il est seul, seul dans l'univers : les hommes, les anges, Dieu lui-même l'abandonnent à la fois; il ne rencontre autour de lui que ténèbres, que solitude, que silence de mort; les malédictions réunies des péchés de tous les hommes pèsent de tout leur poids sur sa tête divine, et sa divinité même est à peine

assez forte pour ne pas succomber sous cet épouvantable fardeau. Mais c'est en vain que je m'efforce à creuser jusqu'au fond d'une telle souffrance : la parole se refuse à la dépeindre, la pensée même est impuissante à la sonder. C'en est fait, tout est accompli : que la terre tremble, que le soleil voile ses rayons, que toute la nature bouleversée marque d'un sceau funèbre cette heure de douleur qui n'aura jamais son égale dans l'éternité tout entière; le sauveur n'a plus rien à connaître en fait de souffrances, il a épuisé, il a savouré jusqu'à la lie son calice d'amertume : c'est ici le comble et le terme de ses douleurs!

Voilà, mes frères, quelles ont été les souffrances de Christ. Et pourquoi fallait-il que le Christ souffrît? pourquoi fallait-il que Jésus quittât le séjour de la gloire pour venir sur la terre vivre et mourir dans la douleur? La parole de Dieu va nous répondre; ouvrons nos cœurs à cette réponse divine; oublions, s'il se peut, que nous l'avons déjà bien des fois entendue, et puisse-t-elle nous émouvoir comme si elle descendait du ciel pour la première fois! « Il a été navré pour nos forfaits, et frappé pour nos iniquités; le châtiment qui nous apporte la paix est tombé sur lui, et nous avons la guérison par ses meurtrissures. Nous avons tous été errants comme des brebis; nous nous sommes détournés pour suivre chacun

son propre chemin ; et l'Eternel a fait venir sur lui l'iniquité de nous tous. Il est mort, lui juste, pour nous injustes; il nous a rachetés de la malédiction de la loi, ayant été fait malédiction pour nous. » C'est pour nous, c'est pour la punition de nos péchés qu'il a fallu que le Christ souffrît. La nécessité de ses souffrances était une nécessité d'amour : il fallait qu'il souffrît pour que nous pussions être sauvés, et il fallait que nous fussions sauvés pour que son amour fût satisfait. Les hommes qui l'ont poursuivi de leur haine et qui ont répandu son sang, Hérode, les pharisiens, Judas, Pilate, les soldats romains, n'étaient pas les véritables auteurs de ses souffrances; ils n'étaient que des instruments qui se sont rencontrés sur le chemin du Dieu sauveur, et qu'il a ramassés en passant pour faire servir leur haine à ses vues d'amour. C'est nous-mêmes, ce sont nos péchés qui sont les vrais auteurs des souffrances de Jésus-Christ. Nos péchés l'ont persécuté avec Hérode, l'ont calomnié avec les pharisiens, l'ont trahi avec Judas, l'ont outragé avec la multitude, l'ont condamné avec Pilate, l'ont crucifié avec les soldats romains! C'était la malédiction de nos péchés qui pesait sur lui lorsqu'il suait du sang en Gethsémané, et lorsqu'il s'écriait sur la croix : « mon Dieu, mon Dieu! pourquoi m'as-tu abandonné! » Ah! mes bien-aimés frères, serions-nous assez malheureux pour qu'une telle pensée ne dît rien à nos cœurs? et après avoir suivi

dans toutes ses phases la douloureuse histoire des souffrances du Fils de l'homme, quand nous apprenons à voir dans cette longue histoire de douleur celle de l'amour de notre Dieu, quand chacune des souffrances de Christ devient une voix qui nous raconte, qui nous crie son amour, pourrions-nous ne pas aimer à notre tour celui qui nous a tant aimés? ne nous sentirons-nous pas pressés, contraints par les compassions de Dieu, par les douleurs de Jésus, de lui donner nos cœurs, de lui offrir nos corps et nos esprits en sacrifice vivant et saint?... Oui, Seigneur! nous ne pouvons pas résister à la voix d'amour de tes souffrances! Nous ne pouvons plus ne pas t'aimer, nous ne pouvons plus rester froids et indifférents, nous ne pouvons plus rester pécheurs en présence de ton corps déchiré par les verges, de ta tête couronnée d'épines, de tes pieds et de tes mains cloués sur une croix! Ce n'est pas en vain que nous nous sommes approchés de cette croix, et que nous avons contemplé de si près tes inexprimables douleurs! Ton divin sang, en rejaillissant sur nous, nous a baptisés pour la sanctification : loin de nous désormais ces péchés qui t'ont crucifié! Nous voulons t'aimer, nous voulons t'obéir, nous voulons t'imiter, nous voulons t'être fidèles jusqu'à la mort, nous en prenons l'engagement sur ta croix : et quand nous serons tentés de violer cet engagement, quand nous nous sentirons faiblir dans la lutte, un regard porté sur cette

croix sanglante suffira pour retremper nos forces, et nous rendre « plus que vainqueurs! »

Oui, mes bien-aimés frères, la croix de Jésus-Christ, voilà votre force : voilà le bouclier impénétrable avec lequel vous pourrez « éteindre tous les traits enflammés du malin, » voilà le glaive irrésistible avec lequel vous pourrez l'attaquer vous-mêmes et le terrasser. Quelle que soit la tentation qu'il vous présente, regardez à la croix de Jésus-Christ, et le tentateur s'enfuira. Etes-vous tentés de vous laisser aller à l'orgueil? regardez à la croix de Jésus-Christ : contemplez-le couvert d'opprobres, mis au rang des malfaiteurs, expirant du supplice d'un esclave, et vous sentirez que le disciple d'un sauveur si profondément humilié, ne peut qu'être humble comme lui. Etes-vous tentés de vous laisser aller à l'irritation et à l'esprit de vengeance? regardez à la croix de Jésus-Christ : voyez-le donnant sa vie pour ses ennemis, s'oubliant lui-même au milieu de ses tortures pour intercéder en faveur de ses bourreaux, et vous sentirez que le disciple d'un sauveur dont le cœur est si plein d'amour, ne peut que pardonner comme lui. Etes-vous tentés de vous laisser aller aux convoitises de la chair et aux souillures du monde? regardez à la croix de Jésus-Christ : voyez-le expirant dans une lente agonie, lui le saint et le juste, pour expier le péché et la souillure, voyez sa haine pour le péché écrite sur tout son corps en traits

de sang, et vous sentirez que le disciple d'un sauveur si saint et si pur ne peut qu'être pur et saint comme lui. Etes-vous tentés de vous laisser aller au relâchement et à la tiédeur? regardez à la croix de Jésus-Christ : voyez-le couronnant par la plus cruelle des morts une vie consacrée tout entière à la gloire de Dieu; voyez-le, toujours préoccupé de l'œuvre qui lui avait été donnée à faire, s'écriant au dernier moment, « tout est accompli! » et vous sentirez que le disciple d'un sauveur dont le cœur a brûlé d'un pareil zèle, ne peut qu'être zélé comme lui.

Et que de choses n'aurions-nous pas à vous dire encore sur cette vertu toute-puissante de la croix! La croix de Jésus-Christ sera votre force dans la souffrance, elle sera votre consolation dans l'épreuve, elle sera votre lumière dans les obscurités de la vie, elle sera votre vie à l'heure de la mort. Quand vous en serez à votre dernier combat; quand votre enveloppe d'argile sera prête à tomber en poudre; quand à vos regards obscurcis s'évanouira tout ce que vous aurez possédé, connu, aimé ici-bas; quand les yeux de votre âme, s'ouvrant pour la première fois sur l'horizon de l'éternité, y découvriront avec effroi le souverain juge, — alors il ne vous restera plus qu'une chose au monde, la croix de Jésus-Christ : alors — oh! alors, aussi longtemps qu'un souffle de vie soulèvera votre poitrine, embrassez cette croix comme votre unique espérance; présentez-vous avec

elle devant le tribunal du Dieu vivant, et jusque dans l'éternité ne veuillez savoir qu'une seule chose, « Christ et Christ crucifié! »

Chers amis, que vous dirons-nous encore, et quelles paroles d'adieu vous laisserons-nous, pour rendre ineffaçables dans vos cœurs les salutaires impressions de ce jour? Comment traduire en paroles humaines cette prédication silencieuse et émouvante qui émane des plaies et de la croix de Jésus? Au nom de tout ce qu'a souffert pour vous votre sauveur, au nom de sa vie de douleur et de sa mort sur la croix, je vous conjure de lui donner tout votre cœur. Au nom de sa vie de douleur et de sa mort sur la croix, je vous conjure de renoncer au monde et au péché. Au nom de sa vie de douleur et de sa mort sur la croix, je vous conjure de vivre dans la charité, dans la pureté, dans l'humilité, dans le renoncement. Au nom de sa vie de douleur et de sa mort sur la croix, je vous conjure d'être désormais « crucifiés avec Christ, » et de lui « présenter vos corps et vos esprits en sacrifice vivant et saint! »

Mais toi seul, ô notre sauveur! tu peux nous donner la force de t'être fidèles. Accomplis toi-même en nous, par ton Saint-Esprit, les désirs que tu formes dans nos cœurs; rends-nous « plus que vainqueurs, » par ta croix, au milieu des tentations et des épreuves de la vie; et reçois-nous au dernier jour dans ces demeures bienheureuses où tes élus, entourant « l'a-

gneau qui a été immolé, » et « vêtus de longues robes blanchies dans son sang, » chanteront en chœur, aux siècles des siècles : « gloire à toi ! car tu as été immolé et tu nous as rachetés à Dieu par ton sang, de toute nation, de toute tribu, de toute langue et de tout peuple ! » Amen.

Avril 1846.

NOTES.

A. (Page 338.) « L'arbuste que les Arabes nomment *nabka*, est vraisemblablement celui qui a fourni la couronne d'épines. Cet arbuste, très-commun dans l'Orient, porte un grand nombre d'épines petites et aiguës, dont la piqûre est très-douloureuse. Il a des branches souples et flexibles qui se plient facilement en couronne ; les feuilles, d'un vert foncé, ressemblent à celles du lierre. Peut-être les ennemis du sauveur ont-ils choisi à dessein, pour joindre la dérision au supplice, une plante qui ressemble à celle dont on couronnait les généraux et les empereurs. » HASSELQUIST, *Voyages dans le Levant.*

B. (Page 338.) Ce passage prophétique se rapporte sans doute avant tout à la beauté morale du Messie ; mais je pense qu'on peut aussi l'appliquer, dans un certain sens, à sa beauté physique, si cette expression est permise en parlant de Jésus-Christ. Il y a un genre de beauté qui consiste dans la régularité des traits du visage : celle-là, rien ne nous dit que le sauveur l'ait possédée, et aussi cela importe peu (ESAIE, LIII, 2). Mais il y a un autre genre de beauté qui résulte de l'expression des traits, de la pureté du regard, du caractère de la physionomie, et qui n'est autre chose que le reflet de l'âme sur le visage : par cela même que l'âme du sauveur est la plus belle qui ait jamais animé un corps humain, il devait posséder ce genre de beauté-là à un de-

gré supérieur à tout autre homme, et sa physionomie devait présenter, pour qui savait y lire, un charme entraînant et irrésistible.

C. (Page 340.) Tous les détails du supplice de la crucifixion, telle que nous l'avons décrite, sont empruntés à des écrivains de l'antiquité profane. On peut les voir cités dans l'Introduction des Livres saints, de Horne, 2e partie, chap. III, section IV.

PAIX SUR LA TERRE.

(NOEL.)

Paix sur la terre.

(Luc, II, 14.)

Il y a dans ces paroles une allusion frappante aux oracles de l'ancienne alliance relatifs à la venue du Messie. Deux mille ans avant le jour dont nous célébrons l'anniversaire, le pieux Jacob, voyant s'éclairer pour ses regards mourants les régions obscures de l'avenir, avait annoncé la venue du *Scilo*, c'est-à-dire, « celui qui doit apporter la paix. » Dix siècles plus tard Esaïe s'écriait, sous l'empire de l'enthousiasme prophétique : « l'enfant nous est né, le Fils nous a été donné, l'empire a été posé sur son épaule, et on appellera son nom l'admirable, le conseiller, le Dieu fort et puissant, le père d'éternité, » et enfin « le prince de la paix. » Et aujourd'hui,

comme un écho divin qui répond à travers les âges à ces voix antiques de la prophétie, voici qu'on entend retentir dans les profondeurs des cieux ces magnifiques paroles : « paix sur la terre ! »

L'époque de la venue du sauveur fut celle d'une paix universelle dans le monde. Rome, après sept siècles de luttes et de combats, avait enfin triomphé des ennemis sans nombre que créa son insatiable ambition : souveraine de tous les peuples alors connus, elle venait de fermer les portes du temple de la guerre, demeurées constamment ouvertes depuis Numa. En même temps qu'elle avait triomphé des ennemis du dehors, elle avait vu s'éteindre ses dissensions intestines : sur les débris des factions qui l'avaient longtemps ensanglantée, s'élevait la puissance sans rivale d'un seul César; la dernière espérance du parti qui lui disputa longtemps la victoire venait de succomber devant Actium. La paix régnait donc, au dedans comme au dehors, dans cet empire romain qui était devenu l'empire du monde. Ce fut cette époque, si extraordinaire et si fugitive, d'une paix universelle, cette paix qui venait à peine de commencer et qui devait sitôt finir, ce fut ce moment, unique dans l'histoire du monde, que choisit « le Prince de la paix » pour faire son apparition dans la crèche de Bethléem. Ainsi s'accomplissait déjà, dans un sens tout extérieur, cette acclamation de l'armée céleste : « paix sur la terre ! »

Mais cette paix extérieure n'est pas la plus précieuse que le Sauveur devait apporter à la terre. Il est venu avant tout pour nous procurer une paix spirituelle, celle qui a pour objet les affections de nos âmes. Pour embrasser dans toute son étendue cette paix que Jésus apporte avec lui, nous l'envisagerons successivement dans trois applications différentes. Jésus est venu nous apporter trois sortes de paix, qui comprennent tout l'ensemble de ses bienfaits à notre égard : c'est la paix avec Dieu, la paix avec nous-mêmes, et la paix avec les hommes. Il nous procure la paix avec Dieu, en faisant l'expiation de nos péchés, qui nous mettent en état de révolte contre Dieu; la paix avec nous-mêmes, en nous apprenant à triompher des passions qui font la guerre à l'âme; la paix avec les hommes, en détruisant l'égoïsme, qui est la source de toutes les dissensions entre les fils d'Adam. Cette triple paix que Jésus est venu apporter au monde nous est annoncée par la crèche de Bethléem, qui offre comme une image en abrégé de la vie entière du sauveur.

Jésus est venu nous apporter d'abord, et il nous annonce aujourd'hui du fond de la crèche qui fut son berceau, la paix avec Dieu. L'état naturel de l'homme est un état d'inimitié contre Dieu, de révolte contre le maître du ciel et de la terre. Si nous pouvions voir les sociétés humaines du même œil que les voit le

souverain juge, le monde nous offrirait un bien triste et bien effrayant spectacle. Il est vrai que pour un observateur qui s'en tient à une vue superficielle, il peut sembler au premier abord que le désordre ne règne pas dans le monde; et nous y trouvons même bien des choses qui sont faites pour exciter notre admiration. Les sociétés humaines sont régies par des législations prévoyantes et sages, qui protégent la vie, l'honneur et la propriété de chacun. Par l'effet d'une organisation dont nous recueillons les bienfaits sans apercevoir les rouages compliqués qui les produisent, chaque profession, chaque individu travaille au bien de l'ensemble, en croyant ne poursuivre que son intérêt particulier. A l'ombre de ces institutions tutélaires, l'intelligence et l'industrie de l'homme se développent dans tous les sens et opèrent chaque jour de nouveaux prodiges. Quoi de plus admirable que cette industrie, qui plie la nature entière au service de nos besoins ou de nos plaisirs : qui a trouvé le secret de frayer des routes certaines sur les plaines mobiles de l'Océan; qui perce les montagnes et comble les vallées pour créer des moyens de communication que la nature semblait nous refuser; qui, de nos jours, par un prodige que nos pères eussent jugé impossible, anéantit en quelque sorte les distances au moyen de cet immense réseau de fer qu'on voit de jour en jour étendant partout ses mille bras, unissant peu à peu les villes aux villes, les provinces aux provinces, les

royaumes aux royaumes! Quoi de plus admirable que cette intelligence qui, du coin de terre où nous vivons, mesure et pèse les mondes qui roulent sur nos têtes, calcule leurs révolutions avec une précision parfaite, et prophétise avec certitude les phénomènes célestes qui doivent s'accomplir dans le cours des âges! Quoi de plus admirable encore que les chefs-d'œuvre de la littérature et des beaux-arts : ces tableaux, ces statues où le marbre et la toile semblent respirer et vivre; ces temples de l'antiquité qui parlent à l'âme comme une magnifique poésie, et ces cathédrales du moyen âge, qui montent au ciel comme un hymne de louange écrit avec des pierres; ces créations du poète et du musicien, qui nous enlèvent à la terre et nous transportent dans des régions inconnues sur les ailes de l'harmonie! Oui, sans doute, il y a, dans les sociétés humaines, bien des choses qui sont faites pour nous transporter d'enthousiasme et d'admiration! Et pourtant, je le répète, si nous pouvions voir les choses comme les voit le juge du monde, « celui qui a les yeux comme une flamme de feu, » et « dont les regards sondent les fils des hommes, » nous apercevrions sous ces dehors séduisants un spectacle qui nous ferait reculer d'horreur et d'effroi. Cette organisation si admirable des sociétés humaines, ces chefs-d'œuvre des arts, des sciences et de l'industrie, cette apparence d'ordre, d'harmonie et de beauté, tout cela recouvre le plus affreux désordre qui se

puisse imaginer. Cet homme dont l'intelligence dompte les éléments, mesure les cieux et pèse les mondes, est l'ennemi de son créateur, il a déclaré la guerre au maître souverain du ciel et de la terre. Toutes ces sociétés humaines, dont nous avons admiré l'organisation, sont en état de révolte contre le Roi des rois, et ont appelé sur elles-mêmes sa juste colère. Les hommes ont oublié celui qui leur a tout donné : au lieu de faire servir à la gloire de leur créateur ces facultés si admirables qu'ils tiennent de lui, ils les emploient à leur propre gloire; ils se cherchent eux-mêmes au lieu de chercher Dieu, et font leur propre volonté au lieu de celle du souverain maître. Le péché, qui n'est autre chose qu'une révolte contre Dieu, est entré dans le monde et en a pris possession : il s'est glissé partout, au sein des nations et des familles, il a établi dans tout cœur d'homme son funeste empire. Cette rébellion contre l'autorité du Tout-Puissant ne peut que traîner après elle son châtiment, et le châtiment qu'elle entraîne, c'est la mort, terme qui dans le langage de l'Ecriture emporte la condamnation éternelle. Ainsi, tout homme dans son état naturel est en état d'inimitié contre Dieu, de guerre avec Dieu; et le sort qu'il a mérité est la condamnation éternelle [1]. Cette condamnation sera inévitablement son partage, à moins qu'il ne se trouve un moyen pour lui de se

[1] Rom. V, 12; VI, 23.

réconcilier avec le souverain qu'il a offensé, de faire sa paix avec Dieu. Eh bien! c'est précisément cette réconciliation, cette paix avec Dieu que Jésus est venu apporter au monde; et c'est pour cela que les anges saluent sa naissance en s'écriant : « paix sur la terre ! »

« Qu'on fasse la paix avec moi! qu'on fasse la paix avec moi ! » s'écriait déjà sous l'ancienne alliance le Dieu de l'évangile par la voix de ses prophètes. Sous la nouvelle alliance il tient aux hommes le même langage par la voix de ses apôtres. « Dieu était en Christ, » nous dit saint Paul, « réconciliant le monde avec soi et ne leur imputant point leurs péchés; et il a mis en nous la parole de réconciliation. Nous faisons donc la fonction d'ambassadeurs pour Christ, et nous vous supplions en son nom de vous réconcilier avec Dieu. » « Car c'est Christ, » écrit ailleurs le même apôtre, « c'est lui qui est notre paix, et qui a renversé le mur de séparation, afin qu'il nous réconciliât avec Dieu par sa croix, ayant détruit par elle l'inimitié. Ainsi, il est venu annoncer la paix à ceux qui étaient loin, et la paix à ceux qui étaient près; car c'est par lui que nous avons les uns et les autres accès auprès du père, dans un même Esprit. » Ces passages nous indiquent le moyen par lequel Jésus a fait la paix entre nous et Dieu : c'est « par sa croix, » nous dit l'apôtre, c'est à-dire par sa mort. C'est en souffrant à notre place le châtiment que nos péchés avaient

mérité, qu'il nous a délivrés de la condamnation. C'est en assumant sur sa propre tête l'inimitié et la colère du souverain juge, qu'il a détourné cette inimitié de dessus nous et qu'il nous a réconciliés avec Dieu. C'est ainsi que, selon l'expression du prophète, « le châtiment qui nous apporte la paix a été sur lui. » Bien que ce soit principalement dans sa passion et dans sa mort que Jésus a souffert le châtiment de nos péchés, il est vrai de dire qu'il en a porté la peine durant sa vie entière : car sa vie entière n'est autre chose qu'une œuvre continuelle de renoncement, de souffrance et d'expiation. Cette œuvre de renoncement commence dès son berceau : c'est parce qu'il veut commencer dès-lors à expier nos péchés qu'il naît dans la bassesse et dans la pauvreté, et qu'il est couché dans une crèche. De cette crèche qui fut le berceau du maître du monde, de cette étable qui servit de palais au Roi des rois, j'entends sortir une voix d'expiation qui s'unit aux acclamations de l'armée céleste, et qui nous crie avec les anges : « paix sur la terre ! » Heureux qui a compris cette voix et qui l'a reçue dans son cœur ! heureux qui possède cette première paix que Jésus est venu apporter au monde, la paix avec Dieu ! heureux qui voit en Dieu non plus un roi offensé prêt à venger sa loi violée, mais un père réconcilié qui lui ouvre les bras de sa miséricorde, qui le reçoit à la table de son amour et dans le séjour de sa félicité éternelle ! heureux qui, à toutes les souffrances

de la vie et à toutes les angoisses de la mort, peut opposer cette pensée : « je suis réconcilié avec Dieu ! Quoi qu'il arrive, le Tout-Puissant a pour moi l'amour d'un père; il ne m'éprouve que par amour, comme un père châtie son enfant; et après les épreuves de cette courte vie ma place est marquée pour jamais dans son ciel ! » Comment une telle assurance ne répandrait-elle pas une joie paisible sur toute la vie de celui qui la possède, et comment ne verrait-il pas s'accomplir à son égard cette parole des anges : « paix sur la terre ! »

A la paix avec Dieu se rattache une autre paix qui est la conséquence naturelle de la première, qui n'est pas moins nécessaire à notre bonheur, et que Jésus est venu également apporter au monde : c'est la paix avec nous-mêmes. Quel que puisse être le calme apparent que respirent les traits du visage, si le cœur n'a pas été régénéré par l'évangile, l'homme est en proie à une guerre intérieure qui, pour être cachée à tous les yeux dans les profondeurs de l'âme, n'en est pas moins violente et terrible : c'est celle que lui livrent ses passions. L'orgueil, l'ambition, l'amour du plaisir, l'avarice, la soif de vengeance, sont autant d'ennemis que tout homme naturel porte au dedans de lui, et qui lui font la guerre au sein de la paix. Son cœur est le théâtre d'une lutte incessante qui remplit ses jours d'amertume, fût-il d'ailleurs entouré

de toutes les conditions extérieures du bonheur. Comment parviendra-t-il à faire cesser cette guerre morale qui le déchire, et à goûter la paix de l'âme? Deux voies s'offrent à nous pour tenter d'arriver à ce but : la première consisterait à satisfaire pleinement toutes nos passions; la seconde, à renoncer à ces passions. Essayons d'abord du premier moyen.

Si nous pouvions satisfaire pleinement toutes les passions de nos cœurs, il semble bien qu'elles cesseraient de nous tourmenter, et que nous aurions obtenu à ce prix la paix de l'âme. Mais il suffit d'énoncer une pareille entreprise pour que nous sentions tous à l'instant qu'il nous est impossible de l'accomplir. Nul homme n'est jamais parvenu, ni ne parviendra jamais, à satisfaire toutes ses passions et à les apaiser par ce moyen. Les désirs du cœur de l'homme sont infinis de leur nature : c'est un abîme que vous ne parviendrez jamais à combler en y jetant les biens du monde, dussiez-vous y travailler éternellement. L'ambitieux, parvenu au point que se proposait son ambition, aspire aussitôt à monter plus haut encore : il se propose un nouveau degré de gloire et de puissance qu'il n'atteindra que pour désirer davantage encore; et ainsi sans fin et sans repos. L'avare sent augmenter la soif de l'or à mesure qu'il amasse de l'or; plus il s'enrichit matériellement, plus il devient moralement pauvre par ses désirs insensés et insatiables. Et ainsi de toutes les autres passions. Elles puisent de nouvel-

les forces dans les jouissances mêmes qui sembleraient devoir les affaiblir, comme un feu qu'on s'efforcerait d'éteindre en y versant des spiritueux. — Il y a plus: quand bien même nous pourrions parvenir à contenter pleinement nos passions, alors même nous n'aurions pas trouvé la paix; nous n'aurions acheté à ce prix qu'une satisfaction trompeuse et passagère, qui ne saurait nous procurer un vrai bonheur. Voyez l'homme vindicatif au moment où il vient de satisfaire sa passion en perçant le cœur de celui qui l'a offensé: en comblant son désir de vengeance il n'a pas trouvé le bonheur. La vengeance fait place dans son cœur au remords, qui le déchire et le torture comme un ver rongeur. Voyez l'homme sensuel quand il a épuisé jusqu'à la lie la coupe de la volupté : en apaisant sa soif de plaisir, il n'a pas trouvé le bonheur. Au lieu de ce bonheur qu'il attendait, c'est le dégoût qui s'empare de son cœur, et qui vient corrompre dans leur source toutes ses jouissances.

Il est donc impossible d'arriver à la paix de l'âme par la première voie, celle qui consisterait à satisfaire nos passions; et il faut nécessairement recourir à la seconde, celle du renoncement. C'est celle que le sauveur nous prêche aujourd'hui par son exemple. On ne saurait imaginer un renoncement plus complet que celui dont Jésus nous donne l'exemple dans la crèche de Bethléem. Tous les objets des passions humaines se partagent en trois grandes classes : les plaisirs, les

richesses et les honneurs. Jésus naissant nous prêche le renoncement à toutes ces choses. Il renonce aux honneurs, en naissant dans l'obscurité et l'humiliation; aux richesses, en naissant dans la pauvreté; aux plaisirs, en naissant dans la privation de toutes les douceurs de la vie, à tel point qu'il n'a pas même un berceau pour reposer ses membres débiles. Ah! mes frères, qui de nous ne se sentirait pressé d'imiter ce renoncement que nous prêche aujourd'hui par son exemple le fils de Marie, en attendant qu'il nous le prêche par ses paroles! « Si quelqu'un veut venir après moi, » nous dira-t-il bientôt, « qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge de sa croix, et qu'il me suive! »

Ce n'est pas seulement pour imiter notre sauveur que nous devons marcher dans le renoncement : c'est aussi, nous l'avons vu, parce que ce renoncement est l'unique moyen de triompher de nos ennemis intérieurs, et d'arriver à cette paix du cœur plus précieuse mille fois que tous les trésors de la terre. Soyons détachés du monde et de nos passions, et nous trouverons dans ce détachement cette paix divine, que nous avons vainement cherchée par une autre voie. Considérez, par exemple, l'effet que doit nécessairement produire dans un cœur le renoncement à l'orgueil, ou l'humilité. L'homme véritablement humble n'éprouve plus de combats intérieurs : par cela seul que ses prétentions sont peu élevées, il n'est

jamais frustré dans son attente, et tous ses désirs sont satisfaits; comme il a mis son amour-propre de côté, il ne rencontre pas sur son chemin, pour lui faire obstacle, l'amour-propre des autres; il n'éprouve ainsi ni mécomptes ni froissements, et rien au monde ne saurait l'empêcher de goûter la paix du cœur. Il en est de même du détachement des richesses, et du renoncement à toutes nos autres passions. Ce renoncement est la source vive et intarissable d'où s'épanche à flots purs la paix de l'âme. Fais-nous-la goûter dans sa plénitude, ô notre Dieu! cette paix si douce et si profonde! Donne-nous la force avec le désir de triompher de nos ennemis spirituels en renonçant à nous-mêmes; et redis sur nos têtes et dans nos cœurs, en l'accompagnant de l'efficace irrésistible de ton Saint-Esprit, cette parole des anges : « paix sur la terre! »

Il est une troisième et dernière paix que le sauveur nous annonce dans la crèche de Bethléem, et qui découle nécessairement des deux autres : c'est la paix entre les hommes. Cette paix peut être considérée sous deux points de vue, suivant qu'il s'agit des relations d'individu à individu, ou de nation à nation.

A considérer les hommes dans leurs relations individuelles, il est trop évident que la paix, une paix sincère et profonde ne règne pas entre eux. La jalousie, la défiance, la malveillance, circulent dans toutes les

classes de la société et président à toutes les transactions. Une apparence de paix et d'harmonie recouvre un fond de discorde et de haine : la guerre est dans les cœurs quand les bouches prononcent des paroles de paix ; et trop souvent tel homme qui serre la main d'un autre homme avec des félicitations ou des vœux, lui porte secrètement envie et verrait sa ruine sans déplaisir. D'ailleurs cette discorde si générale parmi les hommes ne reste pas toujours cachée au fond des cœurs : on la voit tous les jours éclater au-dehors par des actes de violence, par des paroles amères, par d'odieuses machinations.

Cette dissension, secrète ou manifestée, qui semble inhérente à la nature humaine, qui se retrouve partout où il y a des hommes, provient de la divergence des intérêts particuliers. Comme tous ces intérêts divers se croisent et se contrarient à chaque instant, il en résulte nécessairement des chocs, des luttes, des discordes, des haines, en un mot, un état de guerre permanent au sein des sociétés humaines. L'unique moyen qui se présente pour faire cesser cet état de choses, c'est que chacun renonce à poursuivre exclusivement son intérêt particulier pour prendre à cœur l'intérêt des autres : c'est que chacun, suivant le précepte de l'évangile, fasse pour les autres ce qu'il voudrait que les autres fissent pour lui ; c'est, en d'autres termes, que l'égoïsme soit arraché du cœur de l'homme. Or, c'est là un des buts principaux de la

venue du sauveur au monde, et c'est là l'exemple qu'il nous donne dès son entrée dans la vie. Jésus, dans la crèche de Bethléem, nous donne l'exemple du renoncement à nos intérêts personnels : et ici encore ce renoncement de Jésus est le plus complet, le plus étonnant, le plus merveilleux qui se puisse imaginer. « Etant riche, » nous dit l'apôtre, « il s'est fait pauvre pour nous, afin que par sa pauvreté nous fussions enrichis. » Etant riche, il s'est fait pauvre! ce rapprochement a quelque chose de profond et de sublime dans sa simplicité. Quelles richesses n'a-t-il pas quittées, et pour quelle pauvreté! Les richesses qu'il a quittées, c'est la joie du ciel, c'est la gloire du ciel, c'est la souveraine puissance sur toutes choses, c'est la communion ineffable de son Père céleste, c'est la participation à la divinité, c'est, selon l'expression du même apôtre, « l'égalité avec Dieu! » [1] La pauvreté qu'il a cherchée, c'est une naissance obscure dans l'étable de Bethléem, c'est une vie de privations, d'humiliations et de souffrances; c'est le dédain, la haine et les persécutions des plus vils d'entre les hommes; c'est l'abandon et la trahison de ceux qu'il aimait; c'est l'agonie sanglante de Gethsémané; c'est la flagellation et la couronne d'épines; ce sont les railleries atroces des soldats romains; ce sont les soufflets et les crachats des valets du Sanhédrin; c'est

[1] Philip., II, 6.

enfin, pour couronner tant d'amertumes, la longue torture de la croix! Ah! mes frères, en présence d'un pareil oubli de soi-même, nos cœurs pourraient-ils bien rester fermés sous la froide et dure étreinte de l'égoïsme? Quand Jésus a tout sacrifié en vue de notre bonheur; quand pour nous, pour nous seuls, il a changé le trône du ciel contre une croix, refuserons-nous de sacrifier à notre tour au bien des autres nos propres intérêts, ces intérêts souvent si mesquins et si misérables! Et quand il s'agirait en effet d'intérêts importants et précieux, n'apprendrons-nous pas au pied de la croix à nous oublier nous-mêmes? ne serons-nous pas prêts, si Dieu nous y appelait, à sacrifier pour le bien de nos frères notre argent, notre bien-être et notre vie même? Il le faut si nous voulons être les disciples et les imitateurs de Jésus. « Nous avons appris ce qu'est la charité, » dit saint Jean, « en ce que Jésus-Christ a mis sa vie pour nous: nous devons donc aussi mettre notre vie pour nos frères. » Le nombre des hommes animés de ces dispositions est encore, il est vrai, bien petit sur la terre; mais, Dieu soit loué! il en existe pourtant, et leur nombre va croissant de jour en jour. Puissions-nous par ta grâce, ô mon Dieu! augmenter ce petit troupeau des imitateurs de ta charité; et puissions-nous ainsi contribuer à hâter le temps où s'accomplira, par la destruction de l'égoïsme, cette parole des anges: « paix sur la terre! »

Jésus est aussi venu pour faire cesser les guerres entre les nations, et pour faire régner dans le monde une paix universelle. Il n'y a peut-être pas de manifestation plus épouvantable de la perversité humaine que la guerre, cet art infernal de tuer les hommes, cette organisation du meurtre sur une grande échelle, cette loi féroce qui veut que des êtres créés semblables, faits pour se protéger et pour s'aimer, par cela seul qu'ils ne parlent pas la même langue et qu'ils occupent un point différent sur la carte du globe, marchent les uns contre les autres comme des automates aveugles, pour s'égorger réciproquement au son de la musique, comme s'ils célébraient une fête! Un des buts de la venue de Jésus devait être de mettre fin à ces horreurs. Un jour viendra où la guerre aura cessé pour toujours sur la terre régénérée par l'évangile. Un jour viendra où tous les peuples, déposant à jamais leurs rivalités et leurs armes, ne formeront plus qu'une même famille dont le père sera dans le ciel; où les hommes de tous les climats se rencontreront dans une même pensée de paix et d'amour, comme les bergers d'Israël et les mages d'Orient se rencontrèrent dans une même pensée autour du berceau du sauveur. Cet heureux jour sera celui où l'évangile aura pénétré chez tous les peuples, où « la terre entière, » suivant l'expression du prophète, sera remplie de la connaissance de l'Eternel, comme le fond de la mer des eaux qui le couvrent. »

Cette paix universelle est la conséquence nécessaire de l'établissement de l'évangile dans le monde. Comment, en effet, l'horrible pratique de la guerre serait-elle compatible avec la connaissance de l'évangile, de cet évangile qui ne prêche et ne respire que la paix; de cet évangile qui nous dit : « la chose la plus excellente, c'est la charité. La charité est patiente; elle est pleine de bonté; la charité n'est point envieuse; la charité n'est point insolente, elle ne s'enfle point d'orgueil, elle n'est point malhonnête, elle ne cherche point son intérêt, elle ne s'aigrit point, elle ne soupçonne point le mal, elle ne se réjouit point de l'injustice, mais elle se réjouit de la vérité. Elle excuse tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout! » Qu'y a-t-il de commun entre de pareilles dispositions et celles qui amènent les hommes sur un champ de bataille ? Qu'elle se répande seulement dans le monde, cette charité qui est l'essence de l'évangile, et la paix universelle marchera nécessairement à la suite. D'ailleurs cette bienheureuse époque d'une paix universelle, figurée dès la naissance du sauveur par la rencontre fraternelle des bergers et des mages, nous est clairement annoncée par les prophètes. « Il arrivera aux derniers jours, » nous disent-ils, « que la montagne de la maison de l'Eternel sera affermie au sommet des montagnes, et élevée par-dessus les coteaux; et toutes les nations y aborderont. Et plusieurs iront et

diront : venez, montons à la montagne de l'Eternel à la maison du Dieu de Jacob, et il nous instruira de ses voies, et nous marcherons dans ses sentiers ; car la loi sortira de Sion, et la parole de l'Eternel de Jérusalem. Il exercera le jugement parmi plusieurs peuples, et il châtiera les nations puissantes jusqu'aux pays les plus éloignés; et elles forgeront leurs épées en instruments de labour, et leurs hallebardes en serpes; une nation ne lèvera plus l'épée contre une autre, et elles ne s'adonneront plus à faire la guerre. Mais chacun se reposera sous sa vigne et sous son figuier, sans qu'il y ait personne qui l'épouvante; car la bouche de l'Eternel a parlé. » « On ne nuira point et on ne fera aucun dommage à personne dans toute la montagne de ma sainteté : car la terre sera remplie de la connaissance de l'Eternel, comme le fond de la mer des eaux qui le couvrent [1]. » Quel cœur assez insensible, quelle imagination assez froide ne seraient remués par de tels tableaux! quel homme assez indifférent au bien de l'humanité ne souhaiterait avec ardeur de les voir se réaliser ? et quel chrétien ne se sentirait pressé de hâter la venue de ces beaux jours par ses prières et par ses efforts ? Oui, nous te saluons en espérance et nous t'appelons par nos prières, époque heureuse et bénie où la paix de l'évangile couvrira le monde; où les hommes ne pour-

[1] Michée, IV, 1-4. Esaïe, XI, 9.

ront concevoir qu'une chose aussi horrible que la guerre ait pu jamais exister dans les sociétés humaines; où s'accompliront enfin, dans toute la plénitude des bénédictions qu'elles renferment, ces magnifiques paroles : « paix sur la terre ! »

C'est ainsi que Jésus est venu apporter au monde la paix, la paix dans tous les sens, dans toutes ses applications différentes, dans toutes les relations diverses que nous sommes appelés à soutenir, avec Dieu, avec nous-mêmes, avec les hommes. Cette paix est tout à la fois immense dans son étendue et inépuisable dans ses effets. « La paix sera comme un fleuve, » dit l'Ecriture. Les hommes de tous les siècles ont beau puiser sans cesse dans ce fleuve pour étancher leur soif, et s'y plonger pour effacer leurs souillures, ses eaux coulent toujours également pures et abondantes depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours, et depuis nos jours jusqu'à la fin des temps. Et de même que le fleuve aboutit à l'océan, dans l'immensité duquel il va se perdre et se confondre, de même la paix que Jésus est venu apporter sur la terre n'est que la préparation et l'avant-goût d'une autre paix plus précieuse encore, la paix dans le ciel, la paix éternelle dont jouissent les anges et Dieu lui-même. Ces deux paix sont liées entre elles et inséparables. Il faut avoir participé aux bienfaits de Jésus sur la terre pour avoir part à ses bien-

faits dans le ciel. Il faut avoir goûté ici-bas la paix du renoncement pour goûter un jour la paix de la gloire.

O notre Sauveur! toi, sans la grâce duquel nous ne pouvons rien, pas même accepter ta grâce; toi qui dans ce beau jour, du fond de la crèche qui fut ton berceau, nous offres de si précieuses bénédictions, viens toi-même disposer nos cœurs à les recevoir! Que, baptisés de ton sang expiatoire, nous soyons réconciliés avec la justice éternelle, et nous goûtions la paix avec Dieu! Que, régénérés par ton Esprit de sanctification, nous renoncions aux convoitises qui font la guerre à l'âme, et nous goûtions la paix avec nous-mêmes! Que, transformés à l'image de ta charité, nous apprenions à sacrifier nos intérêts pour le bien de nos frères, et nous goûtions la paix avec les hommes! Reçois-nous à la table sacrée pour y sceller dans nos cœurs cette triple paix, et fais-nous-y trouver, dans les douceurs ineffables de ta communion, les prémices d'une joie plus parfaite encore, de la paix éternelle de tes élus glorifiés! Amen.

Décembre 1844.

LA PRÉPARATION A LA MORT.

(JOUR DE L'AN.)

Puis il mourut.
(GENÈSE, V.)

Un homme qui vivait dans l'oubli de Dieu et de son âme entra un jour dans un temple, pendant qu'on y lisait le chapitre qui nous a fourni notre texte. A l'ouïe de ce long et monotone catalogue des noms et des âges des patriarches, son premier mouvement fut de sourire : il se dit qu'on aurait pu choisir un sujet de lecture moins aride et plus édifiant. Il resta pourtant et continua d'écouter, rendu attentif comme malgré lui. Bientôt une pensée le frappa. Il ne put entendre longtemps avec indifférence ce refrain solennel qui revenait toujours le même après toutes ces vies si longues des patriarches : « puis il mourut. » Voilà donc, se dit-il, par où ont

dû passer tous ces hommes qui vécurent si longtemps sur la terre : tous ils ont fini par la mort. Ce qui est arrivé aux patriarches arrive aussi à tous les hommes sans exception : tous ils finissent par la mort. Ce qui arrive à tous les hommes doit donc m'arriver à moi-même : moi aussi je finirai par la mort. Cette mort qui s'avance vers moi chaque jour, et dont nulle puissance au monde ne peut me garantir, comment suis-je préparé à la recevoir? quelles en seront pour moi les conséquences? seront-elles heureuses, ou malheureuses? sera-ce un ciel? sera-ce un enfer?... question solennelle que j'ai perdue de vue jusqu'à présent, mais que je ne puis laisser plus longtemps sans la résoudre. — Et en effet, à dater de ce moment, cet homme devint aussi sérieux qu'il avait été jusqu'alors léger et insouciant à l'égard de ses intérêts éternels. Il chercha dans la bible une réponse à la question qui s'était imposée d'elle-même à son esprit avec une force irrésistible, et n'eut point de repos qu'il n'eût trouvé le secret de pouvoir attendre la mort sans crainte. L'impression qui fut produite alors chez cet homme, c'est celle que nous voudrions produire aujourd'hui chez vous, mes bien-aimés frères. Nous aussi nous devons mourir : nous pouvons douter de tout le reste, mais nous ne pouvons pas douter de notre mort. Nous ne savons pas quelle sera notre existence dans ce monde : nous ne savons pas si nous serons riches ou pauvres, malades ou en santé, heu-

reux ou malheureux, si nos projets réussiront ou s'ils seront renversés, si nous resterons dans cette ville ou si nous irons ailleurs; mais nous savons une chose, c'est que nous devons mourir. Il y a un seul évènement certain dans notre vie : c'est notre mort. Puisque nous ne pouvons pas éviter la mort, il importe que nous sachions comment nous devons nous comporter à son égard, pour que ses conséquences ne soient pas à redouter; quel accueil nous devons faire à cet hôte mystérieux qu'on ne reçoit qu'une fois, et qui viendra tôt ou tard frapper à la porte de notre maison, pour nous apporter ou le bonheur ou le malheur. Les hommes ont bien des manières différentes de se comporter vis-à-vis de la mort : nous allons chercher ensemble quelle est la meilleure. Je ne viens pas aujourd'hui parler à votre imagination : je ne veux point vous éblouir par des déclamations stériles, ni vous ébranler par des tableaux pathétiques, comme il est si facile de le faire en parlant de la mort. Je m'adresse à votre jugement, à votre bon sens, à cet instinct naturel qui vous fait fuir ce qui vous est nuisible, et rechercher ce qui vous est avantageux; et posant devant vous ce fait simple et incontestable — nous devons mourir — je viens examiner avec vous tranquillement, de sang-froid, à quelle conduite ce fait doit nous engager.

Une première manière de se comporter à l'égard

de la mort est de n'y point penser : c'est la manière des hommes du monde. On peut se préoccuper tellement des choses de cette vie, qu'on oublie en quelque sorte que cette vie doit avoir un terme. C'est ainsi qu'il y a tel jeune homme qui oublie la mort dans l'étourdissement des plaisirs. Il prend soin que les distractions et les divertissements de tout genre se succèdent tellement dans sa vie, qu'il n'y reste plus de place pour les pensées sérieuses. Si parfois la pensée de la mort, comme un fantôme importun, vient se dresser devant son esprit, il s'empresse de chasser cette image funèbre en se livrant à une nouvelle dissipation. C'est ainsi qu'il y a tel homme fait qui oublie la pensée de la mort dans la préoccupation du travail. Il ne vit que pour ses affaires : chaque jour ramène pour lui le cercle des mêmes occupations, et ces occupations arides, monotones, absorbantes, ne lui laissent pas le temps de penser à la mort. C'est ainsi que le vieillard lui-même parvient souvent à se dissimuler la mort qui est déjà si près de lui. Il ne peut plus travailler, il ne peut plus se livrer aux plaisirs bruyants de la jeunesse, mais il peut encore se procurer des distractions qui trompent son ennui et éloignent de lui la pensée de la mort; il peut encore jeter des dés ou tenir des cartes, et le jeu lui fera oublier la fuite du temps. Ou bien dans les moments d'oisiveté où il ne peut se dispenser de rentrer en lui-même, il se transportera en idée dans le

passé ; il repassera dans sa mémoire avec complaisance les scènes de sa jeunesse ou de son âge mûr, et cette préoccupation du passé l'empêchera de songer à l'avenir. — En un mot, il y a bien des moyens de s'étourdir et de se faire illusion sur la pensée de la mort : mais une telle conduite est-elle sage et raisonnable, est-elle dans notre véritable intérêt ? Je ne pense pas qu'il y ait un seul d'entre vous qui osât le prétendre. Si en oubliant la mort nous pouvions nous en affranchir, ou seulement en retarder le moment, peut-être alors une telle conduite serait naturelle et raisonnable. Mais vous savez trop qu'il n'en est rien, et que la mort doit inévitablement nous atteindre, que nous y pensions ou que nous n'y pensions pas. Elle peut d'un jour à l'autre surprendre le jeune homme dans ses plaisirs, l'homme fait dans son travail, le vieillard dans ses frivoles distractions, et le coup qu'elle frappera sera d'autant plus terrible qu'il sera moins attendu. Direz-vous que la mort étant un moment pénible à passer, il est de notre intérêt de l'oublier pour mieux jouir de la vie en attendant ; que la pensée habituelle de la mort serait une mort anticipée, un supplice de tous les instants, et que vous préférez un moment foudroyant, mais unique, à un supplice moins douloureux, mais plus long et répandu sur toute votre existence ? Ce raisonnement serait concluant si la mort n'entraînait pas pour vous des conséquences graves et prolongées : si elle n'é-

tait, en effet, qu'un moment pénible à passer, après lequel vous dussiez recommencer votre existence actuelle. Mais il n'en est rien : la mort doit apporter un changement total dans votre existence ; après qu'elle aura posé sa main sur vous, vous ne serez plus ce que vous êtes à présent, vous ne pourrez plus goûter les mêmes jouissances, ni vous livrer aux mêmes occupations. Existerez-vous encore? serez-vous heureux ou malheureux? n'avez-vous rien à faire pour éviter le malheur que vous pourriez craindre, et vous assurer le bonheur que vous devez désirer? Questions graves, solennelles, qu'il faut bien résoudre à présent si vous les voulez résoudre une fois ; car après la mort il n'en sera plus temps. Pour résoudre ces questions, il faut nécessairement penser d'avance à la mort. Ce n'est donc pas dans l'oubli de la mort que se trouve pour vous la vraie sagesse et l'intérêt bien entendu.

Une seconde manière de se comporter à l'égard de la mort, consiste à se persuader que tout finit à la mort : c'est la manière des incrédules. Les hommes que j'ai en vue ne s'étourdissent point sur la nécessité qui leur est imposée de mourir ; ils ne craignent pas (du moins à ce qu'ils prétendent) d'envisager en face la pensée de la mort, ils en parlent volontiers et de sang-froid, ils croient posséder le secret de ne pas la craindre. Ils se moquent des gens assez

simples pour s'inquiéter de ce qui doit suivre la mort. Quant à eux, plus éclairés, et dégagés de ces préjugés du vulgaire, ils sont convaincus que ce qu'on appelle notre âme n'est qu'un résultat de l'organisation physique, et que par conséquent elle ne peut survivre à la dissolution du corps ; que le jugement à venir, le ciel, l'enfer, la vie éternelle, sont autant de chimères des esprits faibles. Au moyen d'une telle conviction ils prétendent vivre tranquilles, et ne point redouter la mort.

Je ne pense pas, mes frères, que vous soyez à cet égard de leur avis : et sans doute il est superflu de vous montrer que le système des incrédules n'est pas la meilleure manière de se préparer à la mort, la plus propre à nous faire vivre tranquille et heureux. Quand bien même nous pourrions parvenir à nous persuader que tout finit à la mort, cette persuasion ne nous rendrait pas heureux. C'est une triste perspective que celle de l'anéantissement : il y a dans la pensée du néant quelque chose qui fait horreur à notre nature, et que nous ne pouvons envisager sans frissonner. Quelle étrange consolation à opposer aux épreuves de la vie, que l'avenir attendu par l'incrédule ! Vous frémissez à la pensée de quitter tous les biens de cette vie, tout ce qui vous procure quelque jouissance ici-bas : consolez-vous, dira l'incrédule, c'est pour toujours que vous les quittez ; vous n'en aurez jamais d'autres pour les

remplacer; jamais vous ne reverrez un ciel d'azur, de vertes campagnes, une nature qui charme vos yeux; il n'y a point d'existence après celle-ci. Votre cœur se serre à la pensée de vous séparer d'un père, d'une mère, d'une épouse, dont la vie était devenue votre vie et leur âme votre âme: consolez-vous, cette séparation est éternelle, jamais vous ne reverrez l'être que vous aimez; vous et lui vous serez bientôt la proie commune du néant. Vous ne pouvez aborder sans terreur la pensée que votre corps doit tomber en dissolution: consolez-vous, cette dissolution est sans retour; c'est votre être tout entier qui va périr; jamais vous ne retrouverez votre individualité, et tout ce qui fut vous va devenir partie intégrante d'une plante ou d'une pierre. Vous pensez avec tristesse que la mort va interrompre le développement de ces nobles facultés qui vous élèvent au-dessus de la matière et vous transportent dans un monde invisible, riche d'idéales beautés: consolez-vous, bientôt il ne restera plus rien de ces facultés; tout ce qui vous élevait à vos propres yeux au-dessus de la brute va s'éteindre pour jamais dans la poussière du tombeau... Je vous le demande, mes chers frères, une telle consolation ne serait-elle pas la plus cruelle, la plus amère des dérisions? Et voilà pourtant tout ce que les incrédules ont à offrir à leurs adeptes pour les soutenir contre la pensée de la mort. Mais, Dieu soit loué! si le système de l'incrédulité est contraire

aux besoins de nos cœurs, il n'est pas moins opposé à la vérité; et ce n'est pas à vous qu'il est nécessaire de prouver que tout ne finit pas à la mort. Non, vous ne croyez pas que l'ordre de choses actuel soit l'ordre de choses final, ni que le désordre moral qui règne dans le monde soit sans retour : en voyant trop souvent les méchants qui triomphent et les justes qui sont leurs victimes, vous sentez qu'il doit y avoir une autre existence où ce désordre sera réparé, où il sera rendu à chacun selon ses œuvres. Non, vous ne croyez pas que ces nobles facultés qui vous portent vers le ciel comme sur des ailes, doivent s'éteindre pour toujours dans la poussière d'un tombeau : vous sentez qu'emprisonnées ici-bas dans une chair pesante et corruptible, elles n'acquièrent pas leur entier développement, et qu'il doit y avoir une autre existence où elles prendront un libre essor. Non, vous ne croyez pas que la mort doive briser à jamais ce lien si intime qui s'est formé entre votre cœur et un autre cœur : vous sentez que vous aimez trop pour que cette affection puisse avoir un terme ; il lui faut une autre et meilleure existence; l'éternité seule peut lui suffire!

Il est donc vrai qu'il y a une autre existence après celle-ci; et les incrédules eux-mêmes sont forcés, tôt ou tard, de rendre hommage à cette vérité. A l'approche de la mort, ils voient s'écrouler le fragile échafaudage de leur incrédulité, comme un château

de cartes au souffle d'un enfant ; et les angoisses de leur conscience deviennent alors un argument tardif mais terrible en faveur d'une vie à venir. Ce n'est donc pas dans les rangs des incrédules que nous trouverons la meilleure manière de se préparer à la mort.

Une troisième manière de se conduire à l'égard de la mort consiste à s'efforcer de mériter par ses œuvres le bonheur à venir : c'est la manière des hommes à propre justice. Dieu a donné à l'homme une loi, et il a fait dépendre la vie éternelle de l'observation de cette loi. Il lui a dit : « si tu observes ma loi, je te récompenserai en te donnant la vie éternelle : et si tu la violes, je te punirai en te condamnant à un malheur éternel. » Si donc un homme observait parfaitement la loi de Dieu, il pourrait attendre la mort sans crainte, assuré d'avance que les suites en seront heureuses pour lui ; il pourrait se présenter avec confiance au jugement de Dieu, en lui demandant la vie éternelle comme une récompense qu'il a méritée. Mais comme il n'est pas un seul homme qui ait observé parfaitement la loi de Dieu, il n'en est pas un seul qui puisse se procurer par ce moyen une paix solide en présence de la mort. Il est vrai qu'on voit bien des hommes qui espèrent mériter le ciel par leurs bonnes œuvres ; mais leur espérance est illusoire, elle provient de ce qu'ils ne se font pas une

juste idée des exigences de la loi de Dieu. Ils ignorent ou ils oublient, à l'égard de cette loi, deux choses : sa rigueur, et sa spiritualité. La loi de Dieu est rigoureuse, c'est-à-dire que la transgression d'un seul commandement constitue une transgression de la loi, et fait encourir la condamnation. « Si quelqu'un vient à pécher contre un seul commandement, » dit saint Jacques, « il est coupable comme s'il les avait tous violés. » Et en effet, ce fut pour une seule transgression d'un seul commandement que notre premier père attira sur lui la condamnation ; parce que, par cette seule transgression, il entra dans un état de révolte contre son créateur et son roi. De plus, la loi de Dieu est spirituelle, c'est-à-dire qu'elle prétend régler, non-seulement les actes de la vie, mais les mouvements du cœur ; qu'elle ne condamne pas seulement les actions mauvaises, mais jusqu'au désir et à la pensée du mal. « Celui qui hait son frère, » dit saint Jean, « est un meurtrier. » Ainsi, mes chers frères, pour que vous pussiez être sauvés par vos œuvres, ou par l'observation de la loi de Dieu, il faudrait non-seulement que vous eussiez gardé les principaux commandements de cette loi, mais que vous les eussiez gardés tous sans en excepter un seul : il faudrait que dans votre vie entière votre souvenir ne vous rappelât pas un seul acte que votre conscience réprouve ; bien plus, il faudrait que cette obéissance parfaite embrassât non-seulement

vos actes, mais vos paroles, non-seulement vos paroles, mais vos pensées : il faudrait que jamais une parole contraire à la charité ou à la pureté ne fût sortie de vos lèvres, que jamais le désir du mal n'eût traversé votre cœur. Une seule parole coupable, une seule pensée mauvaise suffit pour vous constituer transgresseurs devant Dieu, et vous placer en dehors des conditions de l'alliance de la loi. Après cela, chers amis, il n'est pas un seul d'entre vous qui osât de bonne foi prétendre obtenir le salut par ses œuvres, ou par l'observation de la loi. Si vous examinez votre vie à cette double lumière de la rigueur et de la spiritualité de la loi divine, vous êtes tous forcés d'avouer, non-seulement que vous n'avez pas observé tous les commandements de cette loi, mais que vous les avez tous violés, sans en excepter un seul. Vous avez violé le commandement contre le meurtre, quand vous vous êtes laissés aller à des mouvements de haine, à l'esprit de vengeance, à la colère, à l'impatience. Vous avez violé le commandement contre l'adultère quand vous avez donné accès dans votre cœur à des pensées contraires à la pureté. Vous avez violé le commandement contre le faux témoignage quand vous vous êtes rendus coupables de paroles calomnieuses, ou de jugements téméraires, ou de mensonge, fût-ce d'un de ces mensonges reçus dans la société, et auxquels on n'attache aucune importance, bien qu'ils ne soient pas sans importance de-

vant Dieu. Vous avez violé le commandement contre l'idolâtrie lorsque vous avez aimé un père ou une mère, une femme ou un enfant, ou quelque autre objet que ce soit plus que Dieu. Et ainsi de tous les autres commandements. Il est donc prouvé surabondamment que la loi ne peut pas nous procurer le salut, qu'elle prononce au contraire à tous tant que nous sommes notre condamnation. Ce n'est donc pas dans l'observation de la loi que nous trouverons le secret de pouvoir mourir tranquilles ; ce ne sont pas les hommes à propre justice qui ont la meilleure manière de se préparer à la mort.

Mais cette paix, que nous cherchons vainement en nous-mêmes, ne se trouverait-elle pas dans la confiance en la bonté de Dieu ? C'est là du moins que la cherchent bien des personnes. « Il est vrai, » disent-elles, « nous sommes tous pécheurs, tous nous avons transgressé la loi de Dieu, et nous ne pouvons pas prétendre à mériter le salut par l'observation de cette loi. Mais si nous sommes pécheurs, Dieu est infiniment bon, et cette bonté infinie doit le porter à nous pardonner et à nous sauver. On ne peut supposer qu'un Dieu de bonté ait créé des êtres qui seraient éternellement malheureux. Dieu est trop bon pour damner personne, et les menaces que nous fait à cet égard une théologie étroite et sévère, bonnes pour effrayer salutairement les pécheurs dans ce

monde, ne s'accompliront jamais au pied de la lettre. Dussent-elles s'accomplir à l'égard des criminels et des grands pécheurs, elles ne sauraient nous concerner, nous qui menons une vie honnête et régulière. En faveur de ce qu'il y a de bien en nous, Dieu pardonnera certainement ce qu'il y a de mal. Vivons donc sans nous inquiéter de notre mort, et abandonnons notre avenir éternel à la bonté de Dieu : nous ne saurions le remettre en de meilleures mains.»

Ici encore, mes chers frères, nous sommes forcés de renverser cette prétendue paix comme dangereuse et illusoire. Non, c'est vainement que vous prétendez fonder votre paix en présence de la mort sur la bonté de Dieu, en laissant dans l'ombre sa justice. La bonté de Dieu, séparée de sa justice, n'est qu'un roseau fragile qui percera la main de l'imprudent qui s'y appuie. Vous avez raison de dire que Dieu est infiniment bon, et jamais vous ne vous ferez de cette bonté une idée aussi haute que la réalité. « Ses compassions sont au-dessus de toutes ses œuvres, » « sa bonté monte jusqu'aux cieux, » nous dit l'Ecriture. Et le refrain qui revient le plus naturellement et le plus habituellement sous la plume du roi-prophète dans ses cantiques, est celui-ci: « célébrez l'Eternel, car il est bon, et sa bonté demeure à toujours! » Mais si Dieu est infiniment bon, il est aussi infiniment juste, et il ne peut pas plus cesser d'être juste qu'il ne peut cesser d'être bon : dans un cas comme dans

l'autre, il se renierait lui-même. Sa justice ne lui permet pas de laisser le péché sans châtiment. Même sur la terre, nous estimerions indigne de ses fonctions un juge qui, cédant à la bonté dirai-je? ou plutôt à la faiblesse de son cœur, renverrait absous un accusé convaincu d'être coupable. A plus forte raison le souverain juge doit-il obéir constamment à la justice la plus rigoureuse : autrement il introduirait lui-même le désordre dans l'univers qu'il a créé. Aussi l'Ecriture nous déclare-t-elle qu'il a « les yeux trop purs pour voir le mal, » qu'il « ne tient point le coupable pour innocent, » et que « sans effusion de sang, » c'est-à-dire sans un châtiment expiatoire, « il ne peut y avoir de rémission des péchés. » Quant à la distinction que vous établissez entre votre vie et celle de ces hommes que vous appelez grands pécheurs, cette distinction, si elle est fondée, peut seulement vous promettre que vous serez soumis à un châtiment moins rigoureux que ces grands pécheurs; mais nullement que vous échapperez au châtiment. Dieu a prononcé contre la transgression de sa loi une condamnation éternelle; vous avez transgressé cette loi : vous êtes donc sous une condamnation éternelle, il est impossible de sortir de là, et la bonté de Dieu n'y saurait rien changer. Aussi les hommes qui ont fondé leur paix uniquement sur la bonté de Dieu, voient-ils cette assurance trompeuse s'évanouir en présence de la mort. A cette lueur effrayante que

l'approche du jugement répand sur tous les objets, leurs vertus comme leurs péchés se montrent à eux sous un nouveau jour. Ceux-ci leur apparaissent mille fois plus criminels que par le passé, et celles-là entachées de mille souillures qu'ils ne soupçonnaient pas; ils reconnaissent alors avec terreur qu'ils n'ont rien de ce qu'il faut pour soutenir le regard de feu du souverain juge, et que sans expiation il ne se fait point de rémission des péchés. Ce n'est donc pas encore dans la bonté de Dieu, je dis dans sa bonté toute seule, que nous trouverons une paix solide en présence de la mort.

Il faudrait, vous le voyez, mes frères, pour que nous pussions mourir tranquilles, un moyen de nous préparer à la mort qui satisfît à la justice de Dieu, en même temps qu'il rendrait hommage à sa bonté : il faudrait qu'en même temps que la bonté se déploierait par le pardon du pécheur, la justice conservât ses droits par le châtiment du péché. S'il existait un système fondé sur la vérité et satisfaisant à cette double condition, ce serait assurément le meilleur moyen, ou plutôt l'unique moyen de nous préparer à mourir tranquilles. Or, mes frères, ce système existe, ce moyen est trouvé, et vous l'avez déjà nommé dans votre pensée : c'est la foi en Jésus-Christ. Après qu'on a essayé successivement tous les systèmes humains et qu'on les a trouvés menteurs

ou impuissants, comme on revient avec joie au moyen que Dieu lui-même a proposé, et qui seul peut donner la paix à nos cœurs : à ce système simple autant que sublime qui se résume dans un seul mot : « crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé ! » La foi en Christ nous offre le secret de satisfaire tout à fois à la justice de Dieu et à sa bonté. La croix de Christ rapproche ce qu'un abîme éternel semblait séparer : elle nous montre ces deux perfections, qui semblaient à jamais inconciliables, s'unissant étroitement, « s'embrassant, » suivant l'expression de l'Ecriture,[1] sans pour cela se confondre, sans s'affaiblir mutuellement, et se relevant au contraire l'une l'autre. La bonté est d'autant plus étonnante que la justice est plus inflexible. Quelle bonté que celle qui livre le fils de Dieu aux tortures de la croix, plutôt que de laisser le pécheur sans pardon ! Quelle justice que celle qui livre le fils de Dieu aux tortures de la croix, plutôt que de laisser le péché sans châtiment ! Celui donc qui a mis sa confiance en Jésus-Christ a trouvé le secret de voir approcher la mort sans crainte, il possède une paix véritablement solide et inébranlable. Il est assuré de son salut, parce qu'il le fonde à la fois sur la justice de Dieu et sur sa bonté. Il peut se dire que toutes les perfections de Dieu sont intéressées à son salut. Pour qu'il ne fût

[1] Ps. LXXXV, 11.

pas sauvé après que Jésus est mort pour lui, il faudrait tout à la fois que Dieu cessât d'être bon et qu'il cessât d'être juste. Il a obtenu « le droit d'être fait enfant de Dieu, » suivant l'expression d'un apôtre.[1] Dans cette bienheureuse conviction, il voit approcher sans crainte sa dernière heure. Il n'a pas besoin de s'étourdir sur la pensée de sa mort et de l'oublier : au contraire, il vit volontiers avec cette pensée, car l'heure de la mort est à ses yeux l'heure de la délivrance, le commencement de sa félicité. Il est vrai que le moment où son âme doit se séparer violemment de son enveloppe d'argile reste toujours un moment redoutable à passer; il est vrai que le chrétien lui-même sent quelquefois sa chair frissonner à la pensée du dernier combat, de la dissolution et du sépulcre : mais ce n'est là pour lui qu'une épreuve passagère, qui n'a plus rien d'amer ni de poignant. Ce qui rend la pensée de la mort poignante et amère, c'est la crainte du jugement qui doit la suivre. Celui qui n'est pas rassuré sur les suites de ce jugement a raison de craindre la mort : car derrière la mort il aperçoit une éternité de souffrance, qui sera peut-être son partage. Mais celui qui est rassuré sur les suites de la mort, celui qui n'a plus à craindre que la mort elle-même, la redoute seulement comme on craint un remède qui, au prix d'une douleur pas-

[1] Jean, I, 12.

sagère, doit nous procurer la guérison : derrière la mort il aperçoit une éternité de bonheur, et il peut s'écrier avec l'apôtre : « O mort, où est ton aiguillon ! ô sépulcre, où est ta victoire ! Grâces à Dieu qui nous a donné la victoire, par notre Seigneur Jésus-Christ ! »

Reconnaissez-le donc, chers frères, si vous voulez vous mettre en état de mourir tranquilles, il n'est pour cela qu'un moyen : c'est de donner votre cœur à Jésus-Christ. Je dis lui donner votre cœur, car la foi qui sauve n'est rien moins qu'une croyance abstraite et stérile : elle est un sentiment qui remplit et change le cœur, une direction nouvelle imprimée à toute la vie. Celui qui croit véritablement que Jésus est mort pour lui, aime à son tour ce sauveur qui l'a aimé le premier, il donne tout à celui qui lui a tout donné. Telle est la foi que vous devez posséder si vous voulez mourir tranquilles. Recherchez-la donc cette foi, mes bien-aimés frères, comme le plus précieux des trésors! Priez le Seigneur, sans la grâce duquel vous ne pouvez rien, de la créer en vous par son Saint-Esprit. En même temps que vous prierez, travaillez à faire naître vous-mêmes la foi dans votre cœur, en lisant et méditant la parole de Dieu. Sous cette double influence de la prière et des efforts personnels, vous ne pouvez manquer de parvenir à la foi : vous en avez pour garant la promesse de celui qui ne peut mentir. Mais ne renvoyez pas à l'avenir ces prières et ces

efforts : c'est à présent même qu'il faut vous en occuper si vous voulez mourir tranquilles. Car si le fait de votre mort est certain, le moment de cette mort est incertain; et cette incertitude du moment, ajoutée à la certitude du fait, vous oblige à une vigilance de tous les instants. Vous savez bien que vous mourrez, mais vous ne savez pas quand vous mourrez. Si vous connaissiez à l'avance d'une manière certaine le moment de votre mort, vous pourriez, avec quelque apparence de raison, attendre l'approche de ce moment pour vous en occuper. Mais le voile le plus impénétrable couvre pour vous l'avenir à cet égard. Vous pouvez mourir dans vingt ans, comme dans dix ans, comme dans un an, comme dans un mois, comme dans une semaine, comme demain, comme ce soir. Ce jour que nous avons tous vu commencer, peut-être n'en verrons-nous pas tous la fin : cette assertion n'a rien que d'exactement vrai : elle se vérifie par une expérience de tous les jours. Et s'il n'est pas certain que nous voyions tous la fin du jour qui nous éclaire, il est une chose certaine : c'est que nous ne verrons pas tous la fin de l'année que ce jour commence. Dans le courant de cette année, la mort fera plusieurs places vides dans cette assemblée : le passé nous répond à cet égard de l'avenir. Sur lesquels d'entre nous la mort fera-t-elle tomber ses coups dans cette nouvelle année? lesquels sont marqués d'avance pour aller cette année rendre compte de leur administration?

Dieu seul pourrait répondre à cette question. Tous sans exception nous sommes menacés d'être rappelés : la jeunesse ni la santé ne sont point des gages de vie : la mort, vous le savez assez, frappe les jeunes comme les vieux, les gens en santé comme les malades. Mais si vous désirez connaître exactement les chances que vous courez à cet égard, un calcul bien simple va vous mettre à même d'en juger.

Dans le cours de l'année qui vient de finir, la congrégation protestante de cette ville a perdu environ un de ses membres sur quarante : c'est, d'après les calculs les plus exacts, la proportion annuelle des décès en France. C'est donc une chance sur quarante que vous avez tous de ne pas voir la fin de l'année que nous commençons. Si l'on vous offrait de mettre à une loterie où sur quarante billets il y en aurait un gagnant, n'est-il pas vrai que vous risqueriez volontiers un enjeu sur la garantie d'une pareille chance? Eh bien! à cette autre loterie plus sérieuse où vous êtes tous forcés de déposer votre enjeu, et où cet enjeu n'est pas une fortune périssable, mais votre vie même et tout votre avenir, à cette terrible loterie de la mort qui agite incessamment vos noms dans l'urne fatale, vous avez une chance sur quarante de tirer un billet de mort. Sur quarante personnes dans notre église il y en a une qui ne verra pas la fin de l'année; sur quatre-vingts il y en a deux; sur deux cents il y en a cinq; sur quatre cents il y en a dix. Ce ne sont

pas ici, vous le voyez, des figures de langage, de vaines et trompeuses menaces destinées à vous effrayer sans raison : c'est de la simple arithmétique; ce sont des résultats positifs, nets, clairs, incontestables, à la portée des intelligences les plus vulgaires.

Voilà la réalité. Maintenant, chers amis, voyez ce que vous avez à faire. Voyez si, en présence d'une pareille réalité, vous voulez continuer à donner toutes vos préoccupations aux affaires de ce monde et aux soucis de cette vie. Voyez si vous voulez encore placer le soin de votre fortune avant celui de votre salut. Voyez si une pareille conduite est sage, si elle est raisonnable, si elle est conforme à vos véritables intérêts. Encore une fois, je m'abstiens à dessein de toute déclamation, de toute réflexion pathétique, de toute phrase : je laisse les faits vous parler eux-mêmes avec la puissance qui leur est propre, bien assuré qu'ils auront toujours plus d'éloquence que mes paroles. Je ne m'adresse pas à votre imagination, mais à votre raison.

Ah! bien plutôt hâtez-vous de profiter du temps qui vous est compté encore, pour vous préparer à cette mort qui vous menace tous de si près. Hâtez-vous d'aller à ce Jésus qui a vaincu la mort par sa mort, et qui peut seul vous apprendre à mourir tranquilles. Hâtez-vous d'adresser avec foi au Seigneur cette prière qui renferme le plus précieux de tous les biens :

« que je meure de la mort des justes, et que ma fin soit semblable à la leur! » Dans ce jour de joie et de mutuelles félicitations, vous avez entendu former bien des vœux qui vous souhaitaient une vie longue et heureuse : quant à nous, voici le souhait de nouvelle année que nous nous sentons pressés de vous adresser avant tous les autres : c'est que dans cette année qui commence vous puissiez apprendre à mourir! Et en formant pour vous un tel souhait, nous croyons vous souhaiter une vie heureuse, bien plus réellement que ceux qui n'ont songé qu'à votre bonheur temporel. Car ce qui fait une vie heureuse, c'est de pouvoir sourire à la pensée de la mort. Tant qu'on ne peut pas envisager la mort sans frayeur, toutes les joies de la vie sont secrètement empoisonnées, elles ne sont que vanité et qu'étourdissement. Au contraire, celui qui peut sourire à la pensée de la mort comme à celle de sa délivrance, celui-là se trouve constamment heureux, inexprimablement heureux, fût-ce au milieu des larmes et de la douleur. Tel est le bonheur que nous vous souhaitons en ce jour, mes bien-aimés frères. Vous savez tous où se trouve la source de ce bonheur. Vous connaissez celui qui a dit : « je suis la résurrection et la vie : celui qui croit en moi vivra quand même il serait mort; et tout homme vivant qui croit en moi ne mourra point pour toujours. » Oui, nous te connaissons, puissant et bon sauveur! et c'est entre tes mains puissantes et misé-

ricordieuses que nous remettons en ce jour solennel le soin de tout notre avenir ! Donne-nous ce bien seul nécessaire auprès duquel tout le reste n'est rien, la mort des justes ! apprends-nous à mourir dans la foi, dans ta paix, dans l'espérance assurée d'une heureuse immortalité; apprends-nous à pouvoir saluer la mort comme la messagère d'une bonne nouvelle, dussions-nous mourir dans l'année qui commence, dussions-nous mourir ce soir même ! Amen.

Janvier 1842.

L'ÉGLISE [1].

Ce sont des choses glorieuses qui se disent de toi, cité de Dieu !

(PSAUME LXXXVII, 3.)

Il est des questions que nous laisserions volontiers de côté, parce qu'en elles-mêmes elles sont secondaires et qu'elles n'intéressent pas directement le salut, mais qui nous sont en quelque sorte imposées par l'état des esprits et par les préoccupations qu'elles excitent : de ce nombre est la question de l'église. Nous ne l'avons pas encore portée dans cette chaire, et volontiers nous aurions continué à la passer sous silence, parce que nous n'y attachons pas une importance capitale, et qu'elle n'a pour nous qu'un intérêt

[1] Ce sermon ne se trouvait pas dans la première édition, publiée à Paris en 1848. Il en remplace un autre que nous avons retranché parce qu'il renfermait de nombreuses allusions aux évènements contemporains (la Transfiguration). H. M.

de second ordre. L'essentiel pour nous, c'est que les âmes soient individuellement unies à Christ, qu'elles puisent en lui la vie, qu'elles trouvent le pardon dans son sang et la sainteté dans son Esprit : c'est là véritablement la « seule chose nécessaire ; » et auprès de cette « bonne part qui ne sera jamais ôtée, » il importe peu quelles sont les formes et les dénominations humaines à l'ombre desquelles ces résultats se sont produits. Conduire les âmes directement et immédiatement à Christ, « ne vouloir savoir qu'une seule chose, Christ et Christ crucifié, » c'est là pour nous le thème par excellence de la prédication évangélique, la question sur laquelle nous ne saurions revenir trop fréquemment, le centre divin vers lequel doivent converger tous nos discours : et puissions-nous, pour votre bien éternel, mes frères, ne l'oublier jamais ! Malheureusement, cette importance exclusive de la doctrine du salut par Christ n'est pas suffisamment comprise par tous les enfants de Dieu ; trop souvent ils oublient que cette question-là devrait dominer et absorber toutes les autres, et ils la laissent plus ou moins à l'écart pour donner leur première attention à des questions secondaires. Ils négligent le fond pour la forme, l'essentiel pour l'accessoire, et quelquefois on les voit moins préoccupés d'amener à Christ les âmes qui ne le connaissent pas encore, que de rallier à telle ou telle forme d'église ceux qui l'ont déjà connu. C'est un des traits caractéristiques du

mouvement religieux de nos jours que cette préoccupation excessive, je dirai presque maladive, pour les questions d'organisation ecclésiastique. Ces questions-là excitent aujourd'hui une telle attention dans le monde chrétien; elles sont l'occasion de tant de vues hasardées, de tant d'idées fausses et par là même dangereuses, qu'il n'est guère permis au ministre de l'évangile de les laisser entièrement de côté dans la prédication. Nous venons donc, mes frères, aborder avec vous la question du jour, la question de l'église. Nous nous efforcerons, en la traitant, de le faire toujours au point de vue de l'édification, et de nous maintenir à une hauteur sereine et paisible, bien au-dessus des divisions et des débats qui s'élèvent trop souvent entre les chrétiens.

Toutes les incertitudes, toutes les erreurs, toutes les idées fausses qui règnent au sujet de la question qui nous occupe ont leur source dans une confusion. On confond deux choses qui doivent rester distinctes jusqu'à la fin du monde, et qui n'arriveront à se confondre que dans un monde meilleur : l'église, et les églises. L'église de Jésus-Christ se compose de la réunion spirituelle, invisible, idéale, de tous les hommes qui croient sincèrement en Christ, et qui lui ont donné leur cœur. Les églises, ce sont les associations humaines qui, sous des dénominations diverses, s'efforcent chacune à sa manière de réaliser

l'idéal de l'église invisible. Les erreurs contre lesquelles nous désirons vous mettre en garde, proviennent toujours de ce qu'on prétend attribuer à telle ou telle église particulière, à telle ou telle forme extérieure et humaine, des qualités ou des priviléges qui n'appartiennent qu'à l'église spirituelle de Jésus-Christ. Attachons-nous à démêler cette confusion funeste entre le fond et la forme, entre l'œuvre de Dieu et l'œuvre de l'homme, entre la vérité et les expressions humaines de la vérité, entre l'église, en un mot, et les églises.

« Je crois la sainte église universelle. » Cette belle profession de foi que nous répétons chaque dimanche a pour objet, évidemment, non pas telle ou telle église particulière, non pas la forme d'église dont nous faisons partie et qui a nos préférences, mais cette église générale et invisible que j'ai signalée. Cette église-là ne repose pas sur des formes, ni sur des cérémonies, ni sur des richesses temporelles, ni sur rien qui dépende des hommes, mais uniquement sur l'œuvre du Saint-Esprit. Elle n'est pas réunie dans un même lieu; elle ne s'assemble pas dans un temple ni dans une basilique: elle est disséminée sur toute l'étendue de la terre, et chacun des membres qui la composent est un temple spirituel du Dieu vivant. Les membres de cette église ne parlent pas la même langue, et pourtant ils se comprennent; ils sont séparés souvent par des montagnes et des mers, et

pourtant ils sont unis en esprit; ils se rencontrent tous les jours devant Dieu dans la communauté des prières, des émotions, des efforts et des espérances. Leurs noms ne sont pas inscrits sur un régistre paroissial, mais Dieu lui-même les a écrits dans le livre de vie. C'est à cette église-là, et seulement à elle, qu'appartiennent toutes les qualités et tous les priviléges qu'on a faussement attribués à telle ou telle église particulière.

Cette église-là possède le salut, et le possède seule. « Hors de l'église point de salut, » nous dit-on : cela est faux si vous l'appliquez à l'église romaine ou à telle autre église particulière; mais cela est exactement vrai si vous l'appliquez à l'église invisible de Jésus-Christ. Hors de l'église point de salut, c'est-à-dire, il est impossible d'être sauvé en dehors de Christ. Il est « le seul nom qui ait été donné aux hommes pour être sauvés. » « Celui qui a le Fils a la vie : celui qui n'a point le Fils de Dieu n'a point la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui [1]. » Il n'est pas d'une importance absolue quant au salut de savoir à quelle église extérieure nous appartenons ; mais il importe infiniment de savoir si nous appartenons à l'église invisible de Jésus-Christ. Nous ne serons pas sauvés parce que nous sommes romains ou

[1] Actes, IV, 12; 1 Jean, V, 12; Jean, III, 36.

protestants, luthériens ou réformés, nationaux ou indépendants : nous serons sauvés parce que nous sommes chrétiens, quel que soit d'ailleurs le nom que nous portons. Dans toutes les églises particulières il y a des âmes qui seront sauvées, parce qu'elles appartiennent à l'église invisible de Jésus-Christ; et dans toutes les églises particulières il y a des âmes qui seront perdues, parce qu'elles n'appartiennent pas à l'église invisible de Jésus-Christ. Il peut même y avoir des âmes sauvées en dehors de toutes les formes d'église : parce qu'il peut y avoir des hommes qui, sans se rattacher à aucune église visible, croient en Jésus-Christ, et appartiennent par conséquent à *son* église. Elevons donc bien haut ce principe fondamental comme un drapeau de ralliement pour tous les enfants de Dieu : hors de l'église point de salut! Ceux-là sont à blâmer qui prétendent renfermer exclusivement le salut dans une église particulière; mais lorsqu'il s'agit de l'église invisible de Jésus-Christ, nous ne pouvons pas être trop exclusifs; car cet exclusisme est celui de la bible, c'est celui de Dieu lui-même. Répétons-le donc et proclamons-le de toutes nos forces : hors de l'église, hors de la foi en Christ crucifié pour nos péchés, il n'est point de salut pour aucun homme. Quiconque cherche son salut en quelque chose que ce puisse être hors de Christ, que ce soit dans ses œuvres, ou dans ses bonnes intentions, ou dans ses souffrances, ou même dans la

bonté de Dieu abstraction faite du sacrifice de Christ ; quiconque cherche son salut en dehors de cette église dont la doctrine se résume en Christ crucifié, verra son espérance confondue, et une condamnation éternelle sera son partage. C'est pourquoi nous sollicitons les hommes, avant toutes choses, de donner leur cœur à Christ, de placer toute leur espérance en sa croix, et d'entrer par la foi dans cette église invisible qui seule possède le salut.

Cette église-là possède seule la vérité, et par conséquent l'infaillibilité. L'église est infaillible, nous dit-on, elle ne peut errer dans les choses de foi : cela est faux, si vous l'appliquez à une église particulière; mais cela est vrai, si vous l'appliquez à l'église générale et invisible. Chaque église particulière ne possède qu'une portion de la vérité; elle voit juste à certains égards, et se trompe sur d'autres points; mais l'église dans son ensemble possède la vérité tout entière, et c'est par elle que la vérité se conserve dans le monde sans altération. Christ lui-même est le docteur de cette église-là ; et dans l'enseignement de Christ il n'y a point de place pour l'erreur, la vérité seule y est professée. Il n'est aucune église visible dont on puisse en dire autant. Il semble que chaque église particulière ait reçu pour mission de représenter spécialement dans le monde chrétien une certaine portion de la vérité religieuse ; et si elle tombe dans l'erreur, c'est

parce qu'elle s'attache à développer d'une manière exclusive cette portion de vérité qui lui est échue en partage, et qu'elle laisse plus ou moins à l'écart d'autres vérités importantes qui n'ont pas ses prédilections. Telle église, par exemple, représente le principe de la grâce de Dieu ; mais en s'attachant à ce principe d'une manière exclusive, elle en vient à méconnaître la liberté humaine, elle amoindrit la part active que l'homme doit apporter dans le travail de son salut, elle tend au relâchement dans la sanctification. Telle autre église représente au contraire le principe de l'activité humaine et de la liberté ; mais en développant ce principe exclusivement, elle ôte quelque chose à la gratuité absolue du salut, et arrive à nier la doctrine de l'élection. Telle église défend dans le monde chrétien les principes d'ordre et d'autorité ; mais ces principes développés exclusivement lui font méconnaître les droits de la conscience individuelle, et porter atteinte à la sainte égalité des enfants de Dieu. Telle autre église défend le principe d'égalité ; elle revendique pour chaque fidèle les droits du sacerdoce chrétien ; mais en s'attachant uniquement à ce point de vue, elle en vient à détruire l'ordre établi de Dieu, à renverser des autorités ordonnées par sa parole, et aboutit au communisme religieux. Telle église défend le principe de la largeur chrétienne ; mais en suivant ce principe elle l'exagère, elle se rapproche du monde, elle tend à effacer la ligne distinctive qui doit à jamais

séparer du monde le royaume de Jésus-Christ. Telle autre église défend le principe de la fidélité chrétienne; mais ce principe développé sans contrepoids dégénère en roideur, en étroitesse, et porte à exclure des choses et des personnes que le Seigneur n'exclurait pas. En un mot, il n'est pas une seule église visible qui ne présente, à côté de certaines vérités, certaines erreurs; aucune d'elles ne possède la vérité dans sa perfection, par cela seul qu'elles sont en partie l'œuvre des hommes, et que tout ce qui vient de l'homme est imparfait. Seule l'église invisible de Jésus-Christ embrasse dans son vaste sein toutes les portions de vérité dispersées çà et là dans les diverses églises visibles ; elle renferme la vérité tout entière, la vérité absolue, et quelle que soit l'erreur qui puisse se manifester dans une église particulière, on trouvera cette erreur condamnée quelque part dans l'église universelle. Il suit de là que pour nous rapprocher autant que possible de la vérité, il faut ne nous laisser absorber complètement par aucune église particulière ; et tout en accordant nos préférences à celle qui répond le mieux à nos besoins et qui nous paraît la plus conforme à la parole de Dieu, il faut nous rappeler toujours qu'il n'est aucune forme visible qui soit l'expression fidèle et parfaite de la bible, ni qui renferme la vérité tout entière; il faut savoir nous maintenir dans une région sereine et élevée, au-dessus de toutes les divisions humaines, de tous les compartiments du monde chré-

tien, et ne relever ni de Paul ni d'Apollos, ni de Luther ni de Calvin, ni d'aucun homme ni d'aucun système, mais uniquement de Christ et de la bible. Défions-nous de ce besoin de système qui est si profondément inhérent à notre nature. Il n'est pas un seul des systèmes religieux qui puisse entièrement s'harmoniser avec les enseignements de la bible. La parole de Dieu se refusera éternellement à se laisser emprisonner dans les étroites limites d'un système, par cela même qu'elle contient à la fois tous les principes de la vérité religieuse, et qu'un système n'est autre chose que le développement exclusif d'un principe. L'église invisible et universelle, qui est faite à l'image de la parole de Dieu, brise comme elle les cadres rigides des systèmes humains.

Cette église-là possède seule la sainteté. Tous les membres qui la composent sont des saints dans le vrai sens du mot : non pas assurément qu'ils soient exempts de toute imperfection — la perfection n'est pas de ce monde — mais ils sont saints dans ce sens qu'ils sont de vrais enfants de Dieu, membres du corps de Christ, séparés du monde, régénérés par le Saint-Esprit, zélés pour les bonnes œuvres, poursuivant avec ardeur la sainteté et s'en rapprochant de jour en jour. Ils sont saints dans ce sens qu'ils luttent sérieusement contre le mal, qu'ils « crucifient la chair et ses affections, » et qu'ils travaillent incessamment

à rétablir en eux la sainte image de Dieu effacée par le péché. Ils sont devenus de « nouvelles créatures » en Jésus-Christ ; pour eux « les choses vieilles sont passées et toutes choses sont devenues nouvelles ; » ils détestent ce qu'ils aimaient autrefois ; et ils aiment ce qu'ils haïssaient ; étrangers et voyageurs ici-bas, leurs pensées et leurs affections sont tournées vers les choses qui sont en haut ; leur trésor n'est plus sur la terre, mais dans le ciel. Voilà ce que sont les membres de l'église invisible ; et c'est pour cela que, dans la confession de notre foi, nous donnons à cette église le glorieux titre de sainte : je crois la *sainte* église universelle. Quant aux églises visibles, il n'en est aucune qui puisse être appelée sainte dans le vrai sens du mot. Toujours il y a dans ces églises un mélange de mondains avec les enfants de Dieu, de vrais serviteurs de Jésus-Christ avec des hommes qui n'ont de chrétien que le nom. Il en sera ainsi, du plus au moins, jusqu'à la fin du monde, comme nous l'enseigne le sauveur dans plusieurs de ses paraboles les plus expressives : ce filet qui ramasse toutes sortes de choses, des bonnes et des mauvaises, dont la séparation ne doit se faire qu'à la fin du monde ; ces vierges folles, qui ont bien la lampe comme les vierges sages, mais point d'huile pour la faire briller, et qui ne sont confondues qu'à l'arrivée de l'époux ; cette salle de festin où les serviteurs font entrer tous ceux qu'ils rencontrent, « tant les mauvais

que les bons, » jusqu'à ce que le maître lui-même vienne faire le triage ; ce champ planté par le père de famille, où l'ivraie paraît à côté du blé, et où le Seigneur ordonne de laisser croître ensemble ces deux plantes, rapprochées et pourtant dissemblables, « jusqu'à la moisson, » c'est-à-dire jusqu'au dernier jour. Il serait impossible d'enseigner d'une manière plus claire et plus frappante que l'église visible ne peut pas être absolument sainte ici-bas : que dans cette église le mélange des saints et des infidèles est inévitable, et qu'il entre même dans les vues de Dieu, sans doute afin de fournir aux infidèles une occasion plus prochaine, et un moyen plus facile, de devenir des saints. Il est vrai qu'il y a des églises qui, à bonne intention sans doute, mais oubliant la recommandation du Seigneur, s'efforcent d'arracher l'ivraie du milieu d'elles, et prétendent ne se composer que de saints ; suivant elles une église fidèle ne doit renfermer que de vrais enfants de Dieu, et doit retrancher de sa communion tous ceux qui ne sont pas réellement convertis. C'est là une erreur qui provient de la confusion que je signalais en commençant entre l'église et les églises, entre le peuple spirituel de Jésus-Christ et les congrégations visibles. Cette prétention à former une église entièrement pure est constamment démentie par les faits : il n'est pas une seule église au monde qui ne renferme de faux chrétiens ; il est matériellement impossible de les exclure tous : car il

faudrait pour cela pouvoir distinguer la vraie piété des apparences de la piété ; il faudrait pouvoir lire au fond des cœurs , et cela n'est pas donné à l'homme. Les églises prétendues pures, pour peu qu'elles soient nombreuses, renferment toujours des hypocrites : et aux yeux du seigneur un hypocrite dépare une église bien davantage qu'un mondain déclaré. C'est pour l'hypocrisie que le sauveur réservait son indignation la plus énergique et ses réprimandes les plus amères. Ceux-là donc qui prétendent ne composer une église que de saints sont pourtant obligés d'y admettre précisément ce genre de pécheurs qui est le plus en abomination devant Dieu. Cette prétention est également repoussée par l'exemple de Jésus-Christ et des apôtres. Quand on lit les exhortations qui sont adressées aux églises apostoliques , il est impossible de méconnaître qu'il y avait dans ces églises un mélange de vrais chrétiens et d'inconvertis. A Corinthe, il y avait des membres de l'église qui niaient la résurrection des morts; il y en avait qui se livraient aux vices les plus grossiers, comme le prouvent les exhortations et les reproches que leur adresse l'apôtre. Dans l'église de Pergame, il y avait « des gens qui tenaient la doctrine de l'impie Balaam; » l'église de Sardes « avait la réputation d'être vivante , mais elle était morte , » et l'on n'y comptait que peu de personnes qui n'eussent pas « souillé leurs vêtements; » dans les églises de Galatie il y avait des personnes qui

rejetaient la doctrine évangélique du salut gratuit; dans celle de Thessalonique il y en avait qui prêchaient des doctrines téméraires relatives à la fin du monde ; dans celle de Philippes, il y en avait qui annonçaient Christ « par esprit de contention ; » parmi les églises chrétiennes auxquelles s'adresse l'épître aux Hébreux, il se trouvait des personnes qui avaient encore besoin qu'on leur prêchât « les premiers éléments » du christianisme. Il est donc impossible de mettre en doute que le mélange des vrais chrétiens et des chrétiens de nom se rencontrât dans les églises apostoliques. Mais que parlé-je des églises apostoliques ? ce mélange inévitable se trouve déjà dans la première de toutes les églises, dans celle que Christ lui-même avait réunie autour de sa personne, dans la petite congrégation des douze apôtres. Ne vous ai-je pas choisis vous douze ? leur dit-il : et pourtant l'un de vous est un démon ! Ce démon que Jésus connaissait et qu'il signale aux autres disciples, il ne le chasse pas avec indignation, il ne l'exclut pas de la réunion des douze; il lui permet de s'asseoir à sa table, il lui laisse prendre la cène, il la lui donne de sa propre main ! sans doute pour le laisser jusqu'à la fin sous l'influence extérieure de la grâce, et lui ménager les moyens, s'il voulait en profiter, de devenir à son tour un enfant de Dieu. Laissons donc l'espoir généreux mais chimérique d'une église visible exclusivement composée de vrais fidèles ; ajour-

nons la réalisation de cet idéal au siècle à venir, et reconnaissons qu'il n'y a de vraiment sainte ici-bas que l'église invisible et spirituelle [1].

Cette église-là possède seule l'unité. Tous les membres qui la composent sont unis dans les liens d'une même foi, d'une même espérance et d'une même charité; il édifient tous sur « le seul fondement qui puisse être posé, » qui est Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. C'est à cette église invisible que s'appliquent ces paroles du Saint-Esprit : « il y a un seul corps et un seul Esprit, comme aussi vous êtes appelés à une seule espérance par votre vocation; il y a un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu et père de tous, qui est au-dessus de tous, et parmi tous, et en tous. » C'est à cette église invisible que s'appliquent ces paroles de Jésus-Christ : « il y aura un seul troupeau et un seul berger. » Quelles que soient les divergences qui séparent les chrétiens des différentes églises quant au culte, et

[1] Cela ne veut pas dire, bien entendu, que nous devions en quelque sorte prendre notre parti des imperfections de l'église visible, et ne rien faire pour la purifier. Loin de là, nous devons travailler de tous nos efforts à purifier l'église visible, mais non par des moyens de contrainte matérielle. Nous ne devons pas agir par voie d'exclusion, mais de transformation. Au lieu d'arracher l'arbre stérile, il faut nous efforcer de le changer en arbre fécond par des soins et une culture appropriés à ses besoins. Luc, XIII, 6-9.

même quant à la doctrine, tous les vrais enfants de Dieu, tous les vrais membres de l'église invisible se rencontrent sur certains points fondamentaux qui établissent entre eux une réelle et admirable unité. A quelque église particulière qu'ils puissent appartenir, quelles que puissent être les diversités entre leurs habitudes religieuses, entre les formes de leur culte, entre leurs vues individuelles sur telle ou telle doctrine secondaire, placez-les en présence de la croix de Jésus-Christ, et vous les verrez tous se donner la main; vous les verrez tous, pénétrés d'une sainte émotion et baignés des larmes d'un saint amour, adorer en Jésus crucifié leur sauveur et leur Dieu! Chez tous il y a le même esprit, l'esprit de Jésus; et chez tous cet esprit porte les mêmes fruits de paix, de joie, de charité, d'humilité et de pureté. Ce qui les unit est bien plus fort que ce qui les sépare : car ce qui les unit c'est l'essentiel, et ce qui les sépare c'est l'accessoire; ce qui les unit c'est le fond même de leur vie religieuse, et ce qui les sépare c'est la forme. Je suis en réalité bien plus uni à celui qui est d'accord avec moi sur le fond en différant sur la forme, qu'à celui qui est d'accord sur la forme en différant sur le fond. Tel membre de l'église romaine qui adore avec moi Jésus-Christ, qui a son espérance dans la croix de Jésus-Christ, me tient en réalité de bien plus près que tel protestant qui ne reconnaît pas en Jésus son sauveur et son Dieu. Admirable unité qui se forme ainsi de la simi-

litude des espérances et des émotions entre tous les enfants de Dieu; qui, de tous les croyants dispersés sur la surface du globe, différents de nation, de domicile, d'habitudes, de langage, de culte, de caractère, de couleur, forme une seule famille sous les lois d'un même père, une seule armée sous la conduite d'un même chef, une seule église sous l'enseignement d'un même docteur! Aucune église particulière ne peut prétendre à cette unité-là, par cela même qu'il n'en est pas une seule qui soit composée tout entière d'enfants de Dieu. L'unité ne peut exister qu'à la condition de la sainteté; et l'église invisible, qui seule n'est composée que de saints, possède seule aussi la véritable unité. Sans doute il y a des églises particulières qui prétendent posséder l'unité : mais c'est là une prétention sans fondement, et les faits viennent constamment la démentir. On peut bien arriver, par l'effet d'une pression extérieure, à créer une certaine uniformité factice et matérielle : mais par dessous cette unité apparente se cachent de profonds dissentiments. Si nous avions le temps d'entrer dans ces détails, il nous serait facile de prouver cette assertion à l'égard de l'église romaine, qui fait tant de bruit de son unité prétendue. Les membres de cette église ont tous à la vérité les mêmes formes de culte, ils pratiquent les mêmes cérémonies, répètent les mêmes prières, se prosternent devant les mêmes images : mais au fond ils n'ont pas la même foi, ils ne croient

pas tous réellement ce qu'on leur ordonne de croire. Au fond chacun d'eux ne croit réellement que les choses dont il a reconnu par lui-même la vérité, et les droits imprescriptibles de la conscience individuelle triomphent dans l'église romaine, aussi bien que dans l'église protestante. Unité apparente, diversité réelle : c'est la condition des églises visibles. C'est précisément le contraire dans l'église invisible, où les diversités secondaires laissent intacte l'unité réelle et fondamentale.

Cette église-là possède seule la catholicité, c'est-à-dire l'universalité. Elle seule a le droit de s'appeler catholique; car seule elle doit couvrir le monde entier, et réunir tous les peuples dans son vaste sein. Tous les enfants de Dieu, sans exception, relèvent de cette église-là. S'il est quelque part une église visible qui prétende à l'universalité, et qui ose à l'exclusion des autres s'appeler catholique, cette prétention est sans fondement; elle est démentie par les faits, et cette église elle-même, chose étrange, prend soin de la démentir. En effet, cette église qui prétend à l'universalité et qui usurpe le titre de catholique, ajoute à ce titre celui de romaine : c'est une église *catholique romaine*. Qui ne sent que ces deux termes se contredisent et s'excluent mutuellement? Une église ne peut pas plus être à la fois catholique et romaine, universelle et particulière, qu'un objet ne peut être à la fois

rond et carré, blanc et noir. Si vous êtes église catholique, vous n'êtes pas romaine; si vous êtes romaine, vous n'êtes pas catholique. Et en effet, l'église dont je parle est bien romaine : elle a bien son origine et sa puissance dans la ville aux sept collines; c'est à Rome qu'elle a été inventée avec sa hiérarchie, son célibat, son inquisition, ses jeûnes et ses indulgences; c'est dans Rome qu'elle a ses pompes et sa gloire; c'est de Rome que partent ses faveurs et ses anathèmes; c'est à Rome que siége son chef; c'est dans la langue de l'ancienne Rome que son culte est célébré : qu'elle garde ce titre de romaine qui peint si bien son vrai caractère! mais qu'elle s'en contente : car elle n'est pas catholique, elle n'est pas universelle, elle n'embrasse pas dans son sein tous les chrétiens du monde, et il est de vastes portions de la chrétienté qui échappent à son influence : témoin les diverses fractions de l'église grecque, et les nombreuses divisions de l'église protestante. Mes frères, ne nous laissons pas enlever ce nom de catholique qui nous appartient [1] tout aussi bien qu'à nos frères de l'église romaine, et peut-être mieux qu'à eux, s'il est vrai que nous sommes plus près de la vérité de Dieu, s'il est vrai que notre église

[1] Il y a ici une distinction à faire, pour ne laisser aucune obscurité dans les idées. Un *individu* peut bien appartenir en même temps à l'église catholique invisible et à une congrégation particulière; mais une église, comme église, ne peut pas être les deux choses à la fois.

est plus spirituelle que la leur, plus scripturaire, et se rapproche davantage de cette église invisible, seule véritablement universelle, qui est le modèle et l'idéal de toutes les églises. Revendiquons ce beau nom de catholique avec tous les fidèles de tous les temps; surtout pénétrons-nous du véritable esprit catholique; ne nous laissons jamais dominer par aucun parti religieux, et rappelons-nous qu'avant d'être membres de telle ou telle église particulière, nous appartenons à l'église invisible et universelle de Jésus-Christ.

Enfin cette église possède seule la perpétuité. C'est à elle que s'applique cette promesse du sauveur : « sur cette pierre je bâtirai mon église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. » Elle est assurée de subsister jusqu'à la fin du monde; rien ne peut la renverser ni l'ébranler. Les églises visibles durent un certain temps, puis disparaissent après avoir servi à l'accomplissement des vues de Dieu; les formes humaines sont remplacées par d'autres formes humaines; le chandelier de l'évangile est enlevé d'un lieu pour être transporté dans un autre : mais l'église invisible demeure toujours; elle se fortifie, elle grandit sans cesse, et tous les changements qui surviennent dans le monde tournent en définitive à ses progrès. En vain les puissances de la terre la persécutent, en vain les membres

de cette église sont opprimés, emprisonnés, torturés, décapités, brûlés : l'église elle-même ne peut périr ; elle se relève sans cesse du fond de l'épreuve, elle reprend la vie au milieu des bûchers et des supplices, elle voit éclore de nouveaux enfants du sang de ses martyrs. Elle est, suivant l'admirable expression de Théodore de Bèze, « une enclume qui a usé déjà bien des marteaux, » et qui en usera jusqu'à la fin du monde. Bien plus : quand le monde lui-même périra, quand il sera consumé par le feu et qu'il « passera avec un bruit sifflant de tempête, » alors même l'église ne périra pas ; elle survivra au monde visible ; elle sera transportée de la terre au ciel, et d'église militante devenue église triomphante, ira partager la gloire de son divin chef. Alors seulement l'église invisible sera confondue avec l'église visible, et toutes les imperfections seront bannies de l'assemblée glorieuse des rachetés. Alors « tous ceux qui seront venus de la grande tribulation, et qui auront lavé et blanchi leurs robes dans le sang de l'agneau, se tiendront devant le trône de Dieu ; ils le serviront jour et nuit dans son temple, et celui qui est assis sur le trône habitera avec eux. » Alors « l'agneau lui-même les paîtra et les conduira aux sources d'eau vive, et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux. » Alors « ils chanteront le cantique nouveau et diront : gloire à toi, agneau de Dieu ! car tu as été mis à mort et tu nous as rachetés à Dieu par ton sang, de

toute nation, de toute tribu, de toute langue et de tout peuple! »

Tels sont les traits principaux de cette église que le Seigneur a choisie pour lui rendre témoignage dans le monde et pour avancer son règne. Peut-être comprendrez-vous mieux désormais que vous ne l'avez fait jusqu'à présent cet article de notre confession de foi : « je crois la sainte église universelle. » N'êtes-vous pas frappés, mes frères, de la beauté de cette institution divine? n'admirez-vous pas cette « cité de Dieu, » cette église qui réunit tout ce qu'il y a de plus excellent au ciel et sur la terre, le salut, la vérité, la sainteté, l'unité, la catholicité, la perpétuité et la gloire! Oui, « ce sont des choses glorieuses qui se disent de toi, cité de Dieu! nos pieds se sont arrêtés dans tes portes, ô Jérusalem! Jérusalem, qui es bâtie comme une ville dont les habitants sont bien unis; à laquelle montent les tribus, les tribus de l'Eternel pour célébrer son nom! »

Heureux qui fait partie de cette église invisible, quels que soient d'ailleurs le nom qu'il porte et la place qu'il occupe sur la terre! Etre membre de l'église invisible, c'est la bonne part qui ne sera jamais ôtée, c'est la seule chose nécessaire. Au dernier jour, devant le tribunal de Jésus-Christ, toutes les distinctions entre les églises visibles s'effaceront, et il n'y aura plus que deux classes d'hommes : ceux

qui appartiendront à l'église invisible, et ceux qui en seront exclus. Il ne nous sera pas demandé alors à quel drapeau nous avons appartenu dans l'armée de l'évangile, à quelle province dans le monde chrétien : il nous sera demandé simplement si nous avons appartenu à Christ, et si en lui donnant notre cœur nous avons obtenu droit de cité dans son église. Sachons donc, encore une fois, nous élever à une sainte hauteur au-dessus de toutes les dénominations humaines, et aspirons avant tout à une seule chose : posséder une place, une humble et petite place comme il convient à de pauvres pécheurs tels que nous, dans la sainte église universelle de Jésus-Christ !

Toutefois, mes frères, n'allez pas conclure de ce qui précède qu'il soit en quelque sorte indifférent à quelle forme d'église nous appartenons. Une telle conclusion serait une erreur bien dangereuse, et nous avons hâte de la repousser. Il n'est pas indifférent d'appartenir à une église qui appuie ses enseignements, en partie tout au moins, sur une autorité humaine, ou à une église qui fonde les siens uniquement sur l'autorité infaillible de la parole de Dieu. Dieu nous accorde un immense privilége en nous plaçant dans une église évangélique ; et plutôt que de renoncer à cette église pour adopter des doctrines et un culte qui sont condamnés par la parole de Dieu, il ne faudrait pas hésiter un instant à donner notre

vie, si le Seigneur nous y appelait. C'est à l'église de la réforme, à l'église fondée sur la bible, qu'appartiennent, après Dieu, notre cœur et notre vie : nous lui serons fidèles jusqu'à la mort, et nous lui gagnerons, s'il se peut, de nouveaux enfants. S'il se trouve autour de nous, et à portée de notre influence, des personnes engagées dans les liens d'une autre église, d'une église qui n'appuie pas ses enseignements sur la parole de Dieu et que la parole de Dieu condamne, nous n'hésitons pas à solliciter ces personnes, au nom de leurs devoirs les plus sérieux et de leurs intérêts éternels, de briser à tout prix ces liens de l'erreur, et sans se laisser arrêter par aucune considération humaine, de quitter l'église de la tradition pour l'église de la bible, l'autorité des hommes pour celle de Dieu.

Mais si la séparation est un devoir lorsqu'il s'agit de quitter l'autorité humaine pour l'autorité divine, il n'en est pas de même lorqu'il s'agit de porter la division dans le sein de l'église évangélique. Nous voudrions que les membres de l'église évangélique apprissent à supporter les divergences qui surgissent nécessairement entre eux, sans pour cela se séparer les uns des autres ; nous voudrions qu'ils comprissent que, s'ils trouvent certains avantages dans une organisation plus conforme à leurs vues particulières, ces avantages sont de peu d'importance en comparaison des maux inévitables attachés à la division. Il serait

difficile de calculer tout le mal que fait aujourd'hui la division au sein des églises protestantes. Elle a pour effet immédiat de diminuer l'amour fraternel ; car il est impossible que le lien de l'amour fraternel ne soit pas affaibli entre des chrétiens qui s'éloignent les uns des autres, et qui ne s'approchent pas ensemble de la table du Seigneur. Un autre effet regrettable de la division est de détourner l'attention des choses essentielles pour la porter sur des choses secondaires ; de faire délaisser les questions de salut et de vie chrétienne pour des questions d'organisation ecclésiastique : c'est là, nous l'avons dit, un triste caractère de l'église protestante de nos jours. De plus, la division ouvre la porte à des vues hasardées, à des interprétations téméraires de l'Ecriture : car évidemment les chrétiens, en se fractionnant et en s'isolant les uns des autres, risquent davantage de s'égarer que lorsqu'ils restent unis, mettant en commun leurs lumières, se prêtant un mutuel appui pour chercher la vérité. Enfin la division fait un tort immense à la cause protestante auprès des membres de l'église romaine. En voyant des hommes qui font tous profession de s'appuyer sur l'autorité de la bible, se diviser en tant de fractions diverses, on admet difficilement que ces hommes soient dans la bonne voie ; on ne sait pas voir que les divergences entre nous sont secondaires, et que nous sommes d'accord sur les points fondamentaux ; on s'imagine qu'il n'y a que confusion dans

l'église protestante, et le besoin impérieux d'une autorité positive rejette dans l'église de la tradition bien des personnes qui viendraient à nous sans nos divisions.

C'est pourquoi nous voyons avec douleur ces divisions qui semblent aller croissant dans nos églises, au détriment de la vie chrétienne et de l'amour fraternel. Parce qu'une église ne répond pas exactement à toutes nos vues, parce qu'elle renferme certaines imperfections, ce n'est pas une raison pour la quitter, si d'ailleurs elle est fidèle dans sa base et dans son enseignement. Assurément nous ne méconnaissons pas les imperfections de notre église réformée, et nous y voyons bien des choses qui seraient susceptibles d'amélioration; mais pourtant, abandonnant au Seigneur le moment des réformes et la manière de les accomplir [1], nous restons attachés de

[1] On remarquera que nous nous plaçons ici sur le terrain purement ecclésiastique. Il s'agit de réformes dans l'organisation de l'église : et ce sont celles-là que nous pensons pouvoir ajourner sans péril, quelque désirables qu'elles puissent être en principe. Il n'en est pas ainsi des réformes morales, qui regardent les membres de l'église individuellement. Souvent la séparation a pour cause le manque de vie chrétienne chez les membres de l'église établie, et il y aurait beaucoup à dire à cet égard : bien des exhortations sérieuses à adresser aux chrétiens nationaux, bien des sujets d'humiliation pour les troupeaux et les pasteurs; mais on ne peut pas tout dire en une fois, et nous avons dû laisser ce côté de la question, soit pour ne pas rompre l'unité de ce discours, soit pour ne pas l'allonger outre-mesure.

cœur à cette église de France dans laquelle Dieu nous a placés, parce qu'à tout prendre c'est celle qui réalise le mieux pour nous le double principe de la largeur et de la fidélité chrétienne. Nous restons dans l'église réformée de France, parce qu'elle a une base fidèle; parce qu'elle repose sur la bible ; parce que la pure doctrine évangélique est écrite dans ses liturgies; parce que l'évangile y est prêché avec une entière liberté; parce que les deux sacrements institués par Jésus-Christ y sont régulièrement et fidèlement célébrés; parce qu'enfin cette église nous paraît être, dans l'état actuel des choses, le moyen de faire le plus de bien dans notre patrie, et d'embrasser le plus grand nombre d'âmes sous l'influence de l'évangile. Nous l'aimons d'ailleurs pour son passé fidèle, sanglant et glorieux, cette église qui compte parmi ses pères à la fois tant de docteurs éminents et de généreux martyrs : l'église des Claude et des Roussel, des Saurin et des Brousson, des Rabaut et des Calas, cette église enfantée dans le sang, grandie dans les persécutions, longtemps errante au désert, et que n'ont pu briser ni le sabre des dragonnades, ni les tortures de l'inquisition! Voilà pourquoi nous aimons l'église réformée de France et nous lui restons fidèles. Et s'il se trouve autour de nous des personnes qui, préoccupées des imperfections de cette église, songent peut-être à s'en séparer, ou qui même se sont déjà éloignées de sa

communion, nous les supplions d'examiner devant Dieu si leur éloignement ne produira pas, à tout prendre, plus de mal que de bien; s'il ne vaut pas mieux rester unis pour travailler de concert à l'amélioration de l'église où Dieu nous a placés, et dans laquelle nous sommes arrivés au salut; si les motifs qui les portent à s'éloigner ont vraiment une importance assez essentielle pour devoir diviser des chrétiens; si la séparation est bien pour eux une *nécessité* de conscience; si parmi les motifs vraiment spirituels il ne se glisserait pas à leur insu quelques considérations humaines. En pareille matière il arrive souvent qu'on se fait illusion : on croit n'obéir qu'à sa conscience, et l'on est conduit secrètement par un motif humain, peut-être par une pensée d'orgueil... N'est-il pas dit que, pour mieux nous égarer, Satan se déguise parfois en ange de lumière?

Tontefois, mes frères, tout en vous engageant à ne pas agir légèrement dans une telle question, et à sonder sérieusement votre cœur devant Dieu, nous ne serons pas infidèles au principe sacré posé par la réforme. Avant tout, respect aux droits de la conscience individuelle! A Dieu ne plaise que nous vous placions jamais sous le joug d'une autorité humaine! A la bible et au témoignage! telle sera toujours notre devise. Que chacun examine la question pour lui-même, qu'il se place en présence de sa conscience et de la parole de Dieu, qu'il implore avec ardeur le secours

et les lumières de l'Esprit saint, et qu'ensuite il agisse selon qu'il sera pleinement persuadé dans son esprit : car « chacun devra répondre pour lui-même » au dernier jour, et « portera son propre fardeau. » Le résultat de cet examen sérieux et sincère sera, nous l'espérons, de nous maintenir unis dans le sein de la même église, et de nous fortifier ainsi mutuellement contre nos communs adversaires. Si toutefois pour quelques-uns le résultat devait être différent; si nous avions le regret de voir quelques frères que nous estimons et que nous aimons s'éloigner, ou continuer à se tenir éloignés de la communion de notre église, sachons respecter mutuellement la conscience de chacun ; rappelons-nous qu'après tout nous faisons partie de la même église invisible sur la terre, que nous ferons partie de la même église glorieuse dans le ciel, et en attendant le jour de la réunion éternelle, attachons-nous à conserver « l'unité de l'Esprit par le lien de la paix ! » Amen.

Novembre 1853.

FIN.

TABLE.

—

	Pages.
L'évangile de consolation.	1
Les trois convoitises..	21
Les bienfaits de Dieu.	48
La Samaritaine.	69
La résignation chrétienne.	92
La résurrection de Christ (Pâques).	115
Les effets du Saint-Esprit (Communion).	139
Christ, aliment de l'âme (Communion).	163
La brebis perdue.	188
Le mauvais riche.	208
La sainteté.	227
Les devoirs réciproques. I. Les époux.	246
Les devoirs réciproques. II. Les enfants et les parents. .	272
Les devoirs réciproques. III. Les serviteurs et les maîtres.	297
Les souffrances de Christ.	326
Paix sur la terre (Noël)..	352
La préparation à la mort. (Jour de l'an)..	373
L'église..	397

FIN DE LA TABLE.

Acme
Bookbinding Co., Inc.
100 Cambridge St.
Charlestown, MA 02129

BX9450.M6 1858
Sermons /
Andover-Harvard
0012890
3 2044 077 932 986